N° 590 34e Année. Tome CLXI 15 Janvier 1923

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois
DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France .... 3 fr. 50 | Étranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE donne dans les 24 livraisons **d'une seule année** la matière de **cinquante volumes** in-16 ordinaires, qui, au prix moyen de 6 francs l'un, coûteraient 300 francs.

Le *Mercure de France* a publié au cours de l'année 1922 :

91 études, essais ou longs articles;
74 poésies (de 22 poètes) ;
21 nouvelles, contes, poèmes dramatiques ou fantaisies ;
7 romans ;
500 articles environ dans la " Revue de la Quinzaine ", sous les 89 rubriques suivantes :

Agriculture.
A l'Etranger.
Archéologie.
Architecture.
Art.
L'Art à l'étranger.
Art ancien et Curiosité.
L'Art du Livre.
Bibliographie politique.
Bibliothèques.
Chimie.
Chronique de Belgique.
Chronique d'Egypte.
Chronique du Midi.
Chronique de la Suisse romande.
Cinématographie.
Cryptographie.
Echos.
Education physique.
Esotérisme et Sciences psychiques.
Féminisme.
Folklore.
La France jugée à l'Etranger.
Gastronomie.
Gazette d'hier et d'aujourd'hui.
Géographie.
Graphologie.
Hagiographie et Mystique.
Halieutique.
Histoire.
Hygiène.
Industrie.
Les Journaux.
Lettres anglaises.
Lettres anglo-américaines.
Lettres brésiliennes.
Lettres canadiennes.
Lettres catalanes.
Lettres chinoises.
Lettres dano-norvégiennes.
Lettres espagnoles.
Lettres haïtiennes.
Lettres hispano-américaines.
Lettres italiennes.
Lettres japonaises.
Lettres latines.
Lettres néerlandaises.
Lettres néo-grecques.
Lettres polonaises.
Lettres portugaises.
Lettres roumaines.
Lettres russes.
Lettres tchéco-slovaques.
Lettres yidisch.
Lettres yougo-slaves.
Linguistique.
Littérature.
Littérature dramatique.
Littératures antiques.
Le Mouvement féministe.
Le Mouvement scientifique.
Musées et Collections.
Musique.
Notes et Documents artistiques.
Notes et Documents d'histoire.
Notes et Documents littéraires.
Ouvrages sur la Guerre de 1914.
Philosophie.
Les Poèmes.
Préhistoire.
Publications récentes.
Questions coloniales.
Questions économiques.
Questions juridiques.
Questions militaires et maritimes.
Questions religieuses.
Régionalisme.
Les Revues.
Les Romans.
Rythmique.
Science financière.
Science sociale.
Sciences médicales.
Société des Nations.
Statistique.
Théâtre.
Urbanisme.
Variétés.
Voyages.

Envoi franco d'un spécimen sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6e.

BULLETIN FINANCIER

Les dernières séances de l'année ont laissé une impression de confiance qu'il faut souhaiter voir s'élargir au cours de 1923; que survienne une solution assurant enfin quelque stabilité internationale et nous verrons nos vœux s'exaucer. Nous croyons intéressant aujourd'hui de mettre sous les yeux du lecteur les cours comparés des principales valeurs de la cote au 31 décembre des deux dernières années, le premier étant celui pratiqué fin 1921 et le second indiquant le cours coté fin 1922.

Rentes françaises et fonds d'Etats étrangers : 3 o/o Perpétuel 54,70-59,02 ; 5 o/o 1920 92,75-88,65; 6 o/o 1920 94-89. Il convient de se souvenir que c'est du 5 avril au 19 mai que la liberté a été rendue au marché des emprunts émis depuis 1915. Crédit National 5 o/o 1919 463-491 ; Crédit National 1920 464-477 ; Crédit National 6 o/o 1921 505-508. Russe 4 o/o Consol. 24-26,50: Russe 5 o/o 1906 28,50-32. Extérieure espagnole 154-190 ; Italien 3 1/2 45,45-54,10 ; Egypte Unifiée 128,75-176,65 ; Turc Unifié 39,50-69,80 ; Hellénique 4 o/o 1910 60,90-49,50 : Roumains 4 o/o 1898 45,10-47,95 ; Chinois 5 o/o Réorg. 686-936; Japonais 4 o/o 1905 184-225 ; Brésil Fund. 1914 135,50-173,25 ; Mexique 4 o/o 1910 81,95-110.

Banques : Banque de France 5550-5930 ; Crédit foncier 798-1020; Comptoir d'Escompte 953-957 ; Crédit Lyonnais 1410-1475 ; Société Générale 708-725 ; Banque de Paris 1244-1341 ; Crédit Mobilier 420-468; Crédit foncier d'Algérie 530-525 ; Rente foncière 875-1279; Banque Ottomane 680-749; Crédit foncier d'Egypte 1070-1465; Land Bank 275-481 ; Banque Nationale du Mexique 517-638 ; Banque Londres Mexico 126-249.

Métallurgie : Aciéries de France 550-545; Denain-Anzin 1471-1789 ; Paris-Outreau 1151-1436; Sambre et Meuse 1965-3050; Aciéries de la Marine 995-907, Longwy 1070-908; Senelle-Maubeuge 1001-1220 ; Schneider 2389-1995 ; Fives-Lille 1450-1795 ; Jeumont 363-453; Etablissements Grammont 444-676; Hotchkiss 360-836 ; Peugeot 460-517 ; Briansk 120-110; Hartmann 167-255; Maltzoff 305-435 ; Toula 205-274 ; Tubes de Sosnowice 115-190.

Chemins de fer et Transports : P.-L.-M. 813-960; Nord 915-1330 ; Orléans 880-930; Est 615-831 ; Midi 734-837 ; Andalous 410-610; Nord d'Espagne 515-740 ; Oblig. Lombardes 3 o/o 67,50-135 ; Lombardes 4 o/o 69-160 ; Nitrate Railways 209-385 ; Métropolitain 405-480; Omnibus 631-738 ; Transports en commun 479-642. Transatlantique 235-199 ; Chargeurs Réunis 479-492 ; Chargeurs français 822-680 ; Suez 5960-7185.

Mines : Rio-Tinto 1479-2123 ; Boléo 420-619 ; Bor ord. 596-1040 ; Tharsis 149-169,50 ; Utak 811-959 ; Malfidano 222-395 ; Peñarroya 949-1063 ; Vieille Montagne 1058-1275 ; Kinta 180-245 ; Platine 675-787 ; Krivoï-Kog 494-480.

Charbonnages : Anzin 991-1174 ; Courrières 323-476 ; Lens 214-275 ; Marles 290-350 ; Bruny 1948-2167 ; Carmaux 702-950 ; Montrambert 682-818 ; Ekaterinovka 243-274 ; Czaldoz 820-1500 ; Sosnowice 710-1100 ; Héraclée 249-326.

Electricité : Compagnie générale d'Electricité 875-1000 ; Paris. Distrib. 315-679 ; Union d'Electricité 229-319 ; Electricité et Gaz du Nord 286-361 ; Havraise énergie électrique 341-418 ; Thomson-Houston, 770-806 ; Câbles télégraphiques 475-448 ; T.-S.-F. 835-928 ; Radio-Electrique 269-367.

Pétroles : Royal Dutch 1900-2205 ; Shell transport 247-270 ; Bakou 2400-2550 ; Lianosoff 367-298; Colombia 463-483 ; Astra-Romana 840-909 ; Mexican Eagle, 200-145 ; Franco-Wyoming. 106,50-154.

Caoutchoucs : Sumatra, cap. 490-568 ; Sumatra div. 228-276 ; Société financière des caoutchoucs 115-137 ; Malacca ord. 113,50-136 ; Pacouda 48,50-63 ; Padang 145,50-218 ; Eastern 31-59.

Mines d'or et Diamants : Rand Mines 107,50-191 ; Brakpan 127-190 ; Modder B. 72,75-106 ; City Deep 115-176, East Rand 11-26 ; Chartered 30,50-37 ; Mozambique 46, 25-52 ; Estrellas 141-131 ; Mexico el Oro 181-288 ; De Beers ord. 512-875 ; Jagersfontein 112-255.

Valeurs diverses : Air liquide 372-427 ; Usines du Rhône 299-320 ; Kuhlmann 501-556 ; Norvégienne de l'Azote 528-452 ; Phosphates de Gafsa 630-863 ; Phosph. Tunisiens 493-700 ; Phosph. de Constantine 305-420. Soie Artificielle 1485-2495 ; Tubize priv. 137-414 ; Part Izieux 312-1220. Raffinerie Say 1562-2390 ; Sucreries d'Egypte 1955-2476 ; Crédit fonc. colon. 1955-2476. Ciments français 1105-3625 ; Poliet et Chausson 1005-1190 ; Ciments de l'Inde-Chine 1999-3235 ; Grands Travaux de Marseille 734-860. Brasseries Quilmès 1090-2345 ; Brasseries de Sochaux fin décembre 22-710. Tabacs ottomans 367-346 ; du Portugal 295-615 ; d'Orient 362-367 ; des Philippines 2295-2210. Etablissements Debray 1005-1225 ; Damoy 511-710. Printemps ord. 280-400 ; Bon Marché 1450-1550 ; Galeries Lafayette 122-127. Gaumont 212-254 ; Pathé Cinéma 273-658.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.

MON AMI LUNAIRE

ALEXANDRE BLOK

—

Ceux qui sont nés aux temps perdus
Ne se souviennent plus de leurs chemins.
Nous, les enfants des années d'épouvante,
Nous n'avons pas la force de les oublier.

Dites, vous, les années dévoratrices,
Etes-vous messagères de folies ou d'espoirs ?
Des journées de guerre et de « liberté »
Nos visages gardent les reflets sanglants.

Nous sommes taciturnes, c'est le son du glas
Qui a rendu nos lèvres muettes.
Dans nos yeux, jadis brillants d'extase,
Il n'y a que le vide, le vide tragique.

Qu'au-dessus de notre couche mortuaire
Planent les corbeaux aux cris perçants !
Que s'ouvrent devant ceux qui en seront plus dignes
Les portes, ô mon Père, de votre royaume !

ALEXANDRE BLOK.

Alexandre Blok est le plus remarquable poète russe du commencement du XXe siècle. Il est mort l'année dernière à Pétersbourg, sous les bolcheviks, âgé de quarante ans à peine. Sa mère, née Békétov, était fille d'un savant très connu, professeur à l'Université de Moscou. Son père provenait d'une de ces familles allemandes, qui, habitant la Russie depuis des siècles, ont perdu leur caractère national. Blok le connaissait très peu : il était encore enfant quand, ses parents ayant divorcé, le père quitta Pétersbourg. Elevé par sa mère, Blok resta toute sa vie très lié avec elle.

Les œuvres de Blok ont créé toute une littérature. Ses

poésies sont pénétrantes, magiques parfois, son style exquis, tellement original qu'il est impossible de ne pas reconnaître l'auteur dans la plus courte de ses lignes. Mais ce n'est pas de ses œuvres que j'ai l'intention de parler aujourd'hui, les ayant déjà commentées en de nombreux articles. Ses œuvres à part, c'était une personnalité immensément intéressante, très caractéristique de son pays et de son époque troublée. Je le connaissais depuis sa prime jeunesse. J'ai assisté au commencement du dernier acte de sa vie tragique. Nous nous sommes assidûment fréquentés pendant une vingtaine d'années. C'est de ces rencontres que je veux parler. Je veux évoquer l'image de cet être étrange, si doué et si malheureux, telle qu'elle se présente à mon souvenir.

Une amitié nous unissait... une amitié *lunaire* si je puis m'exprimer ainsi. Mais une amitié, a dit un écrivain français, est toujours lunaire ; il n'y a que l'amour qui tienne du soleil.

PREMIÈRE PARTIE

I

Une journée d'automne à la campagne près de Pétersbourg, en 1901, peut-être. Une lisière de bois. La journée est radieuse : l'air âpre, mordant, le ciel très mauve, presque violet, au-dessus de l'or très jaune des frêles bouleaux.

Je parcours une lettre que m'envoie, de Moscou, mon amie Olga Soloviev (belle-sœur de Vladimir Soloviev, philosophe russe très connu, mort en 1899), qui, pendant quelques années, ne fut que mon amie épistolaire, et dont je ne fis la connaissance que fort peu de temps avant sa mort. Cette femme très remarquable, une mystique et un peintre de talent, s'est suicidée cinq minutes après la mort de son mari, Michel Soloviev ; ils ont laissé un fils tout jeune, Serge, qui s'est fait prêtre par la suite.

Dans la lettre que je lisais sous le ciel mauve automnal, Olga m'écrivait :

Savez-vous que vous avez à Pétersbourg un jeune poète que l'on prétend admirable ? Je n'ai pas d'opinion personnelle, je vous envoie quelques unes de ses poésies prises au hasard ; mais Boris se roule littéralement sur les tapis, tant il en est extasié ! Lisez et dites-moi si vous le trouvez intéressant.

Boris Bougaiev était un tout jeune étudiant, qui devait se transformer par la suite en un poète et écrivain connu sous le nom d'André Biély. Pour le moment Boris n'était que l'ami du jeune Serge Soloviev, les deux familles Soloviev et Bougaiev, très liées entre elles, habitant à Moscou la même maison.

Les poésies qu'Olga m'envoyait étaient signées Blok. Un étudiant de Pétersbourg ? Non, je ne le connaissais pas.

Les vers étaient nébuleux, très vagues, mais intéressants. L'auteur était visiblement influencé par la poésie de Vladimir Soloviev, mais la « Belle Dame », chantée par cette voix jeune, sincère, semblait revêtue d'un charme nouveau.

Une certaine maladresse de style, un certain bégayement charmaient eux aussi. Ce bégayement particulier, impossible à définir, persista jusque dans ses œuvres les plus mûres, leur donnant souvent une force admirable.

2

L'hiver suivant, on me parla encore de Blok. Mais je ne le rencontrais toujours pas.

Un jour d'avril, il y avait encore du feu dans ma cheminée, un coup de sonnette retentit à la porte d'entrée. Dans les ténèbres de l'antichambre, je distingue la tache grise de l'uniforme universitaire.

— Pardon...

Je désirerais savoir où l'on peut trouver des cartes d'en-

trée à la conférence de M. Mérejkovsky, annoncée pour demain.

— Votre nom ?

— Blok.

— C'est vous, Blok ? Entrez donc. Faisons connaissance. Vous aurez votre carte, bien entendu, nous en reparlerons.

Voici Blok chez moi, assis de l'autre côté de la cheminée, face à la lumière du ciel printanier, lumière verte, cristalline, persistante, la lumière des nuits blanches toutes proches.

Blok ne me paraît pas beau. Le front est haut, étroit sous les boucles touffues des cheveux marrons. Tout en lui a l'air étroit, haut, élancé, bien que sa taille soit moyenne. Le visage immuable, dur, semble taillé dans le bois ou la pierre. Un visage très intéressant cependant.

Presque pas de gestes, la voix s'harmonisait avec tout le personnage ; traînante, sourde, elle paraissait venir de la profondeur d'un puits. Chaque mot était prononcé lentement, avec effort, comme si Blok s'arrachait à quelque méditation.

Un attrait irrésistible se dégageait toutefois de ces paroles lentes, entrecoupées, de cette voix sourde, de cette pénible figure de bois, de la sérénité de ces yeux gris inattentifs. Un charme enfantin émanait de ce jeune homme étrange.

Oui, malgré son sérieux, son calme, il n'avait rien d'un « Monsieur ». C'était un enfant, un petit garçon bien sage, un peu triste.

Je ne me rappelle pas notre conversation pendant cette première rencontre. Mais en nous séparant, nous étions sûrs de nous revoir.

3

Bientôt la *Voie Nouvelle*, revue que je dirigeais, me fournit l'occasion de me lier avec Blok plus étroitement

encore. Cette revue favorisait les jeunes, et beaucoup d'écrivains, aujourd'hui célèbres, ont débuté à la *Voie Nouvelle*.

En plus de ses poésies si captivantes, — hommages éternels à la Belle Dame mystique, — Blok écrivait aussi des critiques, des croquis, me secondait dans ma tâche directoriale.

Quand, en été, il partit pour la petite propriété qu'il possédait près de Moscou, une correspondance s'engagea entre nous. Fin septembre de la même année, je me souviens d'avoir vu Blok à Louga, dans notre campagne solitaire.

Je me rappelle ces journées ensoleillées, mais d'un froid poignant, où nous errions avec Blok dans le bois devenu transparent, ou au bord d'un ruisseau qu'on sentait glacé rien qu'à le voir, entourés de tout le jaune et de tout le rouge de l'automne. De quoi parlions-nous ? Je n'en sais trop rien. Je ne pourrais répéter aucun de mes entretiens avec Blok. Les gens qui l'ont connu me comprendront. Toutes ses paroles, rares, lentes, paraissaient alourdies d'un sens inexprimable. Sa voix lointaine augmentait encore cette impression. Aussi comment les redire ?

D'autre part il s'exprimait d'une façon toute spéciale, employait une langue qui lui était propre ; instinctivement je l'imitais et nous nous parlions, — en nous comprenant parfaitement, — d'une manière assez bizarre. C'étaient des allusions, des à peu près. Le vrai sujet, le sens de notre conversation ne se trouvait jamais dans les mots, mais *entre* eux, *autour* d'eux.

Tout ce qui avait quelque valeur et quelque importance était pour Blok, selon son expression favorite, « l'Indicible ».

J'avoue que souvent la rage me prenait contre cet « Indicible ». Le désir presque brutal de chasser les brouillards, d'arracher les voiles me hantait. J'aurais aimé d'un coup mettre tout au clair, tout arranger en lignes géométriques, je rêvais d'attraper « l'Indicible » par les oreilles, de le planter en terre pour le rendre stable.

Ma révolte avait ses raisons, que le jeune poète, hélas ! ne soupçonnait même pas.

On ne peut pas dire, toutefois, que Blok n'avait pas le sentiment de la réalité, encore moins qu'il n'était pas intelligent. Et pourtant tout ce que nous appelons philosophie, logique, métaphysique, religion même, ne s'appliquait pas à lui, lui était étranger.

Etait-ce un matérialiste ? Oh ! que non. Etait-ce un mystique ? Oui, sans doute, mais un mystique inconscient.

Disciple et admirateur du philosophe Vladimir Soloviev, il était attiré exclusivement par les pressentiments vagues et fluctuants de son maître, par les vers de ce poète, dans lesquels apparaît la « Belle Dame, Vierge de la porte de l'Arc-en-ciel ». Le christianisme de Soloviev ne l'a pas touché. Tandis que Vladimir Soloviev, pour qui le christianisme était la juste source de ses pressentiments, pouvait facilement passer d'un ordre d'idées à un autre, pouvait dans son poème ineffable : *Trois rencontres*, écrire tout d'un coup en ricanant : « Mon petit Vladimir, que tu es bébête ! » — Blok en eût été incapable. Tantôt la « Belle Dame » rayonnait en lui d'une lumière constante, tantôt ils s'enfonçaient tous deux dans un gouffre noir.

4

Plus on connaissait Blok, plus se dessinait le double trait de son âme, le *tragique* qui l'habitait, puis une sorte de *non-défense*... envers quoi ? Envers tout, envers lui-même, les autres, la vie, la mort.

C'est justement dans ce tragique et cette *non-défense* que se trouvait le principal attrait de Blok. On ne le comprenait pas toujours, mais on était attiré quand même.

Mes révoltes contre l' « Indicible » de Blok, l'indicible qui le liait et l'enveloppait d'un nuage trouble, n'étaient pas autre chose que mon désir de le voir trouver enfin quelque défense, saisir quelque arme.

Mais pour cela il eût fallu être viril à temps. Et Blok

n'acquérait pas la virilité nécessaire. Malgré tout son sérieux, il restait trop enfant et par conséquent irresponsable.

Avait-il conscience du tragique de son âme et de sa *non-défense* ? C'est possible. En tout cas il sentait et pressentait pleinement ce qu'ils lui préparaient à l'avenir.

5

Je crois que Blok lui-même aurait voulu s'incarner. Il se rapprochait de la vie, se serrait contre elle ; mais aussitôt qu'il s'y croyait uni, elle lui répondait par des grimaces.

J'ignore cependant quels étaient ses efforts, car je ne relate à propos de Blok que ce que j'ai vu de mes propres yeux, entendu de mes propres oreilles.

Et presque jamais nous ne parlâmes avec lui de faits réels. Beaucoup mieux que les faits eux-mêmes, je connaissais leurs reflets dans son âme.

Une fois nous restâmes très tard à travailler. Si tard que cette nuit blanche de mai passa comme un éclair. Le soleil s'était levé, pâle, minuscule, cependant les rues ensoleillées demeuraient parfaitement désertes : la ville dormait, c'était la nuit profonde.

J'aime ces heures nocturnes sous les rayons du soleil silencieux, la claire angoisse de la vie quasi morte.

Je dis à Blok :

— Allons faire un tour, voulez-vous ?

Nous descendons. Nous voilà sur les trottoirs gris de la poussière printanière. Les rues s'alignent toutes droites. Quel silence ! Un coq chante au loin... Nous nous sentons isolés, seuls dans notre chère ville, qui semble morte, mais nous savons qu'elle n'est qu'endormie...

Notre entretien fut gai et, chose rare avec Blok, presque léger.

Il me reconduisit jusqu'à ma porte. Avant de nous quitter je lui demandai, je ne sais plus à quel propos :

— Pensez-vous vous marier un jour, Alexandre Alexandrovitch ?

Il me répondit sans ambages :

— Oui, je crois que je me marierai.

Et il ajouta encore :

— Je crois que oui.

Ce fut tout, mais pour moi, ce fut aussi clair que si un autre m'avait parlé, la soirée durant, de son prochain mariage.

De fait, lorsque je dis à quelqu'un :

— Vous savez que Blok se marie ?

On me répondit posément :

— Mais oui, avec Liouba Mendéléiev ; lorsqu'elle était petite, c'était une gamine toute rondelette.

6

L'été suivant, nous ne correspondîmes pas. J'appris qu'aussitôt après son mariage, Blok s'était retiré dans sa propriété, que sa femme était charmante...

Quand en automne je le revis, je ne trouvai en lui aucun changement. Il me montra ses nouvelles poésies, toujours les mêmes aussi : elles exaltaient encore la « Belle Dame ».

Notre entretien fut pareil aux autres. A la fin je lui posai pourtant une question directe (inutile au fond).

— N'est-il pas vrai, aucune femme réelle ne saurait jamais être pour vous la « Belle Dame » de vos poésies ?

Il baissa les yeux, comme s'il avait honte de ma question.

—Non, certainement, non.

J'eus honte aussi. Ce danger pour Blok, même marié, n'existait pas.

En prenant congé :

— Voudriez-vous me présenter à votre femme ? fis-je.

— Oh ! non. Inutile.

7

Je voudrais éviter de parler des amis de Blok, cependant je ne puis passer sous silence Boris Bougaiev, qui fut aussi mon ami.

Il vit encore. Mais il est mort pour moi comme pour beaucoup de Russes. Peu importe d'ailleurs ! Que l'on parle des vivants ou des morts, l'essentiel est de dire la vérité, que l'on parle des vivants ou des morts, il y a des faits intimes, — bons ou mauvais, — qui doivent être passés sous silence.

Je n'ai guère envie de parler d'André Biély ; je me bornerai à parler du jeune Boris Bougaiev, tel qu'il était alors, et autant qu'il concerne Blok.

Il est vraiment difficile de s'imaginer deux êtres plus différents que Blok et Boris Bougaiev. Ils étaient différents au point de paraître opposés l'un à l'autre.

Cette différence sautait aux yeux, tandis que leurs points de ressemblance demeuraient peu faciles à définir.

Notre liaison avec les deux jeunes écrivains date à peu près de la même époque. Boris vivait à Moscou, nous le voyions beaucoup moins que Blok, et pourtant nos relations avec lui étaient mille fois plus proches, plus familières. Nous l'appelions *Boria*, tout court, qui eût songé à appeler Blok *Sacha* (1) ?

Blok, sérieux, immuable, — Boris serpentant, dansant sans trêve. Blok laisse tomber quelques rares paroles lourdes, sourdes, — Boris prononce en gesticulant des discours torrentiels, sans fin, son visage changeant grimace ; tantôt il sourit, tantôt il fronce drôlement les sourcils et fait loucher ses yeux.

Quand on pose une question à Blok, il se tait un moment. Puis il vous répond « oui » ou « non ». Quand c'est Boris qui est questionné, il répond tout de suite : « oui-oui-oui-oui... » et le voilà parti dans l'espace sur les ailes de mille et mille paroles.

Blok semble dur, comme fait de pierre ou de bois, Boris est tout sucre, tout miel, toute tendresse. Les cheveux de Blok, foncés, bouffants, paraissent lourds, ceux de Boris plus légers, plus jaunes que le duvet d'un poulet frais éclos.

(1) *Boria*, diminutif caressant de Boris, *Sacha*, d'Alexandre.

Voilà pour l'extérieur, mais approfondissons. De l'aveu de ses amis comme de ses ennemis, Blok était exceptionnellement, extraordinairement droit. Il ne mentait jamais, il exhalait, pour ainsi dire, la vérité. Peut-être même ses bégayements, la pesanteur de ses paroles provenaient-ils un peu de ce trait ; il hésitait, parce qu'il ne voulait dire que la pure vérité. Et qui la connaît? Blok surtout comprenait fort bien *qu'il ne comprenait rien*. Cette sensation pénible, difficile à exprimer ne le quittait jamais. Il regardait autour de lui, mais il croyait ne rien voir. Tout était pour lui un mystère impénétrable.

Je songeais parfois : « Et si les autres ne comprennent rien non plus ? Mais Blok a la sensation du mystère qui nous entoure, sensation que les autres ignorent...! »

On ne songeait à rien de semblable en écoutant les discours brillants de Boris. Oh ! celui-là avait l'air de tout comprendre, de trop comprendre. Je le dis sans aucune ironie. J'ai écrit une fois dans un article consacré à Boris Bougaiev, et je le répète encore aujourd'hui : sans être génial, cet homme étrange avait pourtant ses moments de génie ; on l'eût dit alors effaré par quelques flèches ardentes dont il subissait passivement l'atteinte sans qu'aucun changement se manifestât en lui ; — à l'opposé de Blok si soucieux de ne jamais mentir, il restait curieusement mensonger. Le mensonge était sa nature. Blok était essentiellement *fidèle*. « *Toi, Pierre, tu es une pierre*. » Ou alors il s'effondrait dans un gouffre sans fond.

Boris, léger, léger comme le duvet de sa chevelure, survole tous les abîmes. Il est fait pour danser au-dessus des abîmes, danser, voler à gauche, à droite, par-ci, par-là...

Boris est l'infidélité incarnée. Boris est le traître né.

8

Quel lien les unissait donc, ces deux êtres si différents ? En quoi se ressemblaient-ils?

Tous deux appartenaient à la même génération, au même

milieu social, et tous deux demeuraient irrémédiablement enfants. Un homme mûr, s'il n'est pas plat, garde toujours au fond de l'âme quelque chose d'enfantin. Mais tout autre s'avérait l'enfantillage de Blok et de Boris; malgré le sérieux de Blok, malgré l'érudition de Boris on devinait en eux des enfants éternels. L'un et l'autre étaient passifs, sans volonté ! la fatalité pesait sur eux. Mais Blok était tragique, tandis que Boris semblait dramatique et parfois mélodramatique. Tous deux étaient *irresponsables*.

9

En 1904, une amitié intime unissait déjà Blok et Boris. Le philosophe chrétien Vladimir Soloviev avait dû être la cause première de leur amitié. L'un et l'autre se proclamaient ses disciples, Blok pourtant resta, comme je l'ai déjà dit, étranger au côté religieux de Soloviev, tandis que Boris ne parlait que de son christianisme... avec les chrétiens de préférence. Je doute qu'il en parlât avec Blok. Boris avait le don unique de trouver en causant avec n'importe qui le sujet qui intéressait le plus son interlocuteur.

On connaît les événements russes de ces années : (1904-5-6) la guerre avec le Japon, la première tentative de révolution.

Dès 1904, nos réunions philosophiques et religieuses ayant été interdites par le gouvernement, l'idée nous vient d'abandonner la direction de notre revue, « La Voie Nouvelle ». Nous avions d'ailleurs l'intention, M. Mérejkovsky et moi, de nous fixer à Paris pour quelques années, les questions qui nous passionnaient alors exigeant notre séjour en Occident. Mais pour que la revue ne périsse pas, nous songeâmes à la remettre aux mains d'un groupe d'intellectuels ci-devant marxistes, qui avaient abandonné le matérialisme pour un nouvel ordre d'idées. Ils s'acheminaient vers la religion, et, en attendant, s'intitulaient « Idéalistes ».

C'est à eux que nous remîmes notre revue. Ils la rebaptisèrent : *Problème de la Vie*. La plupart des « Jeunes »

qui y travaillaient, entre autres Blok, quittèrent la revue avec nous, car le côté purement littéraire et artistique n'intéressait guère les nouveaux directeurs. Il est vrai que le temps était plutôt aux questions sociales. Cependant il me paraît curieux de noter que j'eus toutes les peines du monde à publier mon premier article sur les poésies de Blok ; les nouveaux directeurs prétendaient que Blok était trop insignifiant pour qu'on parlât de lui. Pourtant ce poète de premier ordre écrivait déjà depuis quatre ans. La gloire était lente à venir ; à cette époque, non seulement le grand public, mais les gens de lettres ne savaient ni le comprendre, ni l'apprécier. Notre collaboration à la revue ayant pris fin, nous vîmes Blok plus rarement. D'ailleurs les événements se précipitaient. Je ne me souviens pas de l'avoir rencontré pendant les semaines de troubles. Par contre, un hasard étrange me mettait toujours, dans les moments les plus critiques, en présence de Boris Bougaiev. C'est que Boris, lors de ses voyages à Pétersbourg, avait accoutumé de descendre chez nous. Et il tombait toujours au bon moment. Il ne manqua aucune des grandes journées : ni l'échauffourée du 9 janvier, ni le manifeste du 17 octobre, — dansant, serpentant avec ses yeux bleus qui louchaient, avec ses discours mièvres, sa naïveté un peu jouée en son ravissement puéril et ironique.

Pendant l'hiver 1906 Blok vint plusieurs fois nous voir accompagné de sa femme, Mme L. D. Comment ai-je fait sa connaissance? La mémoire me fait défaut. Boris les accompagnait parfois. Mais c'est elle qui m'impressionnait le plus alors. Très jeune, très grande, le visage rose-thé sous des bandeaux blonds, elle charmait surtout par sa radieuse lumière intérieure.

Au mois de février nous partîmes. Nous nous dîmes tendrement adieu, en vrais amis, mais chose étrange, nous ne nous promîmes pas de nous écrire. Et nous ne nous écrivîmes pas. Il semblait qu'un fil eût été brusquement coupé entre nous.

Certes, à Paris, nous reçûmes parfois des lettres, où l'on nous parlait de Blok. Nous sûmes qu'il avait tout d'un coup acquis la notoriété, la célébrité presque, qu'il avait écrit deux ou trois pièces représentées dans un théâtre en vogue. Mais les nouvelles étaient peu précises. Boris ne nous écrivait pas plus que Blok.

Un jour, prévenue qu'un Monsieur inconnu demandait à me voir, je sortis dans le couloir. Quel étonnement! Je me trouve en présence de Boris adossé au mur, enveloppé d'une pèlerine genre allemand, l'air on ne peut plus malheureux...

—Tiens, Boria ! Mais d'où venez-vous? En voilà une surprise !

Nous étions assez longs à comprendre les pourquoi et les comment de cette apparition. Il nous raconta qu'après avoir erré quelque temps en Allemagne, d'où il avait rapporté la pèlerine, les guêtres, la pipe, il comptait rester quelque temps à Paris.

Il y resta. Comme notre appartement n'était pas assez grand, il loua une chambre dans une pension de famille voisine, mais passait presque tout son temps chez nous.

Je dirai entre parenthèses que dans cette même pension habitait alors Jean Jaurès. Boris et lui déjeunaient dans la même salle à manger, ils finirent par se connaître et bientôt, paraît-il, Boris l'entraîna en de longues conversations. De quoi pouvaient-ils s'entretenir, qu'avaient-ils de commun ? Mais Boris possédait le don merveilleux de converser longuement avec tout le monde.

Je trouvais Boris un peu changé : il avait l'air malheureux, accablé, parfois macabre. Quelques ennuis personnels, sans doute. Comme ce n'est pas de Boris que je m'occupe ici, j'aurais passé sous silence sa visite, nos promenades à travers Paris, nos longs entretiens, si le principal sujet de nos causeries pendant tous ces mois n'avait pas été Alexandre Blok. Quand on parle constamment d'une personne, on évoque un peu sa présence, et mon intérêt pour Blok étant toujours vif, j'étais bien aise de retrouver un peu mon ami

lointain. Le fait que Boris, d'ami déclaré de Blok, fût devenu son ennemi non moins déclaré, ne m'impressionnait nullement. Il fallait connaître Boris pour comprendre que cela n'avait aucune importance. Il fallait le connaître, pour ne jamais prendre au sérieux ni son amitié, ni sa haine. Aujourd'hui il aime quelqu'un ; avec une éloquence géniale il nous décrit l'image adorée. Demain il prend son idole en haine ; il jure de l'immoler ou d'écrire un pamphlet contre ; avec la même éloquence il vous la peint sous les couleurs les plus sombres. Quoi de plus naturel ? Son âme toute légère se tourne et se retourne si facilement. De quelle importance peuvent être ces tournoiements pour l'objet de son amour ou de sa haine ? Celui-ci demeure à sa place tel qu'il est tandis que la pensée et les sens de son contemplateur se meuvent tantôt d'un côté tantôt de l'autre.

Aussi n'étais-je aucunement offusquée de ce revirement de Boris, je l'écoutais avec bonté, je le contredisais avec patience. Toujours présent à nos conversations, Blok me devenait plus familier. Boris ne faisait qu'aviver mon ancienne tendresse pour lui.

Sont-ils différents, songeais-je, ces deux jeunes Russes issus du même milieu, appartenant à la même génération, ces deux amis-ennemis ! Quel lien les unit, quel destin les guette ? Ce lien existe pourtant ; ne leur prépare-t-il pas à l'avenir un sort à peu près pareil ?

DEUXIÈME PARTIE

I

Encore Pétersbourg. Nous voici de retour. Même pièce, même guéridon entre ma chaise longue et le fauteuil où se tient Blok, le Blok d'autrefois.

Est-il changé ? Très peu. Comme jadis ses paroles tombent lentes, pénibles ; il a l'air de s'arracher, en parlant, à quelque méditation absorbante. Son visage, le visage d'un poète aimé et presque célèbre, paraît plus que jamais de

pierre. Ses traits portent maintenant la marque d'un étonnement fatigué, de la sollicitude éternelle et tragique.

Parfois quelque flamme intérieure s'agitait en lui, voulait s'échapper en paroles, et ne le pouvait pas. Ses yeux prenaient alors l'expression d'un enfant abandonné qui souffre sans comprendre pourquoi.

Je me souviens de Blok me lisant, un soir, un drame inédit dont le titre m'échappe ; quand nous en parlions, nous l'appelions du nom de l'héroïne : « Faïna ». Blok lisait comme il parlait, de la même manière lente, monotone, de la même voix sourde, rentrée. L'effet obtenu était parfois très grand, inattendu.

J'écoute attentivement. Et de plus en plus, à travers la musique un peu étrange des mots, surgit devant moi l'image du Blok d'autrefois, de l'éternel adolescent, du chevalier amoureux de la « Belle Dame ». Faïna ? C'est encore Elle, la même, la « Vierge de l'Arc étincelant », Celle qui n'est jamais terrestre.

> Au lointain des champs perdus sans retour,
> Que ton Nom soit béni pour toujours...

Sans retour ? Elle va revenir :

> ..... les années, les années s'enfuient...
> Je pressens : je te reverrai sous un autre aspect.

Involontairement, je lui dis :

— Ce n'est point Faïna. C'est bien Elle.

— Oui.

Voici la fin et je lui dis encore, toute surprise :

— C'est Elle, la Belle Dame... Mais c'est la Russie !

Et tout simplement il me répond :

— Oui. La Russie... peut-être bien la Russie. Oui.

Je compris alors que c'était cela le nouveau qu'on sentait s'agiter dans son âme, la gonfler sans trouver une issue. C'était le feu dévorant de l'amour pour la Russie. Blok n'était pas « patriote » dans le sens commun du mot. Non, il aimait la Russie à sa manière, il l'adorait d'un amour irraisonné comme on adore une divinité, la Belle Dame

était revenue sous un nouvel aspect. Et l'amour qu'il lui portait, c'était encore l'*indicible*.

2

Un soir, Blok ne se sentant pas bien, nous allâmes le voir chez lui.

Son petit appartement de la Galernaïa était simple, intime, paisible. Des livres partout. Blok chez lui était tout simple aussi, naïvement content de nous voir.

Sa femme, toujours belle, grande, trop grande même pour les petites pièces de l'appartement, me parut néanmoins très changée. La lumière de la première jeunesse qui l'éclairait naguère d'un charme intérieur s'était éteinte.

La révolution russe manquée de 1906 avait laissé dans la société intellectuelle pétersbourgeoise beaucoup d'agitation. Profitant du peu de liberté acquise, on avait hâte de se réunir, de fonder toutes sortes de sociétés, de journaux, etc..., où naturellement les questions sociales prévalaient sous tous les aspects.

Nous fîmes beaucoup d'efforts pour attirer Blok et sa femme dans quelques groupements. Efforts inutiles, Blok restait à l'écart. Dans notre société philosophique renouvelée, il ne faisait que de très rares apparitions. Si, par hasard, il se trouvait dans un cercle plus ou moins intime, il n'évitait point les questions politiques et sociales, mais les traitait à sa manière, qui ne convenait pas à tout le monde. Penchait-il vers la gauche ou vers la droite ? Ces définitions ne s'appliquaient pas à Blok, cependant les opinions qu'il exprimait et défendait pouvaient le faire passer pour un homme de droite, un « rétrograde », comme nous disions.

Nous engagions avec lui de grandes discussions, mais je dus bientôt reconnaître qu'elles étaient aussi inutiles que nos efforts pour l'associer à notre vie et à nos intérêts de ce temps-là.

Peut-être vivait-il dans les milieux purement littéraires, dont nous nous étions un peu éloignés ?

Peut-être... Mais de plus en plus souvent nous entendions répéter que Blok montrait une tendance à s'écarter de tous les milieux. «Sa vie, disait-on, n'est pas toujours régulière, on l'a vu la nuit dans les restaurants, ivre... et seul. » Seul toujours. On s'étonnait: il avait l'air sombre, paraissait chercher la solitude. Comme s'il pouvait en sortir, de la solitude! Ces escapades nocturnes me paraissaient, à moi, tellement naturelles! Le vin accentuait son sentiment d'être toujours seul; augmentant volontairement sa détresse, il trouvait, peut-être, comme les personnages de Dostoïevsky, un plaisir étrange à se martyriser.

3

Mais je veux parler d'une heureuse période où je vis Blok tout changé, humain, le visage illuminé de joie. Je ne me rappelle pas l'avoir par ailleurs vu sourire; mais de ces jours-là, il me reste justement le souvenir de son sourire, plein d'un tendre souci. Sa voix même avait changé, elle était devenue plus chaude.

C'étaient les jours qui précédèrent et surtout ceux qui suivirent la naissance de son enfant.

Tout en s'écartant de notre milieu, de notre travail, un peu de notre vie, Blok ne nous abandonnait point, il venait souvent, mais quand nous étions seuls. Le hasard voulut que pendant le temps qui précéda les couches de sa femme nous reçûmes sa visite presque quotidienne.

Un soir il arriva directement de la clinique :

« Ma femme s'est sentie très mal, nous dit-il. J'ai cru bien faire en la menant tout de suite à la clinique. »

C'était une fausse alerte, mais bientôt, une nuit, Blok nous lançait de la clinique d'angoissants appels téléphoniques; les couches étaient très pénibles, extrêmement lentes. Enfin il nous annonça : « C'est un garçon! »

Et voici un Blok transfiguré, un Blok au clair sourire. L'enfant était né faible, empoisonné, mais le père ne vou-

lait pas croire qu'il mourrait. « Il est si gros! » affirmait-il.

Il lui avait déjà choisi un nom : Dmitri, Mitia.

Le thé était servi dans notre salle à manger. Blok, devant sa tasse, se perdait dans quelque méditation, le sourire oublié aux lèvres...

— A quoi songez-vous?

— Je songe... comment Mitia... comment l'élèvera-t-on?..

Ce pauvre Mitia mourut au bout d'une dizaine de jours. Blok, calme en apparence, nous raconta sa mort en détail, expliqua que cette mort était inévitable, que l'enfant ne pouvait pas vivre. Il disait cela simplement, mais son visage soudain assombri avait une expression d'égarement, de frayeur stupéfaite.

Quelques semaines plus tard, sa femme tout à fait rétablie, ils vinrent tous deux nous dire adieu : ils partaient pour l'étranger, désiraient se reposer, visiter quelques lieux nouveaux.

Rien de plus naturel. Mais leurs visages étaient gris, indifférents. La visite était grise aussi, inutile. Une atmosphère d'inutilité les entourait.

Un espoir s'était éteint. Une porte s'était entr'ouverte pour se refermer aussitôt.

4

On s'étonnera peut-être, on me demandera : quel était donc cet espoir ? Qu'importe un enfant à un poète ? Un père de famille, lui, l'éternel chevalier de la Belle Dame ? N'est-il pas plus beau pour un poète de rester toujours un adolescent ensorcelé ? Si son fils avait vécu, qu'aurait-il pu donner à Blok?

Il est difficile de répondre à ces lieux communs. Je dirai pourtant que Blok savait bien lui-même, par un juste instinct, que l'enfant aurait pu le souder à la réalité, lui donner le sens de la *Responsabilité*. Oui, j'insiste : Blok, poète merveilleusement doué, à l'âme unique, profonde, débordante de souffrance, était un être irresponsable, manquant

de virilité. Cet éternel adolescent n'avait rien d'un adolescent plein de force et de clarté; la virilité s'imposait, mais, incapable de l'atteindre, il ne pouvait que rôder *autour* de la vie réelle, dépérir dans la solitude sans issue. L'enfant, c'était son espoir de se rapprocher de la vie, de se serrer contre elle avec une douce caresse. Peut-être, comme auparavant, ne lui aurait elle répondu que par des grimaces. Mais seul le bienfaisant fardeau de la responsabilité eût pu en faire un être humain accompli, opérer le miracle de son *incarnation*.

Certes, Blok ne savait tout cela que d'une manière inconsciente. Mais l'espoir seul l'avait transformé, illuminé. L'espoir éteint, il retomba dans son éternelle terreur de ne «rien comprendre», terreur accrue du fait qu'il ne comprenait pas pourquoi l'espoir lui avait été donné et pourquoi il lui était repris.

5

Notre amitié avec Blok, amitié un peu étrange, puisque nous ne parlions ni de lui, ni de moi, ne s'affaiblissait pas. Il venait seul, et souvent nos conversations se prolongeaient tard dans la soirée. Il me lisait ses poésies, il me parlait de quelque poème non écrit encore. C'est ainsi qu'il me racontait d'avance le plan de la *Rose et la Croix*, pièce qu'il devait composer quelques années plus tard.

Parfois il s'éclipsait. Des semaines entières s'écoulaient sans qu'il apparût. Un soir de mai tout ensoleillé, après une promenade aux Iles, l'idée nous prit de passer chez Blok, qui habitait alors, dans une maison neuve, près de la Néva, un appartement tellement clair, qu'il paraissait composé uniquement de fenêtres. Quelle différence avec les petites pièces paisibles, un peu sombres de la Galernaïa ! Comme cette boîte moderne, avec son air de fausse gaieté, leur ressemblait peu !

La femme de Blok nous reçoit, métamorphosée, elle aussi. Ce n'est plus la belle enfant d'autrefois, au charme

captivant et joyeux. Ce n'est plus la jeune femme au visage adouci par la maternité prochaine qu'elle était devenue par la suite. Elle a maintenant le genre artiste, elle fait ses études théâtrales et va débuter prochainement. Nous nous informons de Blok. Il n'est pas là ? — Si, mais il est encore au lit. Il est revenu très tard hier... Très tard vers le matin.

Nous n'insistâmes pas. Nous avions compris. Discrètement nous nous apprêtions à nous retirer quand Blok parut, pâle, doux, le visage impassible paraissant plus que jamais taillé dans la pierre.

Nous ne restâmes pas longtemps. Il faisait sombre dans les pièces claires, beaucoup trop claires.

En revenant de chez Blok à travers la ville qui s'enveloppait déjà du voile laiteux de la nuit blanche, je songeai encore à la Belle Dame, toujours présente, toujours diverse.

J'ai peur, j'ai peur : je pressens
Que tu changeras encore d'aspect...

C'est l'image de la Vierge en blanc, au bord de la rivière teintée de rose par le couchant ; puis c'est la sauvage Faïna avec son châle brodé lui descendant jusqu'aux sourcils. Et c'est encore « l'inconnue », la Dame solitaire et mystérieuse toute de noir vêtue... Quelques vers de ce poème célèbre : « L'Inconnue », chantèrent dans ma mémoire :

Les soirs, autour des cafés,
L'atmosphère est lourde et fauve ;
Le délétère génie printanier
Fait jaillir les cris des ivrognes.

....

... Et chaque soir, à l'heure attendue,
— A moins que ce ne soit qu'un rêve ? —
Une taille virginale serrée par les soies
Se montre à la fenêtre brumeuse.

Elle passe, lente, parmi les ivrognes,
Sans compagnons, toujours seule ;
Exhalant les parfums et les brouillards,
Elle vient s'asseoir à la fenêtre.

Les plis soyeux de ses vêtements,
Sa coiffure aux plumets de deuil,
Ses doigs effilés lourds de bagues,
Respirent d'anciennes légendes...

. . . .

... Un trésor gît dans mon âme,
Dont seul je possède la clef!
Tu as raison, vision d'ivrogne;
Oui, je le sais: *In vino veritas !*

Ce poème était lu par tout le monde. Mais qui l'a compris? Qui a compris aussi le tragique pressentiment de ces deux lignes:

Oh! que ma chute sera douloureuse et profonde.
Je ne triompherai pas de mes rêves mortels!

La farouche Faïna, l'inconnue en noir « parmi les ivrognes », ce n'était pas encore la « chute douloureuse » pressentie. La destinée guettait le poète tragique.

6

Pendant les années d'avant-guerre, nous eûmes de fréquentes rencontres avec Blok, chez nous où il venait seul. C'étaient de longs entretiens, très amicaux et très vagues. Il restait parfois à dîner. Entre ses visites, nous conversions par téléphone, longuement. J'entends encore, comme d'hier, sa voix unique, son premier « bonjour », ses discours lents, entrecoupés.

Boris Bougaiev, transformé définitivement en André Biély, écrivain déjà très connu, marié à une jeune Moscovite, venait rarement en Russie; il s'était installé en Suisse, chez le fameux docteur Steiner, « anthroposophe », dont il était devenu fervent disciple.

Naturellement, sa haine parisienne pour Blok avait passé, cédé la place à une sorte de re-amitié; c'était encore une des volte-face sans importance de cette âme, à la fois si riche et si pauvre, de cet être doué, mais faux jusqu'à la moelle des os.

Nous le vîmes une fois lors de son passage à Pétersbourg ; il se rendait à Helsingfors, où le docteur Steiner, devait donner une série de conférences.

Jaune, rasé, chauve (du duvet doré de poussin nouvellement éclos il ne restait plus trace), Boris-André Biély n'avait pourtant pas changé. Il ne marchait pas, il dansait. De temps en temps il se jetait sans raison apparente à plat ventre sur le tapis ; il faisait loucher ses yeux d'une manière drôle, charmante. Comme jadis, il se livrait à des discours torrentiels, aux images hyperboliques, cauchemaresques ; seulement il ne parlait plus que du docteur Steiner, qu'il accablait d'éloges démesurés. Je songeais que le docteur n'était pas à envier, si, à la prochaine volte-face, la haine de son adorateur égalait l'actuelle adulation.

A la longue le spectacle devenait fatiguant. La vue d'un être humain, qui au fond n'est pas *humain* puisqu'il ne peut répondre ni de ses actes, ni de ses paroles, n'offre rien de précisément gai.

7

Voici la guerre.

Il m'est difficile de préciser et de fixer mes souvenances sur Blok pendant les premiers mois de la guerre. La vie se compliqua, et ma mémoire garde de ce tourbillon beaucoup trop de souvenirs qui n'ont rien à faire avec Blok.

Je crus un moment qu'il se jetterait dans un patriotisme exalté, insensé, comme beaucoup de nos écrivains. Il n'en fut rien. Certes Blok était partisan de la guerre à outrance, mais ce qui me frappa, c'est qu'il commença par la prendre plutôt à la légère : « La guerre, — me dit-il lors de notre première entrevue, — mais c'est gai, c'est enivrant ! » J'ai compris depuis que, la réaction s'opérant chez lui lentement, il n'avait pas su saisir d'un coup l'étendue, l'importance des événements.

Peu à peu, la première crise de stupéfaction passée, la vie reprenait son cours. Block venait chez nous, comme

d'habitude. Nous évitions plus que jamais d'aborder avec lui les questions politiques. La guerre avait bouleversé la société, créé des groupements nouveaux, donné aux questions politiques une importance tout exclusive. Il était très difficile de rester neutre, de persister à ne pas avoir d'opinions. Blok, d'ailleurs, semblait professer toujours les mêmes, et ne les celait point. Plutôt vagues dans les grandes lignes, elles se révélaient très précises dans les détails. Si on avait voulu à tout prix coller une étiquette sur Blok, le ranger du côté droit ou du côté gauche, ses opinions imposaient son inscription parmi les réactionnaires. Inscriptions de pure forme, bien entendu, la personnalité du poète étant beaucoup trop large, trop originale, pour permettre semblable classement, toutefois je préférais ne pas toucher ces questions délicates, susceptibles de provoquer d'inutiles discussions. Il me souvient encore d'une scène assez ennuyeuse entre Blok et la femme de Maxime Gorky que Blok avait par hasard rencontrée chez nous. La future commissaire bolcheviste n'était à ce moment qu'une cabotine sur le retour. Elle s'emballa sans crier gare dans une dispute politique avec Blok. Celui-ci n'arrivait pas à prononcer plus de quatre paroles, tandis que Mme Gorki en criait cent ; mais les quatre paroles de Blok étaient tranchantes et malheureusement très précises. Ces précisions rendirent la dame insupportable, provocante. Elle crut voir en Blok un ogre réactionnaire. Pourtant, loin de professer des opinions communistes, la future ministresse bolcheviste n'en avait encore que de très modérées, tout au plus libérales.

8

Bien que fort occupée par la guerre et la politique, la société pétersbourgeoise se passionnait encore pour la littérature et le théâtre. On publiait des livres, des almanachs ; chaque mois les théâtres impériaux montaient une nouvelle pièce. Jamais, je crois, il n'y avait tant eu de jeunes poètes ; je les réunissais chez moi le dimanche, et chaque semaine

leur nombre allait en augmentant. Blok s'intéressait beaucoup à ces réunions et, sans jamais s'y montrer, m'envoyait souvent des jeunes gens qu'il me recommandait particulièrement.

Vers le printemps on commença à répéter ma pièce, *l'Anneau Vert*, au Théâtre Impérial Alexandra. Je m'entretenais chez moi avec les artistes, surtout avec ceux et celles qui tenaient les rôles principaux, comme la célèbre Savina (morte quelque temps après) et Rochina-Insarova ; mais ayant l'attention occupée ailleurs, je ne me pressais pas d'aller voir les répétitions.

Un soir que Blok était chez nous, l'envie nous prit d'aller au théâtre ensemble. Nous voilà en route tous deux, en automobile, par les rues droites, couvertes de neige, peu éclairées (c'était la guerre) !

Blok avait lu le manuscrit de ma comédie qui lui plaisait beaucoup.

De quoi nous parlâmes pendant le trajet ? Je me rappelle l'avoir supplié de ne pas collaborer, ainsi qu'il en avait l'intention, à un journal très mal vu. Puis nous parlâmes théâtre, naturellement.

Je lui avouai n'avoir foi en aucun théâtre. La scène ne peut que déformer l'idée de l'écrivain. L'œuvre incarnée sur les planches est toujours une offense à l'auteur, quelle que soit la perfection des artistes.

— Vous avez vu vos pièces jouées par les meilleurs artistes. En étiez-vous satisfait, vous, l'auteur ?

— Non, dit Blok pensif, jamais.

Nous assistâmes à la répétition des quatre actes, assis côte à côte dans l'immense salle ténébreuse, quasi endormie. Pendant les entr'actes Blok conversa avec les artistes, essaya de leur expliquer certaines choses. Je ne sais quel résultat il obtint, mais en rentrant par les mêmes rues noires et vides, il me dit :

— Vous avez peut-être raison. Je ne vise évidemment pas cette répétition. Mais toujours, fût-ce dans les meilleures

conditions, l'incarnation théâtrale d'une œuvre écrite est une offense. Car une œuvre écrite est encore une œuvre rêvée. Et le théâtre tue le rêve.

9

L'hiver suivant, Blok mena, paraît-il, une vie assez recluse. Je le voyais toujours, un peu plus rarement peut-être. Il travaillait beaucoup.

De tout ce que j'ai dit jusqu'à présent on tirera peut-être la conclusion que Blok n'était pas très intelligent et, comme beaucoup de poètes russes, tenait plutôt du barbare ? Ce serait très faux. Profondément intelligent, — bien qu'à sa manière, il s'adonnait en outre à de sérieuses études d'histoire, d'histoire littéraire en particulier. Sans se prétendre un érudit, un philosophe, un métaphysicien (comme Boris-André Biély par exemple), il aimait les *livres*, cherchait à approfondir toutes les questions qui l'occupaient.

Sous sa direction parurent alors beaucoup d'éditions très consciencieuses d'anciens écrivains russes, injustement oubliés, notamment les œuvres du publiciste et poète Apolon Grigoriev préfacées par Blok. Cette préface, fort longue, représentait un article d'une assez grande importance, puisque Blok y exposait, d'une manière claire et précise ses propres principes.

Je fus touchée au plus vif en voyant Blok y affirmer, comme un principe général, *l'irresponsabilité* du poète, de l'écrivain, de l'artiste. Les hommes de l'art avaient, selon lui, le droit de se tenir hors de la morale humaine, d'être par conséquent *inhumains*.

Impuissante à garder le silence sur cette grave question, j'écrivis sur Blok et ce principe néfaste un article auquel je donnai pour épigraphe ces deux lignes :

> Sois poète si tu le peux,
> Mais ne refuse pas d'être homme.

L'amitié qui m'unissait à Blok ne me permettant pas de

publier l'article sans le lui soumettre, je le priai de venir me voir au plus vite.

Je ne me rappelle que trop cette soirée toute lumineuse, d'une chaude mollesse. Mes fenêtres étaient grandes ouvertes sur la rue droite et déserte, sur les arbres du parc de Tauride, sur le ciel verdâtre, où lentement se mourait le crépuscule du soir pour bientôt renaître en crépuscule du matin. C'était le commencement des nuits blanches.

Je garde même le souvenir d'un épisode étrange qui précéda cette triste soirée. Blok et moi nous prenions encore le thé quand, après un violent coup de sonnette, une jeune fille inconnue, toute en pleurs, se précipita dans la salle à manger.

— Sauvez-moi, cachez-moi! Mon frère me poursuit! Il veut m'enfermer dans une maison de santé! Suis-je malade? Vous avez écrit « l'Anneau Vert », vous êtes pour la jeunesse... Ayez pitié de moi!

Tout à coup, apercevant Blok, elle s'écria :

— Eh quoi! le poète Alexandre Blok est ici! Puisse-t-il m'aider lui aussi! Que Dieu le bénisse!

Blok s'approcha. La jeune fille, toute jeune, presque une fillette, lui était, comme à moi, inconnue. Malade, nerveuse, elle l'était peut-être; mais son effroi était si profond, son malheur si évident, que cet appel désespéré nous fit frémir involontairement. (J'appris plus tard que la pauvrette avait ses raisons pour se défier de sa famille; ses frères cherchaient à l'enfermer; question d'héritage sans doute.)

A ce moment, devant cet être appelant au secours, nous comprîmes, Blok et moi, combien il est difficile de secourir les autres. Quelle aide aurions-nous pu apporter à cette malheureuse enfant? A dire vrai, aucune. Nous n'avions que des paroles à lui offrir, mince soulagement! Et dès qu'après un second coup de sonnette, le persécuteur, le frère, individu mielleux et louche, apparut à son tour, nous nous rangeâmes de son côté contre la petite, essayâmes de la persuader que personne ne lui voulait de mal, qu'on ne

l'enfermerait pas, que le frère voulait seulement l'accompagner chez elle...

Nous finîmes par la calmer un peu. Le frère l'emmena. Je lui dis de venir me voir le lendemain; je ne l'ai jamais revue, naturellement.

Ce petit événement augmenta encore la tristesse de notre soirée. Je lus à Blok mon article, qui, impersonnel, ne pouvait l'offenser en rien. Je m'attendais à le voir protester, plaider sa cause. Il la soutint à peine, se contenta de bégayer comme s'il n'était déjà plus sûr lui-même de ses propres affirmations pourtant si précises...

Et bientôt, à l'accoutumée, notre entretien se fit vague; nous tournions autour du thème, ne l'attaquions pas directement, nous contentions de l'effleurer.

Dans mon cabinet de travail, la lumière électrique jaune, fanée, dorant la fumée légère de nos cigarettes, se mêlait de plus en plus aux reflets bleus du ciel. Aux fenêtres ouvertes les carreaux étincelaient d'azur. Les heures passaient, mais nous retardions toujours nos adieux. Une immense tristesse, pareille à un lourd pressentiment vague, pesait sur nous. Jamais nous n'avions eu une entrevue si douce, si tendre, si triste.

Quand il se fut enfin décidé à sortir, Blok s'arrêta en bas, près de la grille du parc, devant ma fenêtre ; nous échangeâmes encore quelques paroles d'adieu, en contemplant les jeunes branches des arbres qui se dessinaient en noir sur le ciel vert. La rue était droite, déserte, et longtemps je pus le voir s'éloigner, jusqu'à ce que son ombre se fût définitivement perdue dans la brume argentée de la nuit.

TROISIÈME PARTIE

I

Ayant pris du service dans le « Comité des Zemstvos et des Villes », Blok partit avec son détachement pour une localité située près du front nord. Je fus longtemps sans le

revoir. Il ne m'écrivait pas. Sa mère me disait qu'il se sentait fort bien, qu'il était très actif, presque toujours à cheval, se fatiguait beaucoup, mais d'une fatigue salutaire.

Un hiver passa encore, rempli d'événements troublants: défaites, assassinat de Raspoutine .. L'atmosphère s'alourdissait de jour en jour. Enfin ce fut l'inévitable : la Révolution.

Pendant une journée des plus angoissantes, nous vîmes apparaître Boris-André Biély. (Revenu en Russie depuis quelques mois pour s'engager, dit-il, ce qu'il se garda bien de faire, il vivait à Moscou, mais venait parfois à Pétersbourg ou plus exactement à Tsarskoié Sélo, aux environs de Pétersbourg, où il collaborait aux éditions littéraires d'un certain Ivanov Razoumnik, personnalité extrêmement louche et néfaste. Si je le mentionne ici, c'est que ledit Razoumnik accapara plus tard Blok, joua un rôle assez considérable dans la chute de ce malheureux.)

C'est en revenant de Tsarskoié, justement de chez Razoumnik, que Boris-André Biély nous tomba sur la tête, à un moment fort critique : notre maison se trouvait alors exposée aux coups de feu permanents. Le dernier ministre du Tsar, l'aliéné Protopopov, avait fait poser des mitrailleuses sur les toits de toutes les maisons qui environnaient la Douma, toute voisine de nous. Ces mitrailleuses se trouvaient là depuis des mois ; on ne saura jamais pourquoi elles ne partirent qu'au moment où elles étaient parfaitement inutiles, puisque la Révolution était déjà consommée et les ministres arrêtés. Pourtant, aux dires de Boris, Tsarskoié était encore paisible. Ce n'est qu'en arrivant à la gare de Pétersbourg que le pauvre poète s'était tout d'un coup trouvé au centre d'une ville en révolte. Il en avait été frappé jusqu'à l'épouvante. Où aller ? Il avait aussitôt songé à nous. Le même hasard fatal nous réunissait toujours dans les moments de troubles.

Dans quel état pitoyable nous arriva-t-il ! La distance qui nous séparait de la gare n'était pas bien grande : vingt

minutes de marche normale, peut-être. Boris avait mis trois heures pour se traîner jusque chez nous. Une profonde couche de neige encombrait les rues, surtout les petites, que Boris choisissait pour éviter les balles qui volaient de tous côtés. Enveloppé d'une énorme pelisse, qui lui descendait jusqu'aux talons et entravait sa marche, il était encore obligé de se jeter par terre à chaque coup de fusil un peu proche, ou même de se coucher derrière une palissade, en s'enfonçant dans la neige.

Tout barbouillé de blanc, les jambes meurtries, les yeux hors de la tête, il ne ressemblait guère à un brave révolutionnaire. A peine eut-il la force de se débarrasser de sa malheureuse pelisse. Quant à sortir encore, il n'y fallait pas songer. Boris n'avait qu'à rester en dépit des mitrailleuses. Et il nous resta pour tout de bon.

Je les vois encore ces journées claires, les premières journées de notre révolution de Mars, — la vraie, l'unique. Et je vois Boris se collant aux vitres derrière lesquelles passaient des cortèges interminables... J'entends ses discours homériques, ses : « Oui, oui, oui... Le drapeau rouge... Dorénavant c'est le drapeau russe national ! N'est-ce pas ? N'est-ce pas ?... »

2

Une semaine ou deux plus tard (la date précise m'échappe), voici Blok dans son uniforme qui le change beaucoup, ému, arpentant d'un pas nerveux mon cabinet de travail. Il est revenu du front.

Dans la promptitude émouvante de ces jours, tout était hâte et joie. On était pressé, on se bousculait ; les uns venaient, les autres partaient ; c'était un courant perpétuel de gens, de paroles... Dans ces conditions, quelles impressions précises la mémoire pouvait-elle enregistrer ? Pourtant j'évoque comme d'hier l'image de Blok, svelte dans son dolman, étrangement vif, marchant tout le long de la pièce. Et ma mémoire conserve les paroles entrecoupées qu'il allait répétant.

— Voilà... Je songe... La Russie... Le peuple russe... Comment doit-on maintenant les servir le mieux ?...

Pourquoi à cette heure-là, qui ne ressemblait en rien aux heures déjà lointaines, ai-je spontanément revu le Blok au visage clair, jeune, et les paroles dites sur le même ton :

— Voilà, je songe .. Mitia... Comment faut-il maintenant ... l'élever ?

Ce souvenir m'effraya. Jadis l'enfant avait été pour Blok l'espoir de devenir viril, la *responsabilité*. L'espoir avait été déçu. La porte entr'ouverte s'était refermée. Ne s'ouvrait-elle pas encore une fois devant lui ? Mais n'était-ce pas trop tard?

3

Je ne me rappelle pas avoir revu Blok par la suite. Il retourna, paraît-il, à son service. Je reçus deux ou trois lettres de Boris-André Biély. Pleines de talent et folles comme toujours, elles avaient cette fois-ci je ne sais quoi de rebutant. En extase inattendue devant les marxistes, il s'épuisait en prophéties vagues, embrouillées. D'où cela lui venait-il? Peu m'importait. A franchement parler, il m'intéressait fort peu à ce moment.

Au mois de septembre personne à Pétersbourg ne doutait déjà plus de l'imminente catastrophe. La débâcle définitive était toute proche. On ne la prévoyait plus, on la voyait. Seul peut-être faisait exception notre malheureux gouvernement provisoire, bercé par je ne sais quelles illusions, surtout Kérensky qui paraissait fou, mais fou à lier. Nous le connaissions personnellement depuis des années, alors qu'il n'était encore qu'avocat et modeste député; nos relations restèrent amicales lorsqu'il devint ministre ; mais vers l'automne, après la fameuse histoire de Kornilov dans laquelle Kérensky s'est conduit en véritable bolchevik, la plupart de ses anciens amis l'abandonnèrent. Comme un aveugle entêté il conduisait au gouffre le vaisseau démâté

de la Russie, sans comprendre ce qu'il faisait, songeant uniquement à sauver son pouvoir éphémère.

Oui, à ne plus en douter, nous étions sur le seuil de la catastrophe suprême. Et nous ne pouvions rien faire pour l'éviter. Cependant pouvions-nous rester inertes ? Instinctivement on s'empressait à faire n'importe comment, pourvu que cela fût contre la catastrophe. On ne raisonnait plus, on ne pensait plus à soi-même. La société, impuissante, privée de toutes forces matérielles, le gouvernement transformant de ses propres mains cette force matérielle. — la nation armée, — en d'innombrables foules armées et anarchiques, les Allemands avançant toujours, les démagogues, serviteurs de l'ennemi, guettant le moment propice, agissant ouvertement, tranquillement, en toute liberté, quelle époque tragique, décevante, criminelle !

Mais passons, je ne parle ici que de Blok. Et il me tarde de revenir à lui.

Nous nous rencontrâmes à l'automne, mais, autant que je me souvienne, d'une manière fugitive ; aucune conversation concernant les événements n'eut lieu entre nous. L'idée même qu'il pût les concevoir autrement que nous tous ne me vint jamais à l'esprit. La Russie se trouvait en danger de mort ; comment douter de son chevalier si dévoué, si fidèle ?

Lorsque notre nouveau projet de fonder un grand journal politique, qui réunirait toutes les forces intellectuelles en vue de lutter contre Lénine et Kérensky, fut en voie de réalisation, j'eus hâte d'en faire part à Blok. J'étais plus sûre de lui que de beaucoup d'autres qui pourtant avaient tous donné leur consentement.

Me voici donc téléphonant à Blok dès le premier moment de liberté.

Il me répond. Vite, à la manière télégraphique (nous n'avions pas de temps à perdre), je lui expose l'affaire. Je l'invite pour le lendemain soir chez nous à la première grande réunion des rédacteurs.

Silence. Puis :

— Non. Je crois que je ne viendrai pas.

— Eh, voyons ! Vous n'êtes pas libre demain ?

— Non. Ce n'est pas ça. Mais vous avez Savinkov. Et les autres. Je crois que je ne pourrai pas collaborer à votre journal.

— Que me dites-vous là ? A cause de Savinkov ? Vous n'êtes pas d'accord avec lui ? Mais en quoi ?

Pendant l'instant de silence qui suit j'essaye de deviner la vraie cause de ce malentendu. Je n'arrive pas. Je m'y perds.

— A cause de la guerre... recommence Blok dont la voix lente, sourde, paraît un peu énervée. Oui, c'est ça. La guerre doit cesser. Il nous faut la paix.

— Comment... la paix ? A l'heure actuelle, la paix séparée avec les Allemands ?

— Mais oui. Il faut faire la paix.

L'appareil me tombe presque des mains.

— Alors c'est pour ça que vous êtes contre Savinkov — et « les autres » comme vous dites ? Vous êtes pour la paix ?... Ne seriez-vous pas par hasard pour les bolcheviks ?

En lui posant cette dernière question je la croyais absurde. Mais voici la réponse que me fit Blok (n'oublions pas qu'il ne mentait jamais).

— Si vous le voulez, oui, je suis pour les bolcheviks. Ils exigent la fin de la guerre... Ils...

Je l'interrompis, impuissante à me contenir.

— Et la Russie ?.... La Russie ?

— Quoi la Russie ?

— Vous êtes avec les bolcheviks, vous avez oublié la Russie !.. Elle va périr, elle souffre déjà les affres de la mort...

— Oh, ce n'est pas une trop grande souffrance... D'ailleurs ça ne durera pas...

Je perdis le souffle pour un moment. C'était trop impré-

vu. On pouvait tout attendre de Blok, mais une chose pareille... Jamais! Ma stupéfaction fut si grande qu'elle me rendit mon calme. Et je lui dis, tout doucement :

— Alexandre Alexandrovich, s'il s'agissait de Boris... Boris, je comprendrais qu'il fût avec les bolcheviks.. Lui ce n'est qu'un « enfant perdu »... Mais vous! Jamais je n'aurais cru que vous, vous ?...

Un long moment de silence. Puis d'une voix toute changée, faible, lointaine, une voix que je ne lui connaissais pas :

— Moi... Qu'en savez-vous ? dit-il. Ne suis-je pas, moi aussi, un « enfant perdu » ?

Longtemps elles me restèrent dans les oreilles ces dernières paroles de notre dernier entretien téléphonique : « Elle ne souffre pas trop, la Russie... Oui, je suis plutôt pour les bolcheviks... Qu'en savez-vous ? ne suis-je pas, moi aussi, un « enfant perdu » ?

4

De la catastrophe qui ne tarda pas à fondre sur nous, je ne parlerai pas ici, bien entendu... L'hiver passa, plein de terreur et de honte. Oui, de honte ; les bolcheviks, ne l'oublions pas, sont avant tout *la honte* de la Russie. C'est une tache ignoble, que tout le sang de ses martyrs ne réussirait pas à effacer de son front...

Blok (nous ne le voyions plus naturellement comme aucun des partisans de l'ennemi) était avec les Bolcheviks. Boris de même, ouvertement. Ils collaboraient tous deux aux éditions du sieur Razoumnik dont j'ai parlé plus haut et qui était maintenant, paraît-il, officiellement lié avec les Bolcheviks.

Blok travaillait aussi avec Gorky et Lounatcharsky, un pauvre sire celui-ci, jadis journaliste incapable et timide, actuellement arrogant ministre des Beaux-Arts.

Blok édita chez Razoumnik son poème intitulé « les Douze », poème qui eut énormément de succès. La conclusion en était fort inattendue, une bande de douze apaches qui errent

à travers la ville nocturne, dans la tourmente de neige, en échangeant d'amènes propos ivres sur les meilleurs moyens de massacrer « tous les *bourjoui* », se trouvent finalement précédés, guidés par le Christ en personne.

> Et devant eux s'avance,
> Inaccessible aux balles,
> Invisible dans la tourmente,
> Le Christ couronné de roses.

Parce que sacrilège, cette fin plaisait beaucoup à l'entourage de Blok. Des apaches elle faisait les nouveaux apôtres : n'étaient-ils pas douze eux aussi ?

Les bolcheviks, qui ne se souciaient guère de cette conclusion, utilisèrent des fragments du poème pour les immenses affiches dont ils ornaient les rues et les maisons pour fêter leur triomphe.

> Au malheur de tous les « *bourjouis* »
> Nous enflammerons le monde entier.

Ou :

> ... Eh ! en avant !
> Mets ta balle au cœur de la Sainte Russie !

Ces inscriptions en caractères énormes, blancs sur fond rouge, se voyaient partout ; au bout de quelque temps la neige et la pluie en firent des loques pitoyables et noires.

J'essayais de ne pas penser à Blok, de l'oublier totalement. Je ne voulais pas le juger. Avait-il conscience de ce qu'il faisait ? Était-il responsable de ses actes ? Quant au sacrilège, il n'en devait avoir tout simplement aucune notion : jamais il n'avait été religieux et l'avouait franchement. D'ailleurs qu'était ce sacrilège auprès de ceux de Boris, ce chrétien déclaré, cet anthroposophe, ce disciple du docteur Steiner, qui, lui aussi, a écrit un poème : *Le Christ est ressuscité*, farci de telles infamies qu'il dégoûtait jusqu'aux incrédules. Le Christ et la Résurrection n'étaient, d'après ce poème, que les bolcheviks en personne et leur révolution d'Octobre. Devant ces ignominies les douze apaches de Blok étaient l'innocence même. Du point de vue artistique

le poème de Boris était si mauvais, si mal venu, que les bolcheviks eux-mêmes le dédaignèrent pour leurs affiches.

J'avoue que Boris me révoltait. Pourtant je n'ignorais pas l'inutile injustice de cette indignation ; n'était-il pas présentement ce qu'il avait toujours été, un être tout léger, dansant au-dessus des abîmes, par-ci, par-là, un être irresponsable jusqu'au bout des ongles, sincèrement mensonger, un « enfant perdu » à tout jamais ?

Envers Blok, plus sérieux et d'une valeur incomparablement plus grande, je n'éprouvais aucune indignation, mais plutôt une immense pitié. Je songeais avec tristesse à sa Belle Dame radieuse, à l'Inconnue vêtue de noir, à Faïna-la-Russie, à son amour souillé, piétiné, assassiné...

Mais depuis sa première jeunesse Blok se révélait à moi *tragique et sans défense* contre le destin qui le guettait. Le dernier acte de la tragédie était proche, peut-être, il l'avait pressenti :

Oh, que ma chute sera douloureuse et profonde !
Je ne triompherai pas de mes rêves mortels !

5

Nous croyions avoir atteint le fond de nos malheurs, quand ils n'étaient encore qu'à leur début. Après six mois de régime bolcheviste nous conservions encore nos journaux, nos livres, nous avions la possibilité de prononcer une parole, quitte, il est vrai, à être arrêtés et persécutés ensuite, mais qu'importait !

On se figure rarement une chose dont on n'a jamais vu d'exemple ; aussi ne nous imaginions-nous pas qu'on pût, au XXe siècle, supprimer tous les journaux, tous les livres, la presse entière de tout un pays, en ne laissant subsister que quelques feuilles, soutien du parti régnant. Si on nous l'avait prédite, nous aurions jugé l'entreprise folle, irréalisable, comme si on avait prétendu arracher la langue à toute une population. La chose pourtant s'est réalisée et voici des années que cela dure. La Russie est

muette. Seuls jusqu'à l'heure actuelle les bolcheviks parlent.

Peu de semaines avant la suppression des journaux, j'avais publié un petit volume intitulé *Mes Derniers Vers*, recueil de poésies en grande partie politiques, très antibolchevistes, dont l'une dédiée à Blok.

Je lui en adressai un exemplaire. La réponse ne se fit pas attendre : je reçus le poème « Les Douze », édition de Razoumnik. Sur la première page une poésie de Blok écrite de sa main m'était dédiée. Très faible, commune, indigne de lui. Je n'en ai presque aucune souvenance. « Chacun à son sort : le mien est de chanter l'Internationale... »

Soit ! Je fermai le livre. C'était fini. A chacun son sort, sa destinée. J'allumai la mine sous le dernier pont qui m'unissait à Blok.

Que tous les ponts sautent !

6

Il me reste peu de chose à ajouter.

Des mois et des mois s'écoulèrent encore...

Me voici en tramway avec C... ma jeune amie. Les tramways existent encore ou à peu près, mais toutes les autres choses n'existent déjà plus ou à peu près. Le fardeau de vie devient de jour en jour plus pesant. Et la pesanteur physique n'est rien auprès de la pesanteur morale, insupportable. On étouffe totalement. On ne rêve qu'à la fuite. Où ? N'importe ! Dans un coin de la Russie où l'atmosphère ne soit pas empoisonnée par les bolcheviks (à cette époque semblables coins existaient encore).

Bien que nous soyons en automne, il ne fait pas froid, le soleil frappe les vitres du wagon. Nous avons trouvé des places libres, mais peu à peu le tram se remplit et les derniers arrivants restent debout dans le passage.

L'un d'eux se tient près de moi. Soudain il me dit :

— Bonjour.

Cette voix est unique. Peut-on ne pas la reconnaître ? Je lève les yeux. Je reconnais Blok.

Son visage sous un képi foncé apparaît tout long, tout sec, jaune, blême.

— Pourriez-vous... me tendre la main ?

Les paroles toujours lentes, pesantes, prononcées avec effort.

Je lui tends la main et je dis :

— Personnellement oui, mais ce n'est que personnellement.

Il baise ma main. Après un silence :

— Je vous remercie.

Encore après un silence :

— On dit que vous avez l'intention de partir ?

— Que voulez-vous ? Ou partir, ou mourir... quand on n'est pas dans votre position...

Il se tait longuement. Enfin il prononce, lugubre :

— On meurt dans n'importe quelle position.

Et il ajoute, spontanément :

— Je vous aime vraiment beaucoup.

— Vous savez bien que je vous aime aussi...

Le public moins dense et silencieux commence à prêter attention à cette scène bizarre. Nous ne nous gênons pas, nous parlons à haute voix. Je ne sais ce que pensent les gens, mais la figure de Blok est si incontestablement tragique que la scène doit aussi paraître tragique.

Je me lève, je suis arrivée.

— Adieu, dit Blok. Je vous remercie de m'avoir donné la main.

— Les ponts sont coupés entre nous. Vous le savez et c'est pour toujours. Mais personnellement... Entre vous et moi... tout reste comme par le passé. Et c'est aussi pour toujours.

Je lui tends encore la main, il penche son visage pâle pour la baiser. « Merci »... fait-il, et me voilà sur le pavé gris de poussière. Le wagon passe lentement et je vois encore

Blok qui m'a suivie jusqu'à la plate-forme, je distingue encore une tache foncée... sa chemise bleue, très foncée, noire...

Et c'est tout. Ce fut notre dernière entrevue sur la terre.

Je dois ajouter que la vérité a fini par avoir raison de Blok. Pendant les deux dernières années de sa vie les écailles lui sont tombées des yeux. Il s'écarta de tout le monde, mena une vie de farouche reclus. Il renia son poème : *Les Douze ;* personne n'osa même plus en parler devant lui.

Il souffrait toutes les souffrances de la Russie, martyr comme elle, muet comme elle... Des bolcheviks il ne voulait plus rien accepter, pas la moindre croûte... Il s'éteignit enfin, épuisé, en proie à une misère noire.

La « chute » d'Alexandre Blok, ce barde tragique du pays tragique, fut « douloureuse et profonde », trop douloureuse pour qu'il ne s'en relevât pas ; il sut l'expier par la souffrance et par la mort.

Z. HIPPIUS.

LES EFFETS DU BOLCHEVISME EN BELGIQUE

UN CHAPITRE D'HISTOIRE

—

Pour expliquer la politique bizarre que la Belgique a poursuivie jusqu'ici, il est nécessaire de démêler l'écheveau des intrigues dont le roi Albert fut entouré lors de la débâcle allemande, tandis qu'il s'avançait triomphalement à la tête de son armée dans les villes et les villages délivrés, tout vibrants d'allégresse.

Jusque vers la fin de 1921, ces intrigues étaient restées ignorées du public, mais à cette époque, certaines divulgations forcèrent quelques personnages politiques à sortir de la réserve dans laquelle ils s'étaient prudemment confinés et ils éprouvèrent le besoin de présenter leur apologie comme s'ils avaient accompli une action d'éclat. Alors les polémiques surgirent de toutes parts qui apportèrent d'importantes contributions à la recherche historique.

Comment le roi Albert fut amené à charger de former le ministère qui devait s'occuper du traité de paix et travailler à la reconstitution du pays un homme sans passé politique, dépourvu de toute notoriété au delà des étroites limites du barreau bruxellois, dont les gouvernements alliés ignoraient jusqu'au nom, voilà le problème qui se posa et qui, aujourd'hui même, n'est pas encore suffisamment expliqué.

Il est désormais acquis, malgré de vagues dénégations de circonstance, que ceux qui allèrent trouver le roi à

son quartier général dès le 11 novembre et eurent une influence prépondérante sur ses décisions, lui représentèrent Bruxelles et Gand comme faisant cause commune avec la révolution allemande et le bolchevisme. Il semble aussi acquis que celui qui suggéra la démarche auprès du souverain victorieux pour l'informer de ce danger fut un chef ennemi : le prince Ruprecht de Bavière lui-même.

Ruprecht, au moment où le soulèvement à caractères bolcheviques éclata dans la garnison allemande de la capitale fut pris de panique et se hâta de quitter l'hôtel de la Place Stéphanie pour se réfugier sous la protection du ministre d'Espagne.

Il fit à son hôte un récit teinté du plus noir pessimisme ; d'après lui la population belge fraternisait avec les révolutionnaires ; Belges et Allemands, bras dessus, bras dessous, suivaient en chantant le drapeau rouge ; il importait de mettre le roi Albert au courant de la situation ; et le prince de Bavière s'offrait à donner tous les passeports nécessaires pour permettre à des personnalités belges de rejoindre le quartier général du souverain. (Ch. Terlinden, *Revue Catholique des Idées et des Faits.*)

On raconte, ajoute M. Terlinden, que ce diplomate, ainsi persuadé de la gravité de la situation et croyant rendre un service signalé au pays dont il avait pris les intérêts à cœur, transmit aux membres les plus en vue du Comité national ses inquiétudes personnelles et les offres de service du prince de Bavière.

Cela se passait le 10 novembre 1918, veille de l'armistice. Et le lendemain matin Paul-Emile Janson, mandataire du Comité national, partait en automobile accompagné d'un attaché de la légation espagnole, à travers les lignes allemandes, muni d'un passeport de l'ennemi, pour voir le roi Albert et le renseigner. A Gand, il cueille, sur le perron de l'Hôtel de Ville, le chef socialiste, M. Anseele, et l'emmène avec lui au quartier général belge.

Ce n'est pas tout à fait par hasard, écrivait un important journal belge, *le Bien Public*, que M. Anseele se trouvait sur

le perron de l'Hôtel de Ville, au passage de M. Janson. M. Anseele s'était rendu mystérieusement à Bruxelles, l'avant-veille, à travers les lignes allemandes. A un rédacteur du *Vooruit* il avait déclaré, à son retour, qu'il avait été appelé dans la capitale par le gouverneur général allemand, en vue de la constitution d'un gouvernement provisoire !...

Et l'entrevue, qui devait avoir des conséquences d'une importance dont on ne peut encore mesurer toute l'étendue, eut lieu.

Certains acteurs de cette scène historique se sont expliqués. Mais il est naturel qu'ils cherchent à esquiver les lourdes responsabilités qui pèsent sur eux. Le juge se base sur la déposition des témoins et non sur le récit des parties en cause.

Voici un témoignage formel. Il est de M. Gérard Harry, ancien rédacteur en chef de l'*Indépendance belge*, vieux journaliste dont la probité professionnelle est honorée par tous. L'article de M. Harry a été publié et reproduit dans plusieurs journaux belges.

Aucune des versions officieuses et fragmentaires de l'intrigue de Lophem qu'on avait publiées jusqu'ici n'a réussi à détruire l'impression que le tripartisme, conçu et réalisé dans cette Bethléem flamande, naquit de l'hallucination de quelques honorables conseillers du chef de l'État et du mensonge calculé de certains autres...

Le 11 novembre, à 11 heures du matin, au moment précis de l'armistice, je pénétrai dans Gand avec deux officiers. Une foule énorme nous bombarde de fleurs, nous assourdit d'acclamations comme si nous étions le Roi, Foch, Gillain ou Jacques. Elle nous arrache de nos autos pour nous porter en triomphe, nous introduit dans des demeures bourgeoises où des coupes de champagne et des discours exubérants nous attendent ; à la sortie elle nous entraîne dans des rondes sans fin, en chantant *la Brabançonne* et *la Marseillaise* jusqu'au cœur frémissant de la cité, la place d'Armes, et cette formidable explosion d'allégresse ne s'interrompt que lorsqu'il s'agit d'applaudir frénétiquement des hommes et des femmes qui détruisent avec une rage de joie, à coups de hache et de pioche, les demeures ou lieux de rendez-vous des activistes.

Et dans nos innombrables conversations avec toutes les catégories possibles de Gantois on ne nous parle de l'ex-Université Von Bissing que pour nous affirmer que les pierres mêmes du chef-lieu de la Flandre Orientale se soulèveraient si quelque criminel ou quelque fou s'avisait jamais d'y réédifier, sous n'importe quelle forme, une université flamande. Et c'est à ce moment même que des hallucinés et des menteurs persuadent le Roi de la révolution qui va éclater à Gand, au cas où on refuserait d'y ressusciter l'*Hoogeschool*, ou même si le roi et son armée victorieuse, en défilant le 15 dans Gand, s'accompagnaient plus souvent de la Brabançonne que du *Vlaamsche Leeuw !*

Ce n'est pas tout. Le lendemain de cet inoubliable jour, une mission spéciale me ramenait à Bruges, en l'hôtel dont les ministres du Havre avaient fait leur quartier général. J'y vis, notamment, MM. Cooreman, Segers et Berryer qui m'apprirent, à ma grande stupéfaction (le fait était encore secret), qu'ils n'étaient plus ministres, une situation nouvelle appelant des hommes nouveaux. Le funeste ministère de Lophem était donc formé ou en gestation, bâti sur ce postulat fantastique : une révolution activiste et bolcheviste à conjurer, respectivement à Gand et à Bruxelles, à l'aide de toutes les concessions possibles à l'activisme et au bolchevisme... De cet étrange coup d'Etat j'étais complètement ignorant, comme chacun, lorsque je fis, fortuitement, la rencontre *d'un personnage influent de l'entourage royal* — que je me réserve de nommer si l'on met en doute la véracité de mon récit.

Frappé de sa sombre mine, je lui demandai le pourquoi de cet air morose en ces heures d'éblouissante victoire: *La victoire ! la victoire*, fit-il d'un accent amer. *Attendez ses lendemains!... vous ignorez ce que nous réserve le bolchevisme qui souffle à Bruxelles, nous n'en ignorons rien, nous !*

Cette parole d'un familier de Lophem, écho fidèle de ce qui s'y racontait et tramait, cette parole qui m'inspira une hilarité expressive de mon incrédulité, je l'oppose à quiconque se croit dans le vrai en contestant que le ministère Delacroix n'incarna pas la peur d'une éruption volcanique dans la capitale.

Ce personnage de l'entourage royal, auquel M. Harry fait allusion, est un flamingant extrémiste. Le procès de Beuckelaere a révélé, au mois d'août 1922, que ce personnage faisait, pendant la guerre, une propagande active pour la création de régiments flamands et de régi-

ments wallons. Ce même personnage est l'auteur de la partie du discours du trône de novembre 1918, traitant de l'Université flamande. Depuis, le roi l'a éloigné de son cabinet, probablement à cause du rôle funeste qu'il avait joué dans toute cette affaire.

La vérité du récit de M. Gérard Harry n'a été mise en doute par personne. Aucun démenti ne lui a été opposé.

Quant à la version de M. Paul-Emile Janson, *La Libre Belgique* nous dit ce qu'il faut en penser.

J'ai l'impression que la mémoire fait défaut pour certaines choses au sympathique pèlerin. Il affecte maintenant de représenter le déplacement de Lophem comme accompli dans une sérénité parfaite.

Or, c'est un fait historique que, parmi les pèlerins de Lophem, pas un ne s'est mis en route plus convaincu que ne l'était alors M. P.-E. Janson de l'imminence d'une explosion révolutionnaire dans la capitale. Et il est arrivé, sans doute, comme il était parti.

Il était parti voyant déjà les masses ouvrières, soulevées par les énergumènes de la bande Jacquemotte et C[ie], se coaliser avec les révoltés de l'armée allemande qui leur fourniraient des armes.

Les chefs de la Maison du Peuple ne répondaient plus de rien. L'élément modéré du parti socialiste était débordé par l'élément violent. Le drapeau rouge était arboré ; la république allait être proclamée ; et aussitôt après la Commune, et la Nationalisation de la propriété privée, etc., etc.

Il s'en fallait de l'épaisseur d'un fil que tout ne fût perdu. C'était pour la Belgique l'aube du Grand Soir ou le crépuscule de la Grande Aurore ; qui pouvait assurer que ce ne serait pas le commencement de la fin du monde ?

Voilà exactement quel était l'état d'esprit personnel de M. P.-E. Janson la nuit de Lophem.

Vous demanderez comment on connaît si bien l'intérieur de sa pensée ?

Mais, parbleu, par lui-même ! En 1918-19, avant qu'il fût ministre et même après encore, il ne s'en cachait point, mais point du tout, c'était le thème de belles et infatigables harangues de sociétés, qui faisaient faire cercle autour de lui, dans des lieux semi-publics, à des Belges rentrés d'exil, stupéfaits. En leur expliquant ainsi les énormités décidées à Lophem, sa basse se

faisait profonde ; il étouffait la voix aux détails terribles ; aux endroits tragiques, il raidissait le bras avec trémolo de main, il roulait de gros yeux sous les sourcils rapprochés et terminait la période par une bouche en O majuscule, c'était impressionnant.

Malgré certaines dénégations intéressées, il est hors de doute que M. Paul-Emile Janson porta au quartier de Lophem la peur de la victoire.

Mais cette croyance à la révolution bolcheviste, M. Janson et d'autres l'adoptèrent sans contrôle, parce qu'elle était de nature à servir leurs desseins et à faire passer d'emblée, sans opposition sérieuse, les solutions qu'ils avaient élaborées depuis quelque temps déjà. S'ils n'avaient pas eu, préparées de longue main, ces solutions radicales qui s'inspiraient de rancunes, d'esprit obsidional, d'esprit de parti et d'intérêts particuliers plus que de l'intérêt national, la peur du bolchevisme n'eût pas produit les mêmes résultats.

La peur du bolchevisme ne servit qu'à tromper le roi, à hâter ses décisions, à réaliser un coup d'Etat prémédité longuement. Sans elle on n'eût jamais foulé aux pieds la Constitution, ni violé à ce point toutes les traditions parlementaires, et le coup n'eût pu réussir. M. Fuss-Amoré a plus d'une fois signalé l'importance de cette question aux lecteurs du *Mercure de France*.

Des professeurs et des publicistes se sont attardés à défendre la bonne foi des fauteurs du coup de Lophem. Sans doute y eut-il parmi eux des jobards, mais aussi quelques malins qui tirèrent les marrons du feu. M. Louis Bertrand, député socialiste, se bat les flancs pour arriver à faire croire que la situation, à Bruxelles, n'était pas sans inspirer des inquiétudes. Les gens qui avaient pris possession de la kommandantur étaient venus de Cologne sur les ordres reçus de Berlin ; ils avaient constitué un Conseil des ouvriers et soldats et étaient allés à la Maison du Peuple afin d'obtenir le concours et la collaboration des socialistes bruxellois, concours qui fut, dit-on, refusé.

Néanmoins quelques socialistes de marque assistèrent à la séance inaugurale des ouvriers et soldats à Bruxelles et alors que toutes les maisons de la capitale arboraient le drapeau national, seul le drapeau rouge flottait à la Maison du peuple, signifiant que les intérêts socialistes ignorent ceux de la patrie mutilée.

De toutes les petites histoires de M. Louis Bertrand, il ressort bien que les préoccupations de ce groupe, dont M. Paul-Emile Janson fut l'envoyé à Lophem, ne dépassaient pas celles de politiciens de village. M. Bertrand en étale naïvement l'égoïsme ; il prévoyait les pires catastrophes, si le programme de son parti n'était pas réalisé.

Donc M. Paul-Emile Janson, après s'être défendu d'avoir trompé le roi à Lophem en agitant le spectre du Grand Soir, essaie de plaider les circonstances atténuantes pour la violation de la Constitution.

Prévoyant la délivrance prochaine dans la seconde quinzaine d'octobre 1918, ses amis et lui se réunirent. Pourquoi ? Est-ce pour s'occuper des problèmes de l'heure, des mesures à prendre en vue du refoulement prochain de l'ennemi et de la délivrance du sol, de l'aide à apporter au gouvernement qui reviendra bientôt? Non, pas du tout. C'est pour s'occuper du droit de suffrage. Pour ces hommes qui ont la prétention de diriger l'État, la préoccupation dominante, en ce moment tragique, c'est la question du suffrage universel pur et simple. Ces pachidermes, qui avaient ruminé cela toute leur vie avec l'anticléricalisme, continuaient à ruminer en dépit des événements.

Lisez donc ce récit. M. Homais n'a jamais trouvé mieux :

Nous étions au nombre de vingt-trois. A l'unanimité des membres présents, sauf une exception, il fut décidé que, pour clore en Belgique l'ère des agitations révisionnistes, nous nous rallierions au suffrage universel des hommes à 21 ans. Le vote fut

acquis tout de suite. Pour certains, l'expression de cette opinion répondait à d'anciennes convictions. Pour d'autres, elle était commandée par la magnifique attitude, durant la guerre, de notre population civile demeurée au foyer et, avant tout, par-dessus tout, par l'héroïsme de nos jeunes soldats dont la plupart, pour s'offrir à la patrie, n'avaient pas attendu l'âge de 25 ans. Puis se posa la question de savoir si, pour accorder le droit de suffrage aux hommes à 21 ans, il fallait respecter la procédure constitutionnelle et commencer, par conséquent, par faire élire au suffrage plural une Constituante qui se chargerait enfin d'adopter le suffrage universel pur et simple.

Le problème était assurément grave. Enfreindre la Constitution dont le parti libéral s'est historiquement constitué le gardien fidèle, voilà qui avait depuis longtemps éveillé nos soucis et provoqué maintes hésitations. Ces préoccupations si légitimes trouvèrent leur expression au sein de cette assemblée. Personne n'en méconnut l'importance. Mais tous ces scrupules fléchissaient irrésistiblement devant la considération essentielle, dont le procès-verbal de cette réunion porte la trace formelle, que si l'on devait commencer par élire au suffrage plural une constituante régulière, nos jeunes soldats revenus de la guerre, et âgés souvent de moins de 21 ans, ne prendraient pas part à la première consultation électorale !

L'*Etoile belge*, journal des vieilles traditions libérales, fit justice de cette logomachie en quelques lignes :

Si l'on n'a pas trouvé, disait-elle, d'autre argument pour légitimer, au sortir d'une guerre pour le Droit, la violation du Droit, il faut reconnaître que l'on avait perdu à la fois et le sens du Droit et le sens des réalités.

Et d'abord, beaucoup de volontaires n'avaient pas 21 ans au moment de l'armistice. Ensuite, on peut se battre bravement et n'avoir point, par le fait même, la maturité d'esprit qu'il faut pour prendre part aux affaires publiques. Enfin, dans quel pays belligérant s'est-on inquiété de savoir si tous les soldats revenant du front jouissaient du droit de vote ? Pourquoi est-ce seulement chez nous qu'on a soulevé cette question? Est-ce parce que les soldats désiraient devenir électeurs tout de suite ? A qui fera-t-on croire que dans les tranchées, sur le champ de bataille, ils se dévouaient pour obtenir le droit électoral ? Où donc ont-ils exprimé le désir ? Ah ! ils ne pensaient guère au suffrage universel, les poilus qui défendaient leur patrie et leur foyer !

Ce qu'ils entrevoyaient au bout de leur campagne, c'était la libération de notre sol, la défaite de l'Allemand et la restauration de la Belgique. Et si on leur avait demandé : « Faut-il, pour que vous soyez électeurs quelques mois plus tôt, violer le Droit pour la défense duquel vous vous êtes battus ?» Ils auraient regardé avec stupeur celui qui leur aurait posé cette question inattendue.

Cet argument n'est qu'un poncif sentimental, prêté adroitement à des cœurs généreux et déséquilibrés par la guerre, par des politiciens retors, désireux de profiter, non pas de la guerre, mais de la paix !

A côté de ces politiciens retors et tardigrades, il y avait un financier autoritaire, deux avocats ambitieux et toutes les convoitises socialistes. Certains d'entre eux eussent voulu écarter du pouvoir les catholiques qui, pourtant, avaient, depuis plus de trente ans, la majorité ; mais pour faire réussir leur combinaison il fallait prendre les couleurs de l'union sacrée, les couleurs, mais non pas l'esprit. Les catholiques ne furent donc pas exclus, mais on s'arrangea de façon à ce qu'ils fissent tous les frais de cette tripartite sans participation aux bénéfices.

Après son entrevue du 11 novembre avec le roi, M. Paul-Émile Janson était revenu à Bruxelles. Le 14, il reprenait la route de Lophem avec des catholiques parmi lesquels ses deux comparses, MM. Delacroix et Jaspar, des libéraux et des socialistes.

Joua-t-on encore auprès du roi de l'épouvantail bolcheviste ? M. Louis Bertrand raconte ingénument qu'il prévint le souverain que si satisfaction n'était pas donnée aux revendications socialistes des désordres étaient à craindre. Ainsi, par les fenêtres du manoir de Lophem, on voyait les ombres du Grand Soir envahir les cimes des arbres et descendre lentement sur les boulingrins où couraient, comme de petits lutins mordorés, les dernières feuilles mortes de l'automne.

M. P.-E. Janson, pour dégager sa responsabilité, prétendit que le roi avait consulté des personnalités de tous

les partis et ne se fit pas faute d'en citer. Mais il s'attira de nombreux démentis ; en désespoir de cause il essaya de se raccrocher à MM. de Broqueville et Renkin, mais on lui fit remarquer qu'à ce moment-là M. de Broqueville se trouvait à Poitiers et que M. Renkin, pas plus que M. Carton de Wiart ou M. Segers, n'avait eu voix au chapitre.

Les chefs du parti catholique furent tenus à l'écart ; on ne consulta que des sous-chefs et des hommes de second plan.

Il est curieux de constater, dit le professeur Terlinden, que ce ne furent que des hommes politiques, des membres du Comité national ou des adeptes de l'Institut de sociologie Solvay, qui furent appelés à donner leur avis. Pourtant, il y avait d'autres personnages dont l'avis eût été intéressant à entendre, avant de prendre des décisions qui engageaient à jamais l'avenir du pays.

Il y avait tout d'abord le cardinal Mercier que son prestige moral incontesté, sa haute intelligence, sa formation scientifique et sa noble attitude pendant la guerre paraissaient désigner pour donner des conseils sages, prudents et désintéressés : on ne fit pas appel à ses lumières.

Il y avait, puisque l'on paraissait craindre une révolution, des hommes que leurs fonctions mêmes mettaient à même d'être renseignés mieux que n'importe qui ; c'étaient les chefs des parquets, tenus au courant, heure par heure, par les rapports de police, des moindres émotions populaires. Aucun d'eux ne fut consulté.

Il y avait un vieil homme d'Etat (Charles Woeste), véritable encyclopédie vivante de notre régime parlementaire ; ses plus acharnés adversaires étaient unanimes à reconnaître la haute dignité de sa vie publique et privée, son désintéressement, sa précieuse expérience et la netteté de son esprit juridique. Alors que se posait le plus angoissant problème de droit constitutionnel, problème que l'on finit par trancher à la façon du nœud gordien, on ne demanda même pas son avis.

Il y avait enfin des fonctionnaires d'élite, des chefs de grandes entreprises industrielles ou de grands établissements de crédit dont l'avis eût été précieux pour résoudre les questions d'ordre politico-économique, celle de la reprise des marks, par exemple.

Or, *une seule autorité financière eut l'occasion d'être mise en rapport avec le Souverain.*

Le roi a toujours observé scrupuleusement la Constitution ; il désirait se renseigner, s'éclairer de toutes les lumières de la nation, on le pressa, on précipita les solutions et l'irréparable s'accomplit. M. Woeste avait été écarté systématiquement. Quant au cardinal, on trouva qu'il avait pris une trop grande place pendant la guerre et qu'il était nécessaire de le rabaisser. MM. Delacroix et Jaspar, hommes de droite et quelques-uns de leurs amis, se prêtèrent à ce jeu.

Des témoins racontent que lorsque le cardinal revint dans ses appartements après la séance de la Chambre où il avait entendu le discours du Trône qui consacrait le coup d'Etat, que le roi avait prononcé d'un air si ennuyé et si inquiet, il dit, navré : « J'avais cru que nous aurions après la guerre une Belgique élargie, et nous voilà plus enfoncés que jamais dans l'ornière. »

Il apparaît bien, de demi-aveux et de nombreux témoignages, qu'il existait en Belgique, dès avant l'armistice, une sorte de conjuration ayant pour but de circonvenir le roi et de lui imposer un ministère en dehors des règles constitutionnelles. La démarche de Ruprecht de Bavière vint à point pour ceux qui cherchaient à s'emparer du pouvoir et ils jouèrent du bolchevisme avec une incontestable virtuosité. Et peut-être l'exemple de la pression exercée à Spa, qui amena l'abdication de Guillaume II, les encouragea-t-il à pousser plus loin qu'ils ne l'auraient fait sans cela l'impudence dont ils usèrent vis-à-vis du roi Albert.

Les conseilleurs de Lophem, amenés à s'expliquer sur le gouvernement dont ils avaient gratifié le pays, cherchèrent à égarer l'opinion en défendant le principe d'un ministère, où les trois partis étaient représentés, autrement dit ministère tripartite pour employer leur vocabulaire. Mais personne n'attaquait ce principe qui avait déjà

été appliqué par M. de Broqueville, au Havre, pendant la guerre. Ce que l'on critiquait, c'est la façon dont ce ministère avait compris l'accord des partis en sacrifiant le parti catholique, en dupant les libéraux et en baissant honteusement pavillon devant tous les éléments de désordre. Le *Journal de Bruxelles*, le *XXe siècle*, la *Libre Belgique*, l'*Etoile Belge*, la *Gazette*, la *Flandre libérale*, la *Métropole*, l'*Action Nationale*, la *Gazette de Liége*, le *Rappel* (de Charleroi), le *Neptune*, la *Revue catholique des idées et des faits*, et bien d'autres journaux ont été unanimes sur ce point. Il n'en est pas à droite ni à gauche qui aient encore osé défendre, au cours de cette polémique, le discours du trône imposé au roi par le ministère Delacroix, qui annonçait des solutions radicales pour des questions qui devaient céder le pas à la nécessité de panser les plaies et de relever le pays de ses ruines.

Le premier acte de ce ministère fut de reprendre pour six milliards de marks au taux de 1 fr. 25. Il s'en fallait qu'il y eût jusqu'à l'armistice pour six milliards de marks en Belgique occupée. Le gouvernement de M. Delacroix en laissa entrer tant qu'on voulut. Le Premier ministre actuel, M. Theunis, qui se trouvait alors à Londres, avait beau informer son prédécesseur que des achats considérables de marks s'opéraient en Hollande et en Angleterre à destination de la Belgique, M. Delacroix, ministre des Finances, continuait à tout ignorer. Pour faire entrer des milliards de marks dans le pays, des opérations bancaires étaient nécessaires. En arrêtant avec l'Allemagne à quatre milliards le chiffre auquel le Reich reprendrait les marks au prix fort, le gouvernement belge a implicitement reconnu que deux milliards de marks avaient été introduits frauduleusement dans le pays pour bénéficier de la munificence de M. Delacroix que l'on désignait comme l'homme de paille du financier de Lophem ; mais la convention pour la reprise des marks n'est qu'un chif-

fon de papier de plus pour l'Allemagne. Elle ne l'exécute pas plus que les autres conventions, au bas desquelles elle a apposé sa signature. Et la Belgique a bel et bien perdu six milliards en rachetant à des financiers sans scrupule le mark à trois fois sa valeur au cours du change.

Ce don de joyeuse entrée du ministère Delacroix fut suivi de beaucoup d'autres du même genre.

Peu de temps avant sa mort, le grand leader catholique M. Charles Woeste, auquel le Parlement tout entier a rendu un hommage émouvant, appréciait ainsi le chef du gouvernement de Lophem :

> On ne s'est pas contenté de circonvenir le Roi,on lui a recommandé comme Premier Ministre un homme se distinguant par ses vertus privées et ses sentiments religieux, mais dépourvu de tout passé et de tout sens politique et qui ne devait pas tarder à tomber sous l'influence des socialistes et laisser l'administration qu'il était censé diriger se lancer dans des gaspillages financiers. M. Delacroix s'est improvisé ministre des Finances sans être financier, homme politique sans avoir le respect de la Constitution et les connaissances des affaires étrangères ; propre à toutes les besognes sans avoir les qualités requises pour les mener à bien.

On avait résumé en ces termes l'œuvre du ministère de Lophem :

« Francophobie, défaitisme, abus de pouvoir, escroquerie des marks, vie chère, activisme, flamingantisme, démagogie ». M. Charles Woeste ne trouva pas cette appréciation exagérée, si dure qu'elle soit.

On a souvent attribué au financier qui poussa M. Delacroix à la tête du gouvernement de Lophem ce propos incongru ; « La seule politique extérieure que puisse pratiquer la Belgique, c'est de faire la putain entre la France et l'Angleterre »; c'est ce que M. Jaspar appela dans la suite, avec plus d'élégance : servir de trait d'union entre nos grands Alliés.

C'est peut-être un programme de financier, ce n'est assurément pas celui d'un homme d'Etat. Les intérêts

d'un pays ne se règlent pas à la façon de ceux d'une fille publique.

Mais, tout de suite après la ratification du traité de Versailles, on vit M. Delacroix pencher du côté de l'Angleterre et réserver à celle-ci toutes ses faveurs.

M. Paul Hymans, ministre des Affaires Etrangères, dont la sympathie pour l'Angleterre ne s'est jamais démentie, avait cependant compris que la Belgique devait chercher son principal appui du côté de la France, à cause d'une communauté d'intérêts qui n'existe au même degré avec aucune autre puissance. C'est ainsi qu'il n'hésita pas à aller à Francfort aux côtés de la France. A partir de ce moment sa politique fut sans cesse contrecarrée ; quand il négociait dans un sens, MM. Delacroix et Jaspar, agents du financier Francqui et instruments de M. Vandervelde, manœuvraient dans l'autre. Ne vit-on pas M. Jaspar, qui n'était pas alors ministre des Affaires Etrangères, mais ministre de l'Intérieur, mettre la Belgique à côté de M. Lloyd George quand celui-ci voulait nouer des relations avec le gouvernement des Soviets ?

Le même M. Jaspar agitait comme un épouvantail la crainte d'une vassalité de la Belgique vis-à-vis de la France et M. Vandervelde parlait de la « portugalisation » de la Belgique par la France.

On se souvient que M. Paul Hymans, mis en minorité au sein du conseil des ministres, dans l'affaire des munitions envoyées par la France à la Pologne, démissionna, mais que l'opinion publique, après la grande victoire polonaise, se prononça contre M. Delacroix qui fut forcé de s'en aller. Profitant de l'absence du roi, M. Delacroix usa de son reste de pouvoir et se rendit à Londres, écrivait M. Charles Woeste, « toujours satisfait de la manière dont il se figurait avoir remporté des succès ».

Il ne faut pas chercher uniquement dans les phobies obsidionales que certains de nos politiciens manifestent

à l'égard de la France la raison du flirt prolongé avec l'Angleterre, quoique ce flirt soit resté absolument infructueux. A la fin de 1921, le journal *le XXe Siècle* posa cette question angoissante à laquelle les intéressés se gardèrent bien de répondre :

Est-il vrai que la politique anglophile, souvent contraire à nos intérêts essentiels, du cabinet Delacroix nous était imposée par une sujétion financière inavouée et inavouable ?

Si M. Delacroix fut forcé de quitter le pouvoir après avoir commis des fautes qu'il n'était plus possible de dissimuler au pays, M. Jaspar fut imposé au nouveau cabinet, comme ministre des Affaires Etrangères, pour assurer la permanence de cette politique si nettement caractérisée par le *XXe siècle*. Et M. Jaspar s'empressa de nommer M. Delacroix à la Commission des Réparations afin d'y continuer leur politique : *arcades ambo et respondere parati.*

Voilà qui jette quelques clartés sur le conflit des compensations suscité par M. Delacroix en juillet dernier au sein de la commission des réparations. Le gouvernement belge suivit étourdiment son délégué en liant les compensations et les réparations et en s'écartant, dans sa réponse à Berlin, de la ligne de conduite française. Le Reich ne manqua pas d'opposer, à l'attitude de la France, la ligne de conduite adoptée à la légère par le gouvernement belge et celle, qui trouve sa cause dans des intérêts divergents, suivie par le gouvernement de Londres.

On dit qu'à Bruxelles on s'est rendu compte de l'erreur commise et qu'on a cherché à recoller les morceaux. Mais, ainsi que le constataient les journaux belges qui gardent leur indépendance vis-à-vis de leur gouvernement, « il est à craindre que tous ces rapiéçages successifs ne fassent de la loyauté de notre pauvre pays un véritable habit d'arlequin ».

Cela n'a pas empêché M. Delacroix d'aller à Berlin négocier pour obtenir quelque chose de ce qui est dû à la Belgique. On sait le résultat lamentable de cette démarche dont on avait annoncé bruyamment, par avance, le succès. Afin de masquer l'échec de ses diplomates improvisés, le gouvernement belge accepta des bons en se contentant de la garantie illusoire de la Reichsbank ; et pour faire escompter les traites elle a dû les avaliser. De sorte que si la mauvaise foi allemande opère comme d'habitude, c'est la Belgique qui devra rembourser les banques suisses qui ont avancé les fonds. Dans quelle mesure et sous quelles conditions la banque d'Angleterre intervient-elle dans cette affaire, c'est ce qu'on ne sait pas encore.

La *sujétion financière inavouée et inavouable*, dont parlait le XXe *siècle*, inquiète de nouveau les Belges qui ne se paient pas des boniments de la presse officieuse, et, d'autre part, l'appréciation de M. Charles Woeste reste entière : « M. Delacroix s'est improvisé ministre des Finances sans être financier ; homme politique sans avoir le respect de la constitution et la connaissance des Affaires Etrangères : propre à toutes les besognes sans avoir les qualités requises pour les mener à bien. »

La démission de M. Lloyd George a désemparé ceux qui doivent à Lophem leur rapide fortune politique. Les improvisations de l'ex-Premier britannique convenaient à l'incohérence de leurs idées sur la direction à donner au pays et aux lacunes d'une formation d'autodidactes. M. Lloyd George craignait qu'une Belgique unie ne marquât trop d'amitié pour la France ; c'est pourquoi il s'efforça d'entretenir les germes de division dans le pays, c'est pourquoi la cavalerie de Saint-Georges attisa les querelles linguistiques et soutint les revendications flamingantes les plus outrancières. C'est M. Lloyd George qui poussait au rétablissement à Gand de l'Université von Bissing pour combattre l'influence de la

culture française dont la Belgique, pourtant, ne peut se passer (1).

Sous couleur de pratiquer une politique extérieure spécifiquement belge, M. Delacroix, et après lui M. Jaspar, arrivés au pouvoir grâce à la supercherie de Lophem, mirent la Belgique à la remorque de l'Angleterre et laissèrent passer beaucoup d'occasions de s'entendre avec la France. Le trait d'union entre l'Angleterre et la France lâchait la France en toute occasion, sauf à Gênes, où les industriels belges ayant des intérêts en Russie avaient fait entendre leur voix.

Aujourd'hui que l'inanité de la politique de M. Lloyd George a été reconnue même et surtout en Angleterre, nos hommes changent leur fusil d'épaule, mais, comme après la victoire polonaise, la nation se demande s'ils sont encore qualifiés pour conduire les affaires publiques.

MAURICE DES OMBIAUX.

(1) La politique de Lophem vient d'avoir son aboutissement dans la suppression de la vieille Université française de Gand sacrifiée aux haines flamingantes, allemandes et Lloydgeorgiennes.

La question flamingante, qu'il ne faut pas confondre avec certaines aspirations régionalistes comme l'ont fait de bons esprits trop peu suffisamment informés, sort des bornes de la politique intérieure belge. Le flamingantisme procède visiblement du pangermanisme dont il a copié les méthodes. Après avoir rompu l'unité belge, il cherchera à poursuivre la lutte contre la culture française et, si l'on n'y prenait garde, on le verrait peut-être réclamer un jour la flamandisation de l'Université de Lille, ou la création d'une université flamande à Hazebrouck, sous prétexte qu'il y a dans le Nord de la France des populations flamandes.

LA DOUBLE TROMPERIE

OU LE DÉNOUEMENT IMPRÉVU

—

Certes un afflux de sang colora de teintes un peu plus vives sa grosse figure rasée de poupard anglican, naturellement brique rose, quand, en descendant l'escalier de bois qui conduisait des chambres à la salle à manger commune, il m'aperçut, installé à une des tables, devant un gros « dormeur » en mayonnaise. Il était alors en plein éclat d'un scandale dont au fond il était assez fier ; en gagnant l'heureuse Belle-Ile, il avait bien compté savourer,non dans le complet incognito, mais au moins dans l'anonymat de relations nouvelles ses tumultueuses amours ; elles avaient éclaté dans sa vie, pulvérisant son foyer, disloquant son ménage,sans atteindre pourtant la sérénité d'un cœur qui savait s'effacer avec modestie devant les appels de ses désirs et de ses caprices.

Rougissait-il d'ennui d'être découvert en tête à tête avec la compagne qu'il avait brutalement élue à la place de sa femme ou de joie d'être contemplé dans l'orgueil de sa conquête ? Connaissant mon Gilbert Ranario sur le bout du doigt, je ne doutais pas un instant qu'il ne fût infiniment satisfait que j'assistasse au triomphe de sa bonne fortune, n'estimant pas que je dusse être plus embarrassé que lui-même du souvenir d'une intimité familiale que j'avais longuement fréquentée. Enfant, jeune homme, chef de famille, je l'avais toujours connu assez constant, assez immuable pour ne point douter de ses sentiments : chez lui rien ne prévalait contre le plaisir. Il avait fait de la sensation égoïste et immédiate une

règle si absolue et si intransigeante de son existence qu'il semblait à la longue, — et bien que ce fût monstrueux en soi, — en dégager une sorte de morale. Sans distinguer ni valeurs, ni plans, il avait toujours conçu les êtres et les choses comme des sources de voluptés personnelles aussi complètes que possible et du temps où je m'asseyais à sa table conjugale, qu'il voulait parée des plus grands raffinements, j'ai souvent deviné, par exemple, qu'il exigeait de sa femme des complaisances sur lesquelles les hommes les plus insensibles aux pudeurs et aux dignités de l'épouse ont rarement osé fonder leur bonheur.

Une telle conception de la vie, qui est en somme une sorte de nietzschéisme ou, si l'on veut, une manière de sadisme, ne va pas sans un orgueil démesuré, un orgueil simple, primitif, de mâle souverain, un orgueil sans nuances et sans décence.

Dans ces conditions j'étais convaincu, tandis qu'il descendait l'escalier branlant et craquant, que, loin de dissimuler autant que possible dans l'ombre des rocailles et des pins de la délicieuse île océanique un amour que d'autres ne goûtent que mieux dans la discrétion, il affichait bruyamment et cyniquement Mlle Clara Nadenave, que je ne connaissais pas encore, mais que je savais jolie et élégante, c'est-à-dire agréable à sa vanité. Plus que les joies secrètes de son cœur ou même de son corps, il devait goûter l'allégresse de se proclamer publiquement le possesseur de cette beauté. Gilbert était de ces hommes dont les nuits de passion sont meilleures si on les a vus entrer dans la chambre d'amour en compagnie de la troublante femme qu'ils vont posséder. Ce n'est point défi qu'ils jettent à l'opinion comme un Byron; c'est besoin de solliciter l'envie et de proclamer leur bonheur.

Aussi ne songea-t-il pas une minute à aller attendre sa maîtresse sur la terrasse. Il se planta au bas de l'escalier afin de la recevoir plus publiquement, attirant en

outre l'attention, pour être tout à fait sûr de son effet par quelques passes bruyantes avec le chien minuscule qu'il portait sous son bras, le seul être de son entourage qu'il eût jamais chéri sans en attendre des avantages bien importants et bien précis.

Clara Nadenave parut à son tour, auréolée de la blondeur légère et fraîche de ses cheveux, souple et bien dessinée, traînant derrière elle, sur les marches, comme un manteau de princesse, une cape flottante qui semblait plutôt escorter ses épaules que les envelopper. Plus tard, à l'heure du porto-flip, m'étant trouvé assez près d'elle pour découvrir, sous les apparences, la réalité profonde de ses traits, je compris ce qu'avaient d'illusoire sa noblesse, sa douceur, son charme. Elle soulevait en marchant le désir ; un trouble émanait des lignes de son corps, de son visage résigné, mutin, de ses yeux de jeune fille, de sa bouche naïve, de sa peau sans tare, de son front décent. Mais le trouble qu'elle communiquait à première vue ne résistait pas à un peu de perspicacité. Son corps, d'abord, ne se défendait point, et la pensée le mettait aisément nu ; mentalement on la possédait sans efforts, trop facilement. Surtout, chacun de ses traits, au premier coup d'œil si bien « nés », enveloppait en réalité une vulgarité qui ne se dissimulait pas longtemps : la dureté était à fleur de prunelle, l'indifférence empoisonnait le dessin de sa bouche, le modelé du front révélait sans erreur possible des instincts de perversité comme l'ardeur des narines.

Il la prit par le bras et, riant de ce rire spécial, un peu bêta, qui lui tordait les lèvres et les faisait cruelles, il la conduisit jusqu'à la table qui leur était réservée, devant la mer, à l'abri d'un fusain.

Pour moi, et bien que sa psychologie me fût très familière, je m'étonnais, tout en cassant les pattes de mon crabe, de constater une fois de plus une de ces morts du cœur qui sont bien un des mystères les plus douloureuse-

ment troublants de notre nature. Tandis qu'il goûtait le présent avec une si large gaieté, le souvenir de son passé m'obsédait, de ce passé dont il semblait avoir si désinvoltement secoué toute la cendre étouffante. Je revoyais son amour de quatorze années pour sa femme, Anglaise nerveuse et distante, qu'il avait épousée en pleine ferveur de passion, excitante non seulement par sa beauté, mais encore par cette réserve et cette distinction qui souvent sollicitent le désir, par ce qu'elles paraissent avoir d'invincible à lui opposer. Aucun doute qu'il ne l'eût aimée et qu'il n'y eût par conséquent entre eux toute la trame de cette vie commune et intime faite de sensations indélébiles, d'images précises, de visions estompées, de chambres où l'on fut heureux, de matins où l'on fût triomphants, de chagrins où l'on fut côte à côte et qu'il doit être si difficile de déchirer aux heures où l'on se quitte. Tout ce passé ne paraissait nullement le gêner, pas plus que la mémoire de son foyer où, moi, simple passant et hôte étranger, j'avais pourtant connu à son côté mille choses qui ne meurent pas sans douloureuse agonie: les rires et les caresses de son enfant, la joie légère d'un repas réussi, la beauté des silences familiaux au feu d'hiver, le murmure reposant des bavardages où l'on résume toute la fièvre d'une journée. Avec une prodigieuse faculté d'oubli, pour mieux goûter la forte saveur de ses amours nouvelles, en un tournemain, il avait anéanti en lui tout un long passé ; aucune mélancolie n'atténuait à aucun moment l'épanouissement de sa satisfaction. Ses yeux, uniquement meublés de rire et d'admiration pour sa maîtresse, ne regardaient pas une seconde en deçà de l'heure présente ni en lui-même; son bonheur n'était traversé d'aucun soupir. Il semblait avoir commencé son existence au seuil de cette aventure. Son instinct de jouissance immédiate avait su et pu effacer tout ce qui l'avait précédée.

Profondément soumis moi-même à l'action mélancolique des souvenirs, je fus choqué avant tout de la désin-

volture avec laquelle il s'en était totalement affranchi au point de ne vouloir nouer avec le couple aucune espèce de relations durant cette période de villégiature côte à côte. Celui-ci pourtant ne recherchait ni l'isolement, ni la permanence du tête à tête. Ils avaient l'un et l'autre, pour la première fois, rompu toute contrainte, brisé tout obstacle; pour la première fois ils s'affichaient tous deux, hardiment et ouvertement, dans une vie commune ; mais depuis un an déjà, ils avaient épuisé dans toute une existence clandestine, qui avait précédé cette situation nouvelle, les premiers besoins de solitude amoureuse où l'on se suffit à soi-même. A Belle-Ile, ils comptaient surtout inaugurer leur existence en tant que ménage ; ils recherchaient donc la société des baigneurs qui voulaient bien les accueillir : bien que Ranario, dont les instincts ne reculaient pourtant pas devant les débordements les moins réguliers et les moins bourgeois, se fût efforcé de donner en public à leur allure une espèce d'aspect légitime, ce qui était la marotte de ce coureur de filles, il y avait encore assez d'équivoque et d'atmosphère passionnée en ces deux amants pour que les couples sérieux s'en méfiassent et qu'ils ne fussent accrochés qu'à ces groupes, irréguliers eux-mêmes, qu'on trouve toujours sur les plages ou à ces petits bourgeois indulgents pourvu qu'ils trouvent à rire et à boire, d'ailleurs trop peu perspicaces, s'ils sont éblouis par un certain luxe, pour discerner ce qu'il y a de louche et de douteux dans une situation.

Après des nuits, au témoignage de leurs voisins de chambre, bien occupées, la matinée était courte pour Ranario et sa compagne. Vers onze heures, ils installaient sur un rocher, sous les pins, un plaid somptueux. Elle s'étendait et ouvrait un livre qu'elle lisait du bout des yeux et qui, probablement, ne valait pas mieux que cette inattention. Lui, les jambes ballantes le long de la pierre, tout en plaisantant, et, je le connais bien, en préparant

probablement les effusions de la sieste avec de récents souvenirs érotiques, il regardait la mer sans la voir, peu accessible à ce charme formidable qui exige, pour être compris, une certaine générosité d'âme et un complet abandon du cœur. L'heure troublante du midi ardent les enveloppait sans qu'ils en goûtassent d'autre impression que la satisfaction de se mettre bientôt à table. Rien ne les touchait que leur amour physique et passionnel, ni l'air léger, ni la senteur marine jouant avec les effluves balsamiques, ni cette claire lumière d'océan bondissant en cascade à travers les aiguilles des pins jusqu'aux mousses silencieuses, ni le mystérieux imprévu des rochers tordus et contournés. Cette nature pittoresque de rivage lointain, cet aspect charmant et désuet de robinsonnade romantique ne parvenaient à les émouvoir ni à les intéresser.

Ils ne s'évadaient un peu d'eux-mêmes et de leurs égoïsmes associés que dans la journée. A trois heures, avec la troupe de leurs récents amis, ils accaparaient tous les vieux tilburys, toutes les antiques charrettes anglaises rafistolés, réparés, hérissés de clous et de cordes et traînés par de pauvres poneys étiques et bouffis d'herbe et de varech, mais toujours essoufflés et faibles sur pattes ; ils émergeaient tous ensemble de la forêt et commençaient à répandre leurs rires vulgaires et forcés le long des routes poussiéreuses qui serpentent dans ces paysages désolés de marais salants et de champs de pommes de terre. Ils accrochaient parfois leurs véhicules aux vieux murs bas de pierres moussues dont ils ne comprenaient pas la beauté et qui sont la seule et rude parure de cette campagne nue et ardente où friselotte une herbe brûlée et où de pauvres villages gris et blancs semblent de loin, dans le désert, des monceaux d'ossements. A grands coups de fouet, et à grands éclats de rire, ils chassaient aussi devant eux quelques bourricots affolés, ce qui inspirait à leurs propres rosses de brèves

velléités de trot accéléré, qu'elles abandonnaient bientôt pour leur allure résignée et boiteuse. Ils arrivaient ainsi dans quelque pauvre port de pêcheurs. Leur bruyante troupe réveillait les misérables gîtes endormis, bas et tristes, qui ont toujours l'air d'attendre une catastrophe. Et sans se soucier d'aller cueillir d'un regard la grâce de l'océan, enchâssé entre les côtes boisées de l'Ile et la délicate silhouette du continent, piqué par la svelte et brumeuse silhouette d'un phare, ils s'enfermaient au cabaret où ils dégustaient des crevettes, des crabes avec du beurre salé et du cidre pétillant. Avant de partir, ils s'en allaient sur la jetée et choisissaient leur repas du soir, sur les planchers des grandes réserves de homards, parmi les crustacés grouillants.

Gilbert n'était assurément pas à l'aise au milieu de ces boutiquiers en vacances et de ces cabots de music-hall en goguette. Sa matérialité n'était pas malgré tout de même essence que la leur : quant à Clara, d'extraction plus équivoque que son amant, elle souffrait pourtant de certaines nuances. Elle avait acquis dans quelques fréquentations un assez solide verni de distinction, qui craquait pourtant par places, quand ses compagnons de villégiature allaient toucher au fond d'elle-même le coin obscur de son âme où s'était réfugié ce qu'il y avait eu jadis de commun entre eux et elle.

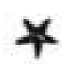
J'avais informé Valancher, — l'ami d'enfance de Ranario et son intime, — des circonstances de ma rencontre. Il me répondit une longue lettre qui me parvint au moment où, sur la terrasse, Gilbert et sa compagne faisaient leurs adieux à leurs compagnons de villégiature avant de monter sur le petit vapeur qui allait les ramener au continent. Valancher m'écrivait tristement. Malgré son indulgence pour l'homme dont il partageait depuis trente ans les jouissances et l'épicurisme, il ne pouvait approuver, dans le cas présent, ses déterminations. Il me mettait au courant du premier acte du drame dont je ne connaissais

qu'imparfaitement le scenario. Ranario avait demandé le divorce d'accord avec sa femme, excédée de souffrance et toute éplorée encore d'un amour que la conduite de son mari n'avait pas tué. Il comptait épouser prochainement Clara.

Mon correspondant me contait en détail une scène à laquelle il avait assisté. Elle avait précédé de quelques heures le départ définitif de Gilbert et n'était que la conclusion d'une longue série d'affreux débats qui constituaient depuis deux ans la vie du ménage : Gilbert avait d'abord plaint sa femme avec cette bonnasserie jésuitique qu'il maniait assez habilement, mais lui avait déclaré qu'il ne l'aimait plus, que rien ne subsistait dans son cœur pour elle ou pour leur fils qui s'opposât à ce qu'il courût vers cette nouvelle affection où il voyait dorénavant le sens de son avenir et qui l'avait accaparé tout entier. Avec une inconscience éhontée, il fournissait à l'abandonnée toutes sortes de scabreux détails pour lui prouver qu'ayant possédé sa maîtresse vierge, il lui devait la réparation de l'épouser. La malheureuse l'écoutait, effondrée dans un fauteuil, sans courage pour répondre ni pour argumenter. Elle sanglotait éperdument devant les ruines de son cœur et de son foyer, brisée au point de n'avoir plus l'idée de réclamer les droits, — bien antérieurs, — que lui conférait, à elle aussi, le don de son corps innocent et qui n'avaient pas été périmés par douze années de soumission amoureuse. Ranario, envoûté pour ainsi dire et devenu insensé, allait jusqu'à proposer à sa femme de la mettre en rapport avec Clara, pour qu'elle jugeât elle-même de la validité des excuses qu'il avait à être à ce point séduit. Et celle-ci ne protestait même pas, hébétée de douleur. L'infidèle en profitait, suivant sa méthode constante, pour se décerner à lui-même des éloges, proposant, en modèle, *urbi et orbi*, la franchise qu'il affichait dans cette affaire où tant d'autres truquent et dissimulent, parant de « loyauté » son abominable cynisme.

Après que Gilbert eut définitivement claqué la porte, Lucette, détendue et soulagée presque, avoua à Valancher que son silence était fait surtout d'un heurt en elle, qu'elle eût cru impossible, entre un amour qui ne voulait pas trépasser et un écœurement sans bornes à l'endroit de son bourreau. Toujours est-il, avant que la pénible scène prît fin par le départ, que ce silence exaspéra son mari, qui poussait la folie jusqu'à espérer lui arracher une approbation de sa conduite, tant ce qui satisfaisait ses passions et lui offrait quelque plaisir lui paraissait naturel et légitime. Aux protestations de respect, d'amitié plus forte que l'amour qu'il lui prodigua un instant, succédèrent d'horribles mots, les irréparables injures. Il ne se calma, l'heure du départ le pressant, que pour indiquer sommairement les meubles et objets qu'il comptait abandonner à sa femme et ceux qu'il avait donné ordre à un déménageur d'enlever. Sans doute une superstition sentimentale attachait-elle la martyrisée à tout ce décor de sa vie défunte, car elle retrouva la voix pour disputer à son impitoyable mari les reliques qu'il lui contestait. Ils se quittèrent sur un dernier et atroce baiser de souvenir et d'indifférence.

En repliant cette lettre minutieuse, pleine de détails d'un haut intérêt psychologique, je regardais le petit vapeur déjà lointain qui paisiblement courait vers la côte sur une mer à peine ondulée, et où le couple, auquel je ne pouvais plus ne pas associer une impression tragique, se leurrait sans remords de mensonges et d'illusions.



Au mois d'octobre, gare d'Orsay. Mon fusil de chasse qui me bat le dos, ce hall clair, propre, pratique, les vues prometteuses des plus beaux paysages de France, me font une patience joyeuse à la fin de la longue file de voyageurs, devant le guichet. On me frappe sur l'épaule. Je me retourne. J'ai devant moi la grosse figure rasée,

rouge et pleine de Ranario, illuminée par un sourire qui lui plisse les yeux et lui pince la bouche entr'ouverte. Il me tend la main.

— Je suis seul, me dit-il en prenant hardiment une plaisante offensive, ne vous effarez pas.

Je balbutie, un peu gêné par le souvenir de l'île bretonne et de la réserve intransigeante que j'y ai observée.

—Vous avez eu tort mon cher, à Belle-Ile. Vous auriez dû profiter de l'occasion pour vous rendre compte par vous-même de ce que vaut ma délicieuse Clara.

Je savais Gilbert susceptible et vindicatif et son aménité, évoquant mon attitude qui avait pu le froisser, m'aurait surpris, si je n'avais su ce syrabite capable de tous les oublis quand il s'agissait pour lui de ne pas faire tout seul un voyage morose et de trouver un compagnon pour déguster avec lui un cigare de choix au wagon-restaurant. Et puis, il avait, en m'abordant et en me pardonnant avec cette surprenante magnanimité, visiblement un autre but : il voulait plaider. Il entreprit d'abord un long panégyrique de celle que, par un euphémisme audacieux, il appelait sa « fiancée ». Tout y passa, son intelligence, son cœur, son corps, son sourire, ses cheveux, son âme, son dévouement, sa modestie, puis, connaissant mon faible, il espérait par là me toucher, ses talents culinaires. Ensuite, il entreprit son propre éloge, sur le mode que Valancher m'avait décrit :

— J'ai été très loyal, affirma-t-il, j'ai épousé Lucette, parce que je l'aimais. Quand je ne l'ai plus aimée, je le lui ai dit.

C'était en effet très simple. Il procédait avec cette sorte de franchise qui ne tient compte que de ses propres arguments et qui sert le plus souvent à combattre moralement tous les impératifs du devoir.

Il ajouta :

— J'aurais pu m'accommoder de la liaison extra-conjugale que j'entretenais depuis deux ans. Ma loyauté s'est

révoltée. Ah ! si tout le monde faisait comme moi !...

Et s'étant décerné ce brevet de satisfaction, s'étant offert en exemple sublime aux maris en rupture de contrat, il ajouta cette surprenante révélation :

— Je pars pour Biarritz où je vais passer quinze jours avec ma femme avant de la ramener à Paris.

Cette nouvelle imprévue provoqua dans mon attitude un ahurissement qui n'échappa point à Ranario. Le rire de sa large bouche barra la rondeur pourpre de sa figure :

— Cela vous étonne, n'est-ce pas ?

Je ne pus le lui dissimuler.

— Oui, nous avons à nous entretenir ensemble. Lucette a de la peine à admettre qu'une solution irréparable nous sépare. Et puis, nos affaires ne sont pas très commodes à régler. La rupture brusque, inévitablement suivie de partage, nous réduira l'un et l'autre à la médiocrité.

L'ambiguïté de sa situation l'obligeait, lui à l'ordinaire si réservé sur ses affaires privées, à étaler quelques-uns de leurs aspects au grand jour, pour expliquer les bizarreries de conduite qu'elle lui imposait. Après une heure de conversation, après la lecture des journaux et des périodiques, comme nous n'avions retenu nos places au wagon-restaurant que pour le second service, il s'installa confortablement et s'endormit. J'eus le loisir de réfléchir.

Ce qui m'étonnait dans cette aventure que, seule, la psychologie assez spéciale de ses protagonistes arrachait à la plate banalité, c'était, non pas que Gilbert se rendît auprès de sa femme, mais que sa femme voulût le recevoir. Bien certainement, mon Ranario éprouvait une sorte de sadisme moral à aller choyer sa victime. N'ayant plus rien à attendre des perversités corporelles auxquelles il l'avait certainement initiée, il espérait peut-être encore quelque joie inédite de sa dépravation d'âme. Peut-être même, — c'était assez dans sa manière, — rêvait-il d'une espèce de consentement tacite arraché à sa femme en jouant de son désir de le conserver, consentement qui lui

eût permis de satisfaire son impérieuse passion tout en sauvegardant ses habitudes, sa paix et l'intégrité de sa fortune. C'eût été pour lui l'idéal. Mais Lucette! Pour m'expliquer qu'elle se prêtât à une pareille compromission, il me fallut aller découvrir au fond de mes souvenirs quelques détails de sa mentalité qui ne prenaient leur réelle valeur qu'en les confrontant avec les événements actuels. De petits incidents m'avaient, jour après jour, frappé l'année qui précéda le scandale de son ménage : son goût discret était devenu plus tapageur, sa conversation s'était teintée de vulgarité et souvent d'impudeur ; ses attitudes s'étaient faites plus provocantes. Elle avait accusé, de façon déplaisante, les artificielles retouches de son visage ; elle s'était mise à fréquenter, en compagnie de quelques amies équivoques, des lieux, non pas encore louches, mais tout au moins suspects ; elle en avait rapporté chez elle le laisser aller et le ton de ses réceptions intimes en avait été du tout au tout changé. Elle s'était intéressée peu à peu aux raffinements presque sadiques de Gilbert, non point peut-être parce qu'elle avait spontanément en elle l'instinct de cette déchéance, mais parce qu'elle s'efforçait évidemment de retenir son mari en adoptant une mentalité pour laquelle il sentait des attraits. C'était du moins l'explication qu'à l'époque j'avais trouvée à ses lamentables abdications. Elle avait accepté la lutte, sentant le danger, sur le terrain où elle estimait avoir le plus de chances de vaincre. Il n'était pas impossible que cette adaptation, d'abord calculée, n'eût à la fin triomphé de sa volonté et ne fût devenue une seconde nature. Ses allures, d'abord jouées, de demi-monde, lui en avaient peut-être insensiblement imposé l'esprit et le cœur. A la réflexion, il me venait la douloureuse pensée qu'en acceptant cette aumône de quinze jours de villégiature commune avec le déserteur de son foyer, elle cédait non seulement à la passion toujours jeune qu'elle avait pour son mari, mais à la crainte qu'elle éprouvait,

comme lui, d'être obligée, par le partage de la fortune qu'aurait entraîné le divorce, de réduire ce luxe qu'elle aimait tant, ce somptueux confortable qui lui était indispensable. Lucette composait non seulement avec son cœur, mais encore avec ses intérêts. Cette diminution morale d'une femme, dont je m'étais toujours fait une haute idée et dont j'avais toujours vénéré la fierté, me fut pénible. Mais la plus élémentaire analyse découvrait aisément que, sans avoir encore discuté face à face, ils s'étaient rencontrés sur le terrain commun de la commodité matérielle où l'un avait été conduit par son égoïsme mercantile, l'autre par son instinct anglo-saxon, l'un et l'autre par le goût de la richesse.

Ranario s'éveillait, dispos et heureux comme un enfant, ravi à l'idée que l'heure du déjeuner était venue.

Je le quittai en gare d'Angoulême.

Ce voyage eut lieu en septembre.

Il y eut dans nos relations, depuis cette rencontre, un trou de plusieurs mois.

Le cas de ce couple m'intéressait, bien que, sauf par l'épisode de la réunion à Biarritz, il ne sortît pas d'une courante banalité mondaine. Il me semblait pourtant que la psychologie des personnages relevait un peu la vulgarité de l'aventure. Je pensai donc à eux, trouvant mille explications à leur silence. Évidemment, étant donnée leur situation délicate, je n'avais qu'à m'abstenir vis-à-vis d'eux de toute démarche et de toute manifestation, en dépit de la curiosité qui me tenaillait. J'essayai de me repaître de ragots de salons, tout en passant au crible de la critique leur malice, leur imprécision et leur fantaisie.

J'obtins pourtant quelques indications certaines : Gilbert avait réintégré le domicile conjugal définitivement ; sa femme avait accepté de lui laisser trois nuits et six repas de liberté par semaine. Bien que cette combinaison apparût vraiment extraordinaire, elle était pourtant réelle. Les gens, ceux qui avaient vu Lucette vaincue et écrasée

par les grandes crises de désespoir, après la découverte de la trahison, soutenaient qu'en contresignant ce pacte presque infamant elle avait obéi aux suggestions de son cœur et à son espérance de reconquérir pour elle seule un époux qu'elle aimait mieux partager que perdre.

Les autres, plus sceptiques, et qui avaient suivi comme moi l'évolution plus ancienne de son allure et de son esprit, prétendaient avec plus d'assurance que jamais qu'elle avait eu souci avant tout d'éviter un partage de fortune préjudiciable à ses goûts. Ils avaient peut-être les uns et les autres raison. Ils oubliaient peut-être aussi dans leurs hypothèses la compréhension et l'accord tacite de deux formidables égoïsmes.

Le 17 janvier, un charmant billet de Lucette me priait à dîner pour le surlendemain. J'acceptai avec enthousiasme. Mais cette soirée, dont je m'étais promis un rare plaisir d'analyse et d'observation ne m'apprit rien, étant donné que nous n'étions pas en tête à tête comme je l'avais espéré. Cependant, — et ceci n'était pas indifférent, — je remarquai que je n'avais encore jamais vu les hôtes de ce soir aux réunions de jadis où je pensais avoir pourtant pris contact avec tous les amis et toutes les relations du couple. Ceux que je rencontrai ce soir-là paraissaient de plus fraîche date et d'ailleurs de qualité inférieure. Non qu'ils fussent foncièrement vulgaires, mais, de temps en temps, une expression commune, une maladresse dans l'attitude, joints à de légères fautes de goût dans la toilette, une façon de rire, une affectation de pompe dans les termes, un manque d'aisance, indiquaient que les Ranario avaient abordé un monde où ils n'auraient pas fréquenté jadis. Gilbert était, comme à l'ordinaire, parfaitement jovial et à son aise. Lucette, à peine vieillie, était toujours jolie, avec un peu d'amertume imperceptible au fond des yeux et au coin de la bouche.

La seule allusion qu'elle fit aux événements de son

foyer, et encore rapide et voilée, surgit sur le seuil de la porte en me serrant la main :

— Venez donc, me dit-elle, ne nous abandonnez pas, *on* ne nous gâte pas, savez-vous, parmi nos amis. Je vous téléphonerai.

Elle me téléphona en effet deux jours après ce dîner. Je la trouvai dans son boudoir, enveloppée d'une robe d'intérieur si délicieuse, si vaporeusement combinée, que je fus assuré, en tout cas, que son chagrin ne la détournait point du souci de sa toilette. Elle avait auprès d'elle son fils, gosse malin de douze ans dont elle paraissait aussi détachée que Gilbert lui-même, lequel n'avait fait aucune difficulté pour reconnaître, lors de la rupture provisoire de juillet dernier, son peu de goût pour son enfant. J'avoue que cette indifférence des parents pour ce pauvre être pâle et maigre, qui semblait implorer un amour attentif et dévoué me causa une sorte de colère et de répulsion; elle éclairait crûment une des origines certaines et profondes de ce conflit de cœurs ou plutôt de manque de cœurs qui paraissait pour le moment assoupi.

— Gilbert est absent aujourd'hui, me dit Lucette, en m'offrant une chaise.

Je compris.

— Eh bien, mon pauvre ami. Que dites-vous de tout cela ?

Je ne l'avais jamais vue seule à seul depuis l'été de Belle-Ile dont elle avait dû recueillir les échos. Elle supposait donc, en me posant et sous cette forme cette question, que j'étais au courant de toute sa tragédie intime. Je remarquai, avec une certaine surprise, dans son entrée en matière, assez banale en soi, une désinvolture à laquelle je ne m'attendais guère dans ce tête à tête où j'espérais qu'elle me ferait l'honneur d'être sincère.

— J'ai beaucoup pensé à vous, répondis-je, voulant du premier coup aller chercher son cœur, à ce que j'ai connu de vos beaux jours, de vos douces années. Je comprends

que tant de souvenirs vous aient rendue indulgente...

Je m'attendais à une révolte, à une protestation.

— N'est-ce pas ? fit-elle d'un air assuré. Vous ne me blâmez pas, alors ? Gilbert est un grand enfant qui a besoin de « dollys ». D'ailleurs je dois reconnaître que celle qu'il a choisie...

Elle n'osa pas aller jusqu'au bout. Elle avait été si loin dès l'abord, qu'elle avait gêné jusqu'au vieux sceptique sans préjugés que je suis. Elle s'en aperçut.

— Oui, on s'est arrangé, reprit-elle, sur un ton plus embarrassé, et flairant mon subterfuge d'investigateur. N'était-ce pas mieux que de tout briser, de bouleverser notre existence ? A quoi bon ? Nous avons été des sages.

Et, avec un accent d'une fausseté pénible, elle ajouta en caressant d'une main sans amour les cheveux de son fils :

— Et puis pour lui...

Après un silence :

— Si vous voulez me faire plaisir, venez me voir souvent. Naturellement, j'entends, moi aussi, être très indépendante... Je ne l'ai libéré qu'à cette condition.

Sans être un fat, le ton dont elle prononça cette phrase me gêna une seconde fois, d'autant plus qu'elle était assaisonnée par des lèvres trop fardées. J'ai pensé plus tard qu'à ce moment même, elle cherchait de quel côté elle tomberait.

Je ramenai l'entretien dans la voie qui m'intéressait plus que l'invitation maladroite que je n'osais interpréter :

— Croyez-vous, — il n'y avait aucune raison pour que je fusse plus discret qu'elle-même dans une question qui la concernait, — croyez-vous que la situation spéciale où vous vous trouvez soit définitive, stabilisée ; ou espérez-vous qu'un jour...

— Mon Dieu, oui : cette situation été acceptée d'un

commun accord... Avant de l'établir, nous avons eu une longue entrevue... tous les trois...

Ma surprise dut mal se dissimuler ; je fis, sans doute, une figure bizarre et où ma stupéfaction se traduisit trop nettement, car elle ajouta immédiatement :

— C'était indispensable, n'est-ce pas, du moment qu'il s'agissait de régler notre vie...

Et, avec une singulière indulgence, elle ajouta :

— Ce n'est d'ailleurs pas une grue, mais pas du tout. Aux jours où nous vivons, voyez-vous, mon cher ami, — elle suçait un lemon-squash au bout d'un chalumeau, — il faut faire table rase de tous les vieux préjugés et d'une morale qui est périmée. Nous arrivons aux temps pratiques où l'humanité veut réaliser le bonheur sans trop s'occuper des routes qui y conduisent.

Il était inévitable que Lucette, à un moment quelconque de ses explications, en arrivât à élever son cas jusqu'à une philosophie générale, — et adaptée aux besoins de sa cause, — des mœurs de son époque. C'est toujours dans l'universel, dans une imprécise et banale éthique du siècle que nous puisons des arguments pour défendre nos faiblesses.

Elle continua :

— Oui, c'est peut-être extraordinaire d'avoir accepté cette entrevue avec... l'*amie*, — elle ne dit point *maîtresse*, — de mon mari. Après ? Si j'ai préféré, moi, subir l'inattendu plutôt que de le perdre tout entier... ? Cela ne regarde que moi.

Il y avait évidemment dans sa voix encore quelques nuances de passion. Mais surtout ses yeux, malgré elle, se promenaient dans ce salon tiède, intime, si bien clos par des rideaux et des portières qu'on n'y retrouvait même plus la place des fenêtres et des portes. Elle caressait du regard la tendre lumière diffuse, les bibelots rares, les soies patinées, les coussins étranges et surprenants qui encombraient de voluptueux divans. Je compris, à la

manière dont elle laissa échapper de ses yeux une dévotion ardente pour tout ce décor, qu'à l'heure de l'abdication son invincible goût de la fortune et du luxe était venu à la rescousse de son cœur hésitant.

— Qu'aurais-je gagné à repousser cette réunion indispensable puisque j'étais consentante à ce que tout s'arrangeât ?

— Vous auriez dressé votre protestation contre un état de fait dont vous souffrez.

— Et dans six mois, nous nous serions trouvés devant les mêmes alternatives si nous n'avions pas liquidé une fois pour toutes ! Mlle Clara aurait persisté à vouloir se faire épouser; mon mari tiraillé... Elle a été très flattée quand j'ai accepté de me rencontrer avec elle. Nous avons conclu un pacte qui me convient, qui lui est avantageux, je suis tranquille maintenant. Je suis accoutumée à l'idée qu'entre deux maux il faut choisir le moindre. Gilbert n'a jamais été plus exquis avec moi que depuis cet arrangement. Et comme il n'a plus de raison de me rien cacher de sa vie, que je suis devenue l'épouse-confidente, je n'ai même plus la sensation que je suis trompée ! La sensation, c'est tout. Vous ne vous doutez pas à quel point il est réconfortant et apaisant de se dire qu'on tolère... mais qu'on sait.

Il y eut entre nous un long silence. Puis tout à coup elle me demanda en levant sur moi des yeux adorables :

— Vous connaissez Clara... *maintenant ?*

Il lui avait donc raconté la rencontre hostile de Belle-Ile.

— Depuis quelques jours, Gilbert m'a invité deux fois à dîner chez elle.

Et j'ajoutai, éprouvant un besoin ridicule de me justifier :

— Je n'avais pas à être plus royaliste que... Lucette.

— Naturellement, fit-elle sans ironie.

Il y avait pourtant eu dans les dernières phrases de sa

tirade une amertume qui me réconforta en m'assurant que le cynisme ne réguait pas sans opposition dans cette âme qui avait été jolie.

Je quittai Lucette assez brusquement, pressé que j'étais de mettre en ordre le chaos d'idées qui bataillaient dans ma cervelle au point de m'empêcher de suivre la fin de notre conversation.

En les confrontant les unes avec les autres, ces idées, en les comparant, en les classant, le long du trottoir de l'avenue de Villiers, j'arrivai à une conclusion, certaine pour moi, bien qu'une bonne moitié de ses éléments fussent empruntés autant au domaine de l'impression qu'à celui de la logique : Lucette avait vu Clara plus souvent qu'elle ne l'avouait. Ce grand amoral de Gilbert était arrivé à des fins commodes pour lui : il avait établi des rapports entre sa femme et sa maîtresse.

*

Quelques jours après cette visite l'idée me vint d'aller dîner au Picadilly-Garden. Non que je trouve du bonheur ou même du plaisir dans la fréquentation de ces endroits à la mode, mais quand je suis en humeur de philosopher, j'aime avoir, comme aliment à mes méditations, le spectacle, toujours gai et toujours nouveau du snobisme le plus imbécile que nul ne peut jamais se vanter de connaître, parce qu'il est, comme toutes les grandes choses, en perpétuel devenir.

Où pouvais-je le contempler dans son plus parfait épanouissement que dans ce jardin d'hiver, somptueusement aménagé, hors duquel il n'y avait, cette saison-ci, pour la haute noce parisienne, point de salut ? Tout y était combiné pour que les impressions les plus morbides et les plus malsaines y donnassent l'illusion du sentiment et du raffinement à des esprits ridés et à des nerfs blasés : les lumières n'y étaient point douces, mais fausses, les fleurs point rares, mais perverses, les mets point succu-

lents, mais pimentés, les boissons point agréables, mais machinées, le décor point artistique, mais ahurissant. Dans ce cadre se mouvaient, comme dans leur élément naturel, la demi-nudité lascive de femmes sans âme et la muflerie bornée d'hommes sans cerveau. Quand on s'installe dans un pareil milieu, il faut, comme quand on émerge de l'eau après une plongée, quelques secondes pour reprendre pied. Assailli qu'on est par des scintillements, des rumeurs, des chatoiements, des éclats, des senteurs, il faut s'ébrouer comme un chien mouillé avant de découvrir le détail.

Quand mon regard, libéré du brouillard houleux de cette fantasmagorie, fut parvenu à faire le tour de la salle, je reconnus soudain, à une table, un peu en avant du jazz-band qui projetait en ce moment ses bruits infâmes, Gilbert et sa femme. Plus décente que la plupart des femmes de ce bouge mondain, elle n'était décolletée que jusqu'à mi-dos, serrée dans un fourreau irisé de paillettes gris argent. Je distinguais même ses petits pieds gantés d'un velours de même couleur que la robe, sur un bas, par une sûre hardiesse, plus foncé. Ses yeux — et ceux de son mari — regardaient au loin, en souriant, désignant par quelques clignements la carte des champagnes qu'elle agitait au bout de son bras soulevé au-dessus des têtes des dîneurs ; je cherchai naturellement à qui s'adressait cette mimique et tout à coup je découvris, seule à une table à l'autre bout de la serre... Clara qui répondait dans le même langage, par les mêmes gestes.

J'avais pour Lucette une sincère amitié. J'eusse dû à ce moment sentir comme l'écroulement de cette affection sous une poussée de dégoût. Mais l'homme est essentiellement vaniteux. J'avoue à ma honte que je n'éprouvai qu'une immense satisfaction professionnelle, pour ainsi dire, de ne m'être point trompé dans mes déductions de la semaine précédente. Cette joie de contrôler la logique de mon raisonnement fut même si forte que je comman-

dai au maître d'hôtel, qui attendait devant ma table, un de ces festins où passe toute une bonne disposition intime, arrosé d'une bouteille entière d'un Haut-Brion 1911.

Quand mes amis me découvrirent à leur tour, j'étais trop occupé à m'entretenir avec une langouste thermidor pour qu'ils pussent se douter que j'avais surpris leurs communications aériennes. Mais à leurs figures, à leur manière de se parler, penchés l'un vers l'autre, je compris bien que ma présence ne les ravissait pas ; à la réflexion, d'ailleurs, j'étais moi-même assez gêné et je maudissais l'idée que j'avais eue de m'égarer ce soir-là en ce temple du snobisme où je ne dînais pas deux fois l'an.

Clara enfin m'aperçut, elle aussi, alors que j'abordais une bécasse flambée. Pas plus que les Ranario elle ne soupçonnait que j'avais aperçu leur manège et que j'étais fixé désormais : ils n'étaient là tous les trois, sans oser pourtant s'afficher en triple ménage aux yeux des relations qu'ils avaient dans la salle, que pour le plaisir moral — ou immoral — de se trouver dans la même atmosphère, de s'abandonner à la même lascivité, de se voir de loin, et peut-être, à l'occasion, comme si le hasard seul dirigeait leur rencontre, de boire et de causer un moment ensemble.

Clara eut une idée de génie pour tout arranger et sauver ses amis en prévenant la remarque que je ne pouvais manquer de faire de leurs présences simultanées. Elle vint hardiment vers moi, s'assit sans façon, accepta une pêche au porto et, d'un air ennuyé, avec cette bouderie d'enfant contrariée qu'elle affectait volontiers, me dit :

— Croyez-vous... Quelle malchance ! Pour une fois que je viens ici ! Gilbert dîne avec sa femme !

Elle parut navrée pendant les cinq minutes qu'elle mit à déguster son fruit macéré dans un vin de pacotille ; puis, jugeant que j'étais convaincu, qu'elle avait définitivement tout mis sur le pauvre dos de la destinée et par surcroît m'avait persuadé qu'elle n'était pas une habi-

tuée de ce mauvais lieu, elle s'abandonna à son caractère naturel, qui était fait de puérilité, d'indolence et de gaieté.

J'eus pitié de ce trio embarrassé, pitié qui m'arrangeait d'ailleurs fort bien, ayant toujours éprouvé un pesant malaise, et que je ne puis supporter longtemps, dans ce monde interlope de viveurs du monde et devant ces maîtres d'hôtel infiniment plus à leur aise dans leurs habits bien taillés que moi dans le mien. Je partis de bonne heure.

En arrivant chez moi, après avoir discuté avec moi-même tout le long des rues désertes, je m'étais persuadé de trois choses : que le couple Ranario et Clara Nadenave avaient rendez-vous ce soir-là au Piccadilly-Garden d'abord; ensuite que Lucette devait au fond terriblement souffrir et n'avait accepté cette nouvelle déchéance que contrainte par des circonstances que je connaissais, entre autres par le seul sentiment sur lequel sa dignité pût encore compter: l'amour de son mari; enfin, que Gilbert, avec son infernale audace inconsciente de jouisseur, avait réalisé tous ses plans, imposé une combinaison inimaginable à ces deux femmes et créé un type à peu près inédit encore, je suppose, de ménage à trois.

Le lendemain, à 9 heures, un coup de téléphone de Gilbert me conviait à déjeuner, ce même jour, avec sa maîtresse. J'étais ravi de ne pas lâcher le fil de cette passionnante comédie sentimentale et d'ailleurs certain de faire en sa compagnie un très bon repas.

Il fut question, en se mettant à table, de la soirée, mais d'une façon fort dégagée et uniquement pour fortifier la thèse, assez simple, inventée à mon usage par Clara. Ils avaient l'air, l'un et l'autre, de collégiens qui auraient, la veille, rencontré leurs parents avec une modiste au bras :

— Lucette a accepté la situation, commentait cyniquement Ranario. Mais pour cela même, je ne voudrais, pour

rien au monde, lui faire de la peine. Sale soirée ! J'étais mal à mon aise, je vous jure. J'aurais voulu être au diable ! Heureusement, je ne crois pas qu'elle t'ait vue, ajouta-t-il pour Clara ou plutôt pour moi. Elle aurait pu croire que je t'avais donné rendez-vous.

Au dedans de moi-même, je riais de bon cœur que ces gens se donnassent tant de mal pour me convaincre du contraire de ce que j'avais surpris, sans qu'ils s'en doutassent.

— Tu as une femme exquise et intelligente, répondit Clara, et qui comprend les choses. Tu dois la ménager.

Elle tournait entre ses doigts une magnifique perle rose suspendue à son cou par un fil invisible et que son amant lui avait offerte pour sceller leur traité à trois.

Jusqu'à la dernière goutte de fine champagne, elle ne manqua pas une occasion de chanter les louanges de la femme de Ranario. Je fus d'abord gêné pour lui qu'il ne ressentît pas ce que ces éloges avaient de déplaisant dans la bouche de sa maîtresse. Je m'attendais à ce qu'il le fît comprendre à son indélicate amie. Mais il se contentait de sourire béatement.

Peu à peu, je me souvins qu'avec la même surprise j'avais entendu Lucette célébrer sa rivale et pousser à un point qui m'avait étonné son affectation d'impartialité. A la rigueur, avec un rude effort, j'arrivais à comprendre que, par amour, et assurément aussi par intérêt, Lucette eût accepté cette étrange situation, à admettre que, pour les mêmes raisons, avec cette nuance toutefois que chez elle l'intérêt devait être le meilleur argument, Clara eût contresigné ce pacte ; mais où je me perdais absolument, c'était à constater que la femme dépouillée d'une partie de ses droits et la maîtresse lésée dans ses espoirs d'éventuelle consécration officielle poussassent le modernisme, ou, si l'on veut, retrouvassent l'esprit du XVIIIe siècle au point de se reconnaître l'une à l'autre toutes les qua-

lités et de se dispenser libéralement tous les compliments.

C'était vraiment nouveau, extraordinaire, inexplicable. J'eus souvent la tentation de dire brutalement à l'une ou à l'autre ma stupéfaction. Mais je sentais bien que m'ouvrir à Lucette, c'était brusquement détruire une façade qu'elle s'appliquait à construire patiemment et peut-être douloureusement pour masquer un amas de décombres et que, d'autre part, en abordant ce sujet avec Clara, je risquais fort de la froisser et d'avoir l'air de lui donner une leçon, ce qui m'aurait expulsé certainement de son intimité à laquelle, par raison de curiosité, je tenais tant.

Je constatai d'ailleurs, et peu à peu, d'autres choses étonnantes : habitude ou profonde résignation ? Cette vie bizarre qu'au début Lucette paraissait accepter par nécessité ne semblait plus à la longue lui peser le moins du monde. Elle y était visiblement devenue heureuse sans arrière-pensée. Je la voyais dans un parfait état d'équilibre.

Je remarquai encore quelques traits curieux et troublants : comme elle avait repris pleinement goût aux mille détails de la vie quotidienne, elle m'en entretenait souvent, elle me donnait même parfois rendez-vous dans une boutique quelconque. J'acceptais sans arrière-pensée, sachant qu'au fond ce léger plaisir, que je cueillais pour lui-même rendait aussi service à Gilbert. Or tous les fournisseurs de Lucette avaient émigré peu à peu vers la plaine Monceau, ou, du moins, elle avait abandonné ses anciennes habitudes, que je connaissais bien, pour se créer un autre centre dans ce quartier. Son coiffeur nouveau habitait rue de Prony, sa manucure rue Meissonier, sa lingère place Péreire. Je ne pouvais m'empêcher de remarquer que Clara habitait à proximité de tous ces magasins où elle fréquentait : rue Ampère.

Gilbert venait parfois me surprendre dans mon home.

Il allumait un cigare, s'étendait sur un divan et, tout haut, sans s'occuper de moi ni de mes affaires, passait une heure à se féliciter de sa chance :

— J'ai quand même su arranger ma vie, rêvait-il. J'ai forcé la stupidité des mœurs. Je ne puis le nier : je suis heureux, très heureux. Je reconnais que je suis tombé sur deux femmes intelligentes qui ont su comprendre et collaborer avec moi à cette réforme des préjugés...

C'était son thème favori. Depuis quelque temps, il ne se donnait même plus la peine de dissimuler et de maintenir les apparences.

Ces gens avaient fini, dois-je l'avouer, par me dégoûter profondément. Je les aurais excusés, peut-être même admirés, s'ils avaient été mus par trois grandes passions qui les eussent poussés à s'entre-déchirer en même temps que par trois grandes faiblesses qui les eussent contraints à de lâches accommodements. Mais ce n'était point le cas. Il n'y avait dans cette situation singulière que des jeux d'intérêts, d'égoïsmes et de désirs rudimentaires.

Mon mépris en était arrivé au point que je songeais à faire de Lucette ma maîtresse. Bien qu'encouragé par mille détails, en apparence au moins indiscutables, je n'aurais jamais pensé à perpétrer une telle trahison si la démoralisation générale et complète de ce milieu ne me l'avait pour ainsi dire suggérée. Quoi ? Qui tromperais-je en possédant cette belle fille ? Quel amour saccagerais-je ? Quelle honte nouvelle introduirais-je à ce foyer ? On n'y vivait que pour et par les jouissances immédiates. Plus rien de haut, de spirituel n'y demeurait qui imposât de violenter ses désirs. Les sens étaient devenus la seule loi de ces trois êtres... avec l'argent.

L'idée de posséder Lucette m'obsédait de plus en plus. Elle ne me paraissait plus ni criminelle, ni impossible...

Je fus guéri par un dénouement inattendu de l'aventure. Je venais de rentrer chez moi, le 7 mai, et je com-

mençais à m'habiller pour dîner en ville, quand on m'appela au téléphone.

Gilbert me parlait d'une voix hachée où je ne pouvais deviner s'il contenait de l'émotion ou de la colère. Il fallait en tout cas qu'il fût bien troublé, car il me tutoyait pour la première fois de sa vie :

— Viens, je t'en prie, immédiatement.

— A votre bureau ?

— Non, chez moi.

— Mais je ne peux pas, je dîne chez les Ducellier.

— Lâche-les. Jamais je n'ai eu plus besoin d'avoir un ami auprès de moi.

— Mais quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Viens, viens, je t'en prie.

Il coupa la communication.

Je sautai dans un taxi.

On m'introduisit aussitôt dans le salon. Les rideaux étaient fermés comme s'il y eût eu un mort dans l'hôtel. Une petite lampe veilleuse tremblotait seule à côté de la bergère où Lucette s'enfouissait à l'ordinaire pour me recevoir, éclairant lugubrement son portrait et ses petits bibelots préférés.

Le petit garçon maigriot, pâle, était comme momifié dans un fauteuil, la bouche ouverte, les yeux fixes, les deux mains aux genoux.

Ranario marchait dans la pièce, plus rouge que jamais et, comme aucune volonté ne soutenait plus son corps pesant et massif, il semblait s'être tassé, écroulé sur lui-même ; ses lèvres minces ricanaient sur ses dents blanches et ses deux canines sortaient comme des crocs. Ses yeux petits, plissés, bridés, étaient ternes et mauvais. Il s'arrêta, en me voyant :

— Il en arrive une bonne, râla-t-il. Tenez, lisez ce qu'on m'a remis quand je suis rentré.

Je reconnus la grande écriture de Lucette, sur du papier bleu :

Mon cher Gilbert,

Nul mieux que toi ne sait quelle femme exquise est Clara. Tu me comprendras donc, j'en suis sûre. Tu as désiré que nous fussions bonnes amies. Nous t'en remercions sincèrement l'une et l'autre, car tu nous as probablement indiqué la voie du bonheur dans une vie nouvelle. Nous partons ensemble tout à l'heure. Cette lettre te parviendra quand nous roulerons côte à côte vers des pays où nos deux cœurs solitaires n'auront de refuge que l'un dans l'autre. J'embrasse mon fils. Il vaut mieux pour lui qu'il soit élevé par son père tout seul plutôt que dans l'atmosphère empoisonnée de notre ménage à trois.

Nous t'embrassons toutes deux.

LUCETTE.

L'excuse à son acte lui paraissait si évidente qu'elle n'avait même pas jugé utile d'accuser son mari et d'ajouter un plaidoyer à son ironie. Peut-être eût-elle pu se dispenser même de cette dernière.

En remettant méthodiquement, comme il faisait toute chose, cette lettre dans sa poche, Gilbert eut ce mot superbe :

— Voilà la morale du siècle, mon cher !

MARCEL ROUFF.

LES MIDIS DE JUILLET

—

LES FILLES EN JUILLET

Les filles ont bien ri de vos moissons, hommes rudes!...
Déjà hier, du haut de leurs deux seins charmants,
Si bien roulés par le vent dur,
Comme montées sur eux, et du haut d'eux
Narquoises et mauvaises,
Elles cherchaient
Le mot qui troue, le mot qui blesse et vous tue l'âme...
Et leur groupe passant sur le bord des terrasses,
Elles cherchaient, d'un ris qui fouille tous les mots,
Le plus amer, le plus vertement ironique!...
Elles le savent: Nulle moisson
Ne s'est jamais levée
Qu'autant qu'elle viendra — un jour! dans les paumes des hommes!
Et c'est pour eux : les blés, les seins, la mer!
La main de l'homme, voilà le tout!
Elles le savent, elles le voient.
Elle empaume la mer avec les avirons. Et puis,
Du cadavre des blés, fait gerbes de chevelures,
Tandis
Qu'à bout de bras hurlée et haussée sur leurs poings,
Leur joie folle à midi tire le ciel vers eux
Et le déchire de plaisir.
Le soir...
La forme des moissons qu'ils sentent se devoir
Les alarme... — Ils la cherchent.

Et loin des champs qui furent, sous le soleil,
De dures carrières
De marbre jaune où la faux crisse
Ils ont, sur les pavés, désuni leurs efforts, et vont
Chantant moins haut, moins fort,
Moins sûrs
Des récoltes à faire dans le champ de la nuit.

...Leur sang veut des moissons où se retrouve l'ombre
De sa propre couleur..!
Il veut broyer «qui lui ressemble»: Un frère, peut-être, une sœur...
Ils cherchent...! Et les filles sourient
Dont les seins chantent l'homme sous les lins hypocrites,
Dont les épaules nues font tout un rose arceau...

—

L'IVROGNE AMOUREUX DU SOL

I

«... Le cœur tout entier moquant
La Terre adorée,
Montrant du doigt, d'un geste qui la moque, par amour,
La Colline où le Sol s'essaie à être une aile,
J'accompagne, d'un pas qu'on dit «de pauvre fou»,
Le mille et mille
Cadavre d'or
Des gerbes entassées aux voitures,
Et dont la chair, immobile, proteste
D'être ainsi promenée pour l'éclatant triomphe
Des terres éclatantes!!!

Je fais signe en riant à tout ce qui nous frôle!
Et j'écoute, — en riant,
La carrière, au loin,
Blanchement implorer

Que l'on conduise en elle
Les cadavres (liés du doigt chantant de l'Homme)
De ces dieux frêles...

Je ris!! On ne doit nulle tombe
A de tels cadavres!
Les tombes ne sont dues qu'à ce qui meurt petit.
On découvre, au contraire, autant qu'on peut,
On anude
Autant qu'on peut,
Ceux qui peuvent se dire de tels cadavres...!! »

II

« *Donc... les oiseaux bleus*
Se gorgent de poussière aux blancheurs de la route...!
Et pour goûter, enfin, l'essence molle et ferme
Du cœur de l'heure à la terre aujourd'hui donnée,
Mangent la cendre nue et la broient dans leur gorge!...
Ne goûterai-je pas, moi, Simple élève,
De mener,
Sur la grand'table rase éternellement nue de mon cerveau d'un jour,
Ma volupté!, mon esprit vaste, cet oiseau bleu
Qui sait si bien, pourtant, ce qu'il en est
De ce beau monde errant....

... Oiseaux, voici! L'ivrogne est avec vous!
A chanter dans la cendre combien le monde est beau!
A vêtir — ô paradoxe, ô volupté..!
Avec ces cendres, le grand front de la Terre!
A chanter la poussière et la dire
Plus chaude que l'amour!
Deux repas, Bleus Oiseaux, Maîtres en voluptés!
Vous demeurent connus :
Vous gonflez d'azur bu vos doux corps envolés,
Et puis soudain, criant comme d'aiguës tempêtes,

Et tombant comme si, pas par la joie,
Votre cœur fût percé jusqu'aux morts éternelles,
Vous glissez aux poussières vos âpres appétits...!

—

MIDI, JUILLET

Quel jour!...
Midi porte (c'est son plaisir extrême), la mort à son épaule,
Et traîne cette sœur aux larges cheveux d'or.
Des vitres craquent sous le poids d'un bleu sublime.
L'herbe nue étincelle aux talons dans les prés.
Toute morale est morte dans la chair des filles.
Les hommes dans les champs sont flammes qui chantent.
Le ciel lance sa mer de derrière les maisons.
Le vent ouvre tout grand la blancheur des corsages,
Et recule devant
Des seins d'or...
La Femme a ramassé, de sa gloire jalouse!
Une paille éclatante et l'oppose
Près de son sein de cuivre que les hommes acclament...
Et la pudeur venant à nouveau l'accabler,
Déserte son triomphe et pâlit sous le vent :
Mais les hommes l'oublient pour la Terre, et s'en vont..!

FRANÇOIS BERTHAULT.

SUR LA MORT D'ERSKINE CHILDERS

—

J'ai lu, dans les journaux, qu'en Irlande on a fusillé M. Erskine Childers. Il était mon ami. Nous nous connûmes en 1920 par l'entremise d'un homme qui devait, par la suite, contribuer à son assassinat.

Un soir d'octobre, Desmond Fitzgerald me dit :

— Allez ce soir, Bushy-Park road, n° 12, chez Erskine Childers. C'est un Anglais qui combat avec nous pour la cause du Sinn-Fein, un vrai héros... Je vous retrouverai chez lui.

Ceci se passait à Dublin, au temps où toute l'Irlande « heurtait de son cœur la gueule des canons ». Nul Irlandais n'eût alors osé croire qu'un jour une épaule irlandaise s'appuierait aux crosses de mitrailleuses britanniques.

Nous étions, au Shelbourne hôtel, deux journalistes français. L'autre s'appelle Joseph Kessel. Vers neuf heures, nous partîmes. Bushy-Park road se trouve au nord de Dublin, très loin du centre. L'outside-car, qui nous emportait au grand trot de son cob, dépassa bientôt les faubourgs, les jardins, la banlieue ; un air glacé rabattait dans la nuit la fumée que le cabby au nez bleu, fumant sa bouffarde, lâchait par bouffées tranquilles. Nous trouvâmes difficilement l'entrée du cottage. Grand embarras. Une maladresse, une démarche irréfléchie pouvait perdre un homme. Peut-être la police anglaise ignorait-elle le refuge de celui que nous cherchions et qui venait de jeter, dans la rumeur affairée de l'Europe, le premier cri de détresse et le premier appel pour l'Irlande que l'on ait entendu.

Des claires-voies peintes en blanc se succédaient, bordant les jardins nocturnes. Nous trouvâmes finalement ce que nous cherchions après mille subterfuges de policiers.

C'était une demeure luxueuse. Erskine Childers, fort riche, l'avait peuplée des plus beaux livres et des plus beaux objets. Dans le salon, nous trouvâmes plusieurs personnes et, d'abord, une femme incomparable, celle de l'hôte. Elle était malade, étendue sur une chaise-longue, les jambes couvertes d'un plaid. Américaine, d'origine irlandaise, Mme Childers vivait pour la liberté de l'Irlande. Elle reçut avec une attention passionnée les deux Français qu'elle savait favorable à la cause de l' « Irish Republic ». Son mari se tenait debout derrière elle. M. Bourgeois, du *Temps*, était là, ainsi qu'un O'Brien de Galway. Devant la cheminée où brûlait du charbon de terre, la mère de Mme Childers préparait le thé. Kessel était assis à ma gauche. A ma droite il y avait Desmond Fitzgerald.

Il était alors ministre de la propagande dans le cabinet fugitif que présidait Arthur Griffith. Desmond Fitzgerald *était on the run* ; cela signifie, à peu près, qu'il tenait le maquis. Son visage, bien que ravagé par la fatigue et l'inquiétude, gardait quelque chose d'angélique. Son passé, connu de tous, était celui d'un héros. Ceux qui approchaient Fitzgerald l'aimaient absolument. Il charmait jusqu'aux reporters des journaux anglais. Je crois que nul ne lui voua plus que moi-même une affection où la confiance le disputait à l'anxiété. Car ses amis ne cessaient point de trembler pour sa vie. Dix-huit mois durant nous ne pûmes ouvrir un journal sans appréhender d'y trouver l'annonce de sa mort. Un jour, à Paris, la nouvelle arriva de son arrestation. Surpris par les agents de Londres, il avait été conduit à Dublin Castle, et devait, selon les dépêches de Reuter, être conduit à Mountjoy. Pour quiconque connaissait les méthodes de la répression britannique en Irlande cette information contenait un sens redoutable. Les soldats de sir Greenwood et du général Macready se débarrassaient

aisément d'un prisonnier : on agençait un simulacre d'évasion, puis on abattait le sinn-feiner sur place. C'était l'usage de ces jours affreux. Sachant cela, et bouleversé par ce que je venais d'apprendre, j'écrivis un article que je portai, en toute hâte, à M. E. J. Bois, rédacteur en chef du *Petit Parisien*, en le pressant, en le suppliant de le publier. L'article parut le lendemain, en première page, accompagné d'un portrait de Fitzgerald. Je crois encore aujourd'hui que cet appel, fait sur un ton volontairement modéré, contribua (par cela seul qu'il nous montrait attentif au sort d'un rebelle) à sauver sa vie.

C'est ce même Desmond Fitzgerald qui, membre du gouvernement de l'« État Libre » et seul ministre survivant aux anciens jours, porte aujourd'hui, pour une lourde part, la responsabilité de la mort d'Erskine Childers. Je veux dire qu'il accepta la mise à mort de notre ami commun, ordonnée par un ministère dont il fait partie. Le crime de Childers fut, en vérité, d'avoir gardé sa foi à un idéal qui fut celui de Fitzgerald. Il n'est personne au monde qui puisse soutenir le contraire. Au temps où je fréquentais ces deux hommes, ils communiaient dans une même détestation des compromis. Le spectre de Mac Swinney chassait l'ombre transigeante de Redmund. Et cependant Fitzgerald devait signer le pacte de Londres.

Il ne m'appartient pas, je le sais, de juger la politique des deux partis irlandais; quelle que fût mon opinion sur ce point, je me suis, en dépit de maintes sollicitations, abstenu de l'exprimer. Mais un homme vient de mourir, que j'aimais, avec le consentement d'un homme que j'ai aimé. Aujourd'hui je dois parler...

Aujourd'hui, je revois Desmond Fitzgerald, assis à ma droite dans le salon de Bushy-Park ; j'entends sa voix et la voix du mort ; je les aperçois, l'un et l'autre, tenant à la main leurs tasses de thé. Il me suffit de fermer les yeux pour imaginer cet amical décor, cette soirée où il fut tant parlé des lettres françaises, de Paris, des ballets russes et

de M. Lloyd George. Tout cela m'était présent à l'heure même où j'appris que douze fusils, venus des arsenaux anglais, avaient mis en joue le brave Erskine et que vous, Fitzgerald, aviez accepté cette horreur.

Je vous ai défendu de toute la force d'une pensée fidèle, Desmond. Certainement je ne regrette rien. Mais je rougis de ma crédulité. Vous, vous!... Il me semble que vous m'avez trompé, moi aussi, qui croyais en vous si profondément et si aveuglément que, désormais, je chercherai le calcul, le mensonge et la haine derrière tous les visages humains.

§

Erskine Childers naquit en 1870 à Londres. Par son père et son oncle, qui fut ministre sous Gladstone, il appartenait au monde des *Britains* les plus orgueilleux. Après ses études, il entre au secrétariat des commissions parlementaires. C'est, au cœur même de l'Angleterre constitutionnelle, une situation fort enviée, très lucrative. C'est de cette époque que date son roman : *The Riddle of the sands* (*L'Enigme des sables*), livre au prodigieux succès, qui sous une forme plaisante et attachante annonce la guerre de 1914 et dénonce les entreprises de l'espionnage allemand dans la mer du Nord. En vérité, *The Riddle of the sands* contient le récit d'aventures qui furent celles de Childers et d'un compagnon de voyage à bord d'un petit voilier. Le compagnon, c'était Mme Childers. Je crois que c'est durant cette croisière que cette épouse admirable contracta la maladie dont j'ai parlé plus haut. La guerre vint. Laissons ici parler M. Jacques Marsillac :

Childers s'engage immédiatement et est nommé au commandement d'un bâtiment porte-avion avec lequel il participe au fameux raid de Cuxhaven le jour de Noël 1914. Plus tard, il passe dans l'aviation navale, s'y conduit brillamment et, à la suite d'un raid au-dessus des points définis précisément dans *l'Enigme des sables* (raid au cours duquel il livre combat à cinq avions allemands), il reçoit une très haute distinction : la croix dite des ser-

vices distingués. Vous voyez donc le personnage : un Anglais éduqué en Angleterre, vivant en Angleterre, ayant appartenu longtemps à une administration anglaise, ayant combattu à deux reprises, et brillamment, pour l'Angleterre.

Avec la fin de la guerre coïncide une volte-face presque incroyable. Childers s'affilie au Sinn Fein, prend part aux coups de main et aux embuscades contre l'armée d'occupation anglaise en Irlande et devient rapidement l'un des hommes les plus écoutés dans les milieux extrémistes... Avec sa fortune, son passé, le nom qu'il portait, il eût pu vivre heureux et honoré en Angleterre. Il choisit de s'en aller faire le coup de feu en Irlande, éternellement pourchassé, un *outlaw* (1) !

Prenons encore à M. J. Marsillac ceci :

Childers ayant épousé une Américaine de souche irlandaise, qui avait une affection passionnée pour son pays d'origine, abandonna son poste au Parlement pour se consacrer à la cause du *home rule* pour l'Irlande.

Cela éclaire tout le drame. Un beau roman d'amour et de bravoure, une leçon de renoncement comme l'humanité en vit peu. Childers, jusqu'au seuil du tombeau, tint des serments que seule entendit sa femme bien-aimée, la douloureuse veuve de Bushy Park. Respectons ces héroïques secrets.

§

Après trois jours et trois nuits passés en hypocrites avocasseries, Childers fut, le 25 novembre 1922, mené au poteau. Les douze hommes, que l'on avait, tout d'abord, désignés pour la besogne, refusèrent obéissance à leurs chefs. On chercha, vainement, un peloton de volontaires. De guerre lasse, on décida quelques soldats au moyen d'un macabre stratagème : les fusils seraient chargés par les soins de la cour de justice, les uns à blanc, les autres à balle, puis distribués au hasard. Ainsi, nul d'entre les fusilleurs ne contribuerait en toute certitude au trépas du martyr. Il n'en fallut, à ce qu'il paraît, pas davantage pour décider

(1) Le *Journal* du 26 novembre 1922.

leur conscience. Ils obéirent donc. On a peu de détails sur les derniers préparatifs ; les bourreaux publièrent seulement qu'Erskine Childers mourut sans faiblesse. Rien de surprenant après ce que nous savons du soldat et du citoyen.

« Nous voyons le personnage », écrivait notre distingué confrère. Nous le voyons, en effet. Mais, à ce Childers désormais fameux et de tous respecté, qu'on me permette de substituer un instant l'autre, non point le héros : l'homme, — celui qui se tenait debout dans une chambre, au fond d'un cottage, à Dublin, tout près de sa compagne, au milieu de ses amis.

§

Il était de taille médiocre, très brun, très maigre, les tempes grises, le regard velouté. Il atteignait alors cinquante ans. L'habitude de la méditation avait sillonné sa figure ; deux longues parenthèses encadraient sa bouche, toujours entr'ouverte, qui laissait voir de longues incisives. Mme Childers, ayant étudié en Sorbonne, aimait à parler notre langue ; les conversations de Bushy-Park se tenaient donc en français. Childers ne parlait que l'anglais. Il se mêlait peu à nos propos ; sa femme, de fois à autre, les lui traduisait. On le sentait d'ailleurs peu enclin aux controverses de salon. Il apportait en toutes choses, et principalement dans ses amitiés, une vigueur silencieuse et un attachement dénué de rhétorique. Je crois avoir mérité son estime. Les lettres qu'il m'écrivit, et que j'ai conservées, m'apportèrent le témoignage d'une camaraderie dont j'étais fier et que sa mort orne à présent d'un inégalable prestige.

C'est à cela hélas ! à ces adieux iniques, que la guerre elle-même ne nous a point formés. Que par la volonté des hommes le cœur de notre ami ait cessé de battre, c'est contre quoi l'on se révoltera toujours. Childers n'est plus. Ceux qui ont voulu cela prirent le temps de la réflexion ; il ne tomba point dans une embuscade sur quelque route pluvieuse de la vieille île aux batailles ; il ne fut point arra-

ché de son lit et massacré par une horde de *Blaks and tans* avinés. On l'a « exécuté » froidement, après une sentence rendue par je ne sais quelle cour martiale, sur une inculpation de « port d'armes prohibées ». Leur première victime, les « réguliers » n'osèrent donc point l'accuser de rébellion ; c'est un mot qui leur fait peur encore. Ainsi, les Chouans, passés aux Bleus, n'osaient insulter aux serments du Bocage.

Quelle fut, dans la noire solitude de sa prison, durant les trois veillées funèbres de Mountjoy, la suprême méditation de Childers vaincu? *L'homme*, dit Renan, *qui a sacrifié à une grande idée son repos et les récompenses légitimes de la vie éprouve toujours un moment de retour triste quand l'image de la mort se présente à lui pour la première fois et cherche à lui persuader que tout est vain.* Childers se rappela-t-il ses courses en mer, les aventures de l'*Enigme des Sables*, l'avenir de paix et d'amour qui (s'il y avait eu dans ce monde deux cœurs moins grands et moins fervents) eût éclairé les chemins de sa vie ? Un doute le perça-t-il et connut-il, avant de réunir ses forces pour les derniers pas, cette faiblesse qui fait chanceler tous les apôtres et tous les martyrs? Alla-t-il jusqu'à maudire ceux qui consommaient son sacrifice, ceux qui, pareils aux stupides témoins du Calvaire, se préparaient à verser le sang de leur propre rachat ? Ou bien accepta-t-il sa destinée et prit-il, avant de mourir, une conscience plus haute de sa mission?

Ceux qui l'ont connu pencheraient pour cette dernière hypothèse. Il est vrai que la fin tragique d'Erskine Childers est un événement dont nul ne peut mesurer le retentissement lointain. Cela comptera plus, sans doute, dans l'histoire politique de l'Occident, que ces Conférences dont les journaux et les peuples se repaissent, plus que les voyages d'anciens ministres et plus que maints coups d'Etat transalpins. Ce n'est, à présent, qu'un fait divers. Ainsi va le monde. Les bûchers ne furent jamais que des faits divers.

Mais, déjà, le *Move up Mick, Make room for Dick !* des républicains irlandais jette aux meurtriers de Childers le défi de la vieille terre révoltée. Le sang, hélas! appelle toujours le sang...

J'atteste que la dernière pensée de Childers, debout devant la ligne des douze trous noirs, fut toute d'espérance et de noble pardon. Il savait par cœur Shakespeare. Qui sait s'il ne songeait point, avant de tomber foudroyé, à la scène d'*Antoine et Cléopâtre*, où le chef trahi, apprenant la félonie d'Aenobarbus, lui fait porter ses biens et la surnaturelle parole : « Que rien ne manque de ce qui lui appartient; et dites-lui qu'Antoine vaincu lui souhaite de ne point trahir son nouveau maître. »

HENRI BÉRAUD.

Venise, déc. 1922.

GUSTAVE MOREAU

ET HENRI EVENEPOEL

—

Le rôle de Gustave Moreau comme « Maître » et comme « Animateur » semble grandir d'année en année. De tous les peintres de la seconde moitié du XIXe siècle, lui seul forma un groupe nombreux d'élèves, profondément influencés par son enseignement et gardant cependant chacun leur personnalité. Il suffit de nommer Desvallières, Matisse, Hoffbauer, Evenepoel, Rouault, Du Gardier, Baignères, Bussy ; aucun n'a pastiché le Maître ; tous ont leur tempérament nettement déterminé.

Cette influence de Moreau, d'où venait-elle, comment s'exerçait-elle ? Les lettres de l'un de ses élèves les mieux doués, d'Henri Evenepoel (1872-1899), nous aident à le comprendre. Jeune peintre belge élevé et formé à Bruxelles, Evenepoel vient à vingt ans demander à Paris le complément de son éducation, la révélation de la beauté latine.

Un hasard favorable le conduit à l'atelier de Gustave Moreau : c'est bien vite l'admiration, l'attachement profond et raisonné du jeune artiste pour cette grande figure probe et sincère, si complètement dévouée à ses élèves.

Chez le maître, c'est l'intérêt et l'affection pour cette nature vibrante et enthousiaste, pour ces beaux dons de coloriste et de dessinateur, pour cette richesse de sensibilité qui caractérise Evenepoel. A lire les lettres journalières adressées par le jeune peintre à son père, nous sentirons tout cela, et nous verrons en plus, fait digne de remarque, quels scrupules, quelle délicatesse mettait le grand Maître à laisser toute sa fraîcheur, toute sa force, à une personnalité si différente de la sienne, et qui devait le choquer parfois par ses côtés rudes, ses atavismes de Flamand, sa passion pour la vie moderne, même heurtée et tapageuse.

Nous saisissons ainsi la valeur de l'enseignement de Moreau qui voulut être un éveilleur, agir par son exemple de travailleur passionné, d'idéalisme et de loyauté ; tout en donnant à ses élèves une probe et sûre technique, il se garda bien de les enfermer dans des formules et des points de vue étroits.

La rencontre de ces deux tempéraments, de vision si spéciale, de flamme si ardente, devait donner les plus heureux résultats. De 1893, moment où Henri Evenepoel entre dans l'atelier de Gustave Moreau,à 1899, date de la mort du jeune peintre, c'est en six ans, seulement, toute une belle production aussi variée que personnelle.L'œuvre d'Evenepoel est,croyons-nous, destinée à marquer parmi les plus caractéristiques du XIXe siècle finissant : encore influencée par les impressionnistes, elle annonce cependant plus de vingt ans à l'avance les tendances que nous voyons aujourd'hui triompher.

Les Musées l'ont bien compris et, sans parler du *Portrait de Milcendeau* au Luxembourg, nous trouvons au Musée de Gand *l'Espagnol à Paris*,peut-être le chef-d'œuvre d'Evenepoel; au Musée de Bruxelles *la Fête nègre, la Foire aux Invalides, le Portrait de l'artiste par lui-même, le portrait en pied du peintre Baignères, la Kouba de Sidi Jacoub à Blidah, Enfant jouant par terre*. Au Musée de Liège, *la Promenade du dimanche au bois de Boulogne* ; au Musée de Vienne, *Ouvriers revenant du travail au crépuscule*, sans parler de tant d'autres toiles dans les collections particulières.

Il nous a semblé que ces quelques extraits apporteraient une note intéressante sur l'enseignement de Gustave Moreau et feraient en même temps mieux apprécier encore l'attachante et profonde nature du jeune peintre belge trop tôt disparu.

ÉDOUARD MICHEL.

Paris, 2 mars 1893.

. . . .

Je passe par la bruyante gare Saint-Lazare, et, peu après, dans la rue du même nom, devant l'église de la Trinité. La rue Blanche faisait un contraste saisissant, par sa tranquillité. La rue de la Tour des Dames est encore plus calme et celle de la Rochefoucault, dans laquelle

j'arrive, est tout à fait silencieuse. Une vraie rue d'artistes, d'ailleurs. Peu de ces grandes bâtisses à nombreux étages, mais presque toutes maisons en retrait, précédées de jardins clos de murs blancs.

Sur mon coup de sonnette, au nº 14, une vieille bonne entr'ouvre la porte; je lui dis le but de ma visite : « Ah! c'est pour entrer à l'Ecole des Beaux-Arts ? » Cette demande me stupéfie quelque peu ; il faut croire que je ne suis pas le seul passant ce seuil pour le même motif. J'entre dans la maison ; je monte au premier étage, suivant la bonne qui me montre le chemin. Au fond d'un couloir à ma droite, elle m'appelle. Je pénètre dans la chambre même de Gustave Moreau.

Il est là, à côté de sa lampe qu'on vient d'allumer, debout, me regardant. Je sens son mouvement, celui de regarder mes mains et de ne pas voir entre mes doigts la traditionnelle lettre de recommandation. Je lui expose le but de ma visite, le vif désir que j'ai d'entrer dans son atelier à l'Ecole des Beaux-Arts. Ma question ne l'étonne pas : il doit y être habitué. Il commence par me recevoir très bien ; il s'en vante, même. — « On a dû vous le dire, je reçois toujours très bien quand on vient me voir. » Puis les questions se suivent : « Quel professeur? » (Cela veut dire : quel est votre piston ?) Puis : « Quel âge avez-vous ? A quoi vous destinez-vous ? »

Je lui expose tout ça le plus brièvement et le plus simplement possible.

— Avez-vous été reçu au concours ? — Je lui dis non.

— Avez-vous vu l'exposition ? Comment était votre dessin ? — Je lui dis : Je l'ai là, dans mon rouleau, avec moi.

— Oui, oui, je vais voir ce que vous m'apportez.

Là-dessus, on frappe.

— C'est M. C..., dit la bonne en entre-bâillant la porte.

— Faites-le entrer, dit Moreau.

Arrive un élève à la tête de rapin ; Moreau le reçoit, les bras ouverts, bruyamment, faisant les gestes, élevant la voix. Il le fait asseoir et ne s'occupe pas plus de moi que si je n'étais plus là...

Et ça va, et ça va !... ça ne s'arrête plus !...

Enfin, il me voit, pense que je dois lui montrer mes dessins et manifeste le désir qu'il a de les voir. Il les trouve bien, très bien même, avec du sentiment.

Après les avoir vus :

— Je vois que vous valez la peine qu'on s'intéresse à vous. Votre dessin est naïf : vous faites naïvement ce que vous voyez. La tête de votre dessin de concours est même très bien ! Je ne reproche qu'une chose à tout cela : c'est le procédé à modifier. Votre exécution rend un peu du « poil »; c'est un peu « poil », mais le côté caractère est bien, très bien ; il y a quelque chose là-dedans ; tenez ! voyez ! il y a beaucoup de bon, là-dedans !... Maintenant, il faut attendre la fin du concours; revenez me voir dans huit jours ; je vous donnerai une réponse. Il faut que je demande d'abord au massier de l'atelier si les élèves reçus vont suivre mes cours, etc... etc...

Je lui dis, sur sa demande, que je voudrais faire plus que de la décoration simple, que je voudrais faire surtout la figure : la décoration d'art, en un mot.

Il me demande: —Dans votre pays, il n'y a personne pour cela ?

Je lui dis :—Non! et c'est pour cela que je viens m'inspirer à Paris et y faire des études; je voudrais devenir très fort, le plus fort possible dans le dessin et la peinture de la figure !...

Cela paraît l'intéresser. Il continue à me questionner :

— Devez-vous travailler en dehors de vos études, pour gagner votre vie ?

Je lui dis : — Non. Pas en ce moment.

— Etes-vous travailleur ?

Sur ma réponse que rien n'est attrayant ni amusant pour moi comme le travail, il me dit :

— Excusez-moi de vous demander tout cela... J'ai dans mon atelier (qui marche très bien) des travailleurs. Il est même très remarquable sur ce point. Je l'ai reçu des mains (je puis presque dire, puisque c'est moi qui l'ai remplacé) d'Elie Delaunay, qui lui avait donné une direction excellente au point de vue du dessin et j'ai des élèves qui marchent très bien, très bien... Ah ! encore une chose !... Avez-vous l'habitude des ateliers ?

— Oh ! oui ! monsieur, je sais ce que c'est !...

— C'est très important ! J'ai eu dernièrement une affaire, indépendante de ma volonté, qui m'a beaucoup ennuyé, m'a fort tracassé ! Vous savez, il suffit de montrer son bon caractère : les élèves n'en demandent pas plus. J'ai été moi-même dans les ateliers, au temps où c'était bien pire, et je n'y vois pas d'inconvénient. Cette chose existe : c'est affaire de bonne camaraderie. Je vous dis cela, au cas où je vous donnerais des leçons ; c'est très important.

Pendant ce temps, j'avais roulé mes dessins. Il se lève: — Eh bien ! c'est ça! monsieur, revenez me voir dans quinze jours ! Nous verrons ce que nous pouvons faire !

Il prend la lampe en main et s'apprête à me reconduire.

— Je vous en prie, monsieur Moreau, ne vous dérangez pas ! — Oh ! il y a tant de portes ! me répond-il.

Il dit en me reconduisant :

— Dans quinze jours !... vous êtes jeune et vous êtes en bonne voie!... Bonjour, monsieur. Bonjour, monsieur!

La porte se referme et je descends l'escalier, très impressionné par cette chambre d'artiste si simple et où si bon accueil était fait comme cela, au premier venu, pourvu qu'il eût un rouleau de papier sous le bras !

Cette chambre où il se trouvait, avec sa barbe blanche, sa figure souriante, ses yeux petits et très vifs, son ex-

térieur bon enfant, me regardant tout entier, à côté de sa lampe, avec sa vieille bonne qui fermait ses rideaux, cela donnait une bonne impression d'artiste vivant chez lui, simplement pour son art.

Son lit était au fond, à gauche, avec un grand édredon, deux tables de nuit devant, l'une Empire et la seconde, pour mettre des objets à plusieurs étages, au chevet de son lit.

Sur le mur, trois dessins (à la Ingres) encadrés dans un même cadre entre deux compositions (il me semble de lui) rehaussées de pastel. Des tableaux et des dessins pleins la chambre ; beaucoup de canapés, un divan, une table au pied du lit, une copie à l'aquarelle, en long, des voûtes de Raphaël au Vatican (les Loges), un bon feu flambant dans la cheminée et lui, dans un fauteuil, à côté de sa lampe, qui ne l'éclairait pas, ayant un abat-jour fort enfoncé, mais illuminé des reflets du feu !

Ce qu'il doit aimer son art, on le sent, à la simplicité dans laquelle il vit : son seul luxe, ce sont ses œuvres ! C'est bien là la vie d'un artiste aussi consciencieux et profondément artiste que Gustave Moreau !

—

4 avril 93.

.... J'ai continué ma copie de Botticelli ; c'est excessivement difficile de rendre avec sincérité le dessin, le ton effacé, sali et abîmé de cette fresque et, en même temps, le sentiment si élevé de cette figure idéale : ce dernier point, d'ailleurs, impossible d'y arriver. Plus on voit ces fresques, plus cela devient beau. On copierait cela, rien que pour être devant ce chef-d'œuvre et pour en pénétrer plus avant les beautés.

[Tandis qu'il copie, arrive son ami J. van den Eekhoudt de Bruxelles; ils passent la soirée ensemble.]

Puis, avons été dîner et ensuite, après le dîner, avons été à quatre au... fichtre ! comment te dire cela !... au

Moulin Rouge ! Oui, au Moulin Rouge, et je t'assure que comme étude de mœurs, je crois qu'il n'est pas un seul endroit de Paris plus frappant, plus édifiant et plus fin de siècle et plus stupéfiant et plus triste et plus écœurant, et plus drôle ! Enfin ! on a peine à en croire ses yeux. Et des têtes qui passent dans la foule! Oh ! des têtes vertes, rouges, jaunes, oranges, violettes. Le vice à l'enchère ! On pourrait mettre au fronton de la porte : « Peuples, laissez ici toute pudeur ! »

Enfin, pour résumer, je te dirai que j'ai passé là 4 heures, tout yeux et tout oreilles et que cela m'a intéressé au plus haut point ! Oui, j'ai vu des choses épiques, ici ; des têtes de femme d'une grandeur et d'un sentiment inouï ! Quelles superbes études de têtes et d'ensemble à faire : si tu as vu des ToulouseLautrec, tu peux te faire une idée de ces têtes de femmes, et si tu as été aux XX tu en as vu. Quand tu viendras à Paris, c'est une chose que tu devras voir absolument ! C'est le reflet exact d'une époque de décadence et, pour qui aime à observer, c'est une mine inépuisable de choses curieuses.

Aujourd'hui, ce matin, j'ai été travailler au Louvre ; ma copie avance. Je vais faire un pendant à cette copie, une autre tête de la même fresque, plus belle encore, si possible, que celle de la copie !

—

8 avril 93.

Moreau est venu au Louvre, ce matin, me corriger. Comme toujours, très gentil, causant beaucoup avec ses élèves. Il m'a parlé de ses vues sur l'Art décoratif qu'il trouve en pleine décadence ! Il dit — et avec raison — que jamais rien n'a été fait de plus décoratif que les grandes toiles des maîtres et les fresques de Botticelli, Luini, et... Tout en parlant, il lance un coup de pied à Puvis de Chavannes. Du moins, je crois le comprendre, quand il me parle des «bonshommes en bois et en carton».

Bah ! c'est un peu « la chapelle » qui parle, sans doute. Il est néanmoins très intéressant ! Il m'a dit : « Moi, je trouve que pour faire de la décoration, et surtout la grande, avec figures, il faut d'abord bien savoir peindre ! C'est à quoi je veux que vous arriviez, et cela, le plus vite possible. Je crois donc, dans ce sens, qu'il vous serait très utile de copier un peu de vraie peinture, pas de la fresque, qu'on rend difficilement à l'huile, mais des choses comme des têtes de Holbein, Rembrandt, Van Dyck !... Faites donc cela ! » Il m'a dit que mes deux têtes étaient bien dans le caractère ; il avait l'air assez satisfait par cela. Donc, la semaine prochaine, j'ai l'intention de commencer la « Tête de jeune femme » au Louvre.

Paris est véritablement enchanteur en ce moment-ci. Ma route pour aller au Louvre ou à l'Ecole est tout bonnement adorable ! Que je voudrais que tu voies cela, en ce moment. Le matin, c'est noyé dans la buée ; à midi, c'est éclatant de lumière, cela poudroie, et à 6 heures, c'est d'une coloration superbe et vigoureuse. De l'avenue Rapp, je longe les quais, puis je passe le pont de la Concorde ; je prends ensuite le jardin des Tuileries, la place du Carrousel et le Louvre enfin. Eh bien ! toute cette route est pour moi l'objet d'une attention constante. Je peins par les yeux constamment (c'est une manière comme une autre pour ne pas faire de croûtes). Si tu étais là, tu jouirais certainement aussi beaucoup de cela. Et le jardin des Tuileries, maintenant, est absolument admirable : les lilas, tous en fleurs, répandant des senteurs exquises, et un bain de lumière sur les feuilles nouvellement écloses des grands arbres séculaires, et des bonnes à tabliers blancs, bleues dans l'ombre, et des dames en deuil, bleues à contre-jour, des pieds à la tête, et les robes bariolées des jeunes femmes, tout ça un jeu de couleurs qui vous donne une furieuse envie de peindre et une certaine tristesse aussi, la pensée de son impuissance à rendre de si belles choses. Et puis, que de scènes poignantes

dans ce Paris ; il ne se passe pas de jours que je ne me dise d'une chose ou l'autre : « Quel beau tableau à peindre ! » Aujourd'hui, au bord de la Seine, quand je revenais, un pauvre [cadavre] de petit gosse qu'on venait de retirer de l'eau ! L'attroupement composé magistralement — si je puis dire — de têtes curieuses de souteneurs, jeunes filles, enfants, vieillards, tous, leur attention portée sur la pauvre petite dépouille : observer les différentes manières de sentir de ces gens, l'expression de la tête, les uns moqueurs, trouvant bon et opportun de lancer une bêtise quelconque ; les autres émus et attendris à la vue de ces deux pauvres petites jambes verdâtres, rendues plus vertes par le rouge des chaussettes, les bottines encore aux pieds ; jambes qui passent de dessous une sale et macabre toile cirée venant du poste de secours ! C'était vraiment poignant, et ce sont de ces scènes que vous gardez devant les yeux et qu'on retrouve quelquefois avec intérêt, le jour où le choix d'une composition s'impose.

—

27 juillet 93.

D'ailleurs, à l'Ecole, personne ne vient plus cette semaine, parce qu'il y a antique. Nous sommes quatre quand nous venons tous. Hier, quand Moreau est venu, nous étions *deux*. Il nous a donné une leçon excellente et précieuse. Ayant le temps, il nous a demandé ce que nous faisions pendant les vacances, où nous allions, etc... Quant à lui, m'a t-il dit, il restera ici, à moins que son médecin ne lui ordonne une cure à Vichy; alors, il s'en irait 21 jours et reviendrait immédiatement travailler. « C'est le seul moment de l'année que j'ai vraiment bien à moi », dit-il. (Et à un autre de ses élèves) : «... Peut-être un jour, dit-il, quand j'aurai quitté cette terre, peut-être saurez-vous tout ce que j'ai travaillé en cette vie, et maintenant encore !... » Il m'a dit encore : « Si

vous aviez passé ici, il y a vingt ans, vous m'auriez entendu chanter, jusque dans la rue. Tenez, dit-il, il n'est pas un opéra de Wagner que je ne saurais, si j'en avais encore la voix, vous chanter d'un bout à l'autre. » Moreau n'a jamais de portrait chez les photographes. Personne à l'atelier n'en connaît de lui. Il a d'ailleurs une profonde horreur de la réclame Tant de ses anciens élèves ont cherché à s'en procurer. Jamais ils n'en ont pu trouver un seul... (A un élève de l'atelier) : « Ce n'est pas mal, mais c'est bien superficiel, vous avez l'aspect du ton, mais aucunement la profondeur, l'intimité ! Vous me comprenez, c'est l'aspect extérieur, regardé distraitement à la surface, mais vous n'avez nullement le grain de cette peau verdâtre à certains endroits, puis rouge, bleue, et ce beau gris qui vous tient tout cela et qui donne à tout cela une poésie si intense, qui rend cette chair émotionnante vraiment ! Non, il n'y a aucune profondeur dans votre ton. Notez bien une chose, c'est qu'il faut penser la couleur, en avoir l'imagination. Si vous n'avez pas l'imagination, vous ne ferez jamais de la belle couleur. Il faut copier la nature avec de l'imagination, c'est cela qui fait l'artiste. La couleur doit être pensée, rêvée, imaginée... Qu'est-ce qui fait que dans toutes ces choses que nous voyons, maintenant, si peu aient une valeur tant soi peu artistique, qu'aucune ne nous attire, ne nous force à réfléchir, à penser, ne nous entraîne dans une sphère d'idéal (je parle de la grande masse, il y a des exceptions), c'est parce qu'on s'attache au superficiel des choses. On peint la chair, cette chair qui pense, qui est intelligente, on peint tout cela comme on peint une boule de billard, avec des brillants, un ton local de reflets et un ton d'ombre d'acajou. Enfin moi, je ne puis pas voir cela sans amertume, c'est le viol de l'œil. Ce qu'on fait maintenant et ce qui plaît d'ailleurs, *uniquement*, car cela plaît ! oh oui ! n'est le plus souvent qu'un crayeux trompe-l'œil sans âme et sans vie.

Oui, positivement, la peinture qui restera c'est celle qui a été rêvée, pensée, réfléchie, faite de la tête et non uniquement d'une facilité de main à mettre des brillants au bout de la brosse Je ne puis mieux comparer cela qu'à ce qui se fait à l'Opéra. N'avez-vous pas là également, comme en peinture aussi, tout cet attirail de turqueries affreuses, vilaines et fausses, toutes ces horreurs de costumes composés, dessinés et exécutés d'une façon révoltante. Voyez tous les malheureux qui avaient du talent, cependant, qui s'y sont perdus, finissant tous par faire de leurs tableaux des vestiaires et des figurants de théâtre. » Je suis bien content d'être entré chez Moreau, c'est d'ailleurs son atelier qui marche le mieux. On l'a vu à la dernière exposition des ateliers de l'Ecole (je n'exposais pas, n'ayant rien d'assez bien). Eh bien! les membres du jury qui ont jugé, après la liste des élèves de Moreau récompensés, ont fait ajouter : « Les membres du jury, à l'unanimité, expriment leur satisfaction sur les travaux des élèves de M. Gustave Moreau et regrettent de ne pas disposer de plus de récompenses à leur égard ! »

—

25 novembre 93.

....Les deux heures que je viens de passer en flânant ont été bien intéressantes. Il y avait longtemps que je ne m'étais plus promené seul, ou plutôt seul avec mes réflexions, et tout ce qui passait à côté de moi m'intéressait énormément. Il y avait des réflexions à faire pour remplir plusieurs gros volumes et des croquis, oh! en masse. J'étais au milieu d'un océan de figures qui, toutes, sollicitaient mon attention. C'est inouï ce que l'on peut s'intéresser à l'observation des physionomies. Devant moi, marchaient des « Forain ». Ils parlaient bourse, on les entendait discuter hausse et baisse. La femelle, grosse et replète, marchait devant avec la fille ! puis,

tout autour de moi, de temps en temps, un Willette égaré loin de Montmartre ! assez bien de Chéret, la démarche ingambe, enfouis dans des boas gros et riches ; affalé sur un banc, les épaules tombantes, venu là pour apitoyer quelque âme charitable, un Steinlein regardait d'un air hébété, sous sa tignasse échevelée, les gens chics qui défilaient en une masse sombre à contre-jour des dernières clartés du jour ; enfin, un grand Toulouse-Lautrec plaquait de trois taches, une d'or, les cheveux, et deux blanches, les mains gantées, le sombre de costumes d'hiver.

—

16 janvier 94.

Je vais recommencer une autre esquisse pour Moreau. J'ai l'intention de faire, le soir, au crépuscule, un ouvrier qui travaille encore avec le fond du pont de l'Alma et du Trocadéro. C'est une chose que j'ai vue et que j'ai trouvée très impressionnante. Je suis curieux de ce qu'il va dire de ces incursions dans la vie réelle ! Il faut essayer et s'essayer.

—

10 février 94.

Moreau venu ce matin à l'atelier. Il a trouvé ma figure très bien d'ensemble, reconnaissant des qualités de dessin, de caractère et de facture indéniables, mais toujours dur !...

Moreau est vraiment admirable ! Toujours là à l'heure, actif, enthousiaste, un homme à idées élevées, suivant en pensées un noble idéal, et travaillant, travaillant ! Il a 64 ou 65 ans, eh bien ! je t'assure qu'il ne perd pas 10 minutes dans sa journée. Ce que tu ne sais probablement pas, c'est que c'est un lauréat du Conservatoire et qu'il a publié un livre dans sa jeunesse. Quand on a un exemple ainsi sous les yeux, cela vous force, pour ne pas rougir, à travailler également, et cela donne un bel enthou-

siasme. Quelle belle nature, et que je bénis le hasard qui m'a permis de vivre autour de lui! Il me laissera un souvenir durable, car j'ai pour lui une admiration très sincère.

—

10 mars 1914. Dimanche soir.

J'ai été ce matin chez Moreau avec mes deux esquisses. J'y suis resté une heure et demie. Matinée des plus intéressantes. Je garderai toujours, toujours, le souvenir de ce qu'il m'a dit, si simplement, quoique avec un enthousiasme qu'il ne retenait pas toujours ! C'est vraiment un être extraordinaire de vie !... Il a une jeunesse de mouvement et un œil d'une vivacité vraiment extraordinaire. Je suis arrivé, et il n'y avait personne là. Après quelques minutes, il est venu, calotte sur la tête et en blouse blanche salie. Je m'excuse de le déranger : « Comment donc ? Mais je suis ici pour cela! » Puis, je lui découvre ma première, qui représentait le Christ couronné d'épines avec le manteau d'écarlate et insulté par les soldats (je l'avais déjà faite autrement l'année passée).

Il y eut un moment de profond silence, et puis, très posément, il m'entreprit.. Il me dit que j'ai des dons naturels indiscutables et qu'il se trouve assez embarrassé souvent, de critique. « Vous comprenez, nous sommes de deux pays dont les écoles sont bien différentes, nous ne sentons pas de même. Vous êtes très impressionné par certaines personnalités dont vous avez apprécié les qualités là-bas : je vois au travers de votre esquisse que vous avez regardé de très près les Leys ! Elle n'est pas mal de couleur, il y a des valeurs vraiment amusantes, la tête du Christ se détachant sur un noir, les rapports du fond et des personnages d'arrière-plan, les rouges et les verts ; cela n'est pas quelconque, évidemment, mais pour moi, vous avez tort de rechercher les intentions et les harmonies d'un homme qui n'est pas un

maître (?). Leys a lui-même pastiché (avec un énorme talent) les Holbein et vos gothiques sans les égaler, loin de là ! Pasticher Leys à votre tour, ce serait vous éloigner encore bien davantage du vrai beau !......»

Il m'a parlé de l'école moderne interprétant le Christ, des *Disciples d'Emmaüs*, de Blanche, de Béraud dans sa *Madeleine chez les Pharisiens* et sous-entend Lhermitte qui représente le Christ à qui une servante de ferme donne à manger. Tout cela, selon lui, et je suis bien prêt à lui donner raison, sont des succès de mode et sont absolument néfastes au point de vue intellectuel, rapetissant l'idée du Christ, qui est sublime, et donnant à ses actes, d'une puissance et d'une noblesse grandioses, l'importance d'un fait divers !...

...Il me dit aussi : « Ah ! je connais bien votre école de Belgique ! Certes, si je vous demande de ne pas tomber dans les mêmes erreurs que Leys, je n'en suis pas moins très heureux que vous préfériez ses tons, tout âpres qu'ils soient, aux lavures de Monsieur Wappers ! Je connais aussi très bien les autres : je sais qu'il y a Khnopff, qui cherche dans un autre sens, s'appuie sur Burne-Jones, d'autres qui vont dans un autre sens ! Le mouvement d'art n'a plus d'unité, chacun cherche de son côté. Il y en a qui imitent les Japonais, comme Whistler » (qu'il n'a pas l'air de priser fort); il me parle aussi de Manet qui, d'après lui, malgré des raffinements de tons très grands, ne possède aucune science de composition et de sentiment.

....

Il m'a dit des tas de choses intéressantes, que je ne pourrais pas toutes rapporter ; il ouvre vraiment des horizons qui nous étaient fermés jusqu'ici. On sort de là avec un peu plus d'enthousiasme au cœur et avec des sentiments d'art très purs. Ah ! si on pouvait les appliquer ! On peut toujours essayer... Comme on sent (d'ailleurs, il le disait lui-même) que cet homme trouve

ses meilleurs moments de plaisir dans la pensée et la réflexion ! Je crois que c'est une des natures les plus fines qu'on puisse trouver en ce siècle de mercantilisme et de décadence à outrance ! Il m'a dit aussi : « Ne craignez pas de vous appuyer sur les maîtres ! Vous vous retrouverez toujours. Vous n'avez pas la même âme : il est impossible que vous ne retrouviez pas votre originalité. »

—

21 avril 1894.

J'ai eu de nouveau une conversation des plus intéressantes avec Moreau. Il a trouvé très bien mon portrait de Deperthes. Quant à mes illustrations pour Poe, tout en reconnaissant qu'elles étaient intéressantes, il a fait, au point de vue du goût intellectuel, de graves réserves !

— Est-ce une commande ? m'a-t-il demandé.

— Cela pourrait en devenir une, lui répondis-je.

— En ce cas, je ne vous blâme pas, mais... croyez-moi... lâchez ces choses. Je ne vous connais pas encore entièrement, mais enfin, vous ne m'avez pas paru, avec votre caractère, appelé à vous développer en ce sens plus tard. Je vois des gens doux et bons comme M. Redon, qui est un sincère et dans lequel il y a, certes, le développement d'un cerveau pas banal, mais enfin, quel triste résultat : en art, ce doit être une exception, un accident !... alors cela passe... Poe est, dans ce cas, une exception... Ne vous y attardez pas ! Ah ! je sais bien, c'est à la mode. Baudelaire l'y a mis, mais — vous me trouverez peut-être ambitieux ! — n'oubliez pas que l'art doit élever, ennoblir, moraliser, oui, moraliser, malgré ce que dit Gautier, l'art peut conduire à la religion (je parle ici sans désignation aucune d'orthodoxie) et à la vraie religion, la seule qui mérite ce titre, qui élève l'âme, conduit ses actions vers un idéal de beauté et de perfection :

pour cela, ne regardez pas trop autour de vous, mais pensez. Croyez-moi, lâchez toutes ces figures de cadavres, décompositions, pourritures, horreurs de toutes espèces ; je ne dis pas qu'on n'arrive pas là, quelquefois, à donner des sentiments de grandeur, des impressions fortes et profondes qui hallucinent, mais que ce ne soit pas un genre : faire cela par accident, soit !... mais après cela, lâchez ces « burgos », comme disait Théophile Gautier ! Je suis vieux, mais je vous assure, je suis ouvert à toutes les tentatives jeunes ! Vous avez des dons très sérieux, vous faites d'excellentes figures à l'atelier; si je suis très sévère envers ces choses-là, c'est que je les sais néfastes et passagères dans leur succès. Ce que je vous dirai vous semblera prétentieux, mais je vous supplie, en grâce de réfléchir en vous, de penser et de vous obliger à *travailler pour la postérité*. Et je vais vous dire pourquoi : parce que c'est elle qui *classe*, c'est la sélection par excellence de toutes ces histoires soi-disant neuves, impressionnistes, japonistes, illusionnistes, etc. Il ne restera rien, toutes affaires de mode, tout cela sera raflé net ! Croyez-moi ! Je vais voir les Indépendants, et j'y trouve parfois, je vous l'avouerai, des choses intéressantes, des combinaisons de lignes, des dessins et plantes marines, en fouillis, qui ont un certain caractère humain en leur expression étrange du vice ; j'y vois aussi des filles dans des bars, des souteneurs, et tout cela se tortille, nage dans le vice, le vin bleu, le roux et la fumée de tabac, dans des atmosphères cyniques !...

... A la fin de cette phrase, mon cher Moreau s'est emporté, il ne se contient plus : on sent toutes les répulsions éprouvées, tous les dégoûts, tous les cauchemars que cela lui a occasionnés, et il a fini sa phrase par une mimique étrangement expressive, ses petits yeux brillant plus que d'habitude, le sang à la figure qui rend sa barbe plus blanche, et sa calotte rejetée en arrière, découvrant son front chauve, en un subit rejet de la tête

en arrière, tout son petit corps tressautant dans son fauteuil.

Je remballe mes histoires...

On ne peut vraiment pas passer dans son antichambre sans s'arrêter devant une superbe eau-forte qui est là. Puis, c'est sa vieille bonne, longue vieille fille, maigre à faire peur, qui vous salue ; puis, c'est le petit jardin, délabré, qu'on repasse, que le printemps semble avoir oublié de reverdir, tant il est gris et terne, avec ses minuscules allées de gravier.....

—

13 mai 1894.

J'ai été aussi cette semaine voir une exposition qui m'a fait profondément impression. C'est celle de Manet, chez Durand-Ruel. Pour moi, qui ne le connaissais que d'après l'*Olympia* du Luxembourg, cela a été une révélation. J'ai été absolument épaté. Je ne sais si tu connais bien son œuvre. Plusieurs des tableaux que tu connais de lui, je crois, étaient là, entre autres : *Le Bon Bock* et la *Femme au Parasol.* Mais ce ne sont pas là les meilleurs. Parmi les 10 toiles rassemblées là, il y en a de tout à fait remarquables au point de vue de l'esprit, de la distinction du ton et de la beauté de la matière. Il y a, entre autres choses, un petit flûtiste de l'armée, ou plutôt un fifre, qui est une merveille. C'est d'un maître et il tiendrait sa place à côté des plus belles toiles du Louvre. Il est d'une pâte truculente, d'une finesse de ton, d'une simplicité de facture, d'une vie dont on a peine à se faire idée. Je pourrais te citer toutes les toiles les unes après les autres, quelquefois un peu brutales, mais dans toutes la distinction du ton et la matière sont merveilleuses. Certes, *l'Olympia* du Luxembourg est une belle chose, mais j'étais loin de soupçonner cela. Aussi, je t'assure, j'en ai été absolument épaté. Il y avait également là une exposition Toulouse-Lautrec intéressante.

Quelle coïncidence ! Moreau vient samedi voir mon étude et, à ce sujet, me parle de Manet. Il me dit à ce propos : « Manet avait un œil d'une finesse très grande, mais, chez lui, absence totale de style et la matière en est détestable! »...(Je me déclare absolument ennemi de cette idée, car, en admettant son ignorance d'un *certain style* (et encore !) je trouve que ses matières de couleur sont admirables. A part les maîtres tels que Vélasquez, Titien, Rembrandt et quelques autres, je ne vois, dans tout l'art moderne (de ce siècle) aucun autre que Manet qui puisse leur être comparé, comme beauté de pâte et sensibilité de nature. Je n'ai pas compris cela de Moreau.)

—

25 mai 1894.

Aujourd'hui, Moreau est venu comme d'habitude. Je n'ai pas lieu de me plaindre de son appréciation. Il m'a dit en résumé que c'était très bien de dessin, très bien de caractère, que c'était une excellente étude, très bien menée. « Mais, me dit-il, vous ne faites aucune concession ! Ah ! on sent que vous avez du sang espagnol dans les veines, là-bas, en Flandres ! Vous êtes de votre pays. Regardez-moi ça ! ça y est, le ton est fin, mais regardez aussi quelle solidité ! cela, vous ne transigez pas. »

Puis il est passé à un autre, toujours bienveillant, obligeant, s'échinant à se faire comprendre, y mettant toute sa conscience et son âme d'artiste ! Quelle tâche ingrate, et comme il était admirable encore à voir, ce matin, s'arrêtant à chacun longtemps, causant, riant même parfois. Tous ses élèves sont ses amis et l'on sent qu'il s'y attache. Quand il entre dans l'atelier, avant de mettre son chapeau et son paletot à un porte-manteau spécial, il jette un regard circulaire d'ensemble sur la masse des chevalets devant lesquels les élèves se sont levés et il a toujours une remarque générale. Ou: « Vous êtes nombreux, aujourd'hui », ou: « Il y a beaucoup de

manquants », si ce n'est sur la température ou sur le modèle. Puis il fait le tour, ne passe jamais un seul élève ; s'il y en a qui, arrivés trop tard, n'ont pas été corrigés à leur tour, il revient sur ses pas. Il reste en moyenne 2 heures entières à l'atelier. M. X..., les jours où il y a beaucoup d'élèves dans son atelier, reste exactement 20 à 30 minutes. Et ce n'est pas tout, avant de venir chez nous, il va aux galeries d'Antique, de 7 à 8 heures du matin, corriger les aspirants à son atelier, et puis, de 8 à 10 h. 1 /4, chez nous, puis encore après cela, au Louvre! Et cela, deux fois par semaine, sans jamais manquer une seule fois. On s'éprend d'une très vive affection et d'une très grande admiration pour cet homme !

—

18 octobre 1894.

Hier mercredi, j'ai eu la grande joie de revoir mon cher patron Moreau. Je l'ai trouvé toujours aussi vivant, toujours aussi aimable et nous lui avons tour à tour serré la main. Il y avait, dans ses yeux, une véritable joie de se retrouver au milieu de nous... J'ai été repris absolument sous son influence en l'écoutant, car sa parole est captivante et sympathique au dernier des points. Plus j'y pense, et plus je trouve que j'ai eu une véritable chance de pendu en entrant chez lui. Ça n'a tenu qu'à un fil! Moreau est un de ces hommes qui suscitent l'enthousiasme ; il a sur moi un effet extraordinaire, je ne sais s'il fait le même effet à tout le monde ! mais j'ai pour lui, pour son caractère et son esprit, son talent, la plus vive admiration... Je le voyais après cela dans la rue, de dos, il marchait vivement, la tête levée, avec le regard fixe au-dessus de la tête des gens, devant lui. Quand je songe à tout ce que j'ai entendu raconter de lui et ai vu de mes yeux de cet homme, je me dis qu'il est difficile de rencontrer plus belle âme d'artiste ! Talent, générosité, professeur excellent, amabilité, esprit supé-

rieur, ce sont de ces natures qui vous réconcilient avec l'humanité !...

—

Samedi, midi.

Ce matin, à l'école, Moreau est venu continuer à corriger les esquisses pour le prix Chevanard ! Il a donné ce qu'on appelle un « suif » à l'atelier, lui a beaucoup reproché de ne pas se préparer longtemps d'avance à de pareils concours... Son grand désespoir était que, d'après lui, les élèves *n'aiment* pas assez ce qu'ils font. Je ne sais si tu comprends bien l'idée, mais Moreau est un de ces hommes qui se regardent comme les amants de leurs œuvres. Ils ont pour elles tous les soins et les attentions qu'on a pour une créature aimée ! En ce siècle, je n'en connais pas qui puissent lui être comparé, sous ce rapport, et seuls les Carpaccio, Botticelli et tous les anciens maîtres primitifs, gothiques et les Hollandais y sont assimilés. Ce qui fait le charme d'une œuvre d'art, je crois, c'est la quantité d'humanité qu'on y retrouve et de sentiment intime qu'il dévoile de son auteur. Burne-Jones, encore, je crois, *aime* ce qu'il fait, mais vraiment, il y en a bien peu dont on puisse le dire. En Belgique, un Leys, de Braeckeleer, Degroux et quelques autres ; Stevens, dans ses premières œuvres.

—

30 octobre 1894.

... Quant à moi, j'ai été porter dimanche, comme je te l'annonçais, trois esquisses à Moreau. Il m'a reçu toujours avec cette grande indulgence habituelle qui ne l'empêche jamais de dire entièrement toute sa pensée. Il m'a dit qu'il y avait toujours des tâches très intéressantes de couleurs dans ce que je faisais, mais que je ne saisissais pas encore l'arabesque d'une composition, ce qui fait qu'une ligne élève, abaisse, est distinguée ou grossière, dramatique ou plate ; dramatique, non dans le

sens théâtral et extérieur, mais profond et en sentiment ! Il m'a dit, en tout cas, être très heureux que je me mette à faire des esquisses, disant qu'il avait un peu peur que je n'aie pas entière confiance en lui et en ses conseils, ce dont j'ai protesté de toutes mes forces !

Il en a trouvé une, un peu Rose-Croix, décadente, symbolique (pas trop) avec des tons à la Manet, ce qui lui a été le sujet d'une critique acerbe, quoique très juste, sur toute la jeune école moderne, non pas qu'il dise qu'il ne faut pas chercher, mais sur la fausse direction que suivent les jeunes en général ! Non ! Il faut l'entendre ! C'est une jouissance profonde que de suivre ses idées qu'il émet sur toutes les branches de l'art pictural, depuis le développement de l'idée de composition jusqu'à sa réalisation, préparation de toiles et matières des pâtes ! J'ai passé une heure chez lui dans une salle où je n'avais jamais mis les pieds, sa salle à dîner, je pense, meublée avec une simplicité très grande. Table, chaises et armoires ; à un endroit, cependant, la pièce est toute ornée d'admirables anciennes faïences italiennes, plats de Bernard de Palissy, en dessous desquels, pêle-mêle, des volumes en tas, sur des rayons, mêlés à une grande provision d'un certain médicament que je n'ai pu reconnaître au flacon. On pose l'esquisse sur une chaise devant la fenêtre dont le rideau est un peu écarté et puis on s'écoute démolir ! Dans l'autre chambre, vu de très belles reproductions d'après Chasseriau et de splendides eaux-fortes, d'après ses œuvres.

—

10 décembre 94.

... Il (Gustave Moreau) a eu, au cours de ma visite, un mot bien juste. Il parlait de deux esquisses, à lui présentées et absolument indifférentes, quelconques, et il les appelait des « sommeils ». « Mon ami, ce sont des « sommeils » que vous m'apportez là! » Je crois qu'il n'y a pas

de mots rendant mieux cette idée, d'une œuvre faite sans goût, par devoir, la main agissant, sans le cerveau. Dans toutes les branches de l'art, que d'œuvres auxquelles on peut appliquer ce qualificatif !

—

15 février 95.

... Ayant été chercher, vers 9h., Hucklenbrok chez lui, nous fûmes au Quartier Latin, à la brasserie du « Soleil d'or ». La transition fut brusque quand nous entrâmes au coin du quai Saint-Michel et de la place du même nom dans le café : du noir et du froid de la Seine, nous passions dans une atmosphère aveuglante de fumée et de chaleur. Peu à peu, les yeux s'habituent à cette ambiance et découvrent, en leur caractéristique profonde, les femmes et les étudiants qui, bruyamment, jouent aux cartes, au billard, ou nocent avec un rire forcé et nerveux. Les figures sont falotes, presque de rêve, comme derrière une gaze, mais les physionomies sont âpres et ont un goût fort de misère. Des femmes, il y en a là, de 15 ans, 16 ans, déjà flétries, les joues creusées ; quelques-unes ont encore un aspect de fraîcheur de loin, mais, sitôt approchées, la poudre ne parvient plus à celer le cercle de bistre qui leur entoure les yeux et le pli amer du vice qui, aux deux coins de la bouche, quand elles ne rient pas épileptiquement, raconte et leur faim et leur dégoût.

Le spectacle le plus curieux est en bas, dans la cave. Il y fait plus frais; les murs sont peints en jaune clair et couverts de charges et de dessins grossiers. A côté d'un piano esquinté, tour à tour se relaient les chanteurs : chansons libres, pour ne pas dire plus, où le sous-entendu rend plus obscène encore l'idée que le mot brutal serait impuissant à rendre. Chanteurs de toutes espèces, mâles et femelles, vieux et jeunes, clamant les épopées du vice, des maladies vénériennes et de l'onanisme sous tous ses aspects ; de temps en temps, une ronde de soldats, chan-

son de route où « les capotes bleues boivent du vin du Rhin dans les casques à pointes »; puis, chansons du pays, ballades populaires : « Forgeron, forgerais-tu bien un fer sur la bouche de ma femme ? --Non, monsieur, j'ai oublié tous mes outils, mon marteau et mon enclume, et mon tablier de peau (chœur: ma lime, qui lime, mon p'tit bout qui bat, qui bat, mon p'tit bout qui bat toujours !) » Puis c'est un vieux de 72 ans, au moins, une espèce de vieil habitué de café, l'air d'un vieux brave homme qui débite : *La cravate à Jean*, une des plus ordurières productions de ce siècle, avec gestes et sourires cassés, les yeux clignotants et humides. On fait un ban général pour celui qui vient de chanter, pendant que vont et viennent, au milieu des tables, la taille mince et déhanchée, les petites femmes d'étudiants qui se font presque toutes de grosses têtes en se frisant fortement la chevelure autour de la tête. Derrière nous, derrière la porte d'entrée, humide et triste, se tenait un pauvre nègre avec un plateau de nougat, dont il n'avait rien vendu. La bouche ouverte et béate, il regardait de ses gros yeux blancs et brillants, sans bouger plus qu'une statue. Ses pensées semblaient être loin, dans son pays ensoleillé et brûlant, et il évoquait sans doute, en ce moment, quelque danse indigène, rythmée bizarrement, à l'ouïe de ces cris et du tumulte qui ne lui permettaient pas de crier sa marchandise.

—

8 novembre 95.

Samedi, il (Gustave Moreau) m'a pris à partie pendant une grosse demi-heure, au grand ébahissement du reste de l'atelier, m'a fait une analyse approfondie de mes tendances, et, ce qui fût très étonnant et très divertissant, de mon caractère ! Il est revenu sur son thème : de la douceur de mes apparences et de l'amabilité courtoise de mon sourire et y a ajouté *une volonté implacable dans la ligne de conduite que je me suis tracée!* (Je voudrais que

ce fût vrai !) « Vous voyez la route droit devant vous, et il n'y a pas de danger que vous vous en écartiez une minute ! » Il a ajouté : « J'aime cela ! »

Bref, il paraît toujours s'intéresser fort à moi, et je ferai tout mon possible pour mériter cet intérêt dont je sens encore avoir bien besoin, car je suis persuadé que ce brave patron a été positivement mon sauveur. Je ne puis me rappeler sans effroi les premières études que je fis à Paris ; et dire qu'en partant de Bruxelles, en octobre 1892, tous ces braves amis me conduisaient à la gare en me disant que j'étais *coloriste.* C'est effrayant, et je le croyais ! Et dire qu'il n'y aurait jamais eu là-bas personne pour me dire d'aller au musée, *voir* les anciens et les comprendre ! C'est-à-dire saisir quelles sont les qualités par lesquelles ils s'affirmaient maîtres : le *style,* la *matière, l'arabesque* et le *transformé imaginaire* de la couleur.

Positivement, à cette école de Moreau, j'ai appris qu'on devait peindre en aimant ce qu'on faisait et que, seul, ce qui était aimé par le cœur était louable, que chaque touche de la brosse devait être dirigée par sa sensibilité. Loin de ceux qui peignent avec les mains ; de ceux dont l'œuvre est une satisfaction de l'œil, mais dont le nerf optique n'est pas en relations avec le cœur. Moreau me le disait samedi : « Bien peindre ne suffit pas ; même parmi les maîtres de la virtuosité, le métier ne suffit pas à les maintenir à la hauteur de ces byzantins malhabiles qui, dans une tête difforme et mal construite de vierge, se sont élevés à un sentiment de l'idéal qu'on n'a pas dépassé. Vous le savez du reste vous-même, allez au Louvre et vous passerez sans vous arrêter devant toute cette suite d'admirables manieurs de pinceaux de l'école bolonaise et d'autres écoles de décadence. Et ceux-là sont des *maîtres* en leur genre ! Vous n'arriverez jamais à leurs talons comme métier ! Vous voyez d'ici ce que cela va être pour ceux qui ne sont pas des maîtres ! On devient fort difficile ! l'âme a besoin de quelque chose de plus que

tout cela ! Je ne suis pas sûr que s'il revenait un Franz Hals de nos jours, il serait mis aussi haut par rapport aux *tout grands*, qu'il l'est ! Pieter de Hoog est un admirable poète à côté de lui ! Donc, recueillez-vous, pensez un peu à tout cela ! Aimez à penser un peu ! n'ayez pas peur de vous asseoir de temps en temps sur votre chaise, le soir, et laissez-vous aller à réfléchir à tout ce qu'il est beau et bon de pouvoir exprimer en une pensée, après l'avoir mûrie et aimée avec toute sa sensibilité. »

Je ne puis pas te rendre, moi, cher père, la manière profondément émotionnante et sympathique dont il nous parle de toutes ces choses. Il nous dit des choses tellement belles ou qui me semblent belles à moi, que cela me produit toujours l'effet comme si j'allais pleurer ; c'est positivement de l'attendrissement qu'il provoque ! Il faut en profiter tant qu'il est là : quelle nature d'élite et quelle âme !

—

12 mars 1896.

Hier, à une heure et demie, je longeais les quais quand j'ai rencontré Gustave Moreau qui allait, ainsi que moi, voir un de mes camarades, Henri Matisse, peintre délicat, savant dans l'art des *gris*. Il souffre de névralgies violentes dans le bras et peut à peine avancer ! Tant bien que mal, nous arrivons au quai Saint-Michel où Matisse se promène en l'attendant. Pénible ascension parmi les escaliers de cette vieille maison du 19. Enfin, nous voilà dans le petit atelier, rempli de tapisseries en morceaux, de bibelots tout gris de poussière. Moreau me dit : « Nous sommes le jury ! » Il s'assied dans un fauteuil, moi à côté de lui et alors nous passons une heure exquise. Il nous dit le pourquoi et le parce que de ses amours et de ses antipathies ; Matisse montre son envoi au Champ de Mars (une dizaine de toiles, d'un ton délicieux, des natures-mortes à peu près toutes, et c'est le point de départ de

dissertations sur toutes), les choses de l'art, y compris la musique. Il est resté d'une jeunesse étonnante, ce n'est pas un professeur ; pas l'ombre de pédantisme, c'est un ami. Il me demande de tes nouvelles, si tu es *patient*, c'est son mot ! Et il nous dit : « Voilà, il faudrait pour tout le monde un père comme le mien, fortuné d'abord, puis très sévère, inflexiblement sévère pour tout ce qui était le travail ; architecte ayant beaucoup vécu avec des artistes, ayant conscience de l'énorme difficulté de juger une œuvre d'art, et ne m'ayant jamais imposé aucune de ses idées ! » Il termine en nous demandant notre âge. Je lui dis 23 1/2... Il me dit : « Vous êtes bien jeune, moi, j'aurai 70 ans dans un mois ! »

—

8 juillet 96.

Ce matin, donc, je me suis embarqué de bonne heure avec mes toiles (12) en voiture et j'ai été montrer mes dernières « créations », comme disent les tailleurs, à mon cher Patron Gustave. Parmi ce que je montrais, il y avait *Le Caveau du Soleil d'or, Les Lutteurs dans la baraque*, une petite *Vue de mon lit, le Petit de la concierge, la petite Matisse*, deux études d'atelier, *la Vieille* (elle te ferait peur, cette dernière), la *Mansarde* et la *Femme dans la loge*, que tu as vues au salon de la Plume, puis une esquisse pour mon tableau du Salon, que tu n'as pas vue, puis, enfin, trois études de tête. J'ai la très grosse satisfaction pour moi que Moreau a été ou a paru très emballé. Il l'a même été trop pour que je te raconte cela par le détail. Somme toute, il a dit que ma personnalité se dégageait tout à fait, qu'il me disait maintenant : « Allez de l'avant, laissez-vous aller ! » et répétait constamment, allant de l'une à l'autre : « C'est très bien, très bien ! » Ton pauvre fils, cher Père, était bien confus et même bien ému. J'étais à côté de mon cher patron, qui me jetait ses marques de satisfaction en pleine figure

et j'entendais derrière moi l'atelier qui se pâmait (parce que Moreau trouvait ça bien) et j'ai goûté là quelques moments de satisfaction vaniteuse, bien avouable, si peu mérités. Il m'a dit également : « Maintenant, travaillez dans votre coin, vous avez trouvé, vous êtes *vous !* » La toile qui lui plaisait le moins était *la Femme dans la loge rouge*, que tu as vue à la « Plume », et celles qui semblent l'avoir épaté, le *Caveau du Soleil d'or*, ma *Chambre*, la *Mansarde*, et la *Vieille*. Il a fait également une allusion à ma qualité d'étranger, histoire un peu longue à te raconter par lettres et dont je te parlerai à Bruxelles... Il a fini en me tapant sur l'épaule : « Ah ! vieux moderne que vous êtes !... Eh bien, votre Père est-il un peu content ? » J'ai dit oui pour toi. Pendant la 1/2 heure qu'a duré sa correction, il y a eu un épisode bien amusant. Cette exposition est jugée par l'Institut, Gérôme, Bonnat, Bouguereau, etc... tu vois d'ici le genre! En apercevant mon *Caveau*, Moreau s'est écrié : « Très bien, très bien, c'est d'une valeur... (je passe)... mais vous ne pouvez montrer cela... vous me feriez tuer !... et cependant, je le veux absolument ! » Ses hésitations étaient d'un drôle ! Combattu entre le désir d'imposer ce qu'il considérait comme bien et l'intuition des colères que cela allait déchaîner, il a fini par dire : « Oui, nous l'exposerons, tant pis, nous montrerons autre chose que Léonidas défendant les Thermopyles et qu'Enée portant son père Anchise... Ah ! le casque !... »

Comme je sortais de l'École, il m'a rattrapé et m'a dit : « Vous savez, vous allez tout à fait me couler, vous allez me faire ici à l'École une situation impossible ; je connais des gens que cela va exaspérer !... »

—

22 juin 98.

Je t'ai donné peu de détails, je crois, sur la mort de Gustave Moreau ! Il est mort, non de sa maladie de vessie,

mais d'un cancer à l'estomac qui l'a, en six mois, rongé, creusé, parcheminé à tel point que, sur son lit de mort, on hésitait à le reconnaître ! Il est mort comme devait mourir ce travailleur infatigable, et l'avant-veille de son dernier jour, il s'est fait apporter dans son lit sa collection des mille dessins et les a tous signés et corrigés de légers accents ! Dans son testament, il a fait à quatre d'entre nous des legs de cinq mille francs !...

De plus, il laisse, tu l'auras lu, tout son hôtel, avec ses 200 toiles peintes, à la ville de Paris pour en constituer un musée, ainsi que 1. 000 dessins, en stipulant que sa bibliothèque est réservée à ses élèves. Je crois que nous pourrons voir ses ouvrages et ses bouquins, mais tout cela démandera un certain temps pour être arrangé.

M. Hayem a donné au Luxembourg la grande aquarelle de l'*Apparition*, ainsi que cinq autres petites, dont deux, *le Calvaire* et *Venise*, sont pour moi des chefs-d'œuvre (1) !

HENRI EVENEPOEL.

(1) Dans une lettre adressée de Blidah à M. Fierens-Gevaert, au commencement de 1898, Evenepoel marque son chagrin d'apprendre la maladie qui mine Gustave Moreau.

Il écrit : « L'idée que cette âme si élevée sent ses moyens physiques s'affaiblir au point qu'il faille quitter ce poste de lutte (l'Ecole des Beaux Arts) et cet enseignement donné avec une énergie si courageuse, me remplit de funestes pressentiments. Pour qui connait l'homme, il ne se résigne à la retraite que contraint et forcé...

« Ce cher maitre, cet artiste incomparable que tous les élèves qui l'ont approché aiment comme un père, pensez aux jeunes gens qu'il a formés : Desvallières, Rouault, Bussy, Milcendeau, Baignères, Hoflbauer, Matisse, Dugardier, combien d'autres, vous pourrez par eux juger de l'indépendance que ce maître chéri a laissée à chacun, du respect affectueux que tous nous lui avons voué ! »

(Paul Lambotte, *H.-J. Evenepoel*, Bruxelles, G. Van Oest et Cie, 1908.)

LES
PROCÈS DE SORCELLERIE

(*Suite* [1])

—

L'interrogatoire étant clos, le juge le communiquait au Procureur du Roy ou des Seigneurs en cas de justice seigneuriale.

C'est alors qu'avait lieu le règlement du procès et qu'il était converti, selon sa gravité, en procès ordinaire ou réglé à l'extraordinaire. A *l'ordinaire*, il demeurait un simple procès civil ne pouvant se terminer que par des dommages intérêts ou des peines pécuniaires ; à *l'extraordinaire*, il avait pour issue les peines afflictives et infamantes, la peine de mort : c'était la voie du grand criminel proprement dit.

Dans les procès qui nous occupent, la plupart des affaires étaient réglées à l'extraordinaire. Il s'agissait en effet de poursuivre un des crimes les plus graves dans l'échelle des infractions. Je ne m'occuperai donc que de cette procédure.

Après examen des pièces du procès, les juges ordonnaient que l'accusation serait instruite par voie de récolements et de confrontation.

On avait pensé quelquefois qu'en cas de crime patent et avoué il n'était pas même nécessaire de continuer au delà du premier interrogatoire, l'aveu de l'accusé faisait, semblait-il, preuve suffisante en vertu de la maxime : *Notoria non indigent probatione* (2), mais cette opinion n'eut pas de succès, elle fut repoussée par tous les légistes (3).

(1) Voir *Mercure de France*, n° 589.
(2) Julius Clarus, quest. 45, n° 13.
(3) Ayrault, liv. III, 3e part., n° 28 ; Jousse, II, p. 332 ; Bornier, II, p. 334.

Le récolement était la confirmation devant le juge des témoignages déjà rassemblés. C'était un semblant de garantie que cette réitération qui paraissait faite pour écarter les affirmations trop légèrement apportées ou mal recueillies. Cette garantie était illusoire si l'on songe que la peine du faux témoignage était particulièrement grave et que la moindre variation préjudiciable à l'accusation en faisait menacer. Lecture était donc donnée aux témoins de leurs précédentes déclarations, secrètement et séparément. Ils étaient interpellés de déclarer qu'ils y persistaient ou les modifiaient, et l'accusé, appelé ensuite, était à son tour récolé sur son interrogatoire ; procès-verbal du tout était dressé (1).

La confrontation venait ensuite. Témoins et accusé étaient mis en présence. Les témoins reconnaissaient l'identité de l'accusé. L'accusé apprenait alors seulement les dépositions dont il était l'objet.

Face à face le détenu et le témoin prêtaient l'un et l'autre serment de ne point sortir de la vérité. Le greffier énonçait à haute voix le nom, l'adresse et les qualités du témoin ; le Sorcier formulait ses reproches et devait en fournir lui-même la preuve. Puis la déposition et le récolement lui étaient lus et le témoin devait réitérer encore en face de l'accusé (2).

Un nouveau procès-verbal était dressé. Le Sorcier n'était pas admis à contredire le témoin. La confrontation n'était qu'un donner acte de l'attitude réciproque des parties.

Toutes les pièces étaient à nouveau communiquées aux Procureurs du Roi ou des Seigneurs pour conclusions définitives. Ces conclusions étaient écrites et enfermées sous pli cacheté. Elles ne contenaient pas de motifs pour ne point influer sur l'avis des juges, ce n'était qu'un dispositif contenant la solution proposée (3).

(1) Ordon. de 1539, art. 153 ; Ordon. de 1670, tit XV, art. 1. 2, 3, 5, 23, etc.

(2) Ordon. de 1536, chap. 3, art. 17 ; Ord. 1539, art. 153 et 5 ; Ord. : 1670, tit. XV, art. 14, 16, 18.

(3) Ord. 1536, chap. 3, art. 19 ; Ord, 1539, art. 156, 157 ; Ord. 1670, tit. XXIV, art. 1.

La procédure ainsi complète était présentée au tribunal ou à la cour entièrement assemblée. Un juge commissaire faisait un rapport et l'accusé était introduit. On l'asseyait sur la *sellette* en présence de tous les juges (1).

Le prisonnier produisait ses moyens de défense, alléguait à nouveau ses faits justificatifs qui pouvaient être la démence, l'alibi, la provocation, la légitime dé ense, et les juges délibéraient après l'avoir fait sortir.

Si les faits justificatifs paraissaient sérieux on pouvait ordonner leur preuve par l'audition de nouveaux témoins. En ce cas, l'accusé devait immédiatement et une fois pour toutes en fournir la liste et consigner la somme présumée nécessaire pour les frais (2).

Dès ce moment un jugement définitif pouvait être prononcé si les preuves étaient suffisantes :

> Il convient de remarquer qu'au crime de sorcellerie, il est loisible de passer quelquefois à condamnation sur des indices et conjectures indubitables, n'y plus n'y moins qu'il se fait des autres crimes atroces qui se commettent en secret (3).

On y procédait immédiatement de crainte que l'accusé averti ne se préparât contre la douleur de la question (4).

§

La torture était, on ne peut nier, l'un des moyens les plus efficaces mis à la disposition du juge pour obtenir l'aveu (5). En vain quelques esprits éclairés avaient-ils protesté avec indignation contre cette mesure d'instruction la plus abominable de toutes. Jusqu'à la veille de la Révolution, les jurisconsultes les plus considérables prétendirent que la justice ne pouvait être exercée sans elle. Muyard de Vouglans argumentant contre les adversaires de la *question* expliquait qu'elle était efficace particulièrement par les ci-

(1) Ord. 1670, tit. XIV, art. 2, 15 et 21 ; tit. XXV, art. 15.
(2) Ord. 1539, art. 157 ; Ord. 1670, tit XXVIII, art. 1, 4, 6, 8.
(3) Boguet, *Instruction*, art. LXXXVI.
(4) Ord. 1498, art. 112.
(5) Voy. notamment Nicolas : *Si la torture est un moyen seur à vérifier les crimes secrets*, 1862.

constances du crime qu'on fait décrire à l'accusé et qui peuvent être vérifiées. Il ne suffit pas d'obtenir l'aveu, dit-il en substance, il faut encore préciser les détails dont la révélation confirme l'aveu.

C'était la question préparatoire ordinaire ou extraordinaire, c'est-à-dire plus longue et plus cruelle. Généralement les deux étaient ordonnées en même temps, sauf à l'égard des individus faibles et des infirmes que l'on réservait à la simple question ordinaire.

Il suffisait, pour qu'elle fût ordonnée, que le crime fût constant, qu'il fût de nature à entraîner la peine de mort et qu'il y eût déjà une preuve considérable contre l'accusé (1).

Tous les accusés ne subissaient pas une torture identique. On en exceptait les enfants au-dessous de 14 ans. Ceux-là doivent être seulement

espouvantez, mais d'une frayeur réelle, comme les dépouillant tous nuds, les liant et les amenant à la torture sans toutesfois les y appliquer. S'ils n'ont encore atteint l'âge de vingt-cinq ans et que du moins ils en ayent plus de quatorze, ils doivent estre gesnez et tourmentez, mais avec moins de rigueur que les plus grands et robustes; et quant aux vieillards, chacun selon leurs forces et moins rudement toutesfois que les jeunes hommes (2).

Les malades aussi étaient questionnés plus doucement.

S'ils sont délicats de nature, ou que le tourment qu'on leur fait souffrir leur peut causer une perte de sang ou s'ils ont playes ou blessures, ou courte haleine causée par quelques maux de poictrine qui leur causast la difficulté de respirer, ou qu'ils soient grands de corps ou gros ou trop gras, ou qu'ils ayent la vérole, ou soient éthiques ou ydropiques ou autres maux semblables, le Juge doit bien adviser en toutes ces choses, afin d'y agir plus doucement et avec conseil (3).

Ceux qui étaient privilégiés à raison de leur dignité ou de leur ordre étaient, en matière de sorcellerie, privés de ce

(1) Clarus, quest. 64, n° 3, Farinacius, quest. 38, n° 2; Damhoudère, chap. 5, n° 7. Ordon. 1670, tit. XIX, art. 2.
(2) Del Rio, *op. cit.*, V, IX.
(3) Bouvet : *op. cit.*, chap. XVIII.

privilège: ainsi même les moines et gens d'Eglise pouvaient être torturés, mais plus doucement que les autres cependant (1).

La torture n'était appliquée que cinq ou six heures après le repas, de peur que le « sorcier ne vomisse ».

La forme de la question varia d'abord à l'infini. Elle dépendit longtemps de l'imagination cruelle des tourmenteurs (2); chaque région avait, si l'on peut dire, sa spécialité. A Paris, c'était l'estrapade augmentée d'absorption d'eau, ou encore les brodequins; au Parlement de Bretagne, le feu; à celui de Rouen, l'écrasement des pouces; à Besançon, l'étirement du corps; à Toulouse on versait de l'huile bouillante sur les pieds de l'accusé. Quelquefois on enfonçait des pointes entre les ongles et la chair des pieds et des mains. A Florence, la Géhenne consistait à empêcher de dormir :

> On attache l'accusé, comme ceux à qui on donne l'estrapade et on le faict soir sur une chèze en pendant, sur laquelle il se peut reposer, tant qu'il peut veiller : mais si tost qu'il dort, il tombe et se trouve pendu par les deux poings derrière à une corde qui leur cause la douleur qu'ils ne peuvent dormir. Aussi tost ils se remettent sur la chaise. Enfin ils disent tout : car les membres ne sont point rompus et sans peine ny travail on tire bien tost la vérité (3).

En Avignon, on pratiquait la *Veglia*, importation romaine où l'accusé était empalé dans un four chauffé par un brasier.

Ce n'est qu'avec le temps que s'établirent des règles et une tradition et que le jugement précisa les formes de la torture.

Le juge commissaire posait des questions et faisait par son greffier constater les moindres détails de l'opération. Il notait chacun des mots échappés au supplicié qui une

(1) Simancas, chap. 52, n° 43 et s.
(2) Voy. Zangerus : *De quaest. seu Tormentis norum*, chap. 4.
(3) Bodin : *op. cit.*, IV, 1.

fois de plus avait prêté serment. Aucun de ses cris, de ses gestes, de ses silences, de ses évanouissements même n'échappait à la sécheresse du plumitif (1).

Le juge « fera dépouiller, lier et appliquer à la question et la fera continuer sans aucune émotion par un jugement tranquille jusqu'à ce qu'il connaisse que le questionné n'en puisse souffrir davantage » (2).

Fréquemment l'accusé s'évanouissait de douleur et de frayeur :

Quand le juge connoist que ces maux si soudains procèdent de la peur, il est très aysé d'y remédier et de les rendre sur le champ convalescens. Il faudra alors faire approcher de l'eau bouillante sous les aisselles et puis leur en faire quelques jections d'un peu loin, celà les fera revenir d'habord dans leur première vigueur, en sorte que celà paroistra comme un miracle (3).

Le même auteur ajoute :

C'est l'excellent médecin Grillus qui a esté l'auteur de cette belle invention, aussi en donne-t-il la raison, disant que la peur se joignant sous les aisselles cause une grande froideur par toutes les parties du corps qu'elle produit des évanouissements et des faiblesses très grandes. Mais sitost que les aisselles sentent la chaleur cette froideur s'échauffant bannit d'abord toutes les langueurs de l'infirme.

A l'égard des débiles, il était recommandé en cas de défaillance de leur ouvrir « la veine de la poitrine » et quand ils ont

la maladie vénérienne, il faudra leur approcher le feu aux plantes des pieds, qui leur causera une sueur par tout le corps en sorte que les eaux qui en couleront leur causera la guérison de leurs maux, tandis qu'ils seront contraints par la voye de ce tourment de dire la vérité.

Le juge pourtant était averti de ne point se laisser émouvoir par ces pâmoisons ou faiblesses qui pouvaient être simplement simulées :

(1) Ord. 1670, tit. XIX, art 9.
(2) Bouvet : *loc. cit.*
(3) Bouvet : *op. cit.*, chap. XXI.

Particulièrement si alors on luy voit jeter l'écume de la bouche ou qu'on le voye paslir, ou si il craint extrêmement, ou dans la sueur s'il ne peut parler et autres choses semblables, en toutes ces occasions-là il ne faut pas que le juge appréhende ny qu'il soit aussi trop crédule, car tous ces signes-là sont des marques infaillibles de sortilège (1).

Pendant que se déroulaient ces horribles scènes, le juge implacable procédait à l'interrogatoire. Le questionnaire dépendait en partie des espèces particulières, en partie aussi d'un rituel qui s'était formé par la pratique que se transmettaient les jurisconsultes et dont les interrogats constituaient le résultat de l'observation de toute la jurisprudence.

On demandait notamment aux sorciers : quelle profession ils faisaient avec le diable ? quelles cérémonies et solennités ils pratiquaient avec lui? quelles obligations ou conventions ils avaient contractées à son égard ? quelles paroles ils avaient employées pour y parvenir ? les règles qu'ils étaient tenus d'observer et quelles espérances leur avait donné leur Prince le Démon? de quelles choses simples ou compliquées ils faisaient usage pour composer les onguents magiques dont ils se frottaient pour aller au Sabat? les formules de leurs sortilèges et magies?

Le Sabat était une des parties les plus importantes de l'interrogatoire, on y faisait préciser les moyens que le sorcier employait pour s'y rendre ; on lui demandait s'il y avait été corporellement ou bien seulement par imagination et fantaisie ? On lui arrachait une description de la célébration du sacrifice diabolique, un aveu de ses offrandes, une récitation de ses prières (2).

On lui rappelait chacun des maléfices connus et catalogués déjà et on lui enjoignait de dire s'il les avait employés ? Quand et avec quelles personnes ? Un modèle de questions à poser est indiqué par Del Rio dans un chapitre à l'usage des confesseurs. Il mérite d'être rapporté :

(1) Bouvet : *loc. cit.*
(2) Grillant, quæst. 7, n° 7. — Del Rio : *op. cit.*, V, 9.

De quoy c'est principalement que les Magiciens doivent estre examinéz :

1° — Quelle estime c'est qu'ils font du premier auteur et de la cause efficiente de leur art?

2° — Quels livres c'est qu'ils ont?

3° — Touchant la paction quelles solemnitez c'est qu'ils y ont apportées et s'ils ne sont point rebaptisez ?

4° — Touchant les effects, s'ils en ont point produit d'illusoires et prestigieux : d'autant que c'est un mensonge ?

5° — S'ils ont point estimé que le diable peut faire de vrays miracles ? D'autant que c'est un erreur.

6° — S'ils ont point deshonoré les images des Saincts, les chargeant honteusement de crachats, les batant, traînant ou plongeant dedans l'eau ?

7° — S'ils ont point apauvry quelqu'un ou faict quelque dommage en ses moyens ?

8° — S'ils ont point cherché des thrésors, des richesses ou des dignitez par art magique et s'ils n'ont point requis le diable de leur donner victoire et vengeance de leurs ennemis ?

9° — S'ils n'ont point charmé le bétail et comment ?

10° — S'ils n'ont point charnellement cogneu quelques bestes.

11° — S'ils ne se sont point accouplez avecques les démons et comment ?

12° — S'ils ont point esté transportez au Sabat et fait là tout ce qu'on conte y estre fait ?

13°. — Quant aux loup-garoux, ils doivent estre interrogez, si seulement ils se semblent estre tels ou bien aux autres aussi ? d'autant qu'au second cas il y a toujours de la paction.

14°. — S'ils ont usé de quelques remèdes contre les blessures et tourments et quels ils sont ?

15°. — S'ils se sont efforcez d'évoquer des âmes des trespassez et s'ils ont faict convention avec quelques-uns de leur apparoir après leur mort ?

16°. — S'ils ont feint des spectres et fantosmes ?

17°. — S'ils ont rendu quelque honneur et culte aux fantosmes ? Quel et à quels ? Et s'ils ont fait quel paction, ou tenu des discours familiers et superflus aveceux ?

18°. — S'ils ont procuré quelque apparition de spectre ?

19°. — S'ils ont usé d'exorcismes défendus et ce qu'ils ont

pensé de leur force et vertu ? s'ils ont eu des démons familiers enfermez en des anneaux, boîtes ou choses semblables. S'ils se sont efforcez d'y en renfermer, s'ils leur ont rendu quelque obéissance ? sous quelle paction ? combien de temps et pourquoy ?

L'heure seule arrêtait la fureur du juge. Il était prescrit en effet de ne point faire durer la question plus d'une heure, mais elle pouvait être répétée trois fois en trois jours différents.

Ce triple supplice parut encore une arme insuffisante. Sprenger imagina de ne point le réitérer, mais de le continuer. Ainsi une séance n'était que suspendue jusqu'à la suivante et sa multiplication ne comptait toujours que pour une :

Poterit ad veritatem induci, tunc pro secunda an tertia die quæstionanda ad continuandum tormenta non ad iterandum (1).

On peut dire que jusqu'à l'ordonnance de 1670 la question pouvait être répétée à l'infini au gré du juge. Une sorcière nommée Holf fut *continuée* cinquante-six fois (2).

A ces tourments quelques-uns résistaient encore. J'ai dit qu'ils étaient réputés avoir le sort de taciturnité.

Pour reconnoistre un criminel au milieu de la question s'il c'est servi de sortilège, on le verra tout estonné, extrêmement pensif, avec une pâleur extraordinaire, plein de doute, ou bien il dormira, ou fera semblant de dormir, ou bien on lui verra sortir un escume de la bouche, cela se fait de mesme du savon. Mais quand son corps jette une fumée de sueur, ou qu'il s'enfle ou d'autres signes, comme quand il ne peut parler, cela fait assez voir le Sortilège ou le Maléfice, il faudra alors que le juge ne soit pas timide ni crédule (3).

On lui cherchait alors dans tous les endroits de son corps, particulièrement dans

(1) *Malleusmalef*, q. 19.
(2) Schnegraf : *Hist. de la Civilis. en Allemagne*, p. 706.
(3) Bouvet : *op. cit.*, chap. XX.

les narrines, oreilles, partie honteuse, ou même en quelques playes ou cautères si il en a pour voir si on pourra trouver de petits buletins de papier, ou de membrane appelée peau vierge où sera envelopé quelques fois très peu de cire et inscrit quelques mots.

Si l'on ne trouvait rien, on concluait qu'il

fallait assurément qu'ils ayent avalé le Buletin... il faudra leur faire prendre un médicament qui leur fera évaquer et on le verra infailliblement sortir (1).

Bodin prétendait, au demeurant, qu'une présomption presque infaillible est qu'une sorcière ne pleure pas et le lieutenant de Ribemont lui aurait confié qu'une sorcière aurait avoué ne pouvoir, grâce à ses enchantements, jeter plus de trois larmes de l'œil dextre (2).

Pour dompter ceux-là, le supplice devenait plus rigoureux encore. On les élevait au plafond en les attachant par les poignets avec une corde et on les abaissait tout à coup pour les relever ensuite. On avait soin, d'ailleurs, pour rendre la douleur plus cuisante, de leur attacher aux pieds des poids «graves et pesans».

On avait soin seulement, et c'était la limite du pouvoir du juge (au moins en principe), que le corps du criminel sortît de la chambre du bourreau « ny déchiré, ny rompu » (3).

On conçoit par cet exposé pourtant bien sommaire que presque aucun malheureux ne pouvait résister aux souffrances atroces qui lui étaient imposées. Au hasard des questions ils répondaient affirmativement pour faire cesser le supplice et c'est là le secret de l'identité si frappante de tous les procès. Les juges conduisaient l'interrogatoire et l'accusé était mis dans la nécessité d'y répondre dans le sens qui lui était imposé sous peine de ne point voir cesser la meurtrissure de ses chairs.

C'est ainsi que furent dressés les milliers de procès-ver-

(1) Bouvet : *loc. cit.*

(2) Bodin : *op. cit.*, IV, 4.

(3) Voir en particulier : *Grand coustumier*, 2e partie, tit. 13.

baux identiques qui nous sont parvenus. Ils sont pleins des sottises auxquelles croyaient les juges. Ils ne répondaient à aucune réalité possible. Ils forment un monstrueux monument d'iniquité par lequel on fit périr des hommes et dont il me paraît utile, arrivé à ce point de mon étude, de donner un exemplaire pris au hasard dans une procédure recueillie et publiée par Daneau en 1579. Le procès-verbal est du 21 janvier 1574.

Laquelle ayant juré et interroguée si elle s'est point readvisee de dire verité ?

R. — Que Dieu luy en face la grâce.

Si ce qu'elle confessa hier est bien véritable ?

R. — Qu'ouy.

Qu'elle declare que c'est qu'elle confessa ?

R. — Qu'elle confessa que son père et sa mère la sont venu quérir pour aller à la synagogue ou elle a esté avec eux trois fois.

Inter. — Quand ce fut la premiere fois qu'elle alla à la synagogue ?

R. — Qu'il y a environ trois ans.

Si le diable avoit point parlé à elle avant qu'elle y allast ?

R. — Que non.

Qu'elle declare comment c'est qu'elle y alla la première fois ?

R. — Qu'il y a environ trois ans qu'elle estoit en la maison de son mary et ayant soupé, son pere et sa mere entrèrent dans la maison de sondit mari, lequel n'y estoit pas ains estoit au vuache ou il essertoit. Sondit pere luy dit qu'il falloit qu'elle allast avec luy et avec sa mere et qu'elle ne demeureroit pas beaucoup. Et en sortant de la maison et estant encores dans le porche sondit pere luy bailla une verge blanche, laquelle l'ayant prinse en sa main, il luy dit qu'elle mit ladite verge entre ses jambes et elle la porteroit la ou elle voudroit. Et fut portée avec ladite verge jusques vers le bié du moulin avec sondit pere et sa mere, et estant vers le biè, elle y vid un grand feu tout vert et plusieurs gens qui estoyent autour dudit feu qui sautoyent et chantoyent. Et y avoit un grand homme noir qui regardoit les autres qui estoit fort hideux à voir. Alors ledit N son pere lui dit qu'elle n'eust peur de rien qu'elle vist. Et luy commanda de

s'approcher dudit homme noir et le baisa sur le genoux. Et ledit homme la mordit sur le front luy ayant au préalable déclairé qu'il estoit le diable et qu'il s'appeloit Soupree. Et se mit à dancer et sauter avec les autres disant : *Le bon beurlet, je suis prins au trebuchet, bon beurlet.*

Interr. — Quand elle baisa ledit homme comment elle le sentit ?

R. — Qu'elle le sentit bien froid tant quand elle le baisa sur le genoux que quand il la mordit, et y eut mal trois ou quatre jours puis guerit !

Interr. — Si apres l'ayant baisé et estant mordue dudit homme quel propos elle tint ?

R. — Qu'il luy dit qu'elle renonçast Dieu, son baptesme, sa part de Paradis, et qu'elle le prinst pour son seigneur et maistre, ce qu'elle fit à l'instant, parce mesme que sondit pere luy avoir dit qu'elle n'eust point de peur.

Interr. — Que cest que le diable luy bailla lors ?

R. — Qu'il ne luy bailla rien lors, mais bien son pere luy bailla de la poudre roussette en du papier et certaine racine, luy disant que quand elle voudroit faire venir quelcun malade, quelle mist ladite racine en sa bouche puis soufflast contre, et ils tomberoyent malades et n'en mouroyent pas. Et ceux qu'elle voudroit faire mourir qu'elle frotast ledit baston de ladicte poudre, et tous ceux qu'elle en toucheroit mourroyent.

Inter. — Ou est ladicte racine ?

R. — Qu'elle la tenoit cachee sous une pierre au droit de la fenestre de la chambre dernier laquelle pierre est rossette et dit qu'elle tenoit la poudre tout ensemble.

Inter. — Ou est le baston qu'elle a porté en la sinagogue ?

R. — Qu'elle le tenoit en la bevoge dans la cresche ou ils ne tenoyent point de bestes.

Interr. — Comment c'est qu'elle fit pour s'en retourner de ladite synagogue ?

R. — Qu'elle monta sur la verge que son père luy avoit baillé, puis, dit : *Baston blanc, Baston noir, Porte moy la ou tu dois. De par le Diable*, et fut incontinent en sa maison.

Interrogué, à qui c'est qu'elle a apliqué de ladite poudre ?

R. — Qu'elle frotta la verge que son père luy avoit baillé de la poudre puis en toucha la vache blanche N. laquelle demeura

trois ou quatre jours malade puis mourut : et s'estoit pource qu'ils ne luy avoyent voulu avancer du blé sur la garde des vaches qu'elle et son mary les gardoyent, et y aura deux ans avant les moissons prochaines. Sur ce a confessé avoir mis ladite poudre au baston au mois de may dernier et en toucha une vache poil rouge, appartenant à N., pource qu'il avoit dit qu'elle avoit mauvais bruit. Laquelle avoit langui deux jours puis mourut.

...Interr. — Que c'est qui fit tomber le berceau de dessus le berçoir environ minuit ?

Respond qu'elle ne sait qui c'estoit et que c'estoit avant qu'elle eust esté en la sinagogue.

... Interr. — Si elle a pas baillé le mal à la fille de N. ?

Respond que non, et qu'elle entend que c'est sa mère dautant qu'elle sait bien qu'elle est Eryge pour l'avoir veuë à la synagogue.

Inter. — Ou c'est qu'elle a esté à la synagogue depuis la première fois ?

Respond qu'elle n'y a esté sinon trois fois, dont la première vers le bié, la seconde en la prellie, et l'autre fois au dessus du moulin des bouvets.

Inter. — Qu'elle declare ceux qu'elle a veus à ladite synagogue ?

Respond y avoir veu son pere, sa mere d'elle inquise, et plusieurs autres nommez en son procès, et d'autres qu'elle ne conoist pas.

Inter. — La cause pourquoy elle a tant dilayé à dire vérité ?

Respond : pour ce qu'elle vouloit que sa mere confessast la premiere dautant qu'elle l'a mis Eryge avec son pere.

Inter. — Si elle maintiendra bien à sadite mère qu'elle l'a induit avec son pere de la mettre Eryge, et mené en la synagogue ?

Respond : qu'elle luy maintiendra bien, et surce luy a esté confrontee sadite mere, à qui elle a maintenu qu'elle l'avoit induite de la mettre Eryge avec son pere ; et sadite mere a dit qu'il nestoit pas vray.

Inter. — Que c'est qu'elle bailla au diable pour récompense ?

R. Qu'elle luy donna une poule blanche au prez sous la ville.

Inter. — Si tout ce qu'elle a cy dessus confessé est bien veritable et si elle y veut rien adiouster ni diminuer ?

Respond que tout ce qu'elle a confessé ci-dessus est bien véritable et n'y veut adiouster ny diminuer.

Si pour s'estre donnee au diable et avoir renonce Dieu son créateur et prins le diable pour son maistre et avoir de luy receu de la poudre et racine pour donner des maladies à gens et faire mourir des bestes, elle ne conoist pas qu'elle a offensé Dieu et la justice, et si pour cela elle ne merite pas punition corporelle.

Respond qu'ouy et qu'elle en demande à Dieu, à noz Seigneurs et Justice mercy priant nos dits Seigneurs, qu'ils en facent justice, afin que le Seigneur prenne à mercy son ame.

Sur ce remise à ouir droit.

Aussitôt après la torture l'accusé était interrogé à nouveau sans contrainte cette fois. Il convenait en effet de lui faire confirmer ses aveux en dehors des tourments : « Afin que la crainte de la question ou torture ou douleur véhémente d'icelle cessant, et étant quelque peu appaisée, on puisse voir si, en liberté, il persévérera dans la confession faicte en la géhenne (1). »

S'il revenait sur ses déclarations, on pouvait d'ailleurs lui maintenir ses aveux :

On a accoustumé s'arrester à la confession faite en la torture, si elle est vraysemblable et conforme, ou approchant au contenu des informations et de la preuve faite au procès criminel (2).

On a remarqué que je n'ai en aucun endroit parlé de l'avocat. C'est que la procédure étant secrète on n'en admettait pas. Pendant tout le temps de l'information il était soigneusement exclu.

Quelquefois pourtant, un avocat était autorisé à se présenter devant le tribunal. C'était une redoutable entreprise. En effet parmi les indices prochains en matière de sorcellerie nous avons vu qu'on envisageait le fait d'amoindrir le crime ou de soutenir qu'il est chose vaine et toute pleine de rêverie.

On donnait pour écarter la défense deux raisons principales : savoir que par elle les jugements pouvaient être re-

(1) Imbert, III, ch. 14, n° 6.
(2) *Practique judiciaire*, liv. III, chap 14.

tardés et que le droit écrit refuse l'assistance des avocats en quelques crimes, notamment en ceux de lèse-majesté divine par hérésie (1), de lèse-majesté humaine (2), de brigands et voleurs de grands chemins (3).

Un grand nombre de praticiens pourtant concédaient qu'un défenseur pouvait intervenir :

Car par le droict naturel il est ordonné que qui ne peut se défendre soy même peut être défendu par un autre. Or est-il que les sorcières sont pour la pluspart *idiotes et incapables de se déffendre* (4).

Et le même auteur répond aux objections proposées que les avocats ne peuvent retarder un procès si l'on a soin de leur

ordonner qu'ils ne soient jamais seuls avec les accusez mais traitent toujours avec eux en présence du juge, du Procureur Fiscal ou du gresffier, afin que par ce moyen toute instigation et subornation de persister à la négative soit empesché.

En outre qu'il faut « contraindre les avocats de prester le serment qu'ils ne suborneront ny n'inciteront leurs parties à nier le délit ».

Enfin qu'ils s'engageront à n'employer que de justes défenses et « se déporteront aussitôt de la défense quand ils les recounoistront atteints ou coupables ».

Sous ces réserves la défense demeurait libre. On voit qu'il était inutile de parler de cette parodie.

Le dossier clôturé était transmis au tribunal qui s'assemblait le matin avant midi. On procédait à l'examen des pièces qui étaient lues par un juge rapporteur. L'accusé était présent, on l'interrogeait pour la dernière fois.

Les juges délibéraient et la sentence était rendue.

Si les preuves étaient insuffisantes l'accusé était déclaré absous ou hors de cour. Mais les juges avaient à leur portée

(1) *C. De haereticis, 4 fin.*
(2) *L. quisquis* § *denique, C. ad legem Jul. Majest.*
(3) *L. peromnes C. de defens. civit.*
(4) Del Rio : *op. cit.*, V, XXVII.

quelques moyens de reprendre éventuellement la victime qui leur échappait.

Ils pouvaient déclarer à leur gré qu'il serait plus amplement informé et le plus ample informé pouvait être à temps ou indéfini. Ce renvoi indéfini s'appelait le *quousque*, il faisait élargir l'accusé, mais permettait de le reprendre à tout moment sans nouveau décret, sur le moindre indice.

Le renvoi à temps comportait quelquefois la charge de garder la prison sans limite :

C'est un sage tempéremment qui a été imaginé pour le cas ou il n'y a point assez de preuves ni pour asseoir une condamnation, ni pour absoudre entièrement l'accusé (1).

En matière de sorcellerie la peine applicable était la mort :

Les Sorcières doivent estre punies de mort bien qu'elles n'ayent fait mourir aucun hemme par leurs poisons et venins, bien qu'elles n'ayent point endommagé les bleds ny le bestail, bien qu'elles ne soient point nécromanciennes. Mais pour cela seulement qu'elles sont confédérées avecques le Démon, qu'elles ont accoustumé d'assister au Sabbat et commettre tout ce qui s'exerce en telles assemblées (2).

Les raisons de cette pénalité exemplaire avaient été à l'origine tirées des écritures saintes. J'en ai donné les principales références en exposant les diverses causes de la poursuite.

La peine était celle du feu « observée d'ancienneté dans toute la chrétienté » (3).

On avait commencé à l'appliquer en Espagne « depuis le règne de Ramiras, lequel en usa en l'an 844 ».

On avait un instant, particulièrement dans les Flandres, songé à noyer les sorcières, mais cette pratique avait été abandonnée parce qu'il s'était trouvé que « jettées en l'eau pieds et poingts liez, elles ne se peuvent noyer si par force on ne leur met la teste en l'eau ».

Le feu était donc resté seul appliqué.

(1) Muyart de Vouglans, p. 79.
(2) Del Rio : *op. cit.*, V. 16. P.833.
(3) Del Rio : *loc. cit.*

Les juges pourtant s'étaient réservé le droit d'adoucir ce châtiment dans certains cas. Une prompte et volontaire confession accompagnée d'indices de pénitence rendait les magistrats plus indulgents. Ils ordonnaient alors que le condamné serait « estranglé contre un poteau » avant d'être brûlé tout vif. C'était assurément un amoindrissement dans la peine. Souvent cette instruction était donnée au bourreau sans que l'accusé même en fût averti. C'était une indulgence secrète qui ne paraissait pas au jugement et qui était officieusement prescrite.

La sentence était énoncée en termes clairs et brefs. J'en veux donner pour exemple l'arrêt rendu dans le procès si connu de Gaufridi rapporté par Michaelis dans son histoire admirable de la Possession et confession d'une pénitente :

Dict a esté.

Que la Cour a déclaré et déclare ledit Louys Gaufridy, atteint, confez et convaincu desdits cas et crimes à luy imposez, pour réparation desquels l'a condamné et condamne d'estre livrées mains de l'exécuteur de la haute Justice, mené et conduict par tous les lieux et carrefours de ceste ville d'Aix accoustumez et devant la grande porte de l'Eglise Métropolitaine sainct Sauveur dudit Aix, faira amende honorable teste nüe et pieds nuds, la hart au col, tenant un flambeau ardent en ses mains, et illec à genoux demander pardon à Dieu, au Roy et à la Justice. Et ce fait estre mené en la place des prêscheurs de ladite ville et y estre ards et bruslé tout vif, sur un buscher, qu'à ses fins y sera dressé, jusques à ce que son corps et ossemens soient consummez et réduits en cendres et icelles après jettées au vent, et tous et chacun ses biens acquis et confisquez au Roy. Et avant estre exécuté sera mis et appliqué à la question ordinaire et extraordinaire, pour avoir de sa bouche la vérité des complices.

Et néanmoins avant que d'estre procédé à ladite exécution sera préalablement mis entre les mains de l'Evesque de Marseille son Diocézain ou à son deffaut d'autre Prélat de la qualité requise, pour estre degradé à la manière accoustumée.

En même temps l'arrêt ordonnait qu'il serait procédé à la question préalable. C'était une peine accessoire de la peine

de mort destinée à faire révéler le nom des complices. La question préalable était ordinaire ou extraordinaire. Je n'en reprends pas la description, elle était identique à la question préparatoire (1). On prescrivait aussi que tous les livres de magie seraient brûlés (2).

L'arrêt était lu à l'accusé par le greffier en présence du juge rapporteur. Le condamné l'écoutait à genoux (3).

La sentence était exécutée le jour même.

§

Aussitôt le jugement prononcé, le prêtre apportait au condamné le secours de la religion.

L'accusé se devait confesser, et recevait l'absolution. La controverse était grave de savoir si l'on pouvait lui administrer l'Eucharistie. On la refusait parfois « et ceste coutume est fondée sur le respect et la révérence qu'il faut avoir à ce Saint Sacrement » (4).

L'opinion commune était pourtant qu'on n'en pouvait priver les sorciers « pourveu qu'ils soient catholiques et vraiment repentans de leurs crimes ».

Il était d'observation constante que l'administration du Sacrement était pleine d'inconvénient parce que communément le sorcier était d'une particulière impiété.

Il s'est remarqué que les sorciers abusent ordinairement de l'Eucharistie comme firent ceux dont parle Pontanus... lesquels traînèrent le crucifix par les rues, luy dirent mille injures et blasphèmes, puis le jetèrent dans la mer, et par après baillèrent une hostie consacrée à un asne, qu'ils entérèrent tout vif sous la porte de l'Eglise (5).

Il était observé en outre que jamais les magiciens ne font une confession entière devant le Prêtre, parce qu'ils font des réserves mentales en faveur du Démon.

(1) Jousse, liv. II, p. 485. Muyart de Vouglans, p. 656.
(2) *Constitution des Papes Pie IV et Clément VIII.*
(3) Jousse, t. II, p. 532.
(4) Boquet: *Discours*, chap. LXXI, v. aussi Del Rio : *op. cit.*, V, XVIII.
(5) *Id.*

Pourtant, après que le juge avait « incité le patient à en venir à la confession et induyct par tous les moyens à se recognoistre et descouvrir ses péchez au Prestre ainsi que le malade faict ses playes au médecin et au Chirurgien » (1), après que le condamné avait communié, il devenait l'objet d'une surveillance plus étroite encore qu'auparavant. Il fallait en effet l'empêcher de commettre un sacrilège en profanant l'hostie. Il n'était plus perdu de vue. On prenait soin que

nul ne visite le criminel et qu'il ne s'ensuyve ou face quelque débauche capable d'empescher sa pénitence et de le détourner d'une pieuse mort (2).

On attendait un temps suffisant pour permettre à l'hostie d'être dissoute.

Il est requis pour celà que le criminel soit à jeun et qu'il intervienne tant de temps entre l'exécution et la communion qu'il puisse vray-semblablement suffire à la consomption des espèces sacramentales (3).

On estimait en général le temps nécessaire à quatre heures. L'Extrême-Onction était refusée formellement :

Il est hors de doute qu'elle doit être deniée au Sorcier ainsi qu'à tous autres coupables de mort et condamnez (4).

Aussitôt ce temps écoulé le patient était brûlé dans les formes prescrites par l'arrêt définitif.

L'application de la peine ne cessait pas avec la mort, la question de sa sépulture était grave :

Un juge subalterne ne peut accorder le corps du Sorcier, qui a esté exécuté, pour estre inhumé en terre saincte, non plus que cendres (5).

Il faut remarquer, dit Del Rio, que pour le crime de

(1) Boquet : *Discours*. chap. LXXII.
(2) Del Rio : *op. cit.*, V, 18.
(3) *Id.*
(4) Boguet : *Instruction*, LXXXVIII.
(5) Boguet : *Instruction* XC. Ce principe était contraire à la prescription du Deuteronome, XXI, 23.

sortilège on peut après la mort agir pour la confiscation des biens, et qu'il est en conséquence loisible d'agir pour la confiscation du corps « voire que le corps inhumé pourroit en ce cas estre tiré du sépulchre et les os brulez ignominieusement ».

Les cendres devaient donc être dispersées au vent.

Avec cette dispersion se terminait le procès criminel.

Un procès civil pouvait encore être intenté aux héritiers.

Les héritiers d'un sorcier qui a été exécuté à mort et condamné à une amende pécuniaire ne peuvent prescrire le payement de ladite amende que par quarante ans, bien qu'en crime de lèze majesté humaine cinq ans après l'exécution l'on ne puisse contraindre les héritiers pour l'amende (1).

§

Tel était le sort du sorcier et telles sont les interminables procédures, si nombreuses que le récit en est fastidieux et si pareilles que la lecture en devient rapidement banale.

Il ne faudrait pas croire que les derniers exemples en sont très anciens.

Une des périodes les plus florissantes, l'époque classique, peut-on presque dire, des procès de sorcellerie, s'étend du premier tiers du XVIe jusqu'au milieu du XVIIe siècle. Les poursuites devinrent ensuite moins fréquentes, on était loin déjà des cent vingt exécutions ordonnées en quelques semaines par Pierre de Lancre et le Parlement de Bordeaux, loin aussi des villages dépeuplés par cette juridiction. Mais le siècle des philosophes, celui de Diderot et celui de Voltaire, devait aussi connaître les sanglantes lueurs du bûcher.

Les juges fanatiques et impitoyables continuaient uniformément à poser les mêmes questions. Ils forçaient implacablement les aveux par la torture et, satisfaits du résultat, prenant la cause pour l'effet, ils délivraient des arrêts de

(1) Filleau : *loc. cit.*

mort avec une conscience pure et sans soupçonner l'horreur de leurs procédés.

Quelquefois le juge trompe celui qu'il interroge et quelquefois il lui fait la bouche et la leçon, observe finalement Bodin lui-même (1).

A moins de cent cinquante ans de nous des condamnations étaient encore prononcées et exécutées. Du moins étaient-ce les dernières victimes de croyances au demeurant respectables.

Le sorcier cessa d'être dangereux et craint le jour où on cessa de le traquer. Son auréole disparut quand finit son martyre.

Est-ce à dire que toute illusion est terminée et que la froide raison a tué la foi si générale autrefois en le pouvoir occulte de Satan? L'affirmer serait hasardeux.

Merlin raconte la mort d'un mendiant le 21 novembre 1807 où se retrouvent intactes toutes les opinions anciennes touchant Lucifer et les Diables. A Bordeaux, en 1920, des hommes ont affirmé au tribunal correctionnel leur certitude en la force magique d'un archimandrite de Syrie, accusé d'envoûtement (2). Ils prétendaient en avoir acquis la preuve scientifique !

On ne doit point inférer de ce qu'on en parle moins que toutes les vieilles traditions ont disparu. L'esprit humain s'effare devant ce qu'il croit le mystère, et les règles de critique les plus élémentaires s'abolissent devant l'insondable espoir que les hommes gardent de ne point mourir tout à fait, et de conserver, à défaut d'un corps durable, du moins une âme éternelle dont ils changent d'ailleurs le nom selon le siècle et la mode.

MAURICE GARÇON.

(1) *Op. cit.*, IV, 3.
(2) V. *Mercure de France*, 1er août 1921. « Le Procès de la Vierge qui pleure. »

LES DÉFAITISTES [1]

—

XIII

Depuis longtemps Arendsen n'avait plus besoin de mot de passe ni de rendez-vous ferme pour avoir accès chez M. Dupin. S'il s'y rendait encore, ainsi que chez M. van Teutelburgh, c'est que, connaissant les Allemands et les usages redoutables de leurs services d'espionnage, il n'osait pas rompre toutes relations avec eux. Il avait pu cesser toutefois de leur fournir des renseignements, heureux d'exciper, pour se soustraire à cette obligation, de la mission spéciale dont il s'était chargé, mission suffisamment importante, prétextait-il, pour prendre tout son temps et occuper toutes ses pensées. Au reste, M. Dupin, de plus en plus satisfait de lui, partageait ces vues.

Arendsen avait déjà rédigé à son intention plusieurs notes sur Caillaux. La scène à laquelle il venait d'assister mettait un point final à ses études, en confirmant pleinement ses inductions antérieures. Il en fit le récit exact et minutieux à M. Dupin.

— Nous tenons notre homme, fit celui-ci quand il eut fini. Vous allez m'établir un rapport d'ensemble sur le personnage, que vous m'apporterez dans huit jours. Il est temps de faire tenir en haut lieu ce que nous savons.

Huit jours plus tard, M. Honoré Dupin était en possession d'un rapport d'une cinquantaine de pages, où Caillaux se trouvait étalé, mis à nu, fouillé, disséqué jusque dans les ressorts les plus secrets de sa politique. Ce document eut sans doute l'effet qu'en attendait M. Du-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 584, 585, 586, 587, 588, 589.

pin, car, vers le début de la nouvelle année, Arendsen fut averti d'avoir à se préparer à être d'un jour à l'autre mandé en Allemagne.

Mais pendant ce temps les événements avaient marché. Les dépêches d'Amérique avaient été déchiffrées, le coffre-fort de Florence avait été ouvert, les lettres de Lipscher, les notes de Marx de Mannheim, le manuscrit *les Responsables*, le programme de coup d'État et le projet de loi *Rubicon* avaient été trouvés.

Le 14 janvier, Joseph Caillaux était arrêté à son domicile et écroué à la Santé.

Arendsen se demandait si cette brutale mise hors de cause de « l'homme de l'Allemagne » n'allait pas modifier les dispositions qui avaient pu être prises à son endroit, quand, sur la fin du mois, il fut avisé par M. Dupin que son départ était imminent. L'agent B. F. 99 était appelé au Grand Quartier Général, à Kreuznach, aux fins de rendre compte de sa mission au colonel von Haeften, chef de la propagande allemande, et de lui fournir oralement toutes informations complémentaires concernant Caillaux, son état d'esprit actuel, sa politique et le fond qu'on pouvait faire sur lui.

— Mais il est sous les verrous ! objecta Arendsen.

— Cela ne fait rien, sourit finement M. Dupin. Notre victoire l'en fera sortir. A l'heure de la paix, c'est le meilleur homme que la France pourra trouver pour traiter avec nous.

Le départ fut fixé au 15 février. Arendsen devait passer par la Suisse, où il aurait à s'arrêter quelques jours pour recevoir les instructions du baron von Romberg et attendre le rendez-vous qui lui serait assigné par le colonel von Haeften.

M. Dupin le chargea lui-même d'une petite mission confidentielle. Il s'agissait d'aller voir à Zurich un agent allemand, officier prisonnier interné, qui s'était beaucoup occupé des relations avec les bolchéviks russes, et de lui

demander d'établir, au moyen des renseignements qu'il pouvait posséder ou qu'il serait en mesure de se procurer auprès des organisations bolchéviques de Suisse, une liste des Russes demeurés à Paris auxquels il serait intéressant de faciliter pécuniairement ou autrement leur retour en Russie. L'officier en question séjournait à la Pension Internationale, aux environs de la ville, et se nommait Wilfrid Hering.

A ce nom, Arendsen eut un sursaut. Wilfrid Hering ! son ancien élève de Halle ! Wilfrid Hering, dont il avait eu par Sosthène Rossignol des nouvelles se rapportant à la première année de la guerre, mais dont depuis il ne savait rien ! Il était donc prisonnier, blessé et interné, ce brave et sympathique Hering !... Certes, il le reverrait avec plaisir.

— Je préfère opérer par vous que par l'entremise d'un de nos courriers, dit M. Dupin. J'ai mes raisons pour cela. Et puisque vous connaissez déjà le premier-lieutenant Hering, c'est parfait.

Il le munit de nouvelles explications. Puis, on en vint à la question du passeport. Le passeport américain était exclu, car il eût fallu le faire viser à la chancellerie des États-Unis, où il valait mieux que le citoyen Sydney Morton ne se montrât pas. Le passeport danois était excellent pour aller en Suisse et en revenir ; mais il était inutilisable pour se rendre de Suisse en Allemagne, car pour le retour en France il ne devait porter aucune trace d'un voyage en Allemagne.

— Il vous faudra un sauf-conduit spécial que vous délivrera notre ministre à Berne, M. von Romberg.

Ne sachant combien de temps durerait son absence, Arendsen voulut, avant de partir, aller revoir Mme d'Arpajac. Depuis la fatale journée d'octobre, Harald n'avait pas remis le pied chez elle, à l'exception des quelques visites qu'il lui avait faites durant la semaine qui avait suivi son singulier accident. Une fois rassuré sur son

compte, il avait cessé de la voir, tant par prudence que par respect de sa douleur, ou par un étrange détachement de cette chair qu'il avait jadis si violemment aimée. Léopoldine elle-même s'était absentée. Elle était allée se remettre ou fuir son deuil dans quelque station ensoleillée du midi. Mais Arendsen savait par Martial qu'elle était revenue.

Lorsqu'il se présenta rue Juliette-Lamber, il fut surpris de trouver dans la loge une femme qu'il ne connaissait pas. C'était un grand chameau, aux mèches grises, aux dents jaunes, à la mine sombre. C'est elle qui succédait à la digne Mme Brun, renvoyée ainsi que Dora, car madame avait fait maison nette, dès son retour, ne voulant plus voir autour d'elle ceux qui lui rappelaient le passé, vivant avec cette seule domestique pour la servir et ne recevant que très peu de personnes.

— Annoncez Mr Sidney Morton, dit Arendsen.

— S'il vout plaît ?

La maritorne était dure d'oreilles, par-dessus le marché.

— Mr Sidney Morton, répéta plus haut le jeune homme.

Au bout de quelques minutes, il reçut la permission de monter. Il trouva Léopoldine dans son salon. Elle était en toilette de crêpe, très sobre et sans autre ornement que le diamant bleu de Mata-Hari qui luisait à son annulaire gauche. Sa beauté était intacte, sa coiffure plus blonde que jamais sur le haut col de grenadine noire ; mais les yeux trop brûlants dans le visage trop pâle décelaient la fièvre et la blessure intérieure.

Harald lui demanda des nouvelles de sa santé. Après un moment de conversation circonspecte, où elle fit effort pour sourire et se montrer imperturbable, elle dit :

— Venez la voir.

Elle le mena par la main dans sa chambre à coucher. Harald revit le grand lit rose et blanc, la pendule de Saxe, les glaces, le poignard malais à demi sorti de sa gaine de cuir pailletée d'argent.

— Voyez, elle est toujours là, fit Léopoldine d'une voix rauque, tandis que ses yeux aux reflets changeants se noyaient de larmes.

La fusillée de Vincennes était là, en effet, dans son cadre doré, le ventre nu entre le corset constellé de perles et la ceinture cabochonnée d'où tombait un voile rose ; elle était là, avec ses bracelets, ses pendeloques, son diadème d'argent, ses yeux sombres et son sourire énigmatique. Un énorme nœud de moire noire endeuillait un des angles supérieurs du tableau, recouvrant à moitié d'un de ses larges rubans l'épaule cuivrée de la danseuse.

— Je ne vis plus que pour la venger, prononça sourdement Léopoldine.

Un éclair fauve traversa ses prunelles et parut brûler ses larmes.

— Que voulez-vous faire ? demanda Harald. — Tout le mal que je pourrai à la France. — Vous lui en avez déjà fait assez. — Pas assez !... — Vous haïssez donc bien ce pays ? — Oui. — Pourquoi ? — Parce que je suis Allemande... et parce que... parce que...

D'un signe désespéré de la tête elle indiqua le portrait:

— Parce que je l'aimais.

— Et elle, interrogea Arendsen, pourquoi haïssait-elle la France ?... Elle n'était pourtant pas Allemande.

— Elle détestait la France parce que les Français se conduisaient avec elle comme des mufles. Jamais ils n'ont voulu reconnaître son génie. C'était une très grande artiste, et ils la traitaient comme une théâtreuse de quatrième ordre, une ballerine exotique, bonne à remplir un numéro de music-hall ou à figurer à titre de curiosité dans un spectacle oriental. Les Allemands, eux, l'appréciaient à sa valeur. Ses succès en Allemagne tenaient du triomphe. Elle avait à ses pieds des princes et les plus nobles officiers de la Garde, qui, s'ils étaient subjugués par sa beauté, ne l'étaient pas moins par son art. Quand elle dansait nue devant eux, ils l'adoraient comme une

idole, alors que ces saligauds de Français ne voyaient dans les incantations surnaturelles de son corps dévêtu qu'une exhibition de mauvais lieu.

L'âme nirvanique de la bayadère sacrée en était évidemment exaspérée.

Léopoldine lui donna bien d'autres détails sur Mata-Hari, car une fois lancée à travers les souvenirs qui se rattachaient à son amie, elle ne s'arrêtait plus. Elle lui parla de son orgueil souverain, de sa vanité vindicative, de son courage méprisant et de son astucieuse intelligence. Elle s'extasia sur ses manières d'ensorceler les hommes. Elle fit le compte de ceux qui s'étaient tués pour elle, sans essayer de supputer le nombre de ceux qu'elle avait fait tuer. Peu sensible elle-même à l'amour, malgré ses innombrables aventures et sa vie d'incroyables débauches, Mata-Hari n'avait jamais vraiment aimé que deux fois. L'une de ces passions avait été pour le duc de Brunswick, l'autre pour le beau capitaine russe Pierre Masloff. Léopoldine d'Arpajac ne se flattait même pas d'en avoir suscité une troisième, et elle ne se dissimulait pas que sa passion, à elle, n'avait pas été partagée. Le duc de Brunswick semblait avoir été particulièrement chéri ; c'est de lui surtout que la danseuse parlait dans sa prison. Hélas ! l'Allemand adoré s'était marié : il avait épousé la fille du Kaiser.

Quant à Mac-Leod, le mari, si elle aimait à porter son nom, se faisant appeler tantôt lady Mac-Leod, tantôt comtesse Mac-Leod, elle l'avait perdu de vue, et même de mémoire, depuis leur divorce déjà ancien. Mais il lui avait laissé un souvenir, dont elle avait toujours gardé la marque dans sa chair. Dans un accès de fureur érotique, aux Indes, le Mac-Leod lui avait abîmé les seins et avait dévoré un de ses mamelons. Aussi Mata-Hari ne montrait-elle jamais sa poitrine et portait-elle toujours un cache-seins, qui était de cuivre quand elle dansait nue et de soie quand elle était au lit.

Arendsen se rappela alors la scène de l'arrestation, à l'hôtel Alhambra, les deux femmes nues sur le lit, les nuances différentes de leurs corps, l'un blanc, l'autre ambré, et la tache rose que faisait la soie du cache-seins sur la gorge de Mata-Hari.

L'évocation de ce destin tragique et de ces délices passées fit de nouveau jaillir les pleurs de Léopoldine.

— Si vous m'aimez encore, sanglota-t-elle, vous m'aiderez à la venger.

Il la regarda anxieusement, puis éludant une réponse directe :

— D'autres devoirs m'incombent, dit-il gravement. Je vais partir pour l'Allemagne.

Elle le considéra à son tour.

— Ah ! fit-elle, on vous envoie là-bas ?

— Oui.

— Vous voyez bien, s'écria-t-elle, que nous servons toujours la même cause !...

— Certes, assura-t-il. En aviez-vous douté ?

— Un instant. Mais quelles sont vos raisons, à vous, qui n'êtes pas Allemand et qui, quand vous m'aimiez, me preniez pour une espionne française ?

— C'étaient, fit Arendsen, des raisons tout intellectuelles, des raisons d'homme, que les femmes ne peuvent comprendre.

— Soit, pourvu que vous restiez fidèle à l'Allemagne et que vous m'aidiez à me venger.

— Comment ?

— Il y a un homme, éclata-t-elle, que je déteste... que je déteste par-dessus tout !

Arendsen fut saisi d'un pressentiment :

— Le capitaine Eude Le Châtel ? fit-il.

— Vous l'avez deviné. C'est lui qui a fait condamner Marguerite. Il m'a refusé son témoignage, pour aller le porter contre elle devant le sinistre Bouchardon. C'est lui le principal artisan de cet affreux malheur.

— Mais non... mais non... vous exagérez... Vous vous faites des idées !... Il n'a dû jouer qu'un rôle très accessoire dans cette triste affaire...

— Je vous dis que c'est lui qui a son sang sur la conscience ! cria-t-elle avec son obstination de femme.

— Calmez-vous...

— Jamais !... J'aurai sa peau !...

— Léopoldine !...

Ses nerfs semblèrent se détendre. Elle tamponna ses yeux de son petit mouchoir de batiste. Puis elle dit, tandis qu'un sourire pervers découvrait ses dents :

— Il paraît que vous faites la cour à la fiancée de ce scélérat ? Enlevez-la-lui ! Vous m'en verrez ravie.

Très effrayé, Harald s'exclama :

— Ne faites pas de mal à Alyette !... je vous le défends!

— Soyez tranquille, mon cher. Ce n'est pas à elle que j'en veux. Quand revenez-vous ?

— Sitôt ma mission remplie.

— Je vous attendrai, fit-elle avec un plissement d'yeux ambigu.

Il lui baisa la main pour prendre congé.

— Bon voyage, Mr Sidney Morton !...

Son rire aigu crécella. Et pendant qu'elle l'accompagnait à la porte, elle roucoula encore entre ses dents de perles :

— J'aurai sa peau !... Mais auparavant, je lui arracherai le cœur !...

Arendsen sortit d'autant moins rassuré de cette entrevue que, connaissant de longue date l'esprit d'intrigue de Mme d'Arpajac, il lui semblait qu'il avait tout à craindre de la combinaison de cette astuce féminine avec la soif de vengeance dont elle avait fait montre devant lui. Non pas qu'il se jugeât directement menacé lui-même; mais l'allusion glissée par Léopoldine sur son penchant pour Alyette ne devait pas être sans rapport avec la sorte

de vengeance qu'elle méditait. Et si elle ne voulait rien faire avant son retour d'Allemagne, n'était-ce pas que lui-même était destiné à jouer un rôle dans la machination qu'elle ourdissait ? Troublé au plus haut point par ces perspectives de drame romanesque, il ne savait à quel parti se résoudre. Pour la première fois il voyait apparaître dans une lumière aveuglante la situation qu'il s'était complu jusqu'ici à laisser voilée sous les nuées du sentiment et l'obscure espérance que l'avenir arrangerait tout. Il aimait Alyette ; Alyette l'aimait ; Eude aimait Alyette; lui, aimait, respectait et admirait Eude. Et Mme d'Arpajac qui tombait là-dedans comme une Erinnye !...

Entre Alyette et lui il n'avait plus été question d'Eude. Leurs heures de musique se passaient à s'enivrer l'un de l'autre non moins que d'harmonie, dans l'oubli des contingences adverses de la vie. Ils s'entendaient pour ne plus penser aux risques de la destinée. Ils s'aimaient, sans presque se le dire. Il y avait cet immense secret entre eux. Ils le dérobaient jalousement à tous. Par quels yeux Léopoldine avait-elle pu le surprendre, sinon par ceux de Martial, qui, seul, venant parfois chercher son ami au quai Malaquais, pouvait avoir soupçonné la vérité ?

Une angoisse extrême le saisit à la pensée de ce que pourrait être un scandale tragique fomenté par la haine insidieuse de Léopoldine d'Arpajac.

Eude n'avait pas reparu depuis la terrible journée de juin où il avait eu son altercation avec son frère à propos des mutineries et où il avait subi l'assaut désespéré de Mme d'Arpajac. On ne l'avait pas même revu au nouvel an. Il écrivait régulièrement à sa mère et à sa fiancée des cartes courtes, sobres, militaires, où il réchauffait l'espoir et stimulait la résistance. Il ne parlait jamais des dangers qu'il courait, qui devaient être grands, car il ne quittait presque pas la zone de feu. Mme Le Châtel sou-

pirait, pleurait, et elle, qui n'était pas pieuse, en arrivait à aller mettre des cierges dans les églises.

Les imprécations de Mme d'Arpajac furent-elles plus fortes que les prières maternelles, bref, un beau jour ou plutôt un néfaste jour de février, une nouvelle atterrante s'abattait rue du Bac. Pris dans l'explosion d'un projectile lourd, le capitaine avait été relevé grièvement blessé, transporté dans une ambulance divisionnaire, puis de là dans un hôpital d'évacuation de la zone des étapes.

Quelques jours plus tard, Arendsen recevait la lettre suivante :

Paris, le 9 février 1918.

Harald,

Nous partons ce soir, Mme Le Châtel et moi, pour Château-Thierry, où notre pauvre Eude a été amené, en attendant d'être transféré, comme nous l'espérons, à Paris, au Val-de-Grâce. Sa principale blessure est une blessure à la face. Ses jours ne paraissent heureusement pas en danger, mais sa guérison nécessitera un traitement très long, et il en restera peut-être défiguré pour la vie. Les yeux sont saufs. Pour moi, j'ai le cœur plein de larmes. Je ne puis plus penser à autre chose qu'à lui. Comment ai-je osé être heureuse, pendant qu'il se battait pour la France ? C'est un héros. Son sacrifice commande le mien. Oubliez-moi. Je suis sa fiancée et je serai sa femme.

Adieu, Harald. Je vous aurai bien aimé.

ALYETTE.

Bouleversé, Arendsen relut maintes fois cette lettre. L'écriture en était tremblée et des taches de larmes imbibaient le papier. Il se mit à pleurer lui-même. Mais dans ses pleurs, à lui, brillait un rayonnement de joie. A travers son chagrin, Alyette ne lui avouait-elle pas qu'elle l'aimait ? Elle ne le lui avait jamais dit. Elle le lui écrivait. Cette lettre d'adieu était en même temps une lettre d'amour.

Il se confirma qu'Eude allait être hospitalisé au Val-de-Grâce, dont les services chirurgicaux s'étaient fait une spécialité des blessures à la face. Ce fut Martial qui vint,

rue Royer-Collard, en informer son ami. Le défaitiste paraissait de fort méchante humeur :

— La vie va devenir impossible, bougonnait-il. Je vois déjà qu'on ne va plus parler que d'Eude, chez ma mère. Il n'y en aura que pour lui. Plus un moment de tranquillité ! Sitôt qu'il sera capable de cheminer, on ne manquera pas de voir reparaître rue du Bac le glorieux blessé. N'ai-je pas juré que, tant que durerait cette sale guerre, je ne m'y retrouverais pas en même temps que lui? — Que voulez-vous que j'y fasse ? dit Arendsen. — Vous êtes sur le point, m'avez-vous dit, de vous rendre en Suisse ?— C'est exact. Je compte partir après-demain. — Vous y demeurerez sans doute un certain temps ? — C'est probable. — Eh bien, rendez-moi un service. — Lequel ? — Laissez-moi pendant votre absence la disposition de votre petit appartement, que je puisse m'y retirer à l'occasion pour y travailler en paix, y coucher même, s'il le faut. — Bien volontiers. Je donnerai des ordres en conséquence à Mme Bardeau. — Je vous en suis très reconnaissant. Vraiment, je commence à en avoir plus qu'assez ! Je ne veux pas m'entendre davantage corner les oreilles avec ce bâfreur de Boches !...

Cette complaisance ne dérangeait aucunement les dispositions d'Arendsen, qui entendait bien ne rien laisser traîner chez lui qui fût de nature à le compromettre. Toujours très prudent, l'éventualité d'une perquisition l'avait d'ailleurs poussé à ne conserver à son domicile que le moins de papiers possible. Encore en avait-il détruit une partie lors de la constitution du ministère Clemenceau. Les plus importants, ceux dont il ne pouvait se démunir, il les avait déposés dans un coffre-fort de la Banque Suisse et Française. Il employa sa dernière journée à brûler le reste. Il vida ses classeurs, ses cartons, ses casiers, jetant au feu tout ce qui s'y trouvait encore et jusqu'aux photographies qu'il avait de Mme d'Arpajac, sauf une qu'il serra dans son portefeuille. Il ne garda que

les fiches relatives à ses travaux d'érudition, ses souvenirs de famille et la lettre d'Alyette. Il rassembla ces papiers dans un tiroir de son bureau, dont il mit la clef dans sa poche après l'avoir fermé à double tour.

Quant aux livres, ils n'avaient pas d'importance. C'étaient, pour la plupart, outre quelques volumes d'étude, des ouvrages sur les origines de la guerre, sur les péripéties du conflit, sur la civilisation française ou sur les excès du pangermanisme, ceux mêmes qui avaient contribué à décider son évolution et à asseoir ses nouvelles idées. En les époussetant et en les rangeant sur les rayons de sa bibliothèque, il ne put s'empêcher de rire à la pensée de la grimace que ferait Martial en en inventoriant les titres.

Et le 16 février, son terme acquitté pour deux mois, son passeport danois en règle, une valise à la main, Harald Arendsen prenait, mélancolique et soucieux, le chemin de la gare de Lyon.

XIV

Berne, ses arcades, ses terrasses, ses ponts, la tour de sa cathédrale, ses fontaines polychromes, son horloge à jacquemart, ses ferronneries, ses fenêtres à coussins rouges, ses pains d'épices et sa fosse aux ours. La ville était toujours tourbillonnante de son remous cosmopolite d'agents secrets, de diplomates, de publicistes, de spéculateurs, de courtiers, de filles et d'espions. Les uniformes helvétiques et les képis à pompons continuaient à y jeter leurs notes simili-guerrières. Mais l'on n'y rencontrait guère d'uniformes étrangers, Berne étant le seul lieu de la Suisse qui n'hébergeât pas de prisonniers de guerre; les officiers du service des Internés y circulaient en civil, et c'est tout au plus si l'on apercevait de loin en loin le calot gris d'un planton allemand, suivi de regards sympathiques, ou le bonnet de police bleu pâle d'une ordon-

nance française ameutant à ses trousses une troupe de gamins bernois grossiers et insulteurs.

Son appartement de la Junkerngasse étant occupé par un des nombreux bureaux de la propagande allemande, Arendsen descendit à l'hôtel Bellevue. Il y retrouva le même éblouissant manège de monocles, d'épaules, d'éventails, les mêmes coins réservés dans les salles à manger aux mêmes légations, le même amour ailé chevauchant son centaure de marbre, au milieu des habits, des smokings et des robes décolletées, sous les flonflons internationaux du même orchestre délirant; il y revit le général Wille, toujours plus mafflu, jouant sa même partie de jass à côté de son même flacon de cognac ; il y revit aussi, dans le grand salon, la table où il avait pris le café avec Mme d'Arpajac, où l'attaché français avait déchiffré les lettres M. H. à l'intérieur de la bague au diamant bleu et où Léopoldine lui avait promis qu'elle serait à lui à Paris.

Il reprit, comme un an et demi auparavant, le chemin de la légation d'Allemagne. Mais à la réception que lui fit le baron von Romberg, il comprit qu'il y avait maintenant pour lui quelque chose de changé et qu'il était devenu une manière de personnage. Le ministre le félicita chaudement de son intelligente activité. Grâce à Dieu, tout avait mieux marché qu'on n'eût osé l'espérer. L'offensive morale avait eu des résultats dont on ne pouvait que se louer. Si elle n'avait pas réussi à juguler tout esprit d'initiative sur le front occidental, elle en avait du moins brisé et paralysé les plus dangereuses manifestations. Cette année 1917, qui aurait pu être fatale pour l'Allemagne, la laissait debout, prête à engager avec ses forces reconstituées, et accrues de celles que lui valait l'effondrement de la Russie, la partie décisive de 1918.

— C'est quelque chose cela, mon cher monsieur ! s'écriait le baron.

Arendsen écoutait ces éloges et ces pronostics avec un

singulier sentiment de malaise, et il eut besoin de tout son sang-froid pour qu'il n'en transparût rien sur son visage. Le ministre l'invita à dîner. Il avait pris connaissance de ses rapports sur Caillaux, qu'il avait eus sans doute à transmettre, et il l'interrogea longuement à ce sujet. Il lui confia même qu'il aurait bien voulu faire venir Caillaux en Suisse. Mais toutes les tentatives dans ce sens avaient échoué. Cette conversation avec le baron von Romberg fut, pour Arendsen, comme une sorte de répétition générale de ce qu'il aurait à dire au Grand Quartier.

Ses devoirs remplis auprès du ministre d'Allemagne, il alla passer deux jours à Zurich. Autant Berne était le foyer des intrigues de tous les pays, autant Zurich était le siège de l'action presque exclusive de l'Allemagne. Les Allemands y dominaient, y étaient les maîtres, y encombraient les rues, les quais, les brasseries, les restaurants et les hôtels. On ne voyait qu'eux, on n'entendait qu'eux. Tant civils que militaires, ils remplissaient la ville de leur tumulte insolent, de leurs trognes enluminées, de leurs accoutrements balourds ou de leurs uniformes défraîchis. De luxueuses Mercédès sillonnaient les grandes artères, chargées de personnages importants. N'eût été le lac, la Limmat et les pavillons suisses qui flottaient aux drisses des palaces, on se fût cru à Francfort ou à Dresde.

Arendsen n'eut pas de peine à dénicher celui qu'il venait voir, son ancien élève de Halle, le premier-lieutenant Wilfrid Hering. La surprise de celui-ci fut joyeuse. Ils passèrent une journée ensemble. Harald retrouvait un Wilfrid Hering bien différent de celui qu'il avait connu, plus mâle, plus rude, mais surtout considérablement détérioré. Traînant la jambe entre deux cannes, déjeté, gauchi et tortu, ce n'était plus le bel étudiant d'autrefois, manieur de rapière et buveur de cruchons ; son visage, couturé et rapiécé, se sillonnait de deux larges cicatrices, venant hideusement compléter sa balafre de duelliste,

et son bras gauche, flottant dans la manche trop large, agitait au bout d'un poignet gainé de cuir une main amputée de moitié. L'interné lui conta ses aventures, son départ de Magdebourg, sa campagne en Belgique et en France avec l'armée von Kluck, sa participation à la bataille de la Marne, sa blessure pendant la retraite, son séjour au lazaret d'Aix-la-Chapelle, puis sa seconde campagne en 1916 avec le IIIe corps sur le front de la Meuse, ses souvenirs de secrétaire-sténographe à l'État-major du Kronprinz, sa présence dans la région de Douaumont au moment de la bataille d'octobre et de la reprise du fort par les Français, l'effroyable massacre d'Haudromont et de la tranchée Krupp où il avait failli perdre la vie, enfin son entrée à Verdun comme prisonnier de guerre.

Arendsen se trouvait déjà au courant de la première partie de cette histoire par les récits de Sosthène Rossignol.

— Comment, vous connaissez cet hurluberlu de Rossignol ? s'écria Hering étonné.

Ce fut alors le tour d'Arendsen d'informer le jeune officier de ce qui lui était survenu, à lui, depuis Halle. Il le fit avec discrétion, mais sans cacher naturellement à son compagnon les services qu'il rendait à l'Allemagne à Paris, ni les relations qu'il entretenait avec le haut personnel de l'espionnage et de la propagande germaniques. Mis en confiance, Hering ne tarda pas à se déboutonner. De la propagande, il en était, lui aussi. Interné en Suisse, après avoir été soigné pendant trois mois, et fort bien, ma foi, dans les hôpitaux français, échappé définitivement à l'enfer de la guerre, il en était sorti avec des sentiments bien différents de ceux avec lesquels il y était entré, des opinions très changées, presque socialistes, assez semblables, en somme, à celles qu'il avait froidement inculquées jadis à Sosthène Rossignol. Il était devenu pacifiste, antimilitariste, internationaliste. Mais

à la différence de cet absurde Rossignol, son défaitisme ne s'appliquait pas en premier lieu à son pays. Il était défaitiste, oui, mais pour tout l'univers. Les autres pays, tous plus convaincus d'impérialisme les uns que les autres, devaient en tout cas passer les premiers. Attaquée par un monde d'ennemis, l'Allemagne, dont l'esprit de paix et le bon droit ne faisaient pas de doute, devait être la dernière à désarmer.

Imbu de ses nouvelles idées, Wilfrid Hering, tout en poursuivant sa convalescence, s'était mis à fréquenter les milieux révolutionnaires de Zurich, et en particulier les réfugiés russes, dont cette ville, qui lui avait été assignée comme lieu d'internement, était le séjour favori. Il y avait fait la connaissance de Lénine et des principaux représentants de la Social-démocratie moscovite. Il s'était instruit de leurs théories et nourri de leurs doctrines. Comme eux, il ne songeait qu'à la mort du tsarisme, puis du gouvernement bourgeois ou simili-bourgeois qui s'était installé sur ses ruines. Comme eux, il voulait la fin de la guerre, par la débâcle de l'armée russe. Aussi, quand, peu après la révolution de mars, il avait reçu la visite d'un émissaire de la légation allemande venant l'engager à pousser les bolchéviks à accepter le concours de l'Allemagne pour rentrer en Russie, avait-il abondé dans ces vues. Il avait été un des organisateurs du départ de Lénine et de ses acolytes par le train plombé mis à leur disposition par l'Allemagne, et il s'en félicitait grandement. Quelle œuvre ces rapatriés avaient accomplie ! Ils étaient maintenant les maîtres de la Russie et, grâce à eux, le front russe n'existait plus.

Arendsen écoutait bouche bée. Cela lui découvrait des horizons. Il s'apercevait que le travail opéré en Suisse avait été plus important peut-être que celui qui s'était effectué en France. C'était le moment de parler de la mission dont l'avait chargé M. Dupin.

— Excellente idée ! approuva Wilfrid Hering. Oui, il

doit y avoir à Paris un certain nombre de Russes qu'il y aurait lieu d'aider à regagner leur pays. Je m'en informerai auprès de mes Russes d'ici. Car vous devez bien penser que les bolchéviks, dont le but est la révolution sociale dans le monde entier, n'ont pas manqué d'installer un office de propagande à Zurich.

— Aux frais de l'Allemagne ?

— A nos frais pour commencer ; aux leurs maintenant. Ils regorgent d'or, mon cher : vous comprenez, ils ont tout celui des bourgeois.

Puis, pour prévenir une interprétation défavorable dans l'esprit de son ancien maître, il se hâta d'ajouter :

— Oh ! moi, vous savez, je travaille pour ma propre satisfaction. Ma famille est riche, très riche, et elle m'envoie tout ce dont j'ai besoin.

Il exhiba un portefeuille bourré de banknotes. Oui, sa famille se montrait très bien pour lui. Ils étaient tous venus le voir en bande, l'été dernier, son père, sa mère, ses deux sœurs et jusqu'à sa fiancée, Fræulein Dorothea von Treutlingen. Celle-ci avait versé des larmes abondantes en le retrouvant si abîmé, mais elle avait juré qu'elle l'aimait toujours et que rien ne l'empêcherait de l'épouser.

Une fois lancé sur la voie des confidences, Wilfrid Hering devenait intarissable. Il revint avec de grands détails sur son séjour à Stenay, au Quartier général du Kronprinz, pendant les opérations contre Verdun. L'interné ne paraissait pas avoir gardé un bon souvenir de cette période de sa vie militaire. Il déblatérait fortement contre cette petite cour guerrière, où il n'avait rencontré, disait-il, qu'un seul Allemand à peu près propre, un certain baron von Werthau, l'un des aides de camp de Son Altesse Impériale. Quant au Kronprinz, il en faisait une sorte de polisson, dénué de toute aptitude politique comme de tout talent militaire, qui ne s'occupait qu'à monter ses chevaux, jouer au tennis et courir les femmes,

avec une gloriole de professionnel des sports et une impudeur de Don Juan de bas étage. Ce qui rendait Hering si amer, c'était probablement l'issue malheureuse d'une liaison d'amour qu'il avait eue avec une jeune Française, une actrice parisienne que la guerre avait surprise dans ces parages. Le prince avait voulu lui prendre sa maîtresse. L'aventure avait fort mal fini, de par l'intervention brutale et inexpliquée de la police, et Wilfrid Hering pleurait toujours celle qu'il paraissait avoir passionnément aimée et dont il ignorait le sort.

— Puisque vous allez en Allemagne, termina-t-il, vous devriez bien essayer de savoir ce qu'est devenue Juliette Rossignol.

Ce nom ne manqua pas de rappeler à Arendsen ce que lui avait dit déjà sur cette jeune personne le poète Sosthène Rossignol, dont elle était la cousine. Il admira une fois de plus le hasard, ce grand dispensateur des rencontres curieuses et des conjonctures singulières. Puis il mit Hering au courant des démarches infructueuses qui avaient été tentées au sujet de l'artiste disparue, tant par Sosthène Rossignol lui-même que par l'administration de la Comédie-Française.

— Vous serez peut-être plus heureux, soupira Hering. Au Grand Quartier, où vous vous rendez, vous pourrez, je l'espère, apprendre quelque chose ou recueillir une indication qui nous permettrait de reprendre les recherches.

Ils se quittèrent dans les meilleurs termes. Arendsen lui promit de s'occuper de Juliette Rossignol et de venir le revoir lorsqu'il repasserait par la Suisse pour rentrer en France.

De retour à Berne, il apprit que son départ était retardé. Le Grand Quartier général quittait Kreuznach pour se transporter à Spa, en Belgique.

Ce ne fut que le 4 mars qu'il reçut enfin l'ordre de par-

tir. Il était porteur d'un passeport diplomatique allemand dont l'avait muni le baron von Romberg. De Bâle il gagna Strasbourg, Metz, puis la Belgique par les lignes du Luxembourg.

Une vive émotion s'empara de lui à se retrouver en Allemagne. Dans quel esprit il l'avait quittée et avec quels sentiments il y rentrait ! Mais il n'eut pas le loisir de pousser bien loin cette psychanalyse, tant le spectacle de ce qui s'offrait à ses yeux durant cet interminable trajet s'empara de son attention. Il fut vite frappé du mouvement extraordinaire qui régnait sur les voies. A toutes les stations de croisement, à toutes les bifurcations, on s'arrêtait longuement pour laisser le passage à d'innombrables trains bondés de troupes, boursouflés de canons, de matériel et d'approvisionnements. Tous ces convois, pareillement chargés, venaient de l'est. Ceux qui provenaient de l'ouest charriaient des produits agricoles ou forestiers, du minerai ou de misérables populations évacuées. Les trains de soldats étaient pleins de cris, de chants, de grosse liesse. Des wagons portaient, comme en 1914, des inscriptions à la craie : *Nach Paris !* ou :

Wir haben g'seh'n wie Wodka schmeckt,
Jetzt wird's geprüft d' franzœs'sche Seckt!

Par les propos de ses voisins de compartiment, tous des officiers, Arendsen apprit que c'étaient des troupes qui revenaient de Russie et que l'on transférait sur le front occidental. Il en passait ainsi depuis deux mois. A Metz, une énorme animation remplissait la gare, toute pavoisée de drapeaux. On s'arrachait les derniers journaux parus. Le traité de Brest-Litowsk venait d'être signé. Cet événement, que l'on escomptait depuis plusieurs semaines, rappela avec force à Arendsen la conversation qu'il avait eue, peu de jours auparavant, à Zurich, avec Wilfrid Hering. Ainsi, ce qui avait échoué en France avait merveilleusement réussi en Russie. Le défaitisme, qui

avait pu se flatter un instant de désagréger l'âme française, s'était montré tout puissant dans son action dissolvante sur l'âme russe. Trotsky, l'homme de la Rotonde, sans se préoccuper de l'ennemi, qui pour lui n'existait pas, avait, de cette même griffe crochue qui avait lancé l'exorcisme contre le drapeau, signé l'ordre de la démobilisation complète. La lourde épée du général Hoffmann n'avait plus eu dès lors qu'à retomber de tout son poids dans la balance de la paix, avec un cynique et brutal *Væ victis!* Une immense jubilation remplissait toute l'Allemagne.

A Thionville, où s'embranchait la grande ligne de rocade du front, le train fut immobilisé pendant plusieurs heures. Il en fut de même à Luxembourg, où passaient les convois venant de Trèves et de Coblence. C'était le formidable débondement d'un cataclysme, le torrentiel écoulement d'une crue de lave grise glissant intarissablement vers la France. L'Allemagne, redevenue innombrable, déversait sur l'ouest les flots grondants de ses armées de l'est, que ne retenaient plus les digues effondrées de la Russie. A ce spectacle terrifiant, Arendsen se sentit saisi d'angoisse.

Au bout d'une quarantaine d'heures de voyage, il débarquait à Spa, moulu physiquement et très déprimé moralement. Il descendit à l'hôtel de Flandre. Le lendemain, il alla se mettre aux ordres du colonel von Haeften. Le Grand Quartier était encore en pleine installation ; aussi le chef de la propagande ne retint-il Arendsen que peu de minutes, le priant de se tenir à sa disposition durant quelques jours et d'attendre le moment où il le ferait appeler. Il n'y avait plus qu'à se promener et qu'à tuer le temps le moins désagréablement possible, dans cette petite ville balnéaire où Arendsen pensait ne connaître absolument personne.

Sous son aspect d'hiver, dépouillée de son décor de feuillages et de fleurs, l'élégante station n'offrait pas le

charme enchanteur que se plaisaient à lui reconnaître ses pacifiques visiteurs estivaux d'avant guerre. Ses avenues et ses promenades n'étaient point parsemées de baigneurs en costumes de flanelle et de jolies femmes en toilettes claires. Une animation toute militaire y exhibait ses uniformes de drap gris et y faisait sonner ses éperons. Au lieu du placide défilé des buveurs d'eau au Pouhon de Pierre le Grand, c'était le pas botté des relèves ou le galop brutal des estafettes, et à la place des violons cajoleurs d'un orchestre de casino, c'étaient le rauque appel des cornets ou les rudes éclats d'une musique de régiment. Des sentinelles veillaient à toutes les portes et des policiers rôdaient, l'œil soupçonneux, le long de toutes les rues.

Tout en effectuant le classique tour des fontaines ou en faisant l'ascension de la montagne d'Annette et Lubin, non sans avoir à produire son passeport, en cours de promenade, à de multiples factionnaires, Arendsen réfléchissait aux circonstances qui l'avaient amené dans cette localité de Belgique et à la conduite qu'il aurait à y tenir. Sa brève entrevue avec le colonnel von Haeften ne lui avait donné que peu d'indications à cet égard. Il savait qu'on l'interrogerait sur le compte de Caillaux et il présumait, par les questions que lui avait déjà posées le baron von Romberg, quelle sorte de renseignements on attendait de lui. Ces renseignements, il ne voyait pas le moyen de ne pas les fournir, D'ailleurs, pour décidé qu'il fût à ne rien dire qui pût porter tort à la France, il ne pensait pas que les précisions qu'il pourrait être invité à donner fussent de nature à causer un préjudice quelconque aux pays de l'Entente. Quelque fond en effet que l'Allemagne crût pouvoir faire sur le politicien français incarcéré par Clemenceau, ce qu'il dirait ne changerait pas un iota à la suite imprévisible des événements, ni ne créerait une chance de plus aux Allemands de gagner la guerre. Que si, par contre, on le questionnait sur

d'autres points ou qu'on voulût le pousser où il ne voulait pas aller, il se renfermerait dans une prudente réserve, se déroberait, mentirait au besoin, ou même, si les circonstances s'y prêtaient, donnerait le change, par de fausses indications, de manière à rendre service à la cause française. Tel fut le résultat de ses longues méditations, tandis que son pas distrait foulait les aiguilles de sapins des chemins escarpés, contournait les rives agrestes du lac de Warfaaz ou longeait le torrent rocheux de la promenade Meyerbeer.

L'hôtel de Flandre, où il logeait et où il prenait ses repas, était habité par une foule d'officiers et de fonctionnaires impériaux. Perdu dans cette brillante cohue, Arendsen ne parlait à personne ou n'échangeait avec ses voisins de table que des propos de bienséance. Il n'en écoutait que plus attentivement ce qui se disait autour de lui. Il apprit ainsi que tous les grands chefs allemands se trouvaient présentement à Spa. On avait réquisitionné pour eux les plus belles demeures des environs. Hindenburg occupait la propriété de Sous-Bois ; Ludendorff était installé à Hill Cottage ; le chancelier de l'Empire, comte von Hertling, avait pris possession du château de Warfaaz. Quant à l'Empereur, qui venait d'arriver, il avait jeté son dévolu sur la splendide résidence de la Fraineuse.

Mais plus que cette chronique de cour ou d'état-major, ce qui l'intéressait et ce qu'il cherchait surtout à surprendre, c'était ce qui se racontait sur la guerre. Les bruits qui lui parvenaient le bouleversaient. Il se confirmait qu'une puissante offensive était imminente, toutes forces réunies, pour disloquer le front franco-anglais par un coup foudroyant et brusquer la décision avant l'entrée en ligne des renforts américains. L'assurance de ceux qui évoquaient ces riches possibilités frappait sinistrement Arendsen. L'issue de cette formidable opération semblait ne faire de doute pour personne. La confiance était absolue et l'impatience générale. Cette fois, on irait à Paris,

on rejetterait les Anglais à la mer, on détruirait les armées françaises, on camperait sur la Loire, on balaierait tout jusqu'aux Pyrénées. La France ne serait plus qu'une vaste Belgique.

Un jour qu'une conversation de ce genre s'élevait bruyamment d'une table voisine et qu'un gros major de cavalerie, verre en main, buvait à l'entrée prochaine du Kronprinz allemand dans la capitale française, une voix au timbre clair et quelque peu narquois repartit :

— Dieu vous entende ! Il y a longtemps que notre bien-aimé Willy attend cette occasion de monter sur son plus beau cheval pour s'offrir le plaisir d'une brillante parade !

Celui qui venait de lancer cette irrespectueuse boutade était un élégant capitaine des hussards de la Garde, à la physionomie jeune et distinguée, au sourire plein de charme et de spirituelle raillerie. Arendsen s'informa de ce personnage. On lui nomma le baron von Werthau.

— Le baron von Werthau ? fit-il, se rappelant aussitôt que Wilfrid Hering lui avait parlé de cet officier, le baron von Werthau qui était, il y a deux ans, aide de camp de son Altesse Impériale le Kronprinz ?

— Et qui l'est toujours, lui répondit-on. Le baron von Werthau représente ici Son Altesse Impériale.

Au fumoir, à l'heure du café, Arendsen tenta d'aborder le fringant aide de camp. Il se présenta à lui, en s'autorisant du premier-lieutenant Wilfrid Hering et du baron von Romberg, puis, après l'échange de quelques propos de politesse, il s'arrangea pour lui mettre sous les yeux le passeport diplomatique que lui avait signé le ministre d'Allemagne.

Le baron von Werthau fut très aimable et invita Arendsen à prendre place à sa table.

— Outre les eaux, dont je ne bois pas, dit-il, on trouve ici une excellente liqueur, dont vous allez goûter.

Il fit venir une boîte de havanes et un flacon d'élixir de Spa.

— Et comment va cet excellent Wilfrid Hering ?... Depuis qu'il s'est fait opportunément cueillir dans l'affaire de Douaumont, je me demandais ce qu'il était devenu...

— Pourquoi opportunément ?

— Parce qu'il aurait fini par faire quelque bêtise.

Arendsen crut comprendre que c'était là une allusion à l'aventure de Hering avec son actrice française et, tout en donnant des détails sur sa visite à Zurich, il laissa tomber dans la conversation le nom de Juliette Rossignol.

Un sourire passa sur les lèvres du baron von Werthau ; mais jugeant sans doute que le lieu manquait de discrétion :

— Il y a trop de fumée ici, dit-il. Nous reviendrons sur cela plus tard.

Le lendemain, Arendsen l'ayant rencontré sous les ormes de la promenade de Sept-Heures, ils purent causer plus à l'aise.

— Oui, fit von Werthau, cette Juliette Rossignol avait failli le perdre. Que vous a-t-il raconté de cette histoire ?

Arendsen lui redit tout ce que Hering lui avait appris sur son séjour à Stenay.

— Ainsi, le nigaud continue encore à ignorer la vraie raison de l'arrestation de Juliette Rossignol ?

— Quelle est-elle donc ?

— Il n'y a plus à en faire mystère, maintenant. Sachez, mon cher monsieur, que cette charmante petite Française avait tout simplement conçu le projet de tuer le Kronprinz.

— Et qu'est-elle devenue ? questionna Arendsen, se souvenant de la promesse qu'il avait faite à Hering.

— Là, cher monsieur, vous m'en demandez trop. Je n'ai jamais réussi à l'apprendre. Il n'y a que deux personnes au monde qui pourraient vous renseigner : le directeur de la police secrète Bauer et l'inspecteur Klein, attaché à la personne du Kronprinz. Mais pour cela il vous faudrait aller à Charleville, et je doute que ces deux

personnages parlent. Quant à Son Altesse Impériale, elle ne sait rien et n'a jamais cherché à rien savoir, ayant complètement oublié cette histoire, qui ne fut qu'une des *mille* aventures amoureuses de notre sympathique Don Juanet. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il l'a échappé belle et qu'il doit une fière chandelle à la providence, ou plutôt à sa police.

Ce point réglé, le baron, qui s'amusait à ces souvenirs, posa de nouvelles questions sur l'interné de Zurich, paraissant s'intéresser vivement aux idées subversives rapportées par Hering de son passage à travers l'enfer de Verdun et aux rapports qu'il avait noués avec les bolchéviks.

— Le pauvre garçon a bien mal tourné ! résuma-t-il. Mais s'il se doute du service qu'il nous a rendu, il peut tout de même être fier de ce qu'il a fait. C'est peut-être en partie grâce à lui que nous n'avons plus d'ennemis à l'est et que nous pouvons ramener nos armées de Russie pour le choc suprême.

Ce fut à Arendsen d'interroger. Mis sans doute en confiance par la caution de von Romberg, l'aide de camp, qui prenait apparemment Arendsen pour un Allemand, se montra assez prolixe de confidences sur la grande offensive. Ludendorff était sûr du succès. Ce serait un coup de bélier formidable, suivi d'une ruée à laquelle rien ne serait capable de résister. Anglais, Français et ces Iroquois d'Américains seraient submergés comme sous une trombe d'acier, de feu et de gaz pestilentiels. Les cataractes du ciel germanique allaient fondre sur le sol latin et noyer la malheureuse terre de France sous le déluge ardent du plus terrifiant des cataclysmes. Puis von Werthau parla de la guerre, de ses origines, donna des détails sur les dessous politiques de l'invraisemblable entreprise, laissa échapper certaines révélations sur les mystérieuses réunions de Potsdam. L'Allemagne avait assumé, certes, de grandioses responsabilités, mais le triomphe légitimait tout.

Le baron s'exprimait sur un ton mi-sérieux, mi-sarcastique, et il était difficile de doser la part d'ironie que recélaient ses paroles.

— Vous qui venez de Paris, fit-il, comment pensez-vous que les Français supporteront le coup que s'apprêtent à leur porter nos Dioscures ?

Harald hésita, puis se décida à répondre :

— Courageusement.

— Cela ne m'étonne pas. Ce sont de braves gens. Mais pour ce qui nous concerne, nous autres Allemands, je vous avoue que je ne suis pas sans quelque inquiétude. En quarante ans nous n'avons pas encore pu digérer l'Alsace-Lorraine : quand le tiers de la France sera réduit à l'état de Reichsland, je me demande si nous n'allons pas en crever d'indigestion !...

Deux jours plus tard, Arendsen recevait du colonel von Haeften une convocation au Grand Quartier pour le lendemain matin à dix heures.

Le Grand Quartier Général occupait le plus bel hôtel de Spa, l'Hôtel Britannique, rue de la Sauvenière. C'était une grande bâtisse en briques blanches et chaînes de pierre grise, à quatre étages à l'américaine munis d'épais bow-windows carrés. Un superbe parc et un vaste garage attenaient à l'immeuble. Dans le hall tout blanc où il pénétra, et où une ordonnance qui l'avait reçu le pria d'attendre, Arendsen s'intéressa quelques minutes aux évolutions des officiers d'état-major, des secrétaires et des dames dactylographes entre les colonnes de stuc et les caisses de palmiers. Puis, d'une rotonde vitrée qui donnait sur le parc, son regard se porta sur les groupes d'uniformes qui circulaient à petits pas entre les pelouses, enveloppés par la fumée de leurs cigares.

Tout à coup il tressaillit. Il venait d'apercevoir, causant sous un bosquet d'arbres, deux hommes en long manteau gris et à la poitrine chamarrée de décorations. L'un

était de stature moyenne, d'une minceur un peu empâtée, le bras gauche légèrement atrophié pendant inerte sur le côté, tandis que le droit gesticulait activement ; une moustache grisonnante aux pointes coupées soulignait le nez droit et frappait les joues ridées. L'autre était une sorte de géant massif, à la carrure énorme, à la tête grossière rudement charpentée comme dans un bloc de bois à peine équarri, où, sous un nez aux larges cartilages, une paire de formidables moustaches de croquemitaine relevait jusqu'au milieu des bajoues ses pointes épaisses. Arendsen crut reconnaître en ces deux personnages l'Empereur et le feldmaréchal von Hindenburg.

Il fut tiré de sa contemplation par le retour de l'ordonnance, qui l'invitait à le suivre. Il fut introduit dans un petit salon aux murs crème, au tapis jaune, orné d'un meuble-bibliothèque et d'une cheminée de marbre, que surmontait une haute glace avec un panneau peint représentant des enfants, des fleurs et des colombes. Derrière une table de porphyre qui occupait le milieu de la pièce, se tenait le colonel von Haeften. Il était en compagnie d'un général au torse imposant, à la figure pleine, autoritaire et dure, barrée d'une moustache forte et courte, entre une mâchoire de dogue et un gros œil à monocle.

— Ne vous troublez pas, monsieur, fit le colonel von Haeften. Monsieur le premier quartier-maître général a désiré assister à notre entretien. Je crois même que Son Excellence se propose de vous interroger Elle-même. C'est la meilleure preuve de l'attention avec laquelle a été suivie votre mission et le témoignage le plus flatteur qui puisse vous être rendu de la satisfaction qui a été ressentie à vous l'avoir vu remplir avec une intelligence digne de toutes les félicitations.

Arendsen s'inclina et répondit :

— Je suis à la disposition de Son Excellence.

Après avoir promené un instant sur lui son monocle

scrutateur, Ludendorff commença d'une voix lente et martelée :

— Nous avons en mains de vous, monsieur, des rapports de caractère politique qui présentent de l'intérêt... un réel intérêt... Je voudrais en causer un peu avec vous, tout à fait sans cérémonie, et vous demander à leur sujet quelques éclaircissements.

Le monocle s'assura de l'acquiescement d'Arendsen. Puis le premier quartier-maître général continua :

— La situation, il est vrai, est en train de changer considérablement. Nous ne sommes plus en 1917, mais en 1918... Nous n'avons peut-être plus à avoir pour un homme comme Caillaux les ménagements qu'il semblait utile de conserver antérieurement. La force va l'emporter. Ce qui pouvait, jusqu'il y a quelques semaines encore, être remis aux négociations des diplomates va être tranché victorieusement par l'épée. Dans ces conditions, nous n'avons vraiment plus à nous préoccuper de personne. L'heure venue, nous n'aurons qu'à imposer notre ultimatum, dont nous aurons fixé nous-mêmes les termes. Mais enfin, il faudra bien qu'il se trouve devant nous un gouvernement pour accepter nos conditions. Ce gouvernement, quel sera-t-il ? Sera-ce le gouvernement actuel ? Qu'en pensez-vous? Telle est la première question que je vous pose.

Arendsen réfléchit une longue minute, puis répondit posément :

— Excellence, l'histoire nous apprend que les Français ne conservent jamais leurs gouvernements dans la défaite. Ils les renversent. Au cas du désastre que vous présagez...

— Que je considère comme certain, sourit Ludendorff.

—... ils seront d'autant plus portés à traîner Clemenceau aux gémonies, que celui-ci leur apparaîtra comme l'homme qui aura voulu pousser la guerre jusqu'au bout et qui se sera opposé avec le plus d'énergie à ce que la

France traitât au moment où la paix n'aurait pas été désespérée.

Ludendorff hocha la tête en signe d'assentiment.

— Caillaux, reprit Arendsen, a un fort parti dans le pays et au parlement. Intimidé actuellement par Clemenceau, ce parti se terre. Mais il deviendra très puissant avec la défaite. Il ira tirer triomphalement Caillaux de sa prison et l'imposera au pays. Il le fera d'autant plus aisément que Caillaux représentera alors, aux yeux de l'opinion, tout à la fois l'homme qui aura vu juste et celui qui, étant *persona grata* auprès des Allemands, aura le plus de chances de tirer la France d'affaire aux moins mauvaises conditions possibles.

— *Persona grata, persona grata*, bougonna Ludendorff, c'est ce qu'il faut voir. Au surplus, monsieur, ajouta-t-il, je me range volontiers à votre sentiment. Je crois, en effet, que c'est Caillaux que nous trouverons au pouvoir, quand nous serons devant Paris. Mais voilà, et c'est ici ma seconde question : Caillaux sera-t-il l'homme de la défaite ? Je veux dire, sera-t-il prêt à accepter la défaite avec toutes ses conséquences ?...

A ce moment, une porte s'ouvrit et deux personnages entrèrent, les deux hommes du parc, le Kaiser et le feld-maréchal. Ils étaient accompagnés par un troisième personnage, qui n'était autre que le représentant du Kronprinz, le capitaine baron von Werthau.

Arendsen se courba profondément, tandis que Ludendorff et von Haeften se levaient en faisant le salut militaire.

Très animé, l'œil joyeux et la moustache souriante, le Kaiser salua de la main et lança d'une voix alerte :

— Que je ne vous interrompe pas, monsieur le général. Nous sommes entre nous ; ce n'est pas une séance de conseil de guerre. Asseyons-nous, messieurs. Continuez, je vous prie.

Le colonel von Haeften invita Arendsen à s'approcher

et lui indiqua un siège au bout de la table. Seul le baron von Werthau resta debout.

Ludendorff reprit la parole.

— Je disais, Majesté, qu'à la place du premier ministre actuel français Clemenceau...

— Ah ! ah ! le Tigre !... s'égaya Guillaume II.

— ... nous pourrions nous trouver en présence, lorsque nous entrerons à Paris, de celui que nous appelons notre ami et qui est si populaire en Allemagne, l'ancien président Joseph Caillaux.

— A moins qu'il ne soit parti pour Bordeaux ! persifla l'Empereur.

— Alors nous nous rencontrerons à Tours. Là n'est pas la question. J'ajoutais que la situation s'étant singulièrement transformée... et je crois que monsieur le feldmaréchal ne me contredira pas...

— Je suis entièrement de votre avis, mugit l'énorme Hindenburg.

— ... nous n'aurions peut-être plus le même intérêt que par le passé à nous commettre avec un homme qui, pour favorable qu'il ait toujours été à une entente franco-allemande, pourrait être porté à profiter des sympathies que son nom éveille chez nous pour se faire concéder des avantages qui ne concorderaient pas avec nos propres intentions. Je demandais donc à monsieur... monsieur Arendsohn, je crois ?...

— Arendsen, rectifia von Haeften.

— A monsieur Arendsen, dont nous avons lu les rapports avec le plus grand intérêt, ce qu'il pense à ce sujet, et je le priais de nous dire s'il jugeait que Caillaux dût être tout à fait notre homme à l'heure prochaine où nous n'aurons plus à discuter avec la France, mais bien à lui signifier nos exigences.

— Il faudrait aussi demander, jeta précipitamment l'Empereur...

Mais Ludendorff lui coupa la parole :

— Si vous m'en croyez, Majesté, nous procéderons par ordre. N'embrouillons pas les choses. Ma formule est suffisamment explicite. N'en altérons pas l'économie par des questions adventices qui ne pourraient qu'en troubler la précision. Je suis sûr que monsieur le feldmaréchal pense comme moi.

— Je pense exactement comme vous, mon cher général, vibra la lourde contrebasse de Hindenburg.

Le Kaiser prit le parti d'éclater de rire.

— Nous vous écoutons, monsieur, fit alors Ludendorff en se tournant vers Arendsen.

Celui-ci se recueillit un instant, puis il brossa un petit portrait politique et moral de Caillaux, à peu près dans l'esprit de ses rapports, mais en insistant sur les particularités de son caractère et de ses idées qui lui parurent présenter le plus d'importance au regard de la situation présente. Il montra que Caillaux n'était pas un défaitiste au sens le plus péjoratif du terme, que ce n'était pas davantage un internationaliste, du moins dans tout l'absolu du mot, qu'il n'avait rien de commun avec le sectarisme catastrophique qui, sous le nom de bolchévisme, venait de triompher en Russie ; que Caillaux était au contraire un patriote, un patriote à sa façon, qui, pour partisan décidé qu'il fût d'une entente franco-allemande, n'entendait cependant point sacrifier ce qu'il considérait comme les intérêts légitimes de son pays au vaste dessein d'une hégémonie germanique sur le monde. C'était toujours l'homme d'Agadir, qui donnait le Congo, mais pour avoir le Maroc. S'il avait cru dès le début et croyait plus que jamais à la défaite des armes françaises, s'il était bien convaincu de la supériorité militaire et économique de l'Allemagne, il n'allait pourtant pas jusqu'à vouloir subordonner la France à l'Allemagne et, dans l'amitié qu'il préconisait entre les deux pays, il prétendait que la France fût traitée comme une égale.

Cet exposé eut le don de faire sourire largement les assistants.

— On me demande maintenant, continua Arendsen, quelle serait l'attitude d'un gouvernement Caillaux en présence de la défaite, défaite depuis si longtemps prévue par son chef et qui, si j'ai bien compris monsieur le premier quartier-maître général, serait un écrasement.

— Un écrasement complet, appuya Ludendorff.

— Complet, ronfla en écho Hindenburg.

— Archicomplet ! glapit le Kaiser avec un geste effréné.

— Dans cette hypothèse, reprit Arendsen, il me paraît évident, d'après tout ce que je connais de Caillaux, que cet homme d'Etat, chargé des négociations de paix, s'efforcerait d'utiliser le prestige qu'il peut avoir en Allemagne pour obtenir au profit de son pays des conditons satisfaisantes et réaliser le plus qu'il pourrait de son programme d'entente. Il accepterait le désarmement de la France, le démantèlement des régions fortifiées, laisserait le champ libre à l'Allemagne en Russie et en Orient, envisagerait avec faveur l'idée d'un traité de commerce très souple entre les deux pays, allant jusqu'au libre-échange et à l'union douanière.

— Et la frontière de l'Ouest ? interrogea brusquement Ludendorff.

Arendsen prit de nouveau un instant de réflexion, puis répondit :

— Autant pour asseoir sa situation personnelle en France que pour sceller l'amitié des deux peuples, Caillaux demanderait et se ferait fort d'obtenir le retour à la France de la Lorraine de langue française et l'autonomie de l'Alsace.

De tonitruants éclats de rire entremêlés d'exclamations indignées accueillirent cette déclaration.

— Il est fou ! hurla l'Empereur.

Après avoir participé à la gaîté générale, Ludendorff reprit son sérieux pour demander :

— Et les colonies ?

— Il cèderait les colonies, répondit Arendsen, à l'exception toutefois de l'Afrique septentrionale.

De nouvelles fusées d'hilarité, de nouvelles imprécations s'élevèrent.

— Il est complètement fou ! vociférait Guillaume II en agitant son bras désordonnément.

— Et le Nord ? questionna encore Ludendorff, s'efforçant de redevenir imperturbable.

— Caillaux se désintéresserait de la Belgique. Pour ce qui est du nord de la France, il réclamerait l'évacuation des départements envahis, sans réparations d'un côté ni indemnité de guerre de l'autre, et se refuserait vraisemblablement à abandonner un seul pouce du territoire national. Il proposerait en revanche une alliance étroite entre les deux nations, alliance dont l'Allemagne pourrait tirer le plus grand profit, spécialement dans ses desseins contre l'Empire britannique.

Alors ce fut un déchaînement. Les hoquets d'une joie débridée, les sarcasmes et les cris de fureur remplissaient le petit salon. Le regard illuminé, la gesticulation violente, le Kaiser se répandait en un flot de paroles frénétiques. Ludendorff s'esclaffait et rugissait à la fois, le monocle projeté hors de l'orbite. Hindenburg rendait des sons creux, tandis que sa monstrueuse tête en bois, que deux clous plantés de chaque côté du front et un troisième boulonnant la nuque rendaient plus difforme encore, ricanait comme une trogne d'idole caraïbe.

— Une alliance ! une alliance !... proféra enfin Ludendorff en réencastrant son monocle sous son arcade sourcilière et quand la confusion du tapage se fut un peu dissipée. Nous n'avons pas besoin d'une alliance pour régler notre compte avec l'Angleterre. La possession des ports français suffira. Une alliance, *meinetwegen !*... Il n'y aura pas d'alliance !... Est-ce que nous avons une alliance avec la Pologne ?...

— Ou avec le Schleswig ?... persifla plus hyperboliquement encore l'Empereur, tandis qu'Arendsen blémissait.

— Ce Caillaux est vraiment admirable ! continua Ludendorff. On dirait, *potztausend*, que c'est lui qui sera appelé à remanier la carte de l'Europe et à statuer sur le régime ultérieur du monde !... Si c'est devant cet halluciné que nous devons nous trouver au moment de la capitulation, il n'y aura qu'une chose à faire, et monsieur le feldmaréchal m'approuvera certainement, ce sera de le refourrer immédiatement dans sa prison.

La mâchoire en bois s'ouvrit comme un casse-noix et broya avec un craquement profond :

— J'approuve. J'approuve fortement.

— Nous n'avons pas besoin de lui, conclut Ludendorff. N'importe quel Trotsky français suffira.

— Brest-Litovsk! Brest-Litovsk! hurlait Guillaume II comme un dément.

Et le vacarme recommença, accru encore par le retentissement des cuivres d'une musique militaire qui passait sous les fenêtres de l'hôtel Britannique, dans la rue de la Sauvenière.

Seul, le baron von Werthau était demeuré, durant toute cette scène, parfaitement silencieux et énigmatique.

— Nous allons donc, monsieur le général, reprendre à fond le défaitisme ? demanda le colonel von Haeften.

— Est-ce nécessaire ? aboya Ludendorff. Nous n'avons plus besoin du défaitisme, maintenant, pas plus que de Caillaux... Fini, tout ça !... Dans quinze jours il n'y aura plus de défaitisme : il n'y aura qu'une défaite !...

Sur quoi, Ludendorff se leva, suivi par l'Empereur et le feldmaréchal, et, dardant son monocle sur Arendsen, il lui dit en manière de salutation :

— Merci, monsieur. Vous nous avez bien amusés.

Le quatuor se retira dans un grand bruit de bottes et d'éperons.

— Monsieur le colonel, dit alors Arendsen à von Haeften, dois-je comprendre que ma présence à Paris devient désormais sans objet ?

— Repartez pour Paris, au contraire. Vous aurez à rendre compte de votre voyage à qui vous savez, et sans doute aurons-nous à faire encore appel à votre concours. Tâchez seulement d'y être rendu avant l'entrée de nos troupes.

De retour à l'hôtel de Flandre, Arendsen décida de quitter Spa le lendemain.

Comme il prenait, le soir, congé du baron von Werthau, dans le fumoir de l'hôtel, celui-ci, après une brève allusion à la séance du matin, lui dit :

— Vous aurez beau dire ce que vous voudrez, votre Caillaux est un imbécile. On traite avec les Allemands vaincus et l'on se fait rouler. Mais s'imagine-t-il qu'on traite avec les Allemands vainqueurs ?...

LOUIS DUMUR.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Théâtre complet et Poésies choisies de Jacques Grévin avec notice et notes par Lucien Pinvert, Garnier frères.— *Contes de ma mère l'oye. Histoires ou Contes du temps passé, et Contes en vers par Perrault, avec des vignettes gravées sur bois par J.-L. Perrichon,* Claude Aveline. — Casanova : *Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise qu'on appelle les Plombs. Introduction et notes de Charles Samaran,* Edit. Bossard. — Mémento.

Depuis que les poètes de la Pléiade, supprimés de la littérature par Malherbe et par les classiques, ont été retrouvés par les romantiques, ils accaparent seuls l'attention. Sans cesse les études sur le mouvement intellectuel de la Renaissance tournent autour d'eux et de leurs initiateurs à l'humanisme, les maîtres des collèges de Boncourt, de Beauvais ou Coquerel. Pourtant d'autres esprits distingués se manifestaient à leurs côtés par des œuvres originales.

On croit, par exemple, que Jodelle fut le rénovateur du théâtre et qu'en créant la tragédie, il provoqua la rupture avec les jeux scéniques du Moyen Age. M. Lucien Pinvert nous assure que Jacques Grévin mérite mieux que Jodelle ce titre de rénovateur du théâtre. Il l'a soutenu dans une thèse. Il le soutient de nouveau dans une excellente introduction au **Théâtre complet et poésies choisies de Jacques Grévin**. Sans doute Jodelle fut le premier en date à écrire une tragédie et à en obtenir une représentation scolaire ; mais Grévin suivit de près son exemple et il fut à son tour le premier en date à publier non seulement une tragédie : *César*, mais deux comédies singulièrement libérées des formes traditionnelles de la farce : *La Trésorière*, *Les Esbahis* et, par suite, à assurer la diffusion des formules théâtrales nouvelles. Du reste son *Théâtre*, paru en 1561, connut un très grand succès de lecture. On dut le réimprimer, non seulement parce que les huguenots de ce temps avaient trouvé dans *César* l'obscure protestation, contre l'autocratie de leur

inconscient républicanisme, mais parce que les lettrés éprouvaient une vraie délectation à lire cette poésie ardente et imagée sous sa physionomie tragique, pétillante de réalité, de gaîté et de bonhomie sous son aspect comique.

Jacques Grévin revendiquait d'ailleurs hautement la gloire de ses initiatives. Ronsard et ses amis le célébrèrent, le convièrent à leurs divertissements, le considérèrent longtemps comme l'un des meilleurs parmi les poètes contemporains. Les sonnets de Grévin à Nicole Estienne (Olympe) valent fort souvent les sonnets du Vendômois à ses maîtresses. Mais ce jeune docteur-régent en la Faculté de Médecine de Paris eut le tort, sans doute, pour sa renommée future, d'embrasser avec fureur la foi huguenote. Il combattit de la plume. Il combattit même son ancien ami Ronsard qui, dès lors, raya son nom de ses poèmes. Il préféra l'exil à un silence complaisant. Il circula d'Angleterre en Flandres et en Hollande où M. Pinvert a trouvé des traces de son passage sur les registres de l'imprimerie plantinienne. La Savoie lui réservait, sous la sauvegarde de Marguerite de France, ses plus hauts emplois, lorsqu'il mourut à l'âge de 32 ans. Les travaux de la seconde partie de sa vie, écrits pour subsister, travaux d'humaniste et d'homme de science, l'empêchèrent de revenir à la poésie. Il n'a point donné, faute de temps et de quiétude, la mesure complète de son talent. Ce qui demeure de lui méritait d'être sauvé de l'oubli.

Au contraire de Grévin, oublié complètement de nos littératures, Charles Perrault tient une place importante dans les mémoires, grâce à ces **Contes de ma mère l'oye** que M. Claude Aveline réimprime avec un luxe sobre, un goût parfait, un souci louable de pureté de texte. Jamais Charles Perrault n'eût cru passer à la postérité à la faveur de ce badinage écrit pour amuser ses enfants. Peut-être n'avait-il pas lui-même conscience de sa vraie personnalité de conteur. Il affectait, à la fin de sa vie, une attitude si solennelle, et les graveurs, Edelinck entre autres, ont laissé de lui une image si prétentieuse qu'à cette heure encore on a peine à l'imaginer en relations avec les fées. M. Aveline lui-même croit fermement que les *Contes* furent élaborés par le jeune fils du pesant académiste. Mais si Charles Perrault fut un fonctionnaire modèle et un faiseur d'in-folios, et l'adversaire de Boileau dans la *Querelle des Anciens et des Modernes*, il fut

bien autre chose avant cela. Il fut un poète fringant, un fantaisiste, un mémorialiste. Il cultiva toutes les muses, et même la galante, et même la burlesque. On a de lui le *Dialogue de l'Amour et de l'Amitié* qui fait corps avec la métaphysique spéciale des ruelles. On a de lui des imitations de Scarron et les anthologies fourmillent de ses productions légères. Il fut poète bachique et membre de cette confrérie d'épicuriens que Martin de Pinchesne assemblait autour des chapons du chanoine Costar.

C'est ce Perrault inconnu, bien différent de l'opportuniste valet de Colbert, et subsistant sous le fonctionnaire qui inventa les *Contes* et leur donna couleur, naïveté, fraîcheur. Il jouit en ce moment d'une recrudescence de renommée. De toutes les éditions de son œuvre qui ont paru, ces temps derniers, celle de M. Claude Aveline, ornée par M. J. L. Perrichon de vignettes et de bois gravés reproduisant, rajeunis, ceux de l'édition originale, paraîtra, aux artistes et aux amateurs de bons textes, la plus agréable.

De même que Perrault, mais pour des raisons différentes, Jacques Casanova connaît tous les sourires de la postérité. Ce séduisant gredin qui savait si bien, de son vivant, enjôler les gens dont il voulait faire ses dupes, remonte, de temps à autre, de l'enfer pour amadouer les austères archivistes et faire d'eux ses thuriféraires.

C'est ainsi que, fasciné par cette ombre avenante, M. Charles Samaran l'a suivie où elle voulait le conduire. Il a secoué la poudre des archives et a bâti ce curieux et important volume : *Jacques Casanova, vénitien*, qui l'a, d'un coup, fait entrer dans la pléiade des casanoviens notoires. Poursuivant ses études, il est parvenu, pour satisfaire les mânes de l'exigeant aventurier, à réunir, sur sa vie et son œuvre, une documentation internationale qui lui rend facile l'explication des problèmes les plus ardus posés par les *Mémoires*. Il compte parmi les annotateurs de l'édition de ces *Mémoires* publiée par La Sirène. Enfin, dans la *Collection des Chefs-d'œuvre méconnus*, il nous donne aujourd'hui une réimpression de l'**Histoire de ma fuite des Prisons de la République de Venise qu'on appelle les Plombs.**

Pour la publication d'un épisode des *Mémoires,* aucun choix

ne pouvait être meilleur, car aucun texte ne pouvait être plus proche de la version dernière conservée à Dux. On sait, en effet, que de son vivant, en 1788, Casanova lança lui-même, à Leipzig, *l'Histoire de ma fuite*. Autant qu'on puisse l'affirmer, il n'y retoucha guère dans la suite. Cette relation originale est devenue d'une insigne rareté de même que son unique réimpression faite à 350 exemplaires, en 1884, par M. de Bordes de Fortages. M. Charles Samaran a donc pensé que, pour son intérêt et sa célébrité, ce récit valait d'être sorti définitivement de l'ombre dans sa forme primitive, probablement la plus exacte. Il l'a accompagné d'une excellente introduction, claire, nette, précise, nourrie de faits. Il l'a annoté, en outre, de la manière la plus remarquable, utilisant, pour éclairer les passages obscurs, identifier les personnages mis en cause, les travaux innombrables de l'érudition italienne.

Mémento. — M. le Dr Paul Albarel, dans *Quelques aperçus nouveaux sur la Bibliothèque de Saint-Victor* (Narbonne, A. Brieu), s'efforce de nous découvrir la pensée secrète de Rabelais lorsqu'il confectionna le catalogue burlesque (un peu trop pris au sérieux par le bibliophile Jacob), de cette bibliothèque imaginaire. Pour lui les titres des ouvrages ne sont qu'une « série d'équivoques érotiques ». Il s'évertue à expliquer ces équivoques, paraît y parvenir souvent, mais néanmoins, quelquefois, conduit par sa donnée initiale, étend singulièrement le sens des mots. — M. Victor Bouillier, après avoir examiné la *Renommée de Montaigne en Allemagne*, a voulu connaître la *Fortune de Montaigne en Italie et en Espagne* (Edouard Champion, édit.), ou plutôt la fortune de son œuvre et de sa pensée. Montaigne aimait d'amour tendre l'Italie. Il ne semble pas qu'elle lui ait rendu cette sympathie. Une traduction des *Essais* parut par siècle en langue italienne (1590, 1633, 1785, 1831). Seuls quelques érudits s'y intéressèrent et, parmi les poètes, Alfieri et Foscolo. L'influence de l'œuvre fut à peu près nulle. Elle le fut encore davantage en Espagne où Quevedo paraît avoir été, au xviie siècle, l'unique admirateur véritable de notre philosophe pyrrhonien. — Victor Cousin, dans sa *Madame de Chevreuse*, en publiant les documents contenus dans le manuscrit no 10215 de la Bibliothèque nationale, avait très probablement cru donner dans leur totalité les pièces originales concernant l'affaire dite du Val de Grâce (août 1637), au cours de laquelle la reine Anne d'Autriche, convaincue d'avoir entretenu des relations coupables avec l'Espagne ennemie, risqua les pires châtiments. Dans *Les documents de la Cassette de Richelieu*, travail historique succinct, mais remarquablement ordonné et documenté,

M. Paul M. Bondois fait, d'après les ms 22896-98 de la même bibliothèque, l'inventaire complet de la fameuse cassette en même temps que le récit exact de l'affaire. De son étude, il ressort que le R.P. Griffet, dans sa *Vie de Richelieu*, peut être tenu comme l'historien le mieux renseigné sur les événements susdits. Dans sa brièveté, la brochure de M. Paul Boudois, gonflée de documents inédits, servira à rectifier les dires de maints mémorialistes intéressés à déformer les faits et d'historiens contemporains peu soucieux de s'alimenter aux sources originales. — M. Paul Chaponnière publie une *Comédie inconnue de Marivaux, la Provinciale* (Genève, éditions Sonor), qui parut en avril 1761 dans le *Mercure de France*, sans signature. Il nous fournit des preuves convaincantes que cet acte léger appartient bien à l'auteur de *Marianne*. En 1761, Marivaux, très âgé, quasiment oublié, envoyait, sans se nommer, quelques-unes de ses œuvres à des gazettes pour en retirer quelque pécune. La *Provinciale* dut être ainsi accueillie par le *Mercure* à cause de sa bonne prose et de son agréable étude de mœurs.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

J.-H. Rosny aîné : *Dans la nuit des cœurs*, Flammarion. — Henri Béraud : *Le martyre de l'obèse*, Albin-Michel. — Jacques de Lacretelle : *Silbermann*, Nouvelle Revue française. — Jean Balde : *La vigne et la maison*, Plon. — Georges Ponsot : *Le roman de la rivière*, Crès. — Georges Oudard : *Ma jeunesse*, Flammarion. — Renée Dunan : *La triple Caresse*, Albin-Michel. — Pierre de Valrose : *Le péché dont on meurt*, Perrin. — Raymond Clauzel : *l'Ile des femmes*, Monde Nouveau. — Albert Adès : *Un roi tout nu*, Calmann-Lévy. — Paul Souchon : *Le meneur de chèvres*, Delalain. — Albert Jean : *Rapaces et nocturnes*, Renaissance du Livre.

Dans la nuit des cœurs, par J.-H. Rosny aîné. Il est fort difficile de connaître les mobiles secrets qui font agir les hommes, car ils obéissent tous à des gestes intérieurs qui sont bien plus des mouvements de leur sang, des battements inattendus de leur cœur physique, de leurs réflexes normaux ou anormaux, que des états d'âme que nous leur supposons. L'animalité cachée en l'humanité se montre brusquement dans les surprises de leurs sens ou dans les déceptions sentimentales qu'ils éprouvent. Bien souvent, sous le coup de lumière, ou de flamme, de leurs passions, on aperçoit un tout autre personnage que celui que l'on pensait connaître. De cette obscurité des cœurs, des profondeurs de l'être, J.-H. Rosny fait jaillir les nouveaux aspects de la triste humanité qui n'est jamais ni foncièrement bonne, ni absolument mauvaise et doit, à cette perpétuelle oscillation entre les deux ex-

trêmes, sa si décevante perversité. Pierre Valleray est certainement un honnête homme, un bon mari, mais il trompera, jouera la comédie de l'amour tout comme un Don Juan de profession, parce qu'il suivra son instinct animal qui le poussera vers une aventure de joie avant d'entrer résolument dans le crépuscule de la vie dite raisonnable. Spéculateur, toujours entraîné par la chance à courir, parent riche et avare qui veut être dévoué, mais s'arrête toujours à mi-chemin de la générosité, femmes honnêtes regrettant, pourtant, la douceur des adulations, hommes de sciences, farouches philosophes et bienfaiteurs du monde pensant, mais incapables de gouverner leurs propres passions, criminels peut-être bien moins coupables qu'on ne le croit en haute ou basse justice, tous ces pauvres gens très forts sont attendrissants dans leur misérables faiblesses et les meilleurs ne valent point ce qu'on les estime.

Avec une ironie tempérée par une sage mesure dans les faits, l'auteur leur permet l'accomplissement de leurs plus redoutables destins en nous renseignant sur cette ombre malfaisante qui les suit comme la fatalité antique. Ils ne sont donc pas entièrement responsables ni même odieux, puisque leur bonne volonté se débat dans une nuit éternelle et que le plus grand des justes peut pécher sept fois le jour, a déclaré la Sainte Ecriture.

Jamais la plume incisive de J.-H. Rosny, disons : son scalpel, n'a été si loin dans le débridement des passions humaines et dans l'art de nous montrer les clairs-obscurs du tableau de la vie sincèrement vécue. Il n'est pas le naturaliste qui se complaît dans la seule immoralité de certaines existences, mais bien le philosophe attendri qui s'efforce d'en tirer la morale possible, et cela en toute la générosité de son cœur lumineux.

Le Martyre de l'Obèse, par Henri Béraud. Ce livre, et son aîné: *Le Vitriol-de-Lune*, a obtenu le prix Goncourt. Voici ce que j'en disais *aux Lectures générales des amis des lettres françaises* bien avant le couronnement du lauréat:

Monstres physiques, monstres grotesques, les pauvres monstres ont, comme les pauvres morts, de bien grandes douleurs! Et il faut y réfléchir un peu avant d'en rire beaucoup. Le héros de l'auteur est un gros homme tendre qui a la sentimentalité d'un jeune premier svelte. Il enlève la femme de son ami pour jouer seulement le rôle du *mur* derrière lequel il se passe quelque chose, et il ne s'y

passe rien ! Comme une femme vertueuse glisse toujours des coquetteries perverses dans ses plus vertueuses intentions, elle finit par le tenter pour le mauvais motif et le pauvre gros, tout transi, peut-être vraiment amoureux pour le bon motif, se refuse à trahir et l'amitié et l'amour, parce qu'il sait bien que rien ne résiste, surtout l'amour, à une situation grotesque. Au cours de ce récit, fait sur un ton de joviale bonhomie et en buvant un nombre incalculable de verres de bière, on nous démontre les différentes manières de maigrir, lesquelles arrivent toutes au résultat contraire. Mais de ce que Roméo ne peut grimper au balcon, doit-on empêcher son cœur de s'y mettre ?.. Le clair de lune poétique luit pour tous, gras ou maigres.

La réclame voudrait nous grossir la silhouette d'Henri Béraud, l'auteur du *Vitriol-de-lune*, très curieux roman historique, et du *Martyre de l'Obèse*, mais ce portrait du lauréat qu'on nous impose en légende est une exagération... toute réclamiste. Henri Béraud n'est pas un poids lourd, il est plutôt celui dont on dit : *Costaud*, simplement, ce qui est une excellente précaution à prendre contre les ennemis littéraires, quand on commence à s'en faire soit par son talent, soit par la réclame.

Silbermann, par Jacques de Lacretelle. On ne s'attendait pas à voir rentrer en scène la vieille affaire Dreyfus ! Ces dames de la *Vie Heureuse*, où l'on rencontre probablement quelques belles juives, furent très émues par le rappel de cette vieille cloche et décernèrent leur prix à l'histoire du collage sentimental de ce jeune aristocrate avec ce petit israélite en mal de littérature. Ils sont, au fond, aussi parfaitement égoïstes l'un que l'autre, et après bien des luttes, non finales, ils tirent chacun de leur côté, l'un pour aller faire de l'argent dans un nouveau monde et l'autre pour demeurer bien égoïstement, bien lâchement, le fils à papa qu'il promettait d'être.

Ce livre a un immense mérite : il est court. En outre, il est écrit fort proprement, comme un devoir de style. Mais il pue son homme du meilleur monde qui juge les choses du haut du salon de Madame sa mère en secouant son mouchoir qu'il reprend après l'avoir jeté. Il est tout entier dans cette phrase que j'ai le plus grand plaisir à citer : « Je réglais avec prudence l'économie de mon cœur, et le fermais aux sentiments trop vifs. » Ça c'est une économie... domestique. Les juifs ont souvent la chance d'être

faits par de vrais aristocrates, mais les aristocrates... hum, ils sont souvent fabriqués par des valets de chambre. Comme *tradition française*, c'en est une que l'on connaît chez les femmes prudes.

L'auteurde l'*adolescence inquiète de Jean Hermelin*, et de *Silberman*, nous doit maintenant un livre d'homme. Qu'il sorte du collège puisqu'il a le prix... de vertu ou d'excellence.

La vigne et la maison, par Jean Balde. C'était, en bonne justice, ce roman-là qu'on aurait dû couronner chez ces dames de la *Vie Heureuse*, mais elles ont toujours une horreur maladive de leurs conteurs de lettres. Ce qui les amuse, c'est de glorifier le sexe mâle dans leur aréopage féminin. A part la très fine Mme Alphonse Daudet, qui voudrait voir des dames s'intéresser à des ouvrages de dames, parce que ça lui paraît logique, toutes les autres n'ont d'yeux que pour Rodrigue.

Cette grave et brave fille qui lutte pour sauver le domaine et n'arrive même pas à obtenir l'amour de celui qu'elle préfère est un joli portrait de créature sage dont le cœur bat en dépit de son apparente raison. Bon livre, bien écrit, intéressant, malgré qu'il traite d'idées un peu bien sévères. Il renseigne surtout sur les mœurs provinciales, très distantes, de la ville du vin : Bordeaux, et on y voit de jolis tableaux campagnards.

Le roman de la rivière, par Georges Ponsot. Il n'est pas toujours possible d'intéresser les humains à ce qui n'est pas leur monde, pourtant voici une histoire, très amusante, et aussi dramatique, se passant chez les poissons. Ces pauvres muets parlent beaucoup et font même des discours de réunions publiques. Le roi brochet, les dames carpes ou truites et tout le peuple de menu fretin entraînés par une inondation, ont les plus étonnantes aventures, courent les plus grands dangers. Il faudrait faire de ce livre un album illustré qui serait, certainement, aussi curieux qu'un Jules Vernes : *Vingt lieues sous la rivière*.

Ma jeunesse, par G. Oudard. Un roman qui sent la vérité et qui demeure fort intéressant malgré une certaine amertume un peu voulue. Des pages sur la guerre absolument réelles où on ne prend pas les choses par leur extrême, soit du côté patriote, soit du côté désenchantement. J'y relève une phrase, merveille de concision, réponse à un embusqué, laquelle phrase vaut à elle seule tout un livre : « Au fond, vous avez peur ? » me dit-il. Je lui

répliquai : « Tout le monde a peur... le courage, c'est d'avoir peur à certains endroits ! »

La triple caresse, par Renée Dunan. Histoire plus ou moins fantastique d'un jeune homme de très bonne famille qui fiche le camp en Amérique pour ne pas faire la guerre et qui, revenu au bon moment, s'aperçoit qu'il est ruiné. Il devient *souteneur* le plus naturellement du monde et parcourt, de filles en femmes, toute l'échelle sociale. Révolutionnaire aussi naturellement qu'il fut... autre chose, il acquiert une science des hommes et des partis politiques tout à fait extraordinaire et devient, je crois, un de nos meilleurs ministres. Si j'étais de mauvaise foi, je bornerais là mon compte rendu, mais je crois qu'il s'agit d'un roman d'aventures, or, il est amusant, tout rempli d'ironies à triples détentes aussi bien contre les idées révolutionnaires que pour les amateurs de jouissances privilégiées et il décrit, en outre, quelques tableaux d'orgies bien parisiennes assez poussés. C'est de l'extrait de passion, pas de l'eau de roses, triple, tout bonnement.

Le péché dont on meurt, par Pierre de Valrose. Le Don Juan de salon qui abandonne la petite femme du meilleur monde pour essayer de dompter la grande artiste russe, or, chose peu commune, dans les romans, ce n'est pas du tout la femme du meilleur monde qui se reprend et cherche à fuir la fatale emprise. La pauvre Yvonne de Montzac se suicide pendant que la farouche Tatiane Czernof réussit à échapper au terrible amant trop égoïste. Je ne crois pas beaucoup à la sentimentalité des Russes, mais il est tout de même humain, de la part d'un romancier, de chercher à en tirer une morale, surtout en ce moment.

L'Ile des femmes, par Raymond Clauzel. C'est la fable (ou l'histoire) de Diodore de Sicile que l'auteur a voulu exploiter dans son roman vraiment tout aussi palpitant que s'il se passait réellement de nos jours. Il nous montre des... barbares pénétrant en 1788 dans ce séjour à la fois infernal et délicieux où les hommes sont pris pour des bêtes ou des esclaves par les femmes qui font la guerre, avec les plus modernes inventions de la mécanique ou de la science et qui n'oublient qu'une chose : leur faiblesse sentimentale. Il est tout indiqué, je crois, que le nouveau roman de l'auteur s'appellera *l'Ile des hommes* et que certaines revanches y seront prises.

Un roi tout nu, par Albert Adès. Mort prématurément,

l'auteur a déjà un rang dans la jeune phalange des écrivains sortis de la guerre. On lui doit, en collaboration avec Albert Josipovici : *Goha, le simple*. Ce roi tout nu est un pauvre artiste sincère qui ne pense ni à l'argent, ni à la gloire et qui est exploité, intellectuellement, par son milieu, gens de lettres, snobs, et marchands de tableaux ou d'art frelaté. Le style d'Albert Adès est curieux, vivant, très original, les scènes sont prenantes et présentées par un artiste doué prodigieusement de la faculté de voir le côté intelligent des choses. Il faut regretter beaucoup ce cerveau, trop tôt disparu et destiné, sûrement, à un grand avenir.

Le meneur de chèvres, par Paul Souchon. Il est assez intéressant de connaître aussi l'autre côté de la guerre : celui où on ne rencontrait pas de héros. Ce brave garçon n'est pas si coupable que l'on peut le croire. Il a une maladie de cœur et il finit par en mourir honnêtement. Détails curieux sur la façon dont les Hindous se comportaient et se nourrissaient dans leur camp personnel.

Rapaces et nocturnes, par Albert Jean. Cruelles figures de rôdeurs nocturnes qui tuent, parce que c'est dans leur tempérament encore plus que dans leurs intentions. Celui qui assassine le fumeur d'opium devient lui-même un fou de la divine drogue et voit perpétuellement couler le sang de sa victime quand il est sous l'empire des rêves que lui procure son vice, pour ainsi dire la carte forcée de ses féroces jeux.

RACHILDE.

THÉATRE

Comédie-Française : *Les Grands Garçons*, de Paul Géraldy. — Vandeville : *Femme*, de Léopold Marchand. — Deux revues de cabarets. — Le Théâtre artistique de Moscou au Théâtre des Champs-Elysées. — A la Potinière : *Chevaux de bois*, de M.M. André-Paul-Antoine. — A la Comédie-Française et au Théâtre des Art : deux comédies de Monsieur François de Curel. — A l'Odéon : *l'Autoritaire*, de Henri Clerc. — Vieux-Colombier : *Michel Auclair*, de Charles Vildrac. — Spectacles de l'*Atelier*. — *Le portrait de Dorian Gray* ou la Comédie des Champs-Elysées. — Incident. — Mémento.

La Comédie-Française montre une certaine activité et il n'est pas interdit de penser que les violentes critiques qu'elle dut subir sont pour quelque chose dans cette heureuse transformation. On a installé sur le plateau une scène tournante amovible qui est

appelée a rendre bien des services. On y monte, en de beaux décors d'un sens moderne, toute l'œuvre théâtrale de Musset. On y répète l'*Hamlet* de Marcel Schwob et Eugène Morand. Enfin, de toute façon, on travaille rue de Richelieu. **Les Grands Garçons**, de Paul Géraldy, est une comédie, en un acte, d'un ton un peu superficiel, mais d'une juste émotion. L'auteur y montre quels malentendus peuvent surgir entre un vieux papa et son grand fils. C'est d'une bonne observation et M. de Féraudy s'y montre supérieur. Très vif succès.

Au Vaudeville la direction a monté très soigneusement l'œuvre d'un jeune auteur : Léopold Marchand. C'est une comédie en trois actes : **Femme**, qui ne manque ni d'intérêt, ni d'habileté. On peut cependant dire que l'auteur n'y semble pas vouloir renouveler le théâtre d'hier. La pièce eut une courte carrière. Mais on pourra aller en appel un jour prochain, car on n'aperçoit pas les raisons que pourrait avoir le public de M. Pierre Wolff de bouder le genre de M. Marchand.

Les parisiens qui voudront en ce début d'année goûter d'un spectacle spirituel sont avisés qu'il ne faut pas le chercher sur les grandes scènes du Boulevard. L'esprit de nos jours court les cabarets. On joue à « la Pie qui chante » une revuette de M. M. Mauricet et Pierre Varenne qui est une chose cocasse et charmante. Un très grand acteur comique venu du music-hall, M. Montel, y déploie un comique lugubre, si je puis ainsi écrire, du plus réjouissant effet. Seule une scène quelque peu inattendue de M. Fallot détonne fâcheusement.

Quant à la Revue de Rip, qui se joue sur les tréteaux du cabaret des Deux Anes, c'est un petit chef-d'œuvre du genre fugitif. Une oraison funèbre de Carpentier parodiée de Bossuet a notamment une verve, un jaillissement, et un épanouissement dans la satyre qui en fait une page d'anthologie.

L'événement capital de la saison aura été le passage sur la scène du théâtre des Champs-Elysées de la troupe du **Théâtre Artistique de Moscou**. Rare enseignement pour nos scènes livrées aux pires hasards de l'improvisation que le spectacle de cette troupe disciplinée jusqu'en ses membres les plus infimes et galvanisée par l'intelligence d'un Stanislawsky. L'art de l'acteur comme la science des ensembles est porté par les comédiens moscovites à un degré inégalable. Une réalisation comme le qua-

trième acte des Bas-fonds de Gorki défie la description. C'est une heure hallucinante que rien ne peut faire oublier. Ces cris, ces poursuites, cette agonie, cette foule, tout cela qui ne sent ni le travail, ni l'effort, qui n'est plus du théâtre, où le grand acteur et le figurant, placés sur un même plan requièrent, aussi parfaits l'un que l'autre, notre attention à un degré égal, c'est exactement inconcevable si on ne l'a pas vu...

Si je rapproche cette perfection du spectacle de nos scènes, c'est qu'il ne sert à rien de dissimuler notre infériorité. Un critique, M. Gérard Bauer, ayant assisté au Français à une représentation d'*Hernani*, écrit dans *l'Opinion* :

Cette interprétation, dans son ensemble, est donc bonne... Le spectacle satisfait le public qui ne se prive pas d'applaudir. Pourtant, ne devrait-on pas lui présenter, outre cette bonne interprétation, une mise en scène décente ? Les décors sont surannés, passés de ton, d'une pauvreté qui est bien près de toucher au comique. Les costumes sont laids : la scène de la conjuration est sans grandeur, à cause de tous ces détails ; et aussi la scène qui suit, où l'on vient saluer le jeune empereur. Ces seigneurs ont un air minable et les grands électeurs ont un aspect de Mi-Carême. M. Roger Gaillard a un fourreau en carton qui fuit son épée. Ne pourrait-on donner au drame un cadre plus digne de lui ? Que le spectacle ne sombre pas dans le ridicule, c'est un miracle, un miracle qu'on doit aux interprètes, et peut-être aussi, n'est-il pas vrai ? à ce « stupide » Victor Hugo.

Pourvu que la leçon de Moscou ne soit point perdue pour ces gens-là. Hélas ! un ami qui touche de près au théâtre de M. Hébertot m'a dit que l'on n'avait pas vu nos comédiens officiels aux représentations des Russes. Tant pis pour ces « pires aveugles ».

La saison Curel est commencée. Depuis le succès de *l'Ame en folie*, c'est devenu une tradition parisienne. En huit jours nous avons eu du grand auteur dramatique, deux œuvres : l'une à la Comédie-Française : l'**Ivresse du Sage**, est parfaitement médiocre. L'autre au petit Théâtre des Arts : **Terre inhumaine**, est un chef-d'œuvre. Admirons encore un coup, en passant, le flair de nos sociétaires qui savent vraiment choisir leur répertoire.

L'*Ivresse du Sage* est une sorte de pastiche de l'*Ame en Folie*, œuvre confuse, verbeuse, ingénue, jouée admirablement faux par Mme Pierrat et M. Jean Hervé.

Terre Inhumaine, charpenté comme un drame de l'Ambigu, nous montre une aventure violente et brève qui a pour cadre un village lorrain occupé par l'ennemi durant la guerre. C'est un conflit douloureux où les sortilèges de la haine, de la mort, de l'amour rôdent, se heurtent, s'unissent en un crescendo désespéré. Encore une fois les deux pôles de M. de Curel ont donné chacun leur étincelle : le pôle Homais a donné l'*Ivresse du sage*, le poète de génie a donné *Terre inhumaine*. Mme Eve Francis est une grande artiste, M. Louis Gautier un bon acteur, et Mme Kerwich une comédienne sensible et humaine.

Le charmant petit théâtre de la Potinière nous a donné le premier ouvrage d'un auteur qui est le fils du grand André Antoine, ouvrage qu'il écrivit en collaboration avec M. Maxime Léry. C'est une œuvrette tout à fait jolie, spirituelle, parisienne, où l'on voit un jeune couple désuni revenir à de plus louables sentiments. En plus du savoir-faire, nécessaire à de telles productions, on observe chez les auteurs une poésie familière et charmante, qu'ils feront bien de conserver.

Le théâtre de l'Odéon travaille beaucoup, et un peu à tort et à travers. Louons cependant M. Gémier d'avoir reçu l'**Autoritaire** de M. Clerc, faisant ainsi cesser l'interdit que nos inégalables directeurs faisaient peser sur cette pièce. Voici dix ans que l'*Autoritaire* connaît à l'étranger les plus grands succès. Personne à Paris n'en voulut jamais. C'est dans l'ordre.

Or, il se trouve que l'*Autoritaire* est une bonne pièce, un drame bourgeois, une étude de caractères extrêmement poussée, vigoureuse, d'une venue qui rappelle la robustesse d'un bon Augier, avec l'apport, ici et là, de toute la sensibilité moderne. M. Gémier y remporte un de ces succès d'acteur qui comptent dans une carrière... Tout est bien qui finit bien.

La compagnie du Vieux-Colombier a donné une pièce de M. Charles Vildrac. Elle ne vaut pas, à beaucoup près, *Le Paquebot Tenacity*, du même auteur. On y expose son idéal périmé d'Université Populaire et de régénération par le Livre qui date singulièrement. Peut-être, après tout, l'auteur a-t-il ainsi fait pour nous donner l'impression de cet « avant-guerre » où se situe l'action de **Michel Auclair**. Mais alors, c'était inutile, puisqu'il a suffi à M. Copeau de deux sous-off's en pantalons rouges et d'un chapeau cloche à la mode de 1912 pour nous

restituer, d'une façon nostalgique et — au premier acte — presque intolérable, le parfum évanoui d'une adorable époque...

A l'atelier de Charles Dullin on a joué une pièce paradoxale et pittoresque de Pirandello : **La Volupté de l'honneur** et un croquis d'après l'*Antigone* de Sophocle qui est bien savoureux. M. Jean Cocteau qui nous a souvent agacé se réhabilite par là.

Le Portrait de Dorian Gray, adapté d'Oscar Wilde par Nozière et Miss Lounsberry, est une fidèle traduction du célèbre roman. Georges Pitoëff y montre ses qualités de metteur en scène. Il a le bon goût de n'y point jouer.

Incident. — Une querelle s'est émue entre M. Lugné-Poe et M. Henri Bernstein, à propos d'un procès que fit au directeur de *l'Œuvre* M. Jean Sarment auteur du *Pêcheur d'Ombres*, procès que M. Sarment perdit. M. Bernstein articule des griefs précis contre Lugné-Poe, accusé par lui d'avoir fait signer à Sarment un contrat léonin et au surplus de spoliation de droit d'auteur et de non exécution d'engagements. M. Lugné-Poe répond de façon assez confuse en publiant la grosse d'un jugement dont il ne devrait retirer aucune fierté. La commission de la Société des Auteurs, saisie, va intervenir pour défendre Jean Sarment.

Mémento. — Théâtre Marigny : *Dis que c'est toi*, de MM. J Bousquet et Henri Falk ; Maison de l'Œuvre : *Père*, de Strindberg ; Théâtre de la Renaissance : *les Chercheurs d'or*, de Francis Carco et Jacques Richepin ; Théâtre Antoine : *Locus Solus*, de M. Roussel.

Une troupe du théâtre guignol du Gymnase de Lyon, est venue donner deux représentations à Paris, sous la direction de Pierre Neitchauser, petit-neveu du grand Laurent Mourguet. Succès très vif, Guignol a promis de revenir.

INTÉRIM.

PHILOSOPHIE

Morales et Sagesses. — Han Ryner : *Les Véritables Entretiens de Socrate*, Editions « Athéna ». — *Le Cinquième Evangile* (huitième édition) ; Ed. « Athéna ». — *Le Subjectivisme* : Edition du Fauconnier. — *Petit Manuel Individualiste* ; Ed. « Athéna ». — *Des diverses sortes d'Individualisme* ; « Le Fauconnier ». — *Les Artisans de l'Avenir*. — Bouglé, Bréhier, Delacroix et Parodi : *Du Sage Antique au Citoyen moderne*, A. Colin. — L'auteur des *Propos d'Alain* : *Quatre-vingt-un chapitres sur l'Esprit et les Passions* ; Camille Bloch. — Jacques Maritain ; *Théonas* : Nouvelle Librairie Nationale. — Jules Sageret : *La Religion de l'Athée*, Payot. — Louis Prat : *La Religion de l'Harmonie*, Les Presses universitaires de France. — Jean Finot : *L'Atelier des Gens heureux* ; Ed. de la *Revue Mondiale*. — Jules Latapy : *L'Art de vivre*, Alcan. — Jules Payot : *La Conquête du Bonheur*, Alcan. — Maurice

de Gasté : *La Bêtise Humaine et la Science de la Vie* ; Librairie Perche. — A propos de *La Philosophie officielle et la Philosophie*. M. Palante et la fin du principe de contradiction. Lettre de M. Jules de Gaultier.

Il convient, selon la remarque d'un des penseurs dont j'ai à parler, de faire un départ entre **les Morales et les Sagesses**. Qu'elle soit impérative ou persuasive, démonstrative ou parénétique, une Morale se présente toujours comme un guide-âne ; un mors, une bride ou un licol. Une Sagesse est une méditation sur la vie. La sagesse, c'est aussi un entraînement, une ascèse, un sport, un art en même temps qu'un savoir : le « gai savoir ». — Une preuve en est dans les métaphores où s'expriment les attitudes du connaisseur ; métaphores empruntées aux différents arts : à la statuaire, selon le cliché antique : « sculpter sa statue » ; à la gymnique (la sagesse des Cyniques qui prenait Hercule pour modèle et qu'on a pu appeler la « Sagesse du Muscle ») ; à la danse (la danse de Zarathoustra) ; à la chasse (la chasse au bonheur, de Stendhal). — Parmi les écrits des moralistes, les uns se rattachent au type des morales ; les autres se rangeront plutôt sous la rubrique des sagesses ; d'autres enfin se réfèrent au type mixte.

M. Han Ryner est un contempteur des morales et un sectateur de la sagesse. Le sage qu'il nous présente aujourd'hui est Socrate ; un Socrate métamorphosé selon son cœur et à son image. Tel le Christ transfiguré dont il nimba la délicate figure au cours des pages sereines de son **Cinquième Evangile**.

Le porte-parole de M. Han Ryner est le cynique Antisthène. Ingénieuse fiction qui permet à l'auteur de se départir du ton révérencieux qui est de mise en ces sujets et de nous montrer avec quelle liberté pouvait parler du « soudard » Xénophon et de l'équivoque bavard : Platon-Sathon, un philosophe cynique, leur contemporain et leur adversaire, qui prétend nous livrer les **Véritables Entretiens de Socrate**. Antisthène traite simplement d'imposteurs ses deux rivaux et nous compose un Socrate de sa façon ; non le Gribouille civique qui se réfugie dans l'obéissance aux lois injustes, par crainte de l'injustice, non l'« Innocent » chanté par les complaintes poétiques, mais un véritable transgresseur, naturiste avant la lettre ; le contempteur des lois le plus hautain et le plus agressif qui ait jamais opposé la nature à la cité. — Cet Antisthène est bien l'ancêtre de l'Indivi-

dualisme Hanrynérien, de cet individualisme esthétisé, stylisé et bien disant qui s'épanouit en une série d'opuscules dont je ne puis malheureusement parler en détail. Je n'admire pas tout dans cet individualisme ; je n'en aime pas du tout la mystique fraternitaire. Je regrette que M. Han Ryner exclue de ses sagesses préférées l'individualisme stendhalien. Mais voici qui me réconcilie cordialement avec lui. — Savourez-moi cette sûre science des milieux professionnels, cette indépendance narquoise qui se rit dans ce précepte de sécession, dans cette nasarde aux morales corporatives, morales d'esclaves à la Durkheim. Il s'agit d'un « catéchisme » par demandes et par réponses:

Comment se conduira l'individualiste avec ses supérieurs sociaux? — L'individualiste n'oubliera pas que les paroles de ses supérieurs sociaux traitent presque toujours de choses indifférentes. Il écoutera avec indifférence et répondra le moins possible. Il ne fera pas d'objections. Il n'indiquera pas des méthodes qui lui paraîtraient meilleures. Il évitera toute discussion inutile.

Pourquoi ?

Parce que le supérieur social est d'ordinaire un enfant vaniteux et irritable. — *Petit manuel individualiste*, p. 23.

Il va de soi que le sage cher au cœur de MM. Bouglé, Bréhier, Delacroix et Parodi n'offre que de lointains rapports avec celui de M. Han Ryner. Ces auteurs passent en revue les différents types de culture humaine : le sage antique; le « chrétien » du moyen âge : « l'honnête homme » du XVIIe siècle ; l'homme « sensible et vertueux » du XVIIIe ; le citoyen du XIXe siècle ; le producteur du XXe siècle, parfois en délicatesse avec le citoyen. Louable raccourci de l'histoire des idéaux éthiques ; consciencieux, objectif, nonobstant les buts pédagogiques des auteurs.

C'est aussi un manuel de sagesse que nous donne l'auteur des **Quatre-vingt-un Chapitres sur l'Esprit et les Passions** ; sagesse un peu raisonneuse, sagesse d'un intellectualiste pour qui la bonne tenue dans la vie est le corollaire d'une bonne discipline du jugement.—Je ne sais pas qui est cet Alain subtil. Je le tiendrais pour un très bon esprit sans un jugement de lui que j'ai déniché dans un numéro des *Propos d'Alain* et qui me le démonétise un peu comme philosophe. Il s'agit de l'Affaire Dreyfus. L'auteur, après avoir convié les Français à aborder je ne sais plus quelle tâche difficile, ajoute : « Les Français, au

temps de l'affaire Dreyfus, ont fait quelque chose de plus difficile encore (1). » — Cette admiration pour les promoteurs de l'Affaire me rappelle toujours le mot de Schopenhauer : que le philosophe se reconnaît à ce qu'il n'attend pas de Demain quelque chose de neuf et de grand. — De même je voudrais que le philosophe ne demandât pas à Hier un pareil cadeau ; surtout quand il s'agit d'un événement aussi quelconque que cette affaire Dreyfus, banal épisode de l'histoire des partis, des coteries, des factions et des conjurations. — En revanche, j'aime beaucoup Alain quand il dissocie le respect et l'obéissance (p. 221).

M. Maritain, dans son **Théonas**, fait une grande part dans la sagesse aux éléments intellectuels. L'intelligence est confrontée avec les autres puissances de l'esprit ou de l'âme: le sens commun, le cœur, etc. Elle est étudiée dans ses usages, ses tâches, ses buts, ses œuvres, par rapport aux contingences qui conditionnent ou favorisent l'accueil de la vérité auprès des hommes. Un solide intellectualisme thomiste forme l'armature du tout.

Voici maintenant deux livres qui se rattachent à la fois au type des sagesses, des morales, voire des métaphysiques.

Le Dantec, au cours de son livre sur l'*Athéisme*, avait défini la sagesse de l'athée qui devait consister selon lui en une sorte de fakirisme, de nihilisme moral et social. Ces conclusions négatives avaient contristé certains des amis de Le Dantec. M. Sageret essaye d'y échapper. Au cours de son livre : **La religion de l'Athée**, il montre que l'athéisme n'est pas incompatible avec une attitude active, avec une foi morale et sociale. Pour M. Sageret, athéisme = scientisme ; or, le scientisme est un dogmatisme qui est capable de fonder une morale ; M. Sageret montre : 1° qu'il y a une morale universelle (point à discuter) ; 2° que le scientisme est capable de fonder et de garantir cette morale (autre point à discuter). — M. Sageret, qui est un rationaliste, peut être logique quand il déduit de son rationalisme une foi morale. Mais Le Dantec, adepte de l'irrationalisme, théoricien du « Chaos universel », n'était pas moins logique quand il déduisait de son nihilisme intellectuel un nihilisme moral.

Dans un monde tout frémissant des batailles d'hier et des batailles de demain, M. Louis Prat, disciple et ami de Renouvier, apporte son doux Evangile harmonien dans lequel il unit des

(1) *Propos d'Alain*, 15 avril 1922.

idéaux qui ne vont pas toujours très bien ensemble : l'idéal oriental ou hindouiste et l'idéal occidental de la raison latine, exprimé par le sénateur romain Clodius Albinus, contempteur des religions orientales. M. Prat prolonge les perspectives de l'*Uchronie* de Renouvier. Il se rallie à une sorte de polythéisme ou d'anthropothéisme, apothéose des hommes-dieux, artisans et démiurges de ce monde de beauté où nous convie l'auteur. Cette **religion de l'harmonie**, dont je ne dirai pas que je suis un adepte, est exposée en une langue simple et sur un ton d'émouvante sincérité.

Le problème du bonheur fait partie du problème de la sagesse. L'eudémonisme et l'optimisme représentent un des pôles de la réflexion philosophique. — En aucun temps les pharmacopées du bonheur n'ont fait défaut. Elles se multiplient surtout aux époques troublées comme la nôtre. De J. Finot, qui a écrit une *Philosophie du Bonheur*, on nous présente aujourd'hui, sous le titre vaguement maçonnique de **L'Atelier des gens heureux**, une image d'une future cité de la Félicité. Le remède proposé pour écarter les causes de douleur n'est pas neuf ; c'est l'antique remède stoïcien : la suggestion, et proprement l'autosuggestion. Parmi les causes de désharmonie il faut mettre au premier rang les passions sexuelles, les discordes conjugales, l'infidélité, la jalousie... J. Finot nous propose le modèle de Marc-Aurèle qui, abondamment trompé par l'impératrice Faustine, fermait les yeux et les oreilles et ne cessait de glorifier les dieux de lui avoir donné une épouse fidèle et exemplaire. « Son âme restait ainsi fermée aux motifs de malheur qui pouvaient la chagriner sinon l'anéantir. » Remède de tout repos, surtout pour les épouses volages. Malheureusement il faudra de nombreuses séances d'autosuggestion avant que cette sérénité soit mise à la portée de tous les maris. — J. Finot croit contribuer à notre bonheur en nous promettant la longévité et la survie... Je me méfie... Si c'est avec le même personnel humain que nous devons la partager, ça n'est pas très engageant.

L'Art de la vie, de M. Jules Latapy, est aussi un manuel d'eudémonisme. L'auteur reprend les recettes stoïciennes sans y ajouter grand'chose de nouveau.

Conquête de la volonté, conquête de la puissance de travail, **Conquête du Bonheur**, ce triple but résume l'œuvre de

M. Payot. Ainsi n'est-il pas surprenant que le lecteur retrouve dans son troisième ouvrage pas mal des *leit-motive* qui alimentent l'inspiration des deux premiers. — Le Bonheur défini par M. Payot est un bonheur un peu spécial ; bonheur d'un intellectuel du type lent, pondéré, ordonné, méthodique, laborieux, féru de psychologie déterministe et de moralisme fonctionnariste. Il y a bien des façons d'aller à la chasse au bonheur. Celle de M. Payot rappelle un peu trop la chasse au canard sauvage, sinon dans un grenier, du moins dans un cabinet de travail, encore que M. Payot célèbre volontiers les excursions alpestres et la vie en plein air.

M. de Gasté a écrit un gros volume sur **La Bêtise Humaine**. Sujet inépuisable si le mot de Voltaire est vrai : « Histoire de l'esprit humain, histoire de la sottise humaine. » M. de Gasté limite son sujet à la Bêtise moderne et contemporaine. Mais elle ne diffère pas sensiblement de celle des autres époques. Là aussi il doit y avoir une loi de constance... L'auteur passe en revue les effets administratifs, politiques, judiciaires, pénitentiaires, etc... de la Bêtise humaine. A notre société fondée sur l'inertie et la stupidité il oppose une société fondée sur l'intelligence et l'organisation... Voilà qui est bien. Mais la Bêtise en soi, la Bêtise immanente, la Bêtise *hénaurme* de Flaubert, la Bêtise triomphante et immortelle, celle qui seule donne une idée de l'infini et se dresse sur le monde pareille au spectre Religion dans Lucrèce, cette Bêtise-là, qui l'atteindra, qui la coupera de ses racines ?... Extirper la Bêtise, quelle entreprise insensée !... Rassurons-nous. Ce vœu sacrilège ne se réalisera pas.

GEORGES PALANTE.

§

Nous recevons de M. Jules de Gaultier la lettre suivante :

Cher Monsieur,

Dans le *Mercure* du 1er novembre j'ai répondu à quelques critiques formulées par M. Palante dans sa rubrique du 1er octobre au sujet de mon dernier livre *La philosophie officielle et la philosophie* (1). Cette réponse a été le prétexte pour M. Palante, dans le *Mercure* du 15 décembre, d'un nouvel article où, sous couleur d'explications au sujet de mon livre, il me prête, est-ce une gageure ? une conception philosophique qui est exactement l'inverse de celle que j'ai développée, au cours

(1) Un vol. in-16, Alcan.

de plusieurs ouvrages, sous la dénomination du Bovarysme. Aussi, s'il me faut vous prier d'accueillir ces quelques lignes, ce n'est plus en vue d'une discussion d'idées, mais pour répudier, en tant que miennes, des manières de voir que j'ai toujours combattues et m'inscrire en faux contre l'attribution qui m'en est faite.

M. Palante était-il à ce point dénué d'arguments à opposer à mes points de vue qu'il lui ait fallu m'en inventer d'autres, et qui fussent absurdes, pour se donner la gloire facile de les anéantir ? Si j'affirmais que Jésus fit crucifier Hérode, que Luther fut le fondateur du catholicisme à l'époque de la guerre de Troie, que Napoléon Ier fut roi d'Angleterre et père de Louis XIV, je composerais une histoire dont le degré d'exactitude serait égal à celui que révèle l'exposition de la conception du Bovarysme faite par M. Palante.

« L'axiome initial du Bovarysme, dit-il, stipule l'identité du sujet et de l'objet. Sujet = objet ; objet = sujet. » Dans lequel de mes écrits M. Palante a-t-il trouvé cette affirmation singulière ? Dans aucun. Mais alors quel étrange procédé de critique ! C'est comme si, au cours d'une partie d'échecs, tandis que je détourne la tête, mon adversaire changeait avec la main l'emplacement de quelques-unes de mes pièces principales, la reine, le roi, l'un de mes cavaliers, l'une de mes tours, et me mettait ainsi en présence d'un jeu que je n'aurais pas joué.

Dans son premier article M. Palante formulait à l'égard de mon livre certaines appréciations dont la malveillance doctorale ne s'étayait d'ailleurs d'aucune vaine argumentation. J'ai répondu, comme si ces critiques eussent été fondées sur une réelle insuffisance de mon ouvrage, par un exposé où, dans le raccourci de quelques propositions, je m'appliquais à montrer le caractère de nécessité selon lequel, déduite comme un corollaire inévitable de l'Idéalisme, la notion du Bovarysme se confond avec celle de la relativité universelle et engendre, dans les cadres infranchissables de la relation, une doctrine de l'expérience pure à laquelle le positivisme de Comte, dans ses grandes lignes, répondait par avance.

M. Palante à ces développements n'a rien répondu dans son nouvel article. Il a eu recours à l'expédient beaucoup plus simple que je viens de signaler et que je vais décrire plus complètement.

Il ne s'agit donc plus ici d'une discussion d'idées à laquelle, par le silence de M. Palante, ma réponse du 1er novembre a mis fin. Le fait est celui-ci. M. Palante a glissé dans ma poche un « diamant bleu » dont on recherche le voleur. J'entends par là qu'il a glissé dans mon œuvre des doctrines qui ne m'appartiennent pas. Il me faut donc proclamer bien haut et que ces doctrines ne sont pas à moi et qu'elles ont été insinuées entre les pages de mes livres par une main étrangère. Sans quoi, je ne risque peut-être pas d'être inculpé de larcin, mais je risque sûrement de passer pour un fort singulier philosophe auprès

de tous ceux à qui les dernières proses de M. Palante m'auraient seules révélé. Ce n'est pas que ces doctrines dont M. Palante prétend me faire endosser la responsabilité n'aient été formulées par des philosophes de génie. Mais la façon dont il les a présentées pour m'en écraser leur confère un aspect qui dépasse la simplicité et dont il ne voudrait pas, j'imagine, pour ses propres points de vue. La façon dont il a serti le diamant bleu lui a enlevé beaucoup de son éclat, même aux yeux de ceux qui comme moi estiment que la pierre est fausse. Je n'ai pas de diamants bleus. Si je possède quelques diamants, ils sont d'une eau différente, ils ont d'autres reflets. Aucun joaillier ne s'y trompera, aucun lecteur de mes œuvres.

Voici, d'une part, les conceptions et les tendances philosophiques que me prête aujourd'hui M. Palante et, d'autre part, celles, exactement opposées, qui sont les miennes.

« L'axiome initial du Bovarysme, affirme donc M. Palante, stipule l'identité de l'objet et du sujet. Sujet = objet ; objet = sujet. » Voilà le diamant bleu. J'affirme qu'il n'est pas à moi. La maxime du Bovarysme, qui n'est pas un axiome mais un corollaire de l'idéalisme, s'énonce ainsi : Tout ce qui se connaît se connaît autre qu'il n'est. Elle conclut, par delà la notion de l'inadéquat de l'objet au sujet, que quelque réalité que ce soit est inadéquate à sa représentation dans un état de connaissance. Que jamais l'objet n'est égal au sujet, que ce qui est impossible à jamais c'est que l'objet soit adéquat au sujet, c'est ce que proclament de concert l'axiome idéaliste et l'axiome où sont définies les conditions de la connaissance en lesquels le corollaire bovaryque prend sa source. Et cette impossibilité est absolue parce que l'adéquation parfaite de l'objet au sujet reconstituerait l'unité pure de Parménide et de Plotin. Cette unité pure, c'est encore le diamant bleu que M. Palante a glissé dans ma poche. Or l'axiome idéaliste sur lequel le Bovarysme se fonde, en conditionnant l'existence par la connaissance, brise cette unité. Il ne souffre pas qu'elle soit restaurée. Dans les limites, extensibles indéfiniment, de l'inadéquat de l'objet au sujet s'étend le monde des phénomènes. Par delà, dans l'hypothèse de l'adéquat, le monde de Parménide et de Plotin vers lequel peut s'élancer le mysticisme de la foi, mais sur lequel se ferment automatiquement les fenêtres de l'intellect. En prophétisant que la philosophie du Bovarysme aboutit, comme celle de M. Bergson, au concept vide de l'unité de Parménide, M. Palante m'attribue donc encore la conception avec laquelle le Bovarysme est le plus radicalement inconciliable. Et en fait la conception d'un inadéquat universel, la lutte contre toutes les philosophies aboutissant au néant de l'unité, c'est tout le Bovarysme. M. Palante a donc choisi pour les incorporer au Bovarysme les conceptions dont c'est la caractéristique du Bovarysme d'avoir institué la critique la plus radicale. Tel est le fait dans sa simple énormité. Il est

si exorbitant qu'il y a quelque ridicule à se défendre des allégations qu'il implique. C'est, dans l'ordre intellectuel, comme se défendre d'avoir volé les tours de Notre-Dame. Il paraît pourtant qu'il faut en prendre la précaution. C'est pourquoi j'ai dû dénoncer la singulière méthode et l'étrange procédé de critique inaugurés par M. Palante.

Ce procédé et cette méthode, je ne veux pas encore les qualifier moi-même, j'en laisse le soin à leur auteur. S'il est toujours dans les mêmes conditions de vision intellectuelle qui au cours de la composition de son article, lui firent constamment et résolument prendre blanc pour noir, je ne doute pas qu'il ne les tienne pour modèles de probité intellectuelle et de logique. Si, d'ailleurs, il est descendu du « funiculaire » à la station, s'il a quitté le Bovarysme, le Bovarysme ne l'a pas quitté ; je ne doute pas qu'il ne lui vienne en aide pour fortifier son opinion et lui composer une bonne conscience.

Mieux vaut sourire. Pourtant la tâche qu'il m'a fallu accomplir ici, avec le démenti qu'elle comporte, n'a rien qui m'agrée. Je n'oublie pas que, des premiers, M. Palante accueillit les thèses du Bovarysme et qu'il leur consacra un remarquable petit livre (1). Je viens de le relire. J'y ai trouvé encore un plaisir propre à compenser la stupeur que son dernier article a ajoutée à l'étonnement causé par le précédent. Si je n'insiste pas sur les qualités de pénétration et sur la justesse des interprétations qui s'y rencontrent à l'égard d'une théorie qui depuis lors n'a pas changé, c'est qu'après avoir dénoncé la contradiction qu'il y a entre les idées philosophiques que j'ai exprimées et celles que M. Palante m'attribue, je ne veux pas encore, par surcroît, mettre M. Palante en contradiction avec lui-même.

De cette lecture je ne veux retenir que ceci. Exposant la conception d'une improvisation arbitraire où, dans *les Raisons de l'Idéalisme*, j'ai montré la genèse de la réalité, M. Palante rappelait que, poussant à bout cette thèse d'irrationalisme, la théorie du Bovarysme ne se refusait pas à envisager « la perspective d'un bouleversement possible dans les profondeurs de la raison pure (2) ». Cette évocation vient à point pour me fixer d'une façon qui me satisfasse sur ce que je dois penser des explications de M. Palante au sujet de *la Philosophie officielle et la Philosophie*. Repoussant toute autre interprétation, il m'est plus agréable de croire que « la période est révolue », que le bouleversement s'est réalisé, et qu'une logique nouvelle est née où il n'y a plus de place pour le principe de contradiction. C'est faute d'en connaître les normes que j'ai ressenti à la lecture des notes de M. Palante l'émoi stupéfait que j'ai confessé. Je suis comme ce vieil ermite que Zarathoustra

(1) *La philosophie du Bovarysme*. Jules de Gaultier. Collection « Les Hommes et les Idées ». Mercure de France.
(2) *Loc cit.*, p. 63.

rencontra dans la montagne et qui ne savait pas que Dieu est mort. Mais Nietzsche ne dit-il pas aussi que les grands événements s'accomplissent dans le silence, que le monde autour d'eux tourne sans bruit? C'est l'excuse de mon ignorance.

JULES DE GAULTIER.

SCIENCE SOCIALE

Georges Guy-Grand : *La Démocratie et l'après-guerre*, Flammarion. — Georges Valois : *L'Etat et la production*, Nouvelle Librairie nationale. — Jean Hermitte : *Le Régime direct*, Editions de l'Ordre nouveau. — Mémento.

C'est un important problème qu'étudie M. Guy-Grand dans son livre **La Démocratie et l'après-guerre :** Les sociétés politiques contemporaines évoluent-elles dans un sens démocratique ou dans un sens antidémocratique ? Il est certain que, suivant la réponse qu'on donnera, tout changera de face.

A première vue le doute ne semble pas possible. Il y a longtemps que Royer-Collard a proclamé, du haut de sa cravate à triple tour : La démocratie coule à pleins bords ! et que Tocqueville a prophétisé l'ascension universelle, irréductible, de la même force populaire. Jamais l'histoire, depuis un siècle, n'a permis de voir une régression ou même un arrêt un peu prolongé de ce flux. La dernière guerre a vu s'écrouler les trois derniers trônes plus ou moins autocratiques qui subsistaient en Europe, et ces jours-ci on en a vu s'effondrer un quatrième, le nouveau sultan n'étant plus qu'un simple calife. Tous les Etats civilisés sont aujourd'hui ou des républiques ou des monarchies parlementaires et même populaires, puisque l'italienne, par exemple, n'a pas hésité à se prononcer pour le *fascio* émeutier contre le *governo* régulier. Or c'est au moment où le triomphe de la démocratie semble universel et définitif que de très véhémentes attaques sont dirigées contre elle, tant de l'extrême droite que de l'extrême gauche. L'aventure a de quoi piquer la curiosité.

Ce que les adversaires de la démocratie lui reprochent, c'est de ne pas réaliser efficacement leur idéal, soit pour les uns la force et la puissance de la nation, soit pour les autres le bonheur et la puissance des êtres humains. Mais vraiment les faits leur donnent tort à tous. La puissance nationale s'est finalement trouvée mieux des régimes démocratiques qui ont vu la victoire des alliés que des régimes autocratiques qui ont fait la ruine des empires centraux. Et le bonheur de la pauvre humanité s'est trouvé

moins imparfaitement réalisé par nos démocraties libérales que par la dictature du prolétariat. Il convient donc de condamner sans réserves tous les appels au coup de force et tous les recours à la violence d'où qu'ils viennent. Si c'est mettre ses conjectures à bien haut prix qu'en faire bouillir un homme tout vif, c'est les hisser à une valeur intolérable qu'en faire crever d'esclavage ou de famine un peuple tout entier.

Mais ceci dit, on peut reconnaître que rien d'humain n'est parfait et que la démocratie peut soulever de sérieuses critiques. D'abord si elle s'appuie uniquement sur la loi des majorités, elle implique une violence qui, pour n'être pas celle des ratapoils ou des carmagnoles, n'en est pas moins fâcheuse. Ensuite, si la majorité est composée de gens criminels ou méprisables, sa façon de gouverner s'en ressentira ; pour prendre un exemple très simple, une démocratie composée de pères de petites familles ne prendra aucune mesure en faveur des familles nombreuses, alors qu'une autocratie pourrait le faire. Il est donc indispensable, comme le dit avec beaucoup de sagesse M. Guy-Grand, que la démocratie se fasse une conscience ; pas plus que la liberté, elle n'est un bien par elle-même, mais quand elle a pris connaissance de ce bien, elle lui permet de se produire plus facilement qu'ailleurs.

Un autre inconvénient de la démocratie, c'est que par le propre jeu de ses rouages elle arrive trop souvent à trahir son principe. L'opinion publique, qui est son moteur profond, ne parvient plus à s'exprimer parce que les organisations électorales font prédominer l'esprit de parti sur l'intérêt général. C'est cette lutte contre les égoïsmes de clocher ou de clan et les méphitismes de mares stagnantes que les démocraties devraient continuellement poursuivre et dont elles ne s'acquittent pas toujours. Rien d'humain n'étant parfait, c'est ici le traditionnalisme qui est dangereux et c'est le « mutationisme » brusque qu'il conviendrait d'organiser. De même qu'au début d'une guerre il faut limoger les deux tiers des généraux qui sont pourtant arrivés à leur grade suivant toutes les règles et toutes les garanties, de même tous les cinq, dix ou quinze ans il faudrait faire jouer en politique une soupape de sûreté. Aux Etats-Unis, les élections présidentielles remplissent ce rôle. En Suisse, ce sont les plébiscites législatifs, ainsi celui qui vient d'appliquer une si forte tape aux socialistes. Chez nous,

il n'y a rien, et c'est fâcheux ; ce l'est d'autant plus que les éléments conservateurs étant suspects de par leurs accointances avec les fossiles d'ancien régime, il ne peut pas s'établir cette alternance qui fait louablement se succéder les whigs et les tories en Angleterre, les républicains et les démocrates aux Etats-Unis, les catholiques et les libéraux en Belgique, etc. Nous sommes voués au même parti qui règne inlassablement chez nous depuis les 363 et qui continue à gouverner aujourd'hui en dépit du Bloc national.

Cette soupape de sûreté, j'imagine qu'elle pourrait fonctionner de diverses façons. Tous les cinquante ans, ou même tous les vingt-cinq ans, il pourrait y avoir une petite Constituante qui apporterait au régime les modifications graves jugées nécessaires, par exemple le vote des femmes, le suffrage familial, le recrutement du Sénat, les parlements régionaux, les pouvoirs présidentiels, etc. Tous les ans, d'autre part, il pourrait y avoir une consultation nationale sur tel ou tel point moins grave, mais cependant supérieur à l'habituel train-train parlementaire. Enfin on pourrait essayer de temps en temps d'une dictature spécialisée et limitée, et en ce moment nous voyons très bien un domaine où cette dictature serait la bienvenue, c'est celui des économies qu'il faudrait faire pour reconquérir notre liberté d'agir vis-à-vis de tous, ennemis et même chers amis. Notre budget ordinaire se solde cet exercice par un déficit de 4 milliards, qui ira à 5 ou 6 avec les crédits supplémentaires. Il s'agirait de récupérer ce manquant sur nos dépenses : 12 milliards de service de la rente, intangibles, 5 milliards de dépenses militaires, 6 milliards de dépenses civiles ; une démocratie de budgétivores directs ou indirects n'aura probablement pas le courage de faire les amputations voulues, eh bien, qu'on nomme pour quinze jours un dictateur aux économies, lui les fera sûrement et plus aisément qu'on croit !

On peut donc critiquer le parlementarisme au nom de la démocratie, et absoudre à ce point de vue le mouvement fasciste qui a libéré l'opinion publique italienne des entraves dont l'avait ligottée l'esprit de parti électoral ; mais attaquer le parlementarisme parce que démocratique, comme le fait M. Georges Valois dans son livre **l'Etat et la production**, c'est se condamner à glisser, comme il le fait aussi, vers l'éloge de l'Etat turc et de l'Etat russe, et vraiment il faut avoir la haine des sociétés libres bien chevillée au corps pour en arriver là. D'autant que ces deux Etats,

bien qu'alliés en ce moment, sont très dissemblables, et qu'on pourrait considérer les Turcs d'aujourd'hui comme ayant fait triompher une sorte de démocratie nationale et brutale contre des autocraties étrangères, celle du sultan et celle de Constantin. Le procès du parlementarisme devrait plutôt être instruit sur la comparaison de notre république à nous et des républiques américaines, et bien qu'il ait été souvent admis, même dans des milieux démocratiques, celui de l'A. N. O. D. par exemple, que la constitution politique des Etats-Unis était très supérieure à la nôtre, j'estime que notre république parlementaire s'est révélée à l'épreuve préférable à la république présidentielle dont nous avons pu voir, avec Woodrow Wilson, les très graves défauts ; il suffirait donc de peu de choses en somme, que j'ai indiquées ailleurs, pour guérir les défauts bien moindres de notre parlementarisme.

Quant au **Régime direct** que prône, à l'horizon opposé, M. Jean Hermitte, il est approuvable en principe, mais irréalisable dans nos grands Etats modernes ; même dans les petites cités antiques il a fini par être funeste ; ce que nous pourrions seulement lui emprunter, c'est la pratique plus fréquente du référendum, car l'appel au peuple descendant dans la rue, même en chemises noires, c'est un procédé bien dangereux.

Mémento. — Toujours la question des Coopératives ! Dans le *Journal des Économistes* du 15 novembre, M. Charles Gide reconnaît que leur Fédération est menacée par des schismes tant à gauche qu'à droite, et il semble accepter l'idée d'un partage en trois tronçons. En effet, il y a quelque chose de choquant à voir de braves gens, sous prétexte de payer moins cher leurs pommes de terre, fraterniser avec de dangereux hurluberlus. Puisque les collectivistes n'admettent pas la coopération, que les coopérateurs ne fassent pas le jeu des collectivistes ! — Dans la *Paix par le Droit* de novembre, une note de la Rédaction s'étonne qu'on n'ait pas, le 11 novembre 1918, « cassé les reins sans retour offensif possible au militarisme allemand » ; ce beau et inattendu zèle guerrier s'explique par la suite : « Serait-il vrai, comme tant de gens le pensent, que le maréchal Foch et les généraux qui l'entouraient n'ont voulu sauver l'armée allemande que pour justifier le maintien indéfiniment de ce militarisme français dont ils sont les plus beaux ornements ? S'il en était ainsi, quelle cour martiale pourrait être assez sévère à l'égard d'un pareil acte de trahison ? » Si la « Rédaction », en écrivant cette note, n'en a pas senti la haute inconvenance, sans parler de l'absurdité de l'hypothèse, elle est à plaindre ! Heureusement la Déesse de la Paix n'est pas responsable de

ses sacristains, et tout ça c'est de la politique. — A ce propos, je dois avertir le lecteur que je ne parlerai plus, même dans le Mémento, des plaquettes, brochures et aussi des livres qui n'auront qu'un intérêt de politiquaillerie, ce genre d'ouvrage est annoncé dans les « publications récentes » ; cette citation de titre est tout ce qu'ils méritent.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

B. Nogaro : *Réparations, Dettes interalliées et restauration monétaire*, Les Presses universitaires de France. — Maurice Dayet : *La Renaissance économique de l'Allemagne*, préface de J Seydoux, Les presses Universitaires de France.

« Pas plus qu'aucun de ses collègues des facultés françaises, l'auteur de ce petit ouvrage n'a partagé avec son confrère anglais, M. Keynes, le privilège d'être mêlé aux travaux préparatoires du traité de Versailles en ce qui concerne les réparations. » Cette observation par laquelle s'ouvre l'intéressant volume de M. Nogaro, **Réparations, Dettes interalliées et restauration monétaire** n'est pas inutile : ce ne sera sans doute pas un des moindres étonnements des historiens de la conférence de la Paix que les termes du plus grand règlement international qui ait jamais été envisagé aient pu être arrêtés, du côté français, hors des avis de quelques maîtres éminents qui font en ces matières autorité. On eût vraisemblablement évité, les prenant, certaines improvisations de doctrine véritablement déconcertantes, dont la pratique a mis depuis lors en pleine lumière les déplorables conséquences.

En se proposant de « formuler correctement » le problème des Réparations, ce qui n'est pas encore malheureusement besogne tardive, M. Nogaro, n'espère pas, semble t-il, lui découvrir une solution plus aisée ; nous croyons volontiers cependant qu'il peut avoir fait beaucoup pour la rapprocher, en marquant une fois de plus, avec sa grande autorité, le lien étroit qui unit à ce problème celui des dettes interalliées, et celui, préjudiciel, de la restauration monétaire.

Sans indulgence inutile dans la forme, M. Nogaro, abordant tout d'abord la question des Réparations proprement dite, en distingue la position historique et la position logique. La première, nous la connaissons, elle n'a rien de réconfortant ; la seconde, sur laquelle tous les économistes qui ont réfléchi à ce problème sont

d'accord, aboutit à la constatation que les conditions possibles de cet énorme transfert à opérer d'un pays à un autre et d'une monnaie dans une autre n'ont pas été sérieusement envisagées. On a fait fond en guise de solution sur le développement de la vie économique et du commerce de l'Allemagne pour développer aussi ses facultés de paiement. Puis, au lieu d'appliquer immédiatement des méthodes rationnelles de recouvrement, les Alliés ont perdu deux ans à estimer, à totaliser et à répartir la dette allemande, cependant que la « matière recouvrable » disparaissait par l'évasion des capitaux et par la dépréciation volontaire du mark.

En toute hypothèse, d'ailleurs, le paiement des annuités allemandes devait poser et pose encore aujourd'hui un problème technique délicat : le Reich peut sans doute se procurer le capital nécessaire au moyen de ses réserves en numéraire et surtout de prélèvements fiscaux sérieusement effectués : il restera, et c'est le plus difficile, à transférer ces sommes. M. Nogaro observe justement que dans la situation monétaire actuelle, cette difficulté se confond avec celle de trouver des devises étrangères, dont ses créanciers puissent s'accommoder. Or, il n'est que deux moyens de la résoudre : l'emprunt international, reconnu momentanément impossible, et l'affectation à ces sortes de paiements du produit des exportations, c'est-à-dire deux ressources d'un ordre de grandeur presque nécessairement différent de celui des obligations à acquitter. Comment arriver à l'ajustement indispensable ? En facilitant à l'Allemagne ses exportations, ce à quoi les Alliés, on l'a vu maintes fois, sont violemment opposés. Il ne reste donc qu'une éventualité, celle des réparations en nature, que repousse l'industrie française, laquelle n'échappera pas cependant, non plus que le pays tout entier, au choix nécessaire entre l'acceptation des produits allemands et la défense jalouse de notre marché au prix de ce même paiement. Si d'ailleurs ce dilemme inquiétant apparaît avec cette rigueur, c'est parce que le gouvernement allemand a délibérément toléré, en même temps que l'évasion fiscale, sa ruine monétaire, contre laquelle, avant qu'elle soit totale et définitive, devraient être mises en œuvre les mesures de contrôle, dont nous avons déjà eu occasion, en ce qui nous concerne, d'entretenir les ecteurs de cette Revue.

Avec une moindre acuité, le problème de la restauration monétaire se pose au surplus pour le monde entier : il pèse au premier

chef sur le règlement des dettes interalliées, à l'importance desquelles ne correspondent plus, du fait de la dépréciation de certaines devises, les moyens financiers nécessaires. Comment le résoudre ? Le déséquilibre des changes ne saurait être supprimé par un retour général aux parités d'avant-guerre, parce que la répartition du stock d'or mondial a subi de grandes variations, et qu'il est quantitativement insuffisant pour assurer désormais, étant donnée la hausse des prix, la convertibilité des billets. Une démonstration technique, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici, mais à laquelle nous ne saurions trop engager nos lecteurs, curieux de ces problèmes, à se reporter, conduit M. Nogaro à préconiser, faute d'une restauration totale possible, un système analogue à celui que recommandaient, en mai dernier, les experts financiers de la conférence de Gênes. Il consiste à assurer la convertibilité d'une monnaie donnée en fournissant, à un taux fixe, à tous ceux qui justifient de règlements à effectuer, des traites payables en la monnaie désirée, et ce avec le concours d'un organisme international, qui stockerait de l'or ou ouvrirait des crédits, aidé lui-même dans cette mission par des offices nationaux du change. C'est en somme d'une convertibilité du billet limitée aux paiements extérieurs, qu'il s'agit : elle serait, selon l'auteur, applicable sous certaines conditions non seulement à la France, mais même à l'Allemagne et à l'ensemble du problème des Réparations.

De même que ce dernier a été singulièrement compliqué par l'ignorance de ses données techniques, c'est techniquement encore que les difficultés, au milieu desquelles se débat actuellement l'Europe, pourront être résolues. C'est pourquoi toute contribution de la valeur de celle que M. Nogaro apporte aujourd'hui à cette œuvre doit être retenue avec le plus grand soin.

Dans un autre ordre d'idées, les renseignements documentaires qu'a groupés M. Maurice Dayet sur **la Renaissance économique de l'Allemagne** constituent un enseignement également utile ; leur valeur est d'ailleurs signalée en une courte préface par un haut fonctionnaire particulièrement informé de ces questions pour les avoir vécues dès l'origine, et avoir apporté à leur étude une clairvoyance et une ardeur patriotique que connaissent tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher.

Tout serait à citer de cette étude où l'on voit comment l'Allemagne, en proie, au moment où elle dut déposer les armes, à

l'anarchie et à la famine, amorça presque immédiatement un relèvement industriel et économique qui fit l'étonnement de tous les observateurs attentifs. Favorisée par son approvisionnement en charbon dont elle s'efforce en vain de dissimuler les développements possibles, rapidement résolue à se procurer ailleurs qu'en Lorraine les minerais nécessaires, l'industrie allemande a cherché dans une organisation meilleure, et notamment dans la concentration incessante de ses entreprises, les moyens de repartir à la conquête économique du monde. Les grands trusts disposent aujourd'hui d'un équipement formidable : l'abondance de l'argent ressort à la fois de l'activité des banques, de continuelles augmentations de capitaux, de l'importance des dividendes distribués aux actionnaires. Une évasion fiscale particulièrement ingénieuse en ses moyens empêche l'Etat de profiter de cette intense circulation de richesses : le peu qu'il en prélève ne demeure d'ailleurs pas inemployé : la flotte commerciale allemande se reconstitue, les voies de communication se développent, l'armature économique du pays se perfectionne sans cesse. Les débouchés extérieurs sont soigneusement recherchés, puis exploités, grâce à une organisation qui est une merveille de discipline et de suite dans les idées : sur le territoire national même, l'Etat mène de sa personne une campagne sournoise contre les produits alliés.

Les animateurs de cet effort remarquable constituent ce groupe peu nombreux d'industriels colossalement riches, que nous trouvons chaque fois devant nous lorsque paraît s'élaborer un nouveau système susceptible de conduire l'Allemagne sur le chemin de l'exécution. Au-dessous d'eux, les classes moyennes et ouvrières luttent péniblement pour la vie, mais n'en continuent pas moins à fournir un travail intensif, dont la campagne de haine contre la France, qui s'est encore manifestée par de récents incidents, soutient l'inlassable ardeur.

Tel est, brièvement esquissé, ce tableau que nous croyons pour notre part scrupuleusement fidèle : grâce à une habileté qui ne recule pas devant la banqueroute d'Etat organisée, l'Allemagne se prépare indubitablement, si les Alliés persistent à tolérer sa manœuvre, à esquiver ses engagements par une liquidation frauduleuse, et à reprendre ensuite, avec des forces accrues, son ancien rêve de domination économique.

C.-J. GIGNOUX.

AGRICULTURE

Des Tribunaux d'Agriculture. — L'heure est proche, dit-on, où le monde agricole connaîtra ce que seront les chambres d'Agriculture. Elles ne seront pas tout à fait ce qu'il souhaitait qu'elles fussent. Elles ne seront pas aussi complètement fermées qu'il l'eût désiré à des influences étrangères à l'Agriculture mais enfin il paraît qu'elles vont exister... On aura alors accompli une tâche nouvelle dans la voie lente de l'organisation professionnelle. En face des Chambres de Commerce, organisme représentatif des intérêt commerciaux, on possèdera un organe officiellement représentatif des intérêts agricoles. Et peut-être qu'à ce moment-là, mieux qu'actuellement, on remarquera qu'à l'agriculture il manque encore une institution, dont, depuis longtemps, et à sa satisfaction, est doté le commerce.

Pour solutionner les litiges entre commerçants ou ayant un caractère commercial, les tribunaux de commerce procurent à leurs ressortissants une solution rapide, économique et professionnelle. Et nous, cultivateurs, qu'est-ce que nous avons, pour le règlement de nos litiges professionnels? Nous avons l'antique procédure dont Racine a tracé naguère une satire qui semble être contemporaine; nous avons la Justice Civile qui n'est pas seulement boiteuse dans l'allégorie; nous avons affaire, — pour reprendre une expression que M. Robert de Jouvenel prononçait voilà quelque dix ans: nous avons affaire à une organisation compliquée coiffée de la perruque de Louis XIV et du petit chapeau Napoléon Ier !..

Et alors une question se pose. Ce qui est avantageux au commerce serait-il avantageux à l'agriculture? Ce qui fut accordé aux commerçants ne peut-il être accordé aux cultivateurs?

On sait que l'institution de la juridiction consulaire remonte à l'ancienne monarchie; que l'Assemblée Constituante, en 1790, élargit la juridiction consulaire en l'étendant aux affaires maritimes et donna à ces tribunaux le nom de « tribunaux de commerce » et que, par la loi du 14 septembre 1807, elle reçut la consécration des juristes de l'Empire. La loi de 1807 fut remaniée à différentes reprises depuis lors et nous nous trouvons actuellement en face d'une institution dont les caractéristiques principales, en tant que recrutement des juges, procédure et juridiction,

peuvent inspirer un projet de tribunaux d'Agriculture. Les juges commerciaux sont des professionnels élus par des professionnels et,de ce fait, n'ayant pas à rechercher d'autre faveur que l'estime et la considération de leurs pairs. La procédure commerciale, elle est abrégée dans la durée ; elle est simplifiée dans les moyens ; elle est dispensée du ruineux ministère obligatoire des officiers ministériels. Quant à la compétence, comme les tribunaux de commerce sont des tribunaux d'exception, elle est limitée aux matières dont la connaissance leur a été formellement attribuée, c'est-à-dire, pour les énoncer d'un terme général, à toutes les affaires ayant un caractère commercial déterminé soit par la nature du contrat, soit par la qualité des contractants.

Voilà donc un système de juridiction professionnelle, ayant fait ses preuves, ayant donné des résultats satisfaisants et qui peut servir d'exemple à l'institution d'une juridiction professionnelle agricole.

Aux agriculteurs eux-mêmes, possédant ou exploitant un fonds rural, remplissant un certain minimum d'âge, d'exercice de la profession et de résidence,il appartiendrait de désigner, par voie d'élection, des juges agricoles. Ceux-ci seraient renouvelés périodiquement et leurs fonctions seraient honorifiques. Devant ces tribunaux, les cultivateurs dispensés du ministère d'officier ministériel soumettraient leurs litiges professionnels. — Quant à la compétence de ces tribunaux d'agriculture, elle serait déterminée par la loi qui les instituerait. Naturellement on la limiterait aux affaires ayant un caractère nettement agricole. Peut-être m'objectera-t-on que la tâche des tribunaux de commerce est facilitée par le fait qu'il existe un code de commerce alors qu'il n'existe pas de code rural. Mais nous ne devons pas oublier que la juridiction consulaire est de beaucoup antérieure au code de commerce.

Nous ne voulons pas entreprendre ici d'exposer dans quelles limites pourrait s'étendre la compétence des tribunaux d'Agriculture. Mais, par exemple, une contestation entre propriétaire et fermier, au sujet de leur bail, entre éleveurs pour vente ou échange de produits de leur élevage, rentrerait dans le cadre de cette compétence. Alors on ne verrait peut-être plus, comme on le voit trop souvent dans nos campagnes, des cultivateurs excités les uns contre les autres par leurs représentants respectifs, s'en-

liser dans le dédale de la procédure et perdre en « plaidatures » le meilleur de leur patrimoine. Aux causes souvent enumérées de la dépopulation paysanne on pourrait encore ajouter des causes judiciaires. Combien n'en a-t-on pas vu de ces paysans qui, ruinés, renversaient dans un mouvement de découragement le mancheron de la charrue contre le sillon et s'enfonçaient dans la ville. .

En principe les officiers ministériels sont astreints à faire taxer leurs « états », autrement dit leur procédure. Ce principe, il paraît qu'on l'applique en certains départements. Je puis assurer qu'on ne l'applique point partout. Si d'innombrables cultivatrices ont été condamnées pour avoir commis le délit d'outrepasser de deux ou de quatre sous la taxe du beurre ou des œufs, il ne parvint jamais, à ma connaissance, qu'on ait sévi contre un officier ministériel l'ayant, en matière de procédure, outrepassé de cent ou de mille francs.

Un exemple entre beaucoup... On m'a remis en mains le dossier d'une histoire courtelinesque. Ceci se passait en une ville du centre... Un cultivateur avait été si rudement plumé qu'il demandait la taxe des frais. Son avoué refusa de faire taxer les siens et de faire taxer ceux de ses confrères. Le plaideur déambula d'étude en étude à la recherche d'un autre officier ministériel qui consentît à se charger de cette tâche. Il n'en trouva naturellement aucun. Alors il introduisit une requête auprès du Président du tribunal civil, lequel commit d'office un avoué pour faire procéder à la taxe, cet avoué refusa de se charger de l'affaire et d'accepter la provision que voulait lui verser le plaideur. Et voilà !...

Nous sommes donc fondés, nous, cultivateurs, à réclamer que la solution de nos intérêts en litiges soit confiée à des professionnels qui sauraient juger, sinon en légistes, du moins en agriculteurs.

Nous n'en demandons pas plus.

Nous accepterions volontiers que les considérants des jugements soient moins longs, pourvu que la procédure soit moins chère et plus rapide. D'ailleurs, lorsque les tribunaux agricoles fonctionneraient, une doctrine, une jurisprudence professionnelles se feraient jour et contribueraient encore à faire de la profession agricole une entité de plus en plus complète. On ne verrait point — comme on le vit après guerre, — en matière de cheptels les

tribunaux civils hésiter dans leurs appréciations, varier dans leurs décisions, tant il est vrai que les juristes, fussent-ils doués du plus grand savoir juridique et animés d'un réel désir d'équité, n'en restent pas moins à méconnaître souvent les conditions intimes et multiples d'une profession aussi complexe que la nôtre.

C'est pour toutes ces raisons que j'ai soumis au jugement de l'opinion et que je soumets au vôtre ce projet de créer des Tribunaux d'Agriculture. Depuis le 2 septembre, date à laquelle, dans *le Petit Journal*, je lançais ce projet, j'ai recueilli de nombreuses appréciations ; quelques unes sont hostiles, presque toutes sont favorables. Les hommes appartenant ou ayant appartenu au monde de la procédure n'en sont point partisans : ce qui n'est pas pour me surprendre. Par contre, les associations agricoles tourangelles qui ont été consultées par voix de référendum accueillent le projet avec enthousiasme. Et c'est la seule opinion que je veuille retenir, car c'est celle des intéressés, celle des professionnels.

A ceux qui voudraient dénier aux cultivateurs le droit de réclamer une juridiction agricole je dirai : « Démontrez-nous que la procédure civile est simple, qu'elle est rapide, qu'elle est économique, — et que les juges civils ont toute la compétence utile pour régler des affaires agricoles. » Si les adversaires de la réforme que nous préconisons m'apportent cette démonstration, je retire aussitôt mon projet. Sinon je continuerai, avec les cultivateurs qui sont à mes côtés, à revendiquer l'institution de tribunaux d'Agriculture devant lesquels, dans un esprit de conciliation, avec compétence et célérité, on solutionnerait les litiges agricoles.

Ce serait encore une étape nouvelle réalisée vers l'organisation de la profession, — cette organisation professionnelle qui est la formule de l'avenir, parce qu'elle permettrait aux intéressés de régler leurs affaires entre gens qui les connaissent.

ROBERT MORIN.

Membre du Conseil Syndical de la C. G. A.

LES JOURNAUX

A propos du prix Balzac (Le Rappel, 30 novembre). — *M. Frédéric Masson, critique littéraire* (Journal des Débats, 8 décembre). — *Eve devant l'Urne* (Figaro 9 décembre).

A la suite du prix Balzac, nous apprend M. Prévost dans la *Victoire*, un collaborateur du **Rappel**, Ch. Rabett, a pensé

qu'il était possible d'arracher à l'obscurité un écrivain ignoré, digne lui aussi du succès, et dans ce but il a prié les quinze juges du prix Balzac de vouloir bien lui désigner l'œuvre du « jeune » écrivain qui avait attiré particulièrement leur attention.

Suit le détail de ce second vote officieux, d'où il résulte que si l'on compte, conclut M. Ch. Rabett, les voix de ce scrutin, on constate que MM. Gaument et Camille Cé, avec la *Grand'Route des hommes*, arrivent premier. Viennent ensuite Henry de Montherland, François Duhoureau et Jacques Rivière, « quatre jeunes auteurs et quatre œuvres nouvelles désignés à l'attention du public ».

Ma conclusion personnelle serait que le vrai lauréat du prix Balzac, celui qu'il aurait peut-être dû révéler, c'est Jean Gaument et Camille Cé. Giraudoux n'avait vraiment pas besoin d'être découvert : ce prix est pour lui presque une injure dorée. Et quant à M. Emile Baumann, on me dit qu'il était déjà très connu dans les milieux bien pensants, et il n'y a pas d'espoir qu'il étende sa clientèle dans les milieux qui pensent plus librement et sont habitués à un français plus correct, même dans la fantaisie.

A propos de leur premier roman : *C'est la Vie*, Remy de Gourmont écrivait à Jean Gaument et Camille Cé : « J'aime la vérité de vos personnages ; jamais livre ne m'a paru plus absolument formé des éléments les plus simples de la vie. La vraie sensibilité doit être contenue et ne se fait que mieux sentir en ne s'étalant pas : votre œuvre en est la preuve. Flaubert l'eût aimée et même l'eût admirée. » Un second recueil de Contes : *Chandelles éteintes*, accentue peut-être ces qualités de sensibilité voilée d'ironie.

Un prix littéraire me semble devoir être le couronnement d'une œuvre faite sans songer à ces lauriers dorés. Il ne faudrait pas que la course aux prix devînt une carrière pour les jeunes romanciers. Ils en arrivent à écrire un roman pour le prix Goncourt ou pour le prix Balzac, et fatalement le livre est médiocre. Je lis que 380 romans avaient été présentés au concours Balzac ; combien au concours de l'Académie des Dix? Cela donne une haute idée de la littérature française.

Mais il ne faut pas oublier que l'Académie Française, elle aussi, décerne des prix littéraires, et à ce propos, j'ai rarement lu des pages aussi récréatives que le rapport de M. Frédéric Masson publié par le **Journal des Débats**. Il écrit au sujet des ou-

vrages de M. Pierre Lasserre, après avoir analysé d'une manière assez sommaire *le Romantisme français :*

Les *Chapelles littéraires* forment un autre volume qu'on voudrait louer tout entier, car on s'attendait que l'auteur démolît les oratoires où le mauvais goût, l'ineptie prétentieuse et l'ignorance arrogante triomphent, au milieu des prosternements et des litanies des fidèles. Claudel, Jammes et Péguy (celui-ci mis à part à cause de sa mort), ce sont, peut-on dire, des cibles singulièrement tentantes pour un tireur de concours, et l'on eût pu s'attendre que M. Lasserre, usant ici ses cartouches, ferait mouche à tout coup ; mais il a semblé vouloir ménager ses chances, et l'on a des regrets.

Et, en écrivant cela, dans ce style de placier en vins, M. Frédéric Masson s'imagine sans doute, étant donné sa haute situation officielle, représenter la grande tradition littéraire.

M. Masson se refuse aussi à découvrir dans *l'Homme truqué* « une œuvre d'imagination d'une inspiration élevée » et il trouve que M. Bourget, à qui le roman est dédié, a joué un mauvais tour à l'Académie.

Tel un professeur de rhétorique qui fait le bilan de l'année et pèse la valeur de ses élèves, M. Masson n'est pas très content et ne cache pas aux élèves-écrivains qu'ils pourraient faire mieux. Il conclut ;

En résumé, malgré que les Concours ne soient point exactement de même valeur que les précédents, on peut encore en tirer quelque orgueil. Les livres d'Histoire générale et ceux d'Histoire littéraire attestent des qualités incontestables. Il s'est trouvé dans les romans des volumes agréables ; la critique a paru supérieure. On peut enfin se consoler de la pénurie des vers, en se rappelant le nombre de poèmes qui ont paru depuis la guerre et qui étaient dignes d'être retenus. L'étranger enfin nous a apporté des ouvrages en langue française qui honorent notre culture et qui affirment son développement. Nous avons lieu de penser que cet admirable mouvement n'est qu'à son début et que nous aurons tantôt à en constater l'accroissement.

Je serais très curieux de connaître ces poèmes que M. Masson déclare dignes d'être retenus. Et quelle critique littéraire peut-il bien évoquer en disant qu'elle lui a paru supérieure. Il est plus facile de collectionner les chapeaux de Napoléon que de juger les écrivains contemporains. M. Masson s'est fait une spécialité et un nom dans le bibelot Premier-Empire, qu'il reste donc « Masson » puisque c'est son métier.

§

Il semble bien, écrit M. Eugène Montfort dans le **Figaro**, en un article intitulé : *Eve devant l'Urne*, — que la femme ait toujours mené tout en France : « Depuis bien longtemps le Français, né tendre et né galant, obéit sans murmurer à la Française. Elle est fine et se contentait jusqu'à présent de ce pouvoir occulte mais sûr, et elle savait nous conduire par le bout du nez « sans en avoir l'air ».

Est-ce que vraiment le suffrage féminin serait en France une révolution ?

Ce ne serait pas une nouveauté absolue, de ce côté-ci du *Channel*, écrit M. Montfort, que la femme exerçât des droits politiques. Les Etats Généraux de 1560 avaient accordé aux femmes le droit de vote. Il y avait des femmes pairs de France, telle Mme Mohant, comtesse d'Artois ; d'autres avaient le droit de désigner, directement ou par procuration, leurs candidats à la députation des Etats Généraux. L'ancien régime reconnaissait donc, tout au moins à une élite féminine, des droits analogues à ceux des hommes.

Je ne sais trop ce que pense Mme Marthe Borély de ces droits jadis reconnus à une élite, mais j'ai lu avec curiosité, puis avec un intérêt très vif, la circulaire qu'elle avait adressée au nom des « antisuffragistes de France » à tous nos sénateurs. Mme Borély n'est pas une dame verbeuse et surexcitée, ni un bas bleu à prétentions. Elle a déjà écrit plusieurs livres où l'on rencontre, ce qui est assez rare, avouons-le, dans les ouvrages de femmes, des idées ; elle semble bien avoir une tête masculine. Or, cette femme de lettres, qui sans aucun doute est une femme supérieure, et que l'on s'attendrait à trouver à la tête des organisations féministes, se déclare au contraire leur adversaire.

Pourquoi donc ? Son argumentation est fine et elle m'a paru nouvelle. Mme Borély soutient, en effet, que les lois féministes, qui, à première vue, sont favorables aux femmes, leur seraient en définitive funestes. L'émancipation politique les priverait de la protection qu'on leur doit. La femme, en effet, n'étant plus aujourd'hui protégée par les mœurs, une législation protectrice s'impose à son égard. L'émancipation l'en priverait. Elle ne peut, en effet, être à la fois, devant la loi, *émancipée* et *protégée*. « En faisant d'elle une citoyenne égale en droit au citoyen, dit Marthe Borély, vous décernez à l'homme un certificat d'irresponsabilité qui rendrait illogiques et vaines les lois faites ou à faire sur la séduction et la recherche de la paternité... Vous tranchez d'autre part le seul lien matériel qui attache l'homme à la femme et la femme à l'homme dans le mariage. Car l'émancipation politique des femmes est

inconciliable avec cet état de dépendance féminine sur lequel repose le mariage et qui est la condition de la protection et même de la paternité. »

« Il y a aussi, écrit-elle, à invoquer une raison de convenance et de reconnaissance vis-à-vis du combattant... Lui enlever le privilège de sa souveraineté civique au lendemain d'une guerre où il l'a payée si cher, serait une dégradation inique et un acte de mauvaise politique. »

Mais reste une solution qui satisferait peut-être les uns et les autres, ceux qui demandent que la femme joue un rôle politique plus important, et leurs adversaires. C'est celle qu'a suggérée à la Haute Assemblée M. le sénateur Philip. Non électrices, mais éligibles. Et, en effet, pourquoi les conseils de l'Etat se priveraient-ils de l'intelligence, de la sensibilité et de l'expérience de nos Françaises les plus éminentes ? Electrices ? Le suffrage universel est-il déjà quelque chose de si admirable et apparaissait-il comme bien nécessaire et urgent de l'étendre encore ?... Mais éligibles, pourquoi pas ? Mme de Sévigné était bien à sa place aux Etats de Bretagne. Si elle y a parlé, elle n'a certainement dit que des choses fort sensées, judicieuses et utiles. Je le déclare tout de suite à Mme Borély et qu'elle me pardonne. Si elle avait été éligible et se fût présentée aux élections, j'aurais certainement voté pour elle.

D'ailleurs que savons-nous, conclut M. Montfort. On nous dit ici que la femme ne doit pas devenir l'égale de l'homme « pour continuer à être elle-même dignement et pour jouir toujours des privilèges de son sexe ».

Mais M. Albert Maybon, qui revient du Japon, nous contait l'autre jour, dans l'*Eclair*, que les féministes japonaises déclarent qu'il ne peut y avoir « de famille unie et prospère sous la loi de l'inégalité des sexes ». Pour être une bonne épouse et une bonne mère, la Japonaise doit être l'égale du Japonais. Il paraît, d'ailleurs, que dans des temps très anciens, au Japon, selon le grand moraliste Foukouzawa, la société était matriarcale ; la femme régentait le foyer domestique, elle se distinguait par des mérites éclatants.

Les lois féministes seraient-elles funestes aux femmes comme le déclare Mme Borély ? Peut-être. Mais il faut dire aussi que certaines femmes préfèrent ce risque à la protection qui leur semble un esclavage. Il faudrait peut-être laisser la femme s'émanciper : elle « protégera » l'homme, à son tour. Et, au fond, n'est-ce pas son vrai rôle, et toujours un rôle d'esclave, un peu. Car dans toutes les espèces animales, même et surtout chez l'homme, c'est le mâle qui est le sexe de luxe. Que les femmes se chargent donc de toutes les fonctions politiques, sociales, com-

merciales, etc... ce sera parfait. Et nous ne serons plus que le Mâle de l'Abeille.

R. DE BURY.

MUSIQUE

CONCERTS KOUSSEVITZKY : *Quatrième Symphonie* d'Albéric Magnard ; *Liturgie de Saint Jean Chrysostome* de Gretchaninoff; *Tableaux d'une Exposition* de Moussorgsky, orchestrés par M. Maurice Ravel ; Ouverture de *Rousslan et Ludmilla* de Glinka ; *Pour une Fête de Printemps* d'Albert Roussel ; *Neuvième Symphonie* de Beethoven. — LES FÊTES DU PEUPLE d'Albert Doyen. — *La Lyre et la Harpe* de Saint-Saëns. — Les *Sonates de Mozart* révisées par Saint-Saëns.

Après avoir connu des commencements incertains, sinon difficiles, les **Concerts Koussevitzky** se sont décidement imposés à l'attention des mélomanes au point de faire aujourd'hui salle comble dans la pompeuse vastitude de notre Opéra trismégiste. Succès d'ailleurs amplement mérité pour la variété, souvent la nouveauté des programmes, autant que pour la personnalité d'un chef duquel les qualités sont exceptionnelles et fondamentales en son art, tandis que les imperfections qui parfois les déparent apparaissent, en somme, aisément amendables à l'expérience et à la réflexions sincère. M. Koussevitzky débuta chez nous par des séances de musique exclusivement russe et ce fut lui qui le premier révéla, avec la *Suite Scythe*, l'existence de M. Serge Prokofieff au public parisien. Il adjoignit depuis, à l'Opéra, de la musique française à son répertoire, ce qui nous valut entre autres choses une excellente exécution du savoureux *Protée* de M. Darius Milhaud. M. Koussevitzky s'atteste au surplus disposé à accueillir aimablement, aux côtés des meilleurs de leurs aînés d'hier, jusqu'aux plus audacieux avant-gardistes de notre jeune école, et c'est parfait. Il serait toutefois regrettable que sa courtoisie de visiteur étranger envers ses hôtes que nous sommes l'induisît traîtreusement à lui faire perdre son temps et le nôtre. C'est ce à quoi il aboutit, sans doute uniquement par complaisance extrême bien plutôt, souhaitons-le, que par goût, en immolant un tiers de la durée de son premier concert à l'inanité agressive de l'énorme et calamiteuse *Quatrième Symphonie* de Magnard. Ce monument d'impuissance, que sa longueur rend plus odieux encore, n'est qu'une compilation grandiloquente et vide de fonds de tiroirs de Beethoven, de Wagner, de Franck et du Vincent d'Indy des plus mauvais jours, assaisonnée d'une instrumentation à la

fois pâteuse et criarde. Il est bien difficile de s'expliquer la renommée dont bénéficia de son vivant, et jouit même encore aujourd'hui dans un petit cercle de thuriféraires, ce pseudo-compositeur qui ne sut onques perpétrer que de la pire musique d'amateur empoisonné de scholisme. Ses exaltés apologistes, par surcroît, ont poussé le zèle inconscient jusqu'à tenter de le transfigurer en héros pour un geste stupide par lequel il risquait de faire brûler tout un village et fusiller ses habitants. Si Magnard voulait tuer des Allemands pendant la guerre et servir ainsi son pays, cela lui était bien facile : il n'avait qu'à s'engager, comme tant d'autres l'on fait simplement, sans esbroufe. Au lieu de cela il semble avoir prémédité la scène de sanglant mélodrame dont ceux qui l'entouraient pouvaient devenir les victimes. Car si sa maison fut anéantie par le feu avec les objets d'art qu'elle contenait, si son propre beau-fils n'échappa à la mort par représailles qu'en se donnant pour l'enfant du jardinier, il avait pris soin par avance de mettre à l'abri ses ouvrages et ses manuscrits. Précaution presque monstrueuse eu égard à ce qu'il exposait ou sacrifiait. Albéric Magnard passait pour posséder un caractère singulier, impulsif, teinté de sauvagerie quelque peu misanthrope. Il n'était probablement pas indemne de névrose. Ce serait la seule excuse de son acte inutile et dément. Sa musique, elle, n'en a pas. Un tel exemple que le sien procurerait aux adversaires du principe de l'héritage un sérieux argument. Il est évidemment déplorable que des loisirs assurés par une opulente succession paternelle puissent fournir licence à un *minus habens* d'un pareil acabit de se soustraire à son office prédestiné de quelconque ubureau de ministère pour encombrer oiseusement les débouchés d'un art. Si reconnaissants que nous soyons certes à M. Koussevitzky de garder à notre musique une place honorable en ses programmes, qu'il se persuade que nous ne nous plaindrons jamais qu'il nous joue trop de musique russe, surtout de celle que nous ignorons ou qui nous est peu familière. C'est peut-être avant tout ce que nous attendons de lui et, pour notre culture, l'intérêt principal de ses concerts. Et, juste à ce propos, on ne saurait dissimuler quelque déception pour le moins relative. Sans doute, M. Koussevitzky nous fit connaître, de Gretchaninoff, une *Liturgie de Saint Jean Chrysostome* que son charme byzantino-schumanien n'empêcha toutefois de

sembler quelque peu longuette; le *Troisième Concerto* de M. Prokofieff est digne assurément d'une seconde audition et on attend avec grande impatience que sa publication permette de l'apprécier plus à fond qu'au passage pour en parler honnêtement. Mais *le Rossignol* de M. Stravinsky et *le Coq d'Or* de Rimsky-Korsakoff nous sont de vieilles connaissances; et la musique russe serait-elle donc si pauvre en œuvres instrumentales originales pour que M. Koussevitzky en fût réduit à prier M. Maurice Ravel d'orchestrer, d'ailleurs admirablement, les musicalement plutôt faiblards *Tableaux d'une Exposition* de Moussorgsky? La partition de *la Kovanchtchina*, tout expressive et dramatique, exige trop ostensiblement le théâtre pour que, avant la représentation annoncée par notre Opéra, les fragments entendus la saison dernière ne soient avérés suffisants. Par contre, on doit remercier vivement M. Koussevitzky de la gracieuse *Ouverture de Rousslan et Ludmilla* où la marque de Weber et de Schubert est piquante à ces primes essais de l'art slave. Et pourquoi, en partant de cet ancêtre Glinka, M. Koussevitzky ne déroulerait-il pas devant nous l'enchaînement chronologique de la verveuse évolution de la musique russe à travers son âge héroïque ingénu, puis les diverses influences qu'elle subit de l'étranger, parfois volontairement, telle l'allemande avec Tchaïkowsky et Glazounoff, pour s'en dégager peu à peu et désormais victorieusement comme M. Serge Prokofieff paraît le démontrer sans ambages. Ce serait fort intéressant. Les programmes que nous octroya M. Koussevitzky, néanmoins, n'ont pas manqué d'enseignements, et précisément en ce qui concerne sa spécialité, si on peut dire. Il est trop naturel et humain qu'un virtuose de l'orchestre aussi remarquable que lui choisisse de préférence à d'autres les ouvrages particulièrement idoines à faire briller son talent pour qu'on lui en veuille adresser un bien cuisant reproche. Le *Coq d'Or* est à cet égard aussi avantageux que *Schéhérazade* et le *Capriccio espagnol*. Presque à l'égal de ceux-ci, la musique légère, enjouée, à fleur de peau, y apparaît surtout comme un prétexte au jeu des timbres. Et il est significatif de devoir constater combien cet art a déjà vieilli. Cette instrumentation élégamment roublarde dénonce aujourd'hui ses ficelles; ses effets de contraste attendu sont désormais aussi prévus que les collisions innocentes des couleurs

complémentaires antithétiques. On songe à l'arbre rubescent piqué dans le vert tendre des bords d'une eau bien frisée de Thaulow, aux jaunes et violets d'un Latouche, aux outremers, ocres et orangés des venisianeries de Ziem. Cela ne laisse plus qu'une impression de bimbeloterie pimpante, d'irrémédiablement fait de chic, sinon de pur chiqué. Sans doute c'est joli ; c'est même trop joli et on se lasse vite de cette inconsistance papillotante. La comparaison avec la nouvelle version orchestrale des *Tableaux d'une Exposition* décelait la différence entre la véritable maîtrise et cette virtuosité vaine. Encore M. Maurice Ravel était-il ici desservi par la médiocrité d'une composition qui n'est pas de lui et où son rôle se bornait à la confection d'une parure pittoresque. Il s'ensuivit pourtant une sorte de métamorphose qui allait bien plus loin que la surface, où la matière instrumentale subtilement fouillée semblait amalgamée au contenu musical au lieu d'y postichement rechercher l'effet pour l'effet, et par quoi le raffinement d'un métier merveilleux conférait à l'œuvre imparfaite une valeur inopinée. Par ailleurs, *Pour une Fête de Printemps* de M. Albert Roussel affirmait l'équilibre adéquat de la pensée et de son élocution sonore. Dans cette orchestration si personnelle, précise et souple en sa luxuriance quasiment stylisée, pourrait-on dire parfois, rien n'évoque la virtuosité de parade. Tout y est sûreté et vérité expressives. Et la probité de cet art est loin d'en entamer la richesse inventive et la puissance. On dirait plutôt qu'au contraire il insuffle la vie à une inspiration ambiguë et fugace, séduisante et comme insaisissable qui sans lui volontiers se résoudrait en rythme. Et il est bon de noter en passant que MM. Ravel et Roussel, en l'espèce, procèdent tous les deux peu ou prou lointainement, mais essentiellement de Berlioz, tandis que, dans le brio systématique autant que systématisé de Rimsky, transparaît nettement la filiation mendelssohnienne. En vérité, Berlioz est le vrai Maître de l'orchestre. Je crois bien que j'en ai médit quelque peu jadis. Ce fut certes aberration pure. On se demande aussi sans trouver de réponse pourquoi M. Koussevitzky prend l'habitude d'afficher chaque saison la *Neuvième Symphonie* qu'on entend chez nous tous les ans dans à peu près tous nos concerts. Son geste, à priori, semblerait désintéressé car nul ouvrage n'est moins favorable à une exécution virtuosesque. Quand il la composa, Beethoven était complètement sourd

et avait définitivement perdu la notion la plus infinitésimale des rapports d'intensité réciproque entre les différents groupes de l'orchestre. Dans les *forte*, le maigre ensemble des bois est matériellement incapable de lutter contre la masse des cordes, encore moins lorsque viennent s'y joindre les cors et les trompettes, et rien n'est en outre plus ridicule que l'embarras de celles ci, alors dépourvues de pistons, ressassant un simpiternel *ré — la — la — ré* pour s'interrompre et se taire subitement à la moindre modulation passagère, puis reprendre leur litanie dès qu'on est revenu dans le ton. Wagner, dans une étude pénétrante, a signalé ces défauts avec d'autres et indiqué les corrections qu'il y apportait dans la pratique. Ce n'est pas assez. Pour la rendre aujourd'hui supportable, il faudrait presque réorchestrer la *Neuvième*. Mais est-ce bien nécessaire ? La perennité de cette œuvre à l'heure où nous sommes est vraiment pour déconcerter. Le culte que certains lui vouent encore, la vogue ou plutôt la piété qui lui reste fidèle sont un curieux aspect de cette forme de snobisme qui admire aveuglément tout ce qui fut signé d'un nom illustre et vénéré, et même en admire davantage ce à quoi la sensibilité d'instinct résiste et devant quoi elle ne s'incline que par une contrainte insue. La *Neuvième* s'imposa peut-être surtout par ses dimensions mégalomanes, son romantisme sentimental, et au fond, mélodramatique, mais sublimisé, pourrait-on dire, par un ascétisme rocailleux et quasiment abstrait de l'expression qui semble y dérober une beauté secrète inaccessible. Qui, jadis ou naguère encore même, échappa à l'envoûtement? L'adoration fut unanime. Mais la beauté spécifique objective fait seule le chef-d'œuvre intangible à l'épreuve du temps. Si humain, voire surhumain fût-il, le prétexte de l'œuvre d'art est impuissant à la rendre immortelle. Désormais le voile d'illusion s'est déchiré qui nous cachait les tares de l'idole d'argile et on les découvre avec une sorte d'ahurissement. Les trois quarts au moins de la partie chorale sont une invraisemblable gageure de vacuité et de laideur. Le drame creux du développement thématique, au premier *Allegro*, nous indiffère en sa grandiloquence autant que le détachement terrestre de l'*Adagio* mystique en ses variations monotones. Musicalement, selon le mot profond de M. Georges Auric, il ne nous reste plus de tout cela que l'impression « du plus pathétique néant ». Mais peut être fut-ce avant tout ce pathétique, cette dramatisation extra-

musicale, qui, comme aussi bien la plupart de ses confrères, stimule la persévérance de M. Koussevitzky à nous en réitérer le régal de son interprétation personnelle: Arbitraire, saccadée, forcée, artificielle, on ne saurait dissimuler que celle-ci n'est point très heureuse, et convulse bien plutôt qu'elle ne galvanise ce qui dorénavant n'est guère, au surplus, qu'un cadavre. Combien M. Koussevitzky ferait œuvre plus précieuse à notre joie comme à notre culture en nous jouant tout le Mozart inconnu ou négligé, sinon méconnu, grâce à la beethovénienne épidémie d'hyperesthésie romanesque. C'est là que gît la beauté spécifique absolue, immarcescible, impérissable. Car il y a plus de musique dans un seul quatuor de Mozart que dans les neufs symphonies de Beethoven.

Il y a bien longtemps que je n'avais ouï la *Neuvième*. La dernière fois, c'était au Trocadéro, à l'un de ces festivals organisés par Albert Doyen pour l'édification des prolétaires. Cinq mille personnes s'étageaient dans l'immense vaisseau, et dont chacune avait payé sa place. Je n'avais jamais vu, je l'avoue, un semblable auditoire, silencieux, immobile, attentif, et involontairement je comparais. « Quelle différence, me disais-je, entre la révérence naive de cet inaverti populo envers l'œuvre d'art et le sans gêne de nos amateurs mélomanes aux théâtres et aux concerts, où les dames causent gentiment de leurs petites affaires et se poudrent le bout du nez pendant la musique ! » Pourtant, j'avais jugé trop tôt. Juste à ce moment, devant moi, un frais visage de jeune fille se pencha vers l'oreille de son jeune voisin et murmura tout bas quelques paroles. Ils souriaient en se mangeant des yeux. et la joie qui émanait d'eux, rayonnante, pour être moins métaphysique, valait bien celle que chantait l'Ode célèbre de Schiller. Ce ne fut d'ailleurs qu'un instant. Mais, plus tard, aux premières mesures du petit chahut de la fin, —(*ré, ré, do* ♯, *la, mi, mi, ré* ♯, *si*, etc.) — ce public ignorant augura sans effort l'imminence d'un dénouement tout proche, et, imitant sans le savoir la grossièreté quotidienne des habitués de l'Opéra, de l'Opéra-Comique et de partout où vont les gens chics, un certain nombre de familles se levèrent en dérangeant leurs voisins pour arriver avant eux aux vestiaires. Alors Albert Doyen fut épique. Interrompant l'exécution, il se retourna foudroyant : « Camarades ! Comment, voici des enfants qui ont travaillé six mois pour vous et c'est ainsi que vous vous conduisez ! » Il n'eut pas besoin d'en

dire plus. Chacun s'était rassis un peu confus et l'ultime ovation fut formidable. J'ai remords de n'avoir pas parlé plus tôt ici de ces **Fêtes du Peuple** qu'Albert Doyen fonda, de ses 250 exécutants, soli, chœur et orchestre, qu'il rassembla et éduqua afin de répandre la connaissance et le goût de l'art musical parmi les classes hier déshéritées qui ont enfin conquis le droit de vivre librement pendant huit heures par jour et de se cultiver. Albert Doyen est un apôtre. Il respire la sympathie, la bonté, la loyauté et l'enthousiasme. Il s'est voué tout entier à sa tâche ; il a la foi. Il est le missionnaire de l'Art, source de toute noblesse d'âme et élévation de pensée. Cela n'est pas commode d'éprouver des sentiments bas en face d'un chef-d'œuvre. La culture artistique est la plus douce et la plus sûre des morales. Combien n'en doit-on pas aimer Doyen ! Il sème un grain qui lèvera. Peut-être cependant semble-t-il quelque peu austère, sinon âpre en ses choix. Si la portée morale subjective de la *Neuvième* peut paraître indéniable, sa valeur musicale éducatrice est plus que contestable. Puisque, par ailleurs, il donna l'une des *Béatitudes* de Franck, pourquoi Albert Doyen ne révélerait-il pas à ses ouailles la payenne beauté du *Requiem* de Mozart ou de Gabriel Fauré? Et, si ces deux chefs-d'œuvre dépassent les moyens actuel de ses choristes, au au lieu d'égosiller ses soprani au *si* ♭ aigus de la *Neuvième*, pourquoi ne leur ferait-il pas chanter tout bonnement *la Lyre et la Harpe* de Saint Saëns? Le poème d'Hugo en est fort beau et la partition, l'une des œuvres les plus harmonieuses qu'ait produites le fécond musicien. Pour les voix autant que pour l'orchestre, l'écriture en est magistrale. Cet ouvrage porte même avec soi une vertu vulgarisatrice s'exerçant tout au bienfait d'un auditoire novice, qui y apprendrait peu à peu à distinguer et bientôt reconnaître à la file les styles de Bach, de Haendel, de Mozart, de Mendelssohn, sans compter çà et là la manière de Saint Saëns en personne et jusqu'à de flagrants échos de *l'Or du Rhin*. Ceci sans la moindre ironie, car une très pure et sereine eurythmie agrège le tout en beauté. Cela n'a certes rien d'une compilation ; ce serait bien plutôt le butin d'une abeille légère, industrieuse, qui a volé de fleur en fleur et composé son miel de ces sucs parfumés divers. Tout de même, si M. Saint-Saëns vivait encore, il ne pourrait pas dire que je ne lui fais pas de réclame. La vérité, hélas! m'oblige à lui en faire une autre moins agréable à propos de l'édi-

tion revisée par lui des *Sonates de Mozart*. J'ai cité naguère ici même quelques graves incorrections de cette édition incomplète par l'absence de la *Sonate en si♭* de 1789 et qui, par compensation présumable, en contient une apocryphe. Ce n'est pas tout. A la page 128, mesures 24 et 25, surgissent soudain deux mesures qui ne sont autre chose que les mesuses 14 et 15 de ladite page 128. On voit d'ici le résultat. Cette intercalation saugrenue se trouve dans le *Rondo* final de la *Sonate en Ré* portant le numéro 9, qui est, en réalité, le numéro 7 des sonates de Mozart, et fut écrite, non pas en 1778, mais à la fin de 1777. Puisque M. Saint-Saëns ne le peut plus, il faut bien rectifier ses erreurs à sa place. Bien loin de contrister son ombre, cela la réjouira sans aucun doute.

Les théâtres sont décourageants. J'en parlerai la prochaine fois, mais est-ce vraiment bien la peine?

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition de la Cimaise, galerie Devambez. — Deuxième groupe de peintres modernes, galerie Bernheim Jeune. — Exposition de dessins et cuirs incisés de Steinlen, librairie Helleu et Sergent. — Exposition de Tableaux de Fleurs, galerie Marcel Bernheim.

A la **Cimaise**, exposition assez nombreuse de David Nillet. Vingt toiles environ disent la beauté sombre, la détresse, le caractère vieillot, l'intime des gens et des pierres parmi les frondaisons tout de même abondantes et parfois animées du vieux pays breton. Des vitraux rutilent dans la pierre grise des églises. Une vieille femme somnole auprès de la large fenêtre par où apparaît tout entier le petit village serré autour de son église. Des bœufs boivent à la rivière très basse sous le pont aux arches trapues et le fond de l'horizon se remplit de grands peupliers et de collines vertes. Voici le vieux berger las, et le tisserand perdu dans les bois de son métier, parmi les murs granuleux et noirâtres ; des calvaires, encore des églises ; des vieux, le dos voûté, mais la démarche lente et ferme comme la durée, passent d'un pas las, mais régulier près des vieilles pierres où les pollens ont planté la jeune vie végétale. David Nillet est un bon peintre de la Bretagne. Il l'aime tant qu'il en veut tout dire ; cette multiplicité du détail savamment distribué lui donne des arabesques curieuses. On pénètre facilement dans ce luxe d'explications et l'image se

dessine bien dans l'esprit du visiteur, non point synthèse, mais impression de vie.

A la même exposition, Chahine a des eaux-fortes : une vue de la Béchellerie. La maison où habite un grand homme de lettres peut être dépourvue de caractère, mais le cuivre de Chahine aura valeur documentaire pour l'histoire anecdotique de notre littérature. Le beau pittoresque rare de Chahine se retrouve en ses eaux-fortes sur Venise et les Vénitiennes et dans son beau dessin de *Gipsy*.

Voici de ces agréables paysages lorrains, un peu rudes et familiers où excelle Paul-Emile Colin. La *Matinée lorraine* et le *Soir sur les Vergers* ouvrent et closent d'une belle impression une rêverie sur cette campagne dont P.-E. Colin a si bien dit, par la gravure et le pinceau, les êtres et la nature, les travaux et les jours. Il y a dans une proportion difficile, pas toujours propice, en moitié plus grand que nature, d'assez bons portraits de femmes de Fornerod, de De Hérain un très amusant petit buste de plâtre, un faune enfant, moderne gamin de l'orée des petits bois près de la forêt des Ardennes. De bons dessins (femmes arabes) et des scènes de vie provinciale d'un joli métier de graveur, art distingué, sans exubérance ; de belles études de Jaulmes, jeune fille au crochet, jeunes femmes écoutant de la musique, d'une grande finesse, d'une grande sobriété, d'une élégance tranquille qui est de style ; les harmonies sont cherchées dans des pâleurs chaudes mates. Les paysages de Lucien Lièvre donnent de jolis ensoleillements sur les murs et les jardins d'une maison de campagne. Des natures-mortes, des tableaux de fleurs, sont spacieuses et larges et de ton très agréable. On connaît le joli faire impressionniste et détaillé, ému aussi dont Maillaud peint les paysages de son Berry natal, l'intéressante simplicité de Henri Marret. Il y a de jolis détails un peu entassés dans les esquisses espagnoles et italiennes de Roganeau.

Les eaux-fortes de Polat sont remarquables de dessin et de métier. Jean-Gabriel Domergue tire un feu d'artifice moderniste dont les plus belles fleurs sont des dessins pour ou sur un bal deuxième empire montrant avec humour des costumes pittoresques. Une belle gondolière peinte remet en mémoire ses heureux décors d'Arlequin. A signaler encore les détrempes de Mme Bassia Davidson d'une certaine harmonie douce, les eaux-

fortes délicates de Beurdeley, les paysages très détaillés de Marcel Bain dont le plus expressif est peut-être son *Novembre en forêt*, d'excellentes reliures de Mlle de Félice, d'un goût ornemental délicat et sobre, un paysage basque de Mlle Labatut, des sculptures de Sandoz (poisson et chat), des fleurs de Mlle Térouanne, des paysages de Gaston Varonne.

Galerie Bernheim-jeune, deuxième groupe ou deuxième tranche de la sélection par ordre alphabétique de **peintres modernes**. Toute réflexion d'ensemble étant ici impossible, suivons le catalogue et notons le bon portrait de Mme Halicka et sa nature morte aux mille reflets très agréables ; un bon portrait de femme à châle rouge de Hayden, bien loin de ses anciennes errances cubistes, très libre et de belle qualité Herbin qui, après avoir été un assez bon peintre de talent juvénile, fut cubiste jusqu'à l'extrême, retrouve dans un portrait de ménagère une certaine vigueur réaliste. Peut-être est-ce un acheminement vers la sagesse complète. M. Hodé en est encore à juxtaposer des journaux, des papiers bis, blanc et saumon, à en supprimer l'épaisseur et en tirer des contrastes colorés : simple étude d'école. Charles Jaquemot construit un solide paysage sombre, d'une raideur voulue, pas indifférent. Max Jacob est moins paradoxal dans la peinture que dans les lettres. Une nature-morte de Joveneau peut intéresser. Kayser est un laborieux et sa couleur est attrayante. Conrad Kickert suit tout dernier mouvement. Un nu de Kissling, un peu contourné dans sa volute, est une très bonne étude. Per Krshg navigue, à la suite de Raoul Dufy, sur des flots circonflexes et cache sous des systèmes une certaine sensibilité de coloriste. La nature morte de Lagar, à la fois claire et exubérante, est très satisfaisante, mieux que ses figures où s'allient curieusement sans s'accorder le goût du moderne et la préoccupation du musée. De belles fleurs de Laprade, des jeux colorés de Marie Laurencin, de jolies esquisses de Lebasque. Léger, toujours cubiste, stylise en sphères et en cône un homme qui semble appeler un chien très vraisemblable dans un arrangement d'ensemble qui n'est point désagréable, malgré son inutile rectilignité. Une fête populaire et un paysage du midi de Léopold Levy font preuve de l'originalité de leur auteur ; quoique Léopold Levy soit graveur, ce n'est point là de la peinture de graveur, indication de souplesse artiste. De Lhote, des études, heureusement directes : une femme

nue, une nymphe de Diane peut-être, se présente, de chair un peu terne, mais dans un joli mouvement.

La cité de Lotiron est très animée. De Luce, deux bons paysages dans sa formule simple. De Mainssieux une curieuse tête de mauresque, à la fois enfantine et boudeuse, mate et prognathe, dans ses atours rouge vif, un excellent morceau de peinture, aussi, sa mosquée. Des pages distinguées d'Henri Malançon, un nu de Mauguin, mou, des natures-mortes de Marcoussis, d'André Mare, la plus séduisante nature-morte, un vase grisâtre près de volumes verts d'une harmonie précieuse, et un charmant portrait de fillette, d'une indication très personnelle, deux des meilleures peintures qu'offre cette exposition. Près des gris de Notre-Dame de Paris, Marquet évoque harmonieusement un bassin de radoub à Alger, eau bleue calme et profonde, architectures blanches et une belle sensation d'espace, de Mme Marval un portrait joliet et frêle : un très beau nu d'Henri-Matisse à côté d'une femme empaquetée de blancheurs contre des architectures brillantes ; un joli portrait de femme de Georges Menier, une nature-morte encore un peu raide et un portrait caractéristique de Metzinger, des fleurs de Moudzain, une très jolie neige de Morrice qui donne aussi un aspect de port, à dessein presque vide, pour y mieux laisser jouer les reflets du soleil sur la flaque immobile de l'eau bleue.

§

Chez Helleu et Sergent, exposition de dessins et de cuirs incisés de **Steinlen**. Les dessins sont les productions dernières de l'excellent artiste. Il n'y manque point de pages où s'inscrit, avec son âpreté, son aptitude à traduire tout ensemble la souffrance humaine et le geste habituel, le métier ancien de Steinlen. On y voit aussi de nombreux paysages où se dressent des silhouettes d'arbres très étudiées : coins de campagne des bords de Loire. Les nombreuses études de nu d'un joli charme affirment un grand sens de la plastique féminine. Steinlen expose aussi des plaquettes de cuir incisé destinés à la reluire. Quelques-unes très sobrement composées, un ornement relevant la plaque de cuir unie, la plupart traitées en véritables tableaux avec d'harmonieux effets de ciel sur des rues populeuses, des arrivées au travail, ou des portraits de chemineaux largement traités. La matière est très bien traitée, dans les gammes sombres qui lui conviennent.

§

Galerie Marcel Bernheim, une exposition de **tableaux de fleurs** conçue dans le plus large éclectisme, puisque de vieux peintres comme Quost y voisinent avec Utrillo, et pourtant la sélection n'est pas complète, tant il y a de peintres de fleurs. On se souvient avec mélancolie des huit cents tableaux de fleurs que peignit, pour vivre, Fantin-Latour, au lieu de donner les grands tableaux qu'on pouvait attendre de lui. On voit là de très beaux bouquets, ceux de d'Espagnat, ceux de Valtat : c'est une bonne occasion de comparer des expressions de large sympathie naturiste avec de curieuses virtuosités.

GUSTAVE KAHN.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

Le tombeau de Cézanne.

Il faut plaindre les innombrables admirateurs de Cézanne qui, poussés par leur seule ferveur et oublieux de l'indifférence humaine, tentent de Paris, de partout (il en vint récemment du Japon), le pèlerinage d'Aix-en-Provence. Au premier pas qu'ils font dans la cité charmante et morte des fontaines et de *la Pécheresse*, quelle désillusion les attend... Et s'ils sont, comme il arrive, allés saluer d'abord la petite Maillane, quelle stupeur. En quittant le village de Mistral, où rayonne de toutes parts l'homérique et familier *genius loci*, il est pénible de constater comment la ville de Cézanne, elle, honore l'une de ses plus authentiques gloires.

Je ne sais pas s'il est vrai d'affirmer, comme on me l'assure ici, qu'Aix ne possède pas *une* toile de Cézanne; toujours est-il que ni le Musée (si précieux par ailleurs), ni l'admirable Méjanes, ni aucun des monuments publics, ni, je crois bien, aucun de ces beaux hôtels particuliers, de ces « pavillons » adorables, — souvent pleins de merveilles et qui s'ouvrent de si bonne grâce aux amateurs, — n'en contiennent une. Des trois ateliers où travailla successivement le grand Aixois, les plus importants, celui du Jas de Bouffan et celui de la rue Boulegon, n'offrent rien qui la puisse émouvoir à notre piété. Et pour celui du chemin des Lauves, fermé pendant quinze ans et qu'habite aujourd'hui un fidèle, respectueux des souvenirs du peintre, quelques hardes, quelques menus

objets et d'infimes crayonnages au mur, voilà tout ce que les belles Américaines et les lecteurs d'Emile Bernard ou d'Elie Faure y peuvent retrouver du passage d'un Cézanne!

Et l'on songe avec une mélancolie un peu âpre que Paul Cézanne, pourtant, a composé sous ce ciel ses plus émouvants tableaux, que c'est dans cette ville qu'il naquit, mena sa vie héroïque et terrible de misanthrope de génie — et mourut, le 22 octobre 1906.

§

Je suis allé voir sa tombe, un de ces derniers dimanches, et précisément le 22 octobre, seizième anniversaire de sa mort. Une surprise m'y attendait, qui adoucira un peu les réflexions qu'on vient de lire.

Ici une anecdote, consolante elle aussi. On m'a conté que jusqu'en 1914, chaque 22 octobre, deux jeunes gens d'Aix-en-Provence, escaladant le mur de l'enclos des Lauves, inhabité et grillagé (cf. G. Coquiot), depuis la mort de Cézanne, y coupaient deux branches du laurier que le vieux maître avait planté là de ses mains, et l'allaient déposer sur sa tombe. Même embelli par la légende, le trait est touchant. L'un de ces jeunes gens d'avant-guerre, Pierre Jourdan, fondateur de la petite revue « Les quatre Dauphins », est mort en héros sur un navire torpillé, dans les circontances sublimes évoquées par Maurras dans ses *Tombeaux*; l'autre était Marcel Joannon, aujourd'hui l'heureux propriétaire des Lauves, qui, sous le nom de Marcel Provence, mène un peu partout le bon combat régionaliste et, sous les éclatantes allures du plus courtois, docte et galant troubadour qui soit, s'est fait, auprès des hôtes souvent illustres et des amis de la Provence, le cicerone et le héraut des multiples beautés d'Aix.

C'est à l'hommage émouvant et secret des deux jeunes Aixois que je songeais, l'autre dimanche, en franchissant le seuil du cimetière d'Aix. — Qui le perpétue maintenant? me disais-je, et qui pense aujourd'hui à renouveler le geste obscur et pur de ces jeunes gens, interrompu, comme tant d'autres choses, par l'orage de 1914? — Au détour de l'allée où Cézanne repose sous une tombe triste et banale, dans le granit de laquelle est creusée la froide mention : « FAMILLES CÉZANNE ET CONIL », un petit groupe semblait m'attendre comme pour répondre à ces songeries.

Ressuscitant, pour la première fois, depuis la guerre, la pieuse démarche de jadis, Marcel Provence avait en effet pensé qu'il

était temps de commémorer chaque année, autrement qu'en cachette, le souvenir de Paul Cézanne. Et c'est ainsi que j'eus la surprise, ce 22 octobre, de me trouver mêlé à un petit groupe silencieux qu'une même vénération, ou un même remords, avait réuni là.

Il n'y eut point de cérémonie, par déférence peut-être envers l'horreur maniaque de Cézanne pour ces choses. (On se rappelle son déjeuner aux « Amis des Arts » d'Aix.) Auprès de Mlle Marthe Conil, nièce du peintre, et de M. Baille, ami d'enfance de Cézanne, s'étaient rassemblés une trentaine de personnes, M. Lombard, conseiller municipal, représentant (tout de même) la municipalité, M. Jouveau, capoulié du félibrige, M. Malan, professeur à l'Ecole de dessin, M. Emile Lèbre, l'érudit botaniste et poète aixois, un peintre ou deux, trois reporters (1), et quelques autres. Aucun discours. Devant les fronts découverts, Marcel Provence lut les vers si beaux de *Vestigia flammæ* où il semble qu'Henri de Régnier ait transposé magnifiquement en poésie la forme et la couleur du plus parfait Cézanne :

> ... Accepte-les et prends aussi ces pommes rondes,
> Ces grappes et ces fruits que j'ai peints de mon mieux,
> Car leur contour pour moi fut la forme du monde,
> Et toute la lumière éternelle est en eux.

Après cette *Prière pour Paul Cézanne* que chacun, j'espère, redisait plus éloquemment encore en son cœur, une jeune fille, Mlle Bicheron, posa sur la pierre grise une gerbe de

> .... cet humble laurier
> Qui pousse sobrement sa feuille presque noire
> Au seuil du probe artiste et du bon ouvrier.

Et ce fut tout : très court, très simple, — et un peu triste.

§

Osons l'avouer, en effet : court et simple, ce l'était un peu trop, peut-être. Car le dégoût qu'avait Cézanne de ces manifestations n'est pas en jeu. Et dès lors qu'il ne s'agit plus que de célébrer sa mémoire, n'est-il pas permis de rêver qu'elle le soit du mieux possible ?

Puisque la tradition en est dorénavant heureusement reprise, on doit souhaiter que cette commémoration, pour avoir tout son sens, s'organise, se précise, s'amplifie.

(1) Cf. *Le Petit Provençal*, *Le Petit Marseillais* du 23 oct., les journaux d'Aix du 29.

Je m'explique. Il est difficile de ne pas se dire qu'Aix, ville intellectuelle et artiste, compte deux Facultés, deux lycées, des collèges, des écoles, un Musée, une Bibliothèque incomparable, une Société d'Amis des Arts, etc., et bien que sa monographie reste à faire, figure au tout premier rang de ces « villes d'art célèbres », rendez-vous privilégié des artistes et des lettrés. Il était difficile, l'autre dimanche, de ne pas évoquer tous ceux qui, s'ils avaient connu ce trop discret hommage, n'eussent pas manqué d'y participer : on songe aux amis de Cézanne, à ses deux disciples préférés, Madame Germain et le grand Ravaisou ; on songe aux quelques familiers du maître aixois, le ferronnier Cyrille Rougier, le savant libraire Dragon ; on songe à ces autres vrais peintres, J.-L. Gauzy, plus aixoise que parisienne, Marcel Arnaud, et d'autres: Paul Ravaisou, Jacques Guiran, Barnier, le sculpteur et tailleur de pierres ; à Joseph d'Arbaud successeur de Sicard et directeur du *Feu*, à Edouard Aude, l'humaniste conservateur de la Méjanes, que sais-je enfin ? et à tous ceux, de Paris et d'ailleurs, que le tombeau de Cézanne aurait *dû* réunir...

Faisons donc, pour finir, avec ceux qui prirent l'initiative de la touchante, mais trop humble cérémonie de cette année, une prière, nous aussi, — notre « prière pour Paul Cézanne » : puisque, après Marseille, qui vient de choisir pour cela l'une de ses plus belles places, le nom de Paul Cézanne va être enfin donné à un chemin (1) de la banlieue aixoise, et que nous verrons sans doute avant un an l'inauguration tardive du monument d'Aristide Maillol, souhaitons d'abord respectueusement qu'un médaillon, une plaque, un nom, indique sur la tombe des familles Cézanne et Conil que là repose Paul Cézanne, Peintre ; et puis, demandons à la ville d'Aix, à la Provence tout entière, à tous les admirateurs du grand Aixois, de nous donner, un jour, un 22 octobre digne de Cézanne, et digne de nous.

ALPHONSE MÉTÉRIÉ.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

L'Anthologie des Ecrivains belges morts à la guerre, Ed. de la Renaissance du Livre Belge.— Le Centenaire de César Franck.— Les Concerts. — *Le théâtre du Marais* et le *théâtre du Parc*. — Spectacles variés. — *L'exposition du Cercle Artistique et littéraire de Bruxelles*. — Mémento.

Ornée d'une lettre-préface du général Baron Jacques et d'un

(1) Celui des Lauves.

avant-propos de M. Maurice Wilmotte, l'**Anthologie des Ecrivains belges morts à la guerre** a paru au moment même où le pays tout entier saluait, dans le Soldat inconnu, le tragique symbole de la victoire.

Georges Antoine, Jean Beaufort, Louis Boumal, Victor Burny, Adolphe Dejardin, Gaston de Ruyter, Prosper-Henri Devos, Georges Fisse, Georges Haumont, Hubert Lefèvre et Léo Somerhausen, dont l'œuvre interrompue s'éparpille en pathétiques fragments au cours de ces pages commémoratives, conquièrent ainsi leur part de gloire dans l'hommage unanime de la nation.

A vrai dire, certains d'entre eux, comme Boumal et Devos, n'auraient pas eu besoin de cette sanglante consécration, puisque, dès avant 1914, leurs livres s'étaient imposés à l'attention des lettrés. L'*Anthologie* en reproduit les maîtresses pages, qu'illuminera désormais une double effigie laurée.

Les autres, pour qui la guerre fut le ferment tragique d'un lyrisme insoupçonné, n'auront étreint que l'ombre de la Grande Muse. Mais si leurs balbutiements révèlent souvent l'émoi d'un hâtif baptême, le rythme des balles leur confère un inoubliable accent qui les égale aux voix immortelles :

> Ah, que la mort est belle à l'âge de vingt ans,
> Quand on tombe, frappé d'une balle en plein front,

s'écrie prophétiquement Gaston de Ruyter, tandis que, déjà guetté par la mort qui le terrassera à l'aube de la victoire, Georges Antoine, après les journées effroyables de l'Yser, se plaira à rédiger, dans la fièvre d'un campement, une *Note sur Debussy et l'avenir de la musique française* où l'on découvre ces lignes :

> Du haut de ce ciel qu'il aimait tant chanter, le bon père Franck sourit à ceux qui sortiront de l'infernale tourmente avec un cœur plus large et une âme plus forte, prêts à sauver la musique de l'infiniment petit où elle est en danger de se perdre.

Ce lucide raccourci illustre le rôle providentiel de **César Franck**, mieux que tous les discours subis par l'harmonieux monument de M. Fix Masseau, et l'on comprend combien l'esprit de Georges Antoine, épuré par un héroïque sacrifice, devait communier, dans la boue des tranchées, avec l'âme du maître séraphique qui, lui aussi, avait connu toutes les disgrâces de la vie.

Il a fallu le prétexte de son centenaire pour faire ressortir de l'ombre son œuvre incomparable et le programme de nos con-

certs, soudain allégé de ses pièges à snobs, ressuscite, moins par enthousiasme que pour obéir à une glorification imposée, l'humble et divin visionnaire qui, seul peut-être, en son siècle, eut la révélation de Dieu.

Quoi qu'il en soit, aux nerfs trop tendus des foules s'offre, au moins, durant quelques heures, l'extase d'un apaisement et les frénétiques secousses de « l'infiniment petit », dont parlait Georges Antoine, font place, enfin, au miraculeux élan d'une assomption.

La fête est trop rare pour qu'on la passe sous silence et bien qu'on la sache sans lendemain, à moins d'une révolte improbable de l'opinion, il importe de signaler cette éphémère reconquête du goût public.

On dispute beaucoup des musiciens et de leurs procédés, écrivait M. Camille Mauclair dans la préface de la *Religion de la Musique*. On commente les desservants du culte et leur rites, mais la déesse, en elle-même, pour elle-même ? On a tant dit que la musique exige la science, que ceux qui ne savent que l'adorer ingénument n'osent presque plus en parler qu'à eux-mêmes, comme des croyants dédaignés par les théologiens.

Si les multiples concerts qui se donnent à Bruxelles requièrent l'attention d'un public de plus en plus fervent, le nombre des exégètes musicaux a crû dans les mêmes proportions et il n'est pas de Journal, si minime soit-il, qui n'ait attaché à sa rédaction un gardien chargé de la surveillance des fausses notes et de l'observance des techniques : Petits pianistes, vagues compositeurs, amateurs bien rentés se muent du jour au lendemain en régents de la férule et font aussitôt comparaître, devant l'ombre hilare de leur dieu Beckmesser, les malheureux artistes coupables d'infraction aux lois de la police musicale.

Indulgents par fraternité d'âme aux ratés, par prudence aux innovateurs et par soumission aux gloires consacrées, ils sont sans pitié pour les artistes d'exception qui, d'un coup d'aile, bousculent leurs paperasses et leurs grimoires et s'ils diffèrent parfois d'opinion à propos d'une impersonnalité plus ou moins réputée, ils restent d'un touchant accord pour dauber quiconque soulève, sans leur permission, l'enthousiasme des poètes.

Walter Rummel en fit récemment — et une nouvelle fois — l'expérience. Ce grand lyrique du clavier, pour qui la musique

dépasse les bornes étriquées de la virtuosité et qui, par un miracle trop rare, parvient à faire revivre l'âme même des compositeurs qu'il élit, consacre sa ferveur présente à Bach, à Chopin et à Liszt.

La vaste clameur de Bach où l'auguste piété s'allie à une épouvante sacrée, la morbide passion, sans cesse cabrée, de Chopin et les vertigineux sursauts vers les cimes de Liszt, ont trouvé en lui le plus exceptionnel des commentateurs. Sitôt qu'il apparaît, le prodige s'accomplit : Trois fantômes s'asseyent avec lui au clavier et, tour à tour, font descendre sur les foules subjuguées l'hymne enflammé de leurs voix. A ce moment, Rummel n'est plus que le confident de leurs merveilleux secrets qu'il transmet, comme un viatique, à ceux qui l'écoutent.

Sous ses doigts magiciens, l'instrument paraît hanté : Tumultueusement, dans des lueurs d'orage, surgissent les Anges terribles des *Chorals*, les chevaux furieux des *Polonaises* et les noirs porteurs des *Funérailles*.

Ainsi, l'accord conjugué d'un esprit créateur et d'une voix zélatrices, suffit pour restituer au monde quelques songes souverains et bien qu'il y ait témérité à saluer des mêmes épithètes le génie de l'artiste et celui de son interprète, il ne faut pas oublier que, sans geste libérateur, Lazare n'aurait pas soulevé la funèbre dalle qui lui dérobait la lumière du jour.

L'un des plus amers griefs que certains critiques ont faits à Rummel est le romantisme de son jeu, car il est de bon ton, même en Belgique, de s'insurger contre cette prétendue maladie du XIXe siècle.

Pour un peu on lui eût reproché de ne pas interpréter Liszt et Chopin comme Debussy ou Couperin. C'est le même reproche que l'on adressa à Vladimir Rosing, un ténor russe, doué d'une voix splendide et qui s'en sert pour enrichir la musique de tous les trésors de sa sensibilité. Et Cazals eût subi le même sort, s'il n'avait, depuis longtemps, imposé la royauté de son archet aux élites des deux mondes.

Pour se consoler de cette double déconvenue, nos bons pions se rabattirent sur quelques virtuoses de tout repos et s'en allèrent rejoindre leurs compères es-lettres qui, la mine goguenarde, regagnaient leur logis après une représentation du **Marais**.

Car le *Marais*, lui aussi, a eu le don de susciter l'ire des Archontes. Parce que, dans son manifeste inaugural, M. Jules

Delacre avait eu l'audace de cravacher les fabricants des pièces boulevardières et, par ricochet, les thuriféraires de cette fructueuse industrie, nos plus illustres zoïles ont recherché dans leurs carquois vermoulus les flèches émoussées dont ils criblaient Antoine et Lugné-Poe, au temps de Sardou le Victorieux et de Dumas le Triomphateur.

Maintenant que tout bourgeois professe pour Curel, Claudel, Lenormand, Frondaie et Kistemaeckers un culte composite du plus ahurissant effet, la critique, à défaut d'Antoine retiré sur un Olympe hérissé, accueille Lugné-Poe, qu'elle sifflait naguère avec un touchant ensemble, comme un messager des Dieux et pour prouver son indépendance et sa largeur de vues, salue la venue du *Vieux-Colombier* et de *Phi-Phi* des mêmes acclamations.

Seul *le Marais* convulse encore la vésicule biliaire de ces messieurs : *le Marais* joue *le Menteur* : on lui reproche de ne pas monter de pièce moderne... *le Marais* joue *Hyménée* de Gogol : on rappelle que ce n'est pas une révélation, puisque, quinze ans auparavant, un autre théâtre a consacré une matinée à cette comédie... *le Marais* joue *les Fils Louverné* de M. Schlumberger : « on fait remarquer à M. Delacre qu'en Belgique aussi il existe des auteurs dramatiques... Le public rappelle cinq ou six fois les artistes du *Marais*, après la chute du rideau : on se gausse de ce snobisme déplacé... *le Marais* joue *Sganarelle* dans des décors d'une couleur charmante : on l'accuse de lèse-classicisme... *M. Florencie*, de la troupe du *Marais*, se révèle d'une étourdissante fantaisie dans *le Médecin malgré lui*. On lui fait remarquer qu'il profane le génie de Molière...

Les raisons de cette antipathie ? Elles sont complexes, quoique fort claires : L'audace de M. Delacre y entre pour une grande part, car l'audace effarouche toujours les couches moyennes dont la critique n'est que l'écho... Son intransigeance aussi, pour d'identiques raisons... Et comme M. Delacre s'obstine à représenter des pièces choisies en dehors des cartons de ces Messieurs, et des amis de ces messieurs, qu'au surplus il gêne de puissants rivaux que sa tentative empêche de dormir, tout conjure pour rendre *le Marais* suspect aux bonzes du feuilleton.

Le jour où il disparaîtrait serait marqué d'une croix noire dans tous les journaux et d'un sourire triomphant sur bien des visages.

Mais *le Marais*, fort heureusement, résiste à cet assaut d'acrimonies et conquiert de jour en jour, tant à Bruxelles qu'en province, des partisans de plus en plus chaleureux.

Si *le Marais* choisit ses spectacles dans un répertoire généralement négligé par les Directeurs de théâtre, **le Parc**, fidèle à ses traditions, convie le public aux pièces en vogue à Paris, qu'il entrecoupe de reprises parfois hasardeuses, — témoin *Maman Colibri*, — ou de représentations de *la Comédie française* et de *l'Œuvre*.

La troupe de Lugné-Poe y joua récemment *l'Otage* avec Eve Francis qui offrit naguère à Bruxelles les prémices de son magnifique talent. Et tandis que *la Chimère* révélait sur la scène du *Marais* la touchante *Martine* de J.-J. Bernard, *le Parc* représentait, avec un très grand succès, *le Feu qui reprend mal*, du même écrivain.

La vie artistique est du reste d'une extraordinaire intensité à Bruxelles. Les vedettes de tous les domaines s'y attardent à plaisir et bien téméraire serait celui qui voudrait dénombrer les concerts, récitals, expositions et spectacles variés qui se disputent les faveurs des foules.

Pourtant, il importe de tirer hors de pair les séances de danse d'Anna, Lisa et Margo Duncan qui furent, pendant des soirées trop brèves, les animatrices des plus beaux songes lyriques. Tour à tour, corolles chues d'un arbre enchanté, amazones impétueuses, séraphins et madones de Luca della Robia ou choéphores pensives, elles firent les délices des poètes et des sculpteurs accourus au seul rappel de leur nom doublement célèbre.

Et puisque le cinéma s'évertue, avec un succès sans cesse accru, à rallier aux féeries de l'écran les artistes les plus exigeants, on ne peut négliger l'ouverture de l'*Agora Palace* qui, avec ses films somptueux, son imposant orchestre, sa musique choisie parmi les grands classiques et ses trois mille fauteuils, dispense aux multitudes désœuvrées l'enchantement d'une soirée parfaite.

Bien que remarquables par des mérites divers, les expositions de quelques jeunes peintres comme MM. Pierre Maes, Claes Thobois, Allard l'Olivier et Stan van Offel, cèdent le pas, ne fût-ce que par déférence, au **Salon rétrospectif du Cercle artistique et littéraire.**

A l'occasion du 75e anniversaire de sa fondation, cette associa-

tion réputée a réuni dans ses salles les œuvres représentatives de tous ses membres artistes décédés et nous fit ainsi le don mémorable d'une sorte d'anthologie de nos arts plastiques. Rien ne pouvait mieux affirmer la richesse de notre école de peinture.

De Navez à Rik Wouters, du disciple de David au jeune artiste malinois, qui, au cours de sa trop courte vie, synthétisa, tant dans ses sculptures que dans ses toiles, les fiévreuses aspirations de sa génération, tous les thaumaturges de la palette et de l'ébauchoir firent défiler devant nos yeux, en un éblouissant cortège, les mirages de leurs rêves et de leurs visions.

On y retrouva l'émouvant Charles de Groux qui fut le père spirituel de Constantin Meunier, de Winne, maître des effigies souveraines, Leys, dont l'aristocratique pinceau mua en fastueux spectacles d'ingrates réminiscences historiques, Louis Dubois, faune attardé dans les forêts crépusculaires, C. Meunier, prêtre douloureux des humbles et des résignés, Eugène Smits, en qui revit l'ineffable nostalgie des grands Vénitiens et Boulenger de qui la fougue s'accroche en écharpes multicolores aux paysages de son pays.

On y revit aussi le grand poète de la mer, Artan, l'inquiet Agneessens, le grave et mystérieux Mellery, l'harmonieux Pantazis, Heymans le bucolique, Khnopf dont l'hiératisme de l'âge mûr ne doit pas faire oublier l'intimisme ému de la jeunesse, Lemmen, maître des clartés amorties, d'autres encore...

Mais celui qui chantait la plus vivante chanson dans ce chœur admirable, c'était l'humble peintre anversois, Henri de Braekeleer, qui sut fixer dans ses toiles les innombrables jeux de la lumière sur les choses. Hymnes à la fois éclatants et mesurés, aveux passionnés et retenus, ses œuvres respirent, toutes, une adoration ingénue pour le miracle quotidien des jours et s'ingénient à le glorifier, en un Credo ininterrompu, de tout l'élan d'une ardente allégresse et de toute l'humilité d'un profond amour.

Mémento.— Le 20 novembre 1922 est mort, à Saint-Cloud, un jeune savant belge, Maurice Drapier, qui signa naguère dans *Thyrse* de beaux poèmes nostalgiques.

M. Georges Duhamel a parlé récemment à *l'Union Coloniale*, devant une salle enthousiaste, des Tendances du Roman contemporain.

Dans la même Salle, l'éminent collaborateur du *Mercure*, M. de Rou-

gemont, traça de pénétrants portraits graphologiques d'Emile Verhaeren, de M. Maeterlinck et de Ch. Van Lerberghe.

A *l'Union Coloniale* encore, M. Thomas Salignac a repris ses conférences où son malicieux talent fit merveille.

A l'occasion de son retour d'Amérique, M. Eugène Ysaïe a été récemment l'objet d'une émouvante manifestation.

La Renaissance d'Occident publie un fort beau poème de M. Albert Mockel.

Le Thyrse consacre son numéro du 1er Décembre à une série de remarquables poèmes de M. Léon Chenoy.

Dans *la Vie intellectuelle* on note une curieuse étude sur Baudelaire de M. Ch. Vivier et un admirable poème : *L'initiation matinale* de Charles van Lerberghe.

Les Ecrits du Nord nés de la fusion du *Disque vert* et de la *Lanterne sourde* font paraître leur premier numéro où l'on relève les noms de MM. Ramuz, Bl. Cendrars, Mélot du Dy, Franz Hellens, O. J. Périer, P. Pia, etc. M. G. de Torre y étudie *la Littérature espagnole en 1922* et M. Gabriel Audisio y signe une excellente étude sur Jules Romains.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ITALIENNES

Personalia. — *La Poésie* : M. Borgese, M. Cena, M. Garoglio, M. Barbarani, M. Trilussa. — *La Prose* : M. Rosso di San Secondo, M. Paolieri, M. Dauli, M. Linati, M. Martini. — *La Critique* : MM. Neppi, Pellegrini, Scalia, Albertazzi, A. G. Bianchi, Bertacchi, Missiroli.

Les jugements que je m'efforce de rendre, avec une impartialité absolue, dans les chroniques littéraires que j'ai l'honneur d'écrire pour le *Mercure de France*, ont soulevé dans mon pays plus d'une protestation. J'ai été taxé d'une sévérité excessive et on a même été jusqu'à m'accuser d'antipatriotisme et de défaitisme. Mes censeurs, parmi lesquels se distingue un M. A. F., qui me signale au mépris du public dans *l'Idea Nazionale* du 25 octobre 1922 pour les *Lettres italiennes* parues dans le *Mercure de France* du 15 juillet dernier, m'accusent de ne pas me prêter au jeu d'informer le public français que la littérature italienne contemporaine est la première du monde entier, et autres aménités du même genre.

Je serais coupable, au dire de ces Messieurs, d'accomplir, en toute honnêteté, mon devoir de critique qui est de ne pas tromper mes lecteurs. Quoique la chose puisse déplaire aux malheureusement trop nombreux médiocres écrivains italiens, je suis forcé

de déclarer que je persévérerai tranquillement dans le système adopté jusqu'ici, parce que le seul patriotisme que je reconnaisse et que je tienne à honneur de professer est celui de la vérité et de l'honnêteté.

Habitué à considérer la critique littéraire comme une mission et à ne parler que de ce que je connais, je ne m'abaisserai jamais, sous aucun prétexte, à suivre la méthode de M. A. F. de l'*Idea Nazionale*, lequel, compilant une critique intitulée : *Il topo in biblioteca*, lit les revues avec trois mois de retard et, mêlant la politique à la littérature, se prête aux vengeances personnelles d'auteurs qui usurpent en Italie une renommée imméritée. Ce monsieur feint au surplus d'ignorer mon nom qui a été cité, et non d'une façon indigne, à propos de quelques-uns de mes ouvrages dans son propre journal.

Les pontifes du nationalisme à outrance ne devraient pas s'en prendre à moi, mais plutôt à ces auteurs qu'ils voudraient que je recommande aux lecteurs du *Mercure de France* et qui ne sont que de mauvais serviteurs de l'art. Tant que la littérature italienne sera représentée par ces messieurs je ne cesserai pas, — comme je fais d'ailleurs dans les journaux et les revues italiennes, — de les signaler à l'étranger comme les exposants d'une décadence littéraire qui ne garde plus aucune trace du passé de splendeur qui fut celui des lettres italiennes. Comme dans cette revue je n'ai j'amais lésiné les louanges au petit nombre de ceux qui essaient courageusement de sortir du bourbier où la littérature italienne est tombée, je continuerai à dire leur fait à ceux qui veulent à tout prix la maintenir dans ce bourbier ; bien convaincu de faire œuvre de véritable patriotisme, de ce patriotisme qui n'est pas fait de manifestations extérieures, mais d'œuvres et d'actions et qui a le courage de mettre le doigt sur la plaie pour découvrir le mal et tâcher de le guérir.

§

Est-ce donc ma faute si je ne puis pas dire que **M. G. A. Borgese**, avec les *Poésies* (Milan, Mondadori), ne se montre pas le poète que j'avais espéré ?

M. Borgese, qui s'est déjà acquis bien des titres de mérite par son œuvre de critique et de publiciste et qui est sans doute une des personnalités les plus éminentes de la littérature italienne contemporaine, n'est pas un poète. Doué d'une intelli-

gence versatile et féconde, M. Borgèse s'est essayé dans le roman, et, sans nous donner un chef-d'œuvre, a écrit une œuvre remarquable ; c'est avant tout un dialecticien et un cérébral, et déjà, dans ses critiques littéraires, son manque de goût et d'émotivité se révélait, mais était compensé par sa grande expérience ; dans ses poésies nous voyons la confirmation de ses défauts et de ses qualités : il s'y montre avant tout un cérébral, mais il est privé de goût artistique, d'élan émotif et de passion. Voilà pourquoi son volume de *Poésies* nous semble, plutôt qu'une œuvre poétique, une affirmation de volonté, l'expression d'un homme de talent qui s'offre le luxe de faire des vers. Phénomène intéressant à observer, surtout en tant que chapitre de la biographie intellectuelle d'un homme représentant la nouvelle génération italienne qui a succédé aux générations dominées par l'influence de Carducci, Pascoli et d'Annunzio.

M. Giovanni Cena, mort il y a quelques années, est, par contre, un poète dans toute l'acception du mot. Ses *Poésies* (Firenze, Bemporad) ont été réunies en un recueil et viennent de paraître dans leur édition définitive. La poésie de M. Cena appartient à une génération littéraire précédente, mais, malgré un fonds romantique et sentimental, l'auteur se montre toujours poète, même lorsqu'il n'arrive pas à donner une forme artistique à son intuition ; même, parfois, dans le manque d'équilibre de son art. Peintre de la nature, de l'intimité domestique, de l'amour maternel, M. Cena est un poète très personnel, ayant un accent bien à lui qui, tout en n'étant pas très profond, nous charme et nous séduit surtout quand il célèbre la douleur humaine pour laquelle il a des accents inoubliables. Ses vers, dont une petite partie seulement restera, et donnera de véritables joyaux aux anthologies poétiques des cinquante dernières années de poésie italienne, témoignent toujours d'un sens tragique de la vie interprété d'une façon romantique, mais virile quand même.

Inégale et cependant attrayante est l'œuvre poétique de M. **Diego Garoglio**, qui a réuni toutes ses poésies sociales dans un volume : *Umanità*. M. Garoglio est, au fond, un survivant de la puissance intime de ses œuvres qui, dans l'histoire de la littérature, ont leur place dans les dix dernières années du siècle dernier, quand les poètes s'inspiraient largement des événements de l'époque. M. Garoglio est un poète humanitaire et son art, qui semble par-

fois se mouvoir dans l'orbite de Carducci, s'inspire surtout de la vie sociale des humbles à travers laquelle il s'élève à la conception d'une humanité meilleure. Le poète cède trop souvent à l'envie de démontrer une thèse, mais quand il réussit à se soustraire à cette idée dominante et à transformer ses préjugés sociaux en émotion véritable, alors il atteint à une poésie qui ne périra pas.

De toute autre nature est la poésie de M. **Berto Barbarani**, le doux poète du dialecte véronais, dont viennent de paraître *I Sogni* (Milan, Mondadori). Poésie ténue et délicate, qui peut à la longue paraître monotone et qui est mieux rendue dans le volume précédent : *Il Canzoniere*. Nous avons en M. **Trilussa** un autre fécond poète dialectal. Nous pourrions lui décerner le titre de Poète de Rome en pantoufle. L'éditeur Mondadori de Milan est en train d'en réunir toutes les œuvres en une édition définitive, qui sera éditée avec luxe. *Le Cose*, *I Sonnetti*, *Le favole*, *Lupi e agnelli*, *Nuove Poesie*, forment cinq amusants volumes où la vie politique, les mœurs de l'époque, la volubilité féminine sont dépeints avec la verve populaire du romain du Trastevere. Nous sommes loin de la grande poésie : par ses schémas immuables, par son manque de puissance représentative ces œuvres représentent très bien, sans affecter des airs prétentieux, la vie politique italienne du siècle et pourront constituer demain un remarquable document de l'époque.

§

Le roman italien est toujours enlisé dans la médiocrité la plus absolue. M. **Rosso di San Secondo**, avec son recueil de nouvelles : *Ho sagnato il vero Dio* (Milan, Mondadori) et son roman : *Il minuetto dell' anima nostra* (Milan, Trèves) continue à gâcher son indéniable talent dont nous étions en droit d'attendre, il y a quelques années, plus qu'il ne nous a donné. La manie de l'originalité à tout prix qui l'entraîne trop souvent à des étrangetés de mauvais goût a gâté cet écrivain déjà instinctivement déséquilibré et par cela même entraîné à exagérer ses défauts plutôt qu'à s'en délivrer. S'il se corrige, il pourra nous donner l'œuvre d'art que nous promettaient quelques pages de son livre de jeunesse : *Ponentino*.

Nous ne pouvons pas dire du bien non plus de M. **Ferdinando Paolieri** dont *La Maschera Celeste* (Milan, Monda-

dori) vient de paraître. Dans cet ouvrage, l'auteur — qui a cependant à son actif quelques œuvres excellentes par la noblesse des idées et par la personnalité du style — tombe dans le plus banal lieu commun et dans l'invraisemblance et nous offre un uniforme mélange de passions et de politique vraiment désolant. Nous comprenons parfaitement que même un écrivain du talent de M. Paolieri puisse se tromper, mais nous ne saurions lui pardonner de s'abaisser aux plus mauvais goûts du public pour en conquérir les suffrages.

J'aime à signaler, par contre, un écrivain qui me semble en progrès sur ses œuvres précédentes : M. **Gian Dauli**. Cet auteur, jeune encore, a un sentiment inné de la narration, sentiment qui perçait déjà dans ses premiers ouvrages, à travers les inévitables tâtonnements du début, et qui était gâté par la tendance à suivre ce que nous appellerons le courant commercial du roman italien. Avec *l'Ultimo dei Gastaldon* (Milan, Modernissima) M. Dauli nous prouve qu'il s'est affranchi de ce courant et qu'il s'efforce de son mieux de nous donner une œuvre noble et sérieuse. *L'Ultimo dei Gastaldon* se ressent de l'influence que l'étude passionnée pour les œuvres de Giovanni Verga a exercée sur l'auteur, influence salutaire d'ailleurs puisque l'œuvre de Verga résume ce que le roman italien nous a donné de meilleur après Manzoni. Le roman de M. Dauli est une œuvre vivante, noblement conçue, qui représente d'une manière efficace quelques aspects de la vie de province en Italie. Les personnages sont très vivants et rendus avec une évidence artistique, même si le style de l'auteur n'a pas encore toute l'élégance et la pureté voulues, auxquelles il parviendra sûrement pour qu'il suive la voie sur laquelle il s'est mis avec *l'Ultimo dei Gastaldon*.

M. **Carlo Linati** est un écrivain d'un style de beaucoup de relief et de pureté. Dans son dernier ouvrage : *Malacarne* (Firenze, Bemporad) il réunit quelques nouvelles d'une affabulation assez mince mais d'une noble facture, écrites dans une langue riche et pittoresque. Le même auteur avec : *Tre Pievi* (Milano, « Il Convegno ») nous offre le récit de quelques-uns de ses pèlerinages au pays des héros de Manzoni, qui sont parmi ses pages les meilleures. Peu d'auteurs savent, comme M. Linati, dans ses vagabondages à travers la Lombardie, sur la trace des fameux personnages de *Promessi Sposi*, faire revivre d'une fa-

çon artistique les paysages et les hommes de la Lombardie. Les pages qu'il a écrites à ce sujet sont vraiment classiques et parmi les plus belles de la littérature italienne du commencement de ce siècle, elles dénotent un écrivain qui, parmi la générale décadence du style et de la langue, apporte au style et à la pureté de la langue un soin particulier.

Si, dans la médiocrité générale de la littérature italienne contemporaine il se trouve des jeunes comme M. Linati qui s'efforcent de ramener notre littérature à la splendeur d'autrefois, de temps en temps se fait aussi sentir le rappel de quelques écrivains appartenant aux générations précédentes et qui, par leurs écrits, nous reportent à ces nobles traditions. Les jeunes auteurs devraient, pour apprendre à bien écrire, lire attentivement le premier volume de *Confessioni e Memorie* par M. **Ferdinando Martini** (Firenze, Bemporad). Dans cet ouvrage l'illustre écrivain, qui est en même temps un insigne parlementaire, raconte les souvenirs de son enfance qui s'est passée au déclin de la Florence granducale. Laissant de côté le très vif intérêt historique de ces confessions, la séduction du style, pur, précis et parfaitement équilibré, est si grande qu'elle suffit à donner au volume un attrait incomparable. M. Martini fait revivre la langue italienne dans ce qu'elle a de meilleur; son style est clair, agréable, facile. Voici une lecture qui rafraîchit l'âme, qui s'en laisse bercer comme par une musique enivrante à laquelle on revient toujours d'un cœur et d'un esprit vifs et alertes.

Chez M. Martini point de mièvreries, d'affectations, d'acrobatie du style : il appartient à ces auteurs classiques chez lesquels la spontanéité de la narration égale la simplicité de la forme. La pureté de leur langue est le fruit d'une éducation littéraire qui résume l'expérience de longs siècles d'histoire, au cours desquels le goût s'est raffiné à travers un effort persistant, et les mots ont assumé une signification solide et concrète.

§

Les gens cultivés en Italie s'intéressent vivement à la littérature française ; ils en suivent avec attention les manifestations et apportent un soin diligent à en connaître les auteurs. A ce propos, je signale, non sans un mot d'éloge, les volumes que M. **Alberto Neppi** a consacrés à : *Le novelle di Guy de Maupassant* (Ferrara, Taddei) ; M. **Carlo Pellegrini** à : *Eugenio Fro-*

mentin (Ferrara, Taddei) et M. Mario **Fubini** à *Alfred de Vigny* (Bari, Laterza). Ces trois volumes nous montrent les différents genres d'aptitude critique chez chacun de leurs auteurs, et si l'essai de M. Fubini est le plus strictement critique et le mieux réussi, les ouvrages de MM. Neppi et Pellegrini prouvent chez ces deux écrivains une profonde et minutieuse connaissance de leurs sujets et font ressortir des qualités de critique qui ne sont pas à dédaigner.

Le volume de M. **Natale Scalia** : *Giovanni Verga* (Ferrara, Taddei) apporte une notable contribution à la biographie et à la critique de l'œuvre de cet écrivain. Le futur critique de l'œuvre de M. Verga devra tenir compte des notes et du matériel recueillis par M. Scalia, si toutefois ce critique existe qui saura attribuer sa juste valeur à l'œuvre de cet auteur, méconnu jusqu'ici de tous ceux qui s'en sont occupés, surtout s'ils appartenaient à l'école de M. Croce. **M. Albertazzi** nous apporte de son côté des notes biographiques fort intéressantes sur Carducci, avec son volume : *Il Carducci in professione d'uomo* (Lanciano, Carabba), ouvrage d'où le grand poète sort vivant tel qu'il fut dans sa vie quotidienne. Nous pouvons dire la même chose du volume que M. **A. G. Bianchi** a composé sur Pascoli, sous le titre : *Giovanni Pascoli nei ricordi d'un amico* (Milano, Modernissima), livre qui retrace les anecdotes et les épisodes les plus saillants de la vie du poète.

Le livre de M. **Giovanni Bertacchi**, sur *Mazzini* (Milano, Edizione « Alpes ») est une médiocre étude toute imbue de rhétorique, ce qui est d'autant plus déplorable qu'elle a été écrite pour faire connaître à la jeunesse l'apôtre de l'unité italienne et de la souveraineté populaire.

Il me reste encore à signaler l'excellent essai politique de M. **Mario Missiroli** : *La Monarchia Socialista* (Bologna, Zanichelli). M. Missiroli est un des rares Italiens qui puisse prétendre au titre de libéral. Il nous explique dans ce volume que la monarchie italienne, dans les vingt premières années de ce siècle, a été en quelque sorte socialiste. Arrivée au pouvoir non par droit divin, mais à la suite d'un compromis avec la révolution patriotique du « Risorgimento » qui lésa les principes monarchiques en détrônant les souverains des petits Etats italiens, la monarchie italienne s'est vue forcée de s'abaisser à de continuels

compromis avec le peuple. Voici pourquoi à la suite du développement pris au début de ce siècle par le mouvement socialiste en Italie, la monarchie a dû pour se maintenir au pouvoir accepter le compromis socialiste. Voilà la thèse soutenue par M. Missiroli, et nous avons la preuve que l'auteur a vu juste, dans les récentes journées d'octobre 1922. Au cours du mouvement qu'on a intitulé à tort révolution fasciste, la monarchie, hier socialiste au point que les socialistes italiens avaient mis de côté leurs idées républicaines, tourne le dos aux socialistes après la débandade de leurs forces, et pour se maintenir au pouvoir se tourne vers ces mêmes fascistes qui, il y a quelques mois, faisaient profession de foi républicaine. Il me semble que le livre de M. Missiroli ne pouvait pas paraître à un moment mieux choisi, et qu'il ne peut prétendre à un meilleur éloge qu'à celui qui lui a été si éloquemment décerné par les événements qui se sont déroulés et qui ont pleinement confirmé la thèse qu'il soutenait.

GEROLAMO LAZZERI.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Le Roman lyrique. — Pedro Prado : *Alsino*, édition « Minerva », Santiago (Chili). — Edmundo Montagne : *El Cerco de Pitas*, Coopérative « Buenos Aires », Buenos Ayres. — Vicente Salaverri : *El Hijo del Leon*, Coopérative « Buenos Aires », Buenos Ayres. — Mémento.

La plupart des romanciers modernes, imprégnés de l'esprit positif du XIXe siècle, ont appliqué au roman les critères scientifiques, et ils y ont fait entrer la vulgarité de la vie quotidienne, usant et abusant des points de vue sociologiques ou pathologiques, en même temps que de la souscription des menus faits de l'existence. La « belle histoire » d'autrefois en est morte ainsi peu à peu, étouffée par la science et noyée par le prosaïsme. Mais depuis quelques années a commencé une réaction tendant à restituer au roman sa finalité artistique, *à le rapprocher de la poésie* en lui rendant les éléments de vie essentielle, de fantaisie, de rêve, qui lui sont indispensables. Point de considérations scientifiques ni de descriptions superflues ; interprétation de la vie en ce qu'elle a d'éternel, d'inattendu ou de mystérieux ; présentation de l'homme en ce qu'il a de bizarre, de profond ou d'ineffable. Ainsi est née une forme neuve, qui pourrait s'appeler **le Roman lyrique**, et qui n'a rien à voir avec le roman cinétique ou

d'aventures. D'assez nombreux romanciers nouveaux se sont adonnés à ce genre, adoptant des manières différentes, au gré de leur tempérament. Le premier en France a été John-Antoine Nau ; en Espagne, Ramon del Valle Inclan. En Amérique espagnole, quelques jeunes écrivains cultivent aujourd'hui cette forme ou du moins s'en approchent.

Pedro Prado est, à mon avis, le plus représentatif. Prado est un poète en vers et en prose, et j'ai eu l'occasion déjà de le présenter sous ce double aspect. Il nous a donné, dans la *Reina de Rupa Nui* et dans *Los Diez*, deux petits romans pleins de couleur, d'imprévu, voire de mystère, bien qu'il s'y trouve encore une intention tendancieuse. Mais dans un ouvrage qu'il a publié dernièrement : **Alsino**, rien ou presque rien de cela ne demeure. Alsino est simplement une fable de beauté essentielle et de vie profonde : un roman lyrique. Sachant que l'art est la réalisation de nos aspirations les plus élevées, Prado nous offre ici, réalisée, la vieille aspiration de l'humanité qui prouve plus que tout son origine *non terrestre* : avoir des ailes, mais non pas des ailes mécaniques, inventées, comme celles du curieux *Mafarka* de Marinetti ; des ailes naturelles, nées de notre propre chair. Il s'agit d'un pauvre enfant de la campagne, Alsino, qui, obsédé en son sommeil et en ses veilles par la grandiose aspiration, sent tout à coup que des ailes lui poussent, et qui, dans sa joie, abandonne sa vieille grand'mère et s'élance dans l'azur. En proie à une ivresse extraordinaire, il fend l'espace illimité, contemple la nature dans toute son amplitude, observe l'homme dans toute sa petitesse, et de ses lèvres, le verbe déborde en hymnes émerveillés. Par malheur, il tombe aux mains des hommes, qui, déconcertés, choqués dans leurs préjugés, le couvrent de brocards et mutilent ses ailes. Se sent-il au delà des sentiments humains ? En vain les paysans le molestent, en vain la douce fille du patron se meurt d'amour pour lui. Il demeure impassible, et sitôt qu'il le peut, il s'échappe. Réfugié dans les forêts de la Cordillère, la fille d'un chasseur de pumas s'éprend de lui et, pour le retenir, lui donne un philtre qui lui fait perdre la vue. Aveugle, Alsino, dont les ailes ont repoussé, recouvre la faculté de voler et gagne de nouveau l'azur ; mais son corps se heurte parfois aux montagnes, se meurtrit contre les arbres, puis, un jour de tourmente, le feu du ciel violé s'empare du téméraire et « le consume ».

Sans doute, un tel personnage est un symbole : c'est le poète, ou plutôt la poésie même. Ses chants, dont le livre est rempli, renouvellent les motifs du lyrisme panthéiste, éternel ; certains ont cette intensité et cette amplitude d'accent que nous avons admirées déjà dans les poèmes de Prado. Cependant l'auteur, par le plus heureux dessein mondonoviste, n'a pas placé l'action dans les brumes de quelque pays de rêve, mais au sein de la nature et de la vie de son propre pays. Nous voyons, en effet, dans cette étrange histoire, la majesté aduste des Cordillères, la verdure perpétuelle des bois, les allures farouches des montagnards chiliens, et nous apprenons même le nom pittoresque de chaque endroit, comme dans les romans de Valle-Inclan. Par malheur, la difficulté d'une telle entreprise : la soudure de la chimère à la réalité, n'est pas toujours bien dominée. Le miracle de la poussée des ailes n'apparaît pas clairement attribué au pouvoir du désir obstiné, unique cause plausible. Puis certains types très idéalisés, comme le vieillard de la montagne, contrastent violemment avec d'autres très régionaux, comme ces gardiens qui arrêtent Alsino. Mais le véritable défaut de l'œuvre est dans le langage des personnages : la plupart d'entre eux parlent d'une manière conventionnelle, sans couleur ni caractère, tandis que certains s'expriment en un castillan incorrect, régional. Tout ceci n'est pourtant que détails. *Alsino* est un ouvrage imprégné d'essence de vie, de sève vierge, de lyrisme de l'éternel, qui pourrait être comparé pareillement à une fleur sauvage, à un fruit fleurant le miel, ou à un poème primitif. Œuvre rare de rêve et de vie, qui, si elle fait parfois penser un peu à *Nils Holgerson*, est construite avec nos propres matériaux les plus solides et les plus intacts.

Edmundo Montagne est de même un poète, et j'ai parlé aussi de lui dans ces chroniques. Mais, plus récemment, il a publié quelques livres qui ajoutent des traits nouveaux à sa personnalité. Ce poète, qui s'était montré comme un artiste du vers, épris de toutes les innovations, s'est révélé en deux recueils récents: *Pordiosero de Amor*, *El Bazar del Iluso*, comme un lyrique très pur à l'accent amer, désolé, et néanmoins ingénu et parfois souriant ; tandis qu'en un troisième recueil, *La Guitarra del Pueblo*, il s'est trouvé un interprète délicat de l'âme ancestrale de la Pampa. En prose, Montagne nous avait donné déjà une série de nouvelles : *El fin del Mundo*, pleines de couleur et d'anima-

tion, et voiciqu'il vient de continuer par un livre du même genre, lequel, par sa recherche de vie profonde, se rapproche des aspirations du roman lyrique : **El Cerco de Pitas**. Ce sont de petites histoires de la réalité, dans lesquelles il s'agit de tout ce qu'il y a d'ingénu, de tendre, de divin dans l'âme des hommes, mais où il s'agit aussi, et combien profondément, de cette fatalité des destinées humaines qui est la cause de l'amertume de l'existence. Certaines, comme celle de « grand-papa Léon », qui se désole de ne pouvoir donner à ses petits enfants les jouets de Noël, ou comme celle de cette « fiancée aveugle », qui joue sur la guitare le vieil air qu'autrefois dansait l'aïeule, sont de petites œuvres magistrales de spiritualité, de grâce, de charme ingénu. Un tel livre est le meilleur témoignage du doux lyrique et de l'homme pur et généreux qu'il y a en Edmundo Montagne. Ce rêveur invétéré est en même temps un écrivain d'action rempli d'enthousiasme pour toutes les manifestations de la beauté et de sympathie pour tous les efforts de ses confrères. Il a accompli ainsi, dans la presse de son pays, un labeur d'esthète, de critique, d'animateur aussi sagace que bénévole, et il en pourrait former plusieurs volumes d'un réel intérêt. Parmi ses travaux dans ce genre, il faut mentionner spécialement ses portraits de « jeunes poètes » de l'Argentine et ses études sur la rythmique moderne, publiées dans *Nueva Era*. Celles-ci viennent de paraître en volume sous le titre de la *Poetica Nueva*. Elles constituent un exposé méthodique et approfondi d'un sujet aussi complexe, renforcé de données nouvelles personnelles. Les chapitres consacrés au « verorythme », à la strophe, où il est question du vers libre, et à la rime sont particulièrement intéressants et seraient lus avec profit, non seulement par nos poètes, mais aussi par les poètes de tous pays. Edmundo Montagne n'occupe pas chez lui, cependant, la place qu'il mérite : il n'écrit pas dans les grands quotidiens et n'a pas même une chaire officielle. Mais certains de ses poèmes et de ses contes resteront dans les anthologies, et les Argentins de demain s'étonneront de l'aveuglement de ceux d'aujourd'hui.

Vicente Salaverri est un écrivain d'une vigueur, d'une souplesse, d'une fougue peu communes ; Espagnol de naissance, il a été journaliste à Buenos-Ayres et il est aujourd'hui en Uruguay, sa patrie adoptive, un des meilleurs romanciers du pays. On lui doit une série de romans de la vie uruguayenne très vivants et très

pittoresques, dans lesquels l'action est toujours d'un intérêt croissant et le dénouement inattendu ou frappant. Assurément, ce ne sont pas des romans lyriques, mais ils se rapprochent de cette forme. Salaverri a le don du véritable romancier, de percevoir également ce qu'il y a de tragique et de comique dans l'existence. Néanmoins, poussé par son inquiétude naturelle, il procède souvent, dans ses romans, par raccourcis exagérés qui affaiblissent le récit, et il se livre parfois à des sorties de ton humoristiques ou littéraires, qui déconcertent. Sans doute, la littérature moderne tend à la synthèse et cherche la surprise, mais nous avons chez nous tant de choses vierges encore pour l'art qu'il vaut la peine de les considérer avec quelque loisir, et il est évident que pour produire bon effet, la surprise doit être provoquée par des moyens naturels, opportuns. Certains romans de cet auteur, comme *El Pecado de la Virtud*, *La Mujer Inmolada*, traitent de la vie de Montevideo ; d'autres, comme *Este era un Pais*, *El Corazon de Maria*, interprètent l'existence rustique ; de même ses contes, dont le recueil le plus important est *Cuentos del Rio de la Plata*. Comme la campagne chez nous est beaucoup plus caractéristique que la ville, ses narrations campagnardes nous paraissent naturellement les plus intéressantes. Le dernier roman de Salaverri : **El Hijo del Léon**, est de ce genre. C'est l'histoire d'un jeune homme qui, après avoir achevé ses études, rentre à la *hacienda* natale, y soutient une lutte rude contre les colons indigènes dissimulés et malveillants, fait la cour à l'une de ses cousines et se marie avec l'autre sans se préoccuper de savoir laquelle des deux l'aime. Le caractère du protagoniste, en qui se mêlent le sang créole et le sang étranger, est bien dessiné et soutenu. Mais les colons *gauchos* sont les personnages qui nous semblent les plus captivants. Seulement ébauchés, ils se montrent néanmoins pleins de vie et de caractère; ils parlent avec un naturel et une gaillardise bien à eux. La traduction phonétique de leur langage, que l'auteur à cru devoir faire, à mon avis, n'ajoute pas grand'chose à l'effet : il suffit de prononcer correctement en conservant les archaïsmes, pour s'en convaincre. Par malheur, l'intrigue sentimentale se montre violemment écourtée, et quel changement de ton ! expliqué par une citation de Stendhal. En revanche, le récit est plein de scènes bien rendues, et certaines même sont de véritables trouvailles.

Telle est la finale. Quand le jeune maître tombe dans le piège que lui ont tendu ses anciens subordonnés, et, garrotté, bâillonné, attend la mort dans l'ombre, une fenêtre s'ouvre à la maison voisine. Est-ce sa femme ? C'est sa première fiancée qui soupire aux étoiles.

MÉMENTO. — Dans *Revista de Revistas*, de Mexico, nous trouvons un article de Pedro Prado : *A los Poetas de Mexico*, à propos du voyage que l'éminente poétesse chilienne Gabriela Mistral a fait en ce pays (numéro du 30 juillet), quelques beaux poèmes inédits et une caricature de la poétesse par Garcia Cabral (numéro du 10 septembre). Dans le dernier numéro de *France-Amérique Latine*, revue qui avait déjà rendu compte de mon livre sur *Les Ecrivains contemporains de l'Amérique Espagnole*, un ancien collaborateur s'occupe encore de ce livre pour me reprocher en termes injurieux de n'avoir pas parlé d'un écrivain hispano-américain qui est son ami ; il reconnaît, néanmoins, que, dans le premier chapitre, je déclare que ce livre est composé par mes chroniques du *Mercure*, où naturellement je ne puis m'occuper que des auteurs qui m'envoient leurs livres. Je ne répondrai pas à des grossièretés sans fondement : est-il nécessaire de dire que si je n'ai pas parlé de cet écrivain dans mon ouvrage où il est question de plus de cent auteurs, c'est simplement parce que je n'ai pas reçu ses livres ? Mais je rappellerai ici un article de l'écrivain bolivien Alcides Arguedas, paru dans *La Illustracion* de la Paz (numéro du 10 avril 1921). Arguedas, qui se trouvait à Paris vers 1911 comme secrétaire à la Légation de son pays, conte que lorsque j'ai commencé à rédiger ces chroniques, certains confrères hispano-américains résidant en France, mécontents, « jurèrent, dit-il, de ne pas envoyer leurs livres au *Mercure* pour que Contreras se trouvât comme isolé et sans action. »

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Léon Trotsky : *Entre l'Impérialisme et la Révolution*, Librairie de l'Humanité. — *Compte rendu de la Conférence Communiste, Moscou, 21 février-4 mars 1922*, Librairie de l'Humanité. — Guy de Montjou : *Impressions d'Allemagne*, Plon. — Edmond Bouchié de Belle : *La Macédoine et les Macédoniens*, Armand Colin.

Si la production est mal organisée dans le pays des Soviets, on n'en peut dire autant de la propagande ; et si le gouvernement communiste manque d'argent pour nourrir ses millions d'affamés, il a certainement beaucoup de roubles-or pour publier, dans tous les pays, et en toutes les langues, les livres, les brochures et les

tracts qui célèbrent les bienfaits du communisme. En France, c'est *L'Humanité* qui se charge de ces publications. Parmi celles-ci, il nous faut signaler tout d'abord le livre de L. Trotsky : **Entre l'Impérialisme et la Révolution**, qui porte ce sous-titre : « Les questions fondamentales de la révolution, à la lumière de l'expérience géorgienne. » La Géorgie fut l'une des premières contrées qui se séparèrent de l'ancien empire russe. Elle s'érigea aussitôt en une véritable république démocratique dans laquelle les mencheviks et les socialistes révolutionnaires prirent les rênes du gouvernement. Bien que les bolcheviks eussent proclamé le droit absolu des peuples d'élire leur gouvernement en toute indépendance, ils n'admirent point d'être tenus à l'écart dans la république géorgienne et s'empressèrent d'y envoyer leurs troupes. Vaincu, le gouvernement socialiste géorgien fut remplacé par un gouvernement bolcheviste. La IIe Internationale prit vigoureusement la défense de la liberté violée et, dans une série de résolutions, elle proclama que :

Le territoire de la Géorgie a été occupé par les troupes du gouvernement de Moscou, qui maintient en Géorgie un pouvoir odieux à sa population et apparaît aux yeux du prolétariat du monde entier comme le seul responsable de la destruction de la République Géorgienne et de l'instauration du régime terroriste dans ce pays.

Et que :

La responsabilité du Gouvernement de Moscou a été aggravée encore par les derniers événements de Géorgie, en particulier à la suite des grèves de protestation organisées par les ouvriers et réprimées par la force, comme le font les gouvernements réactionnaires.

C'est pour réfuter ces assertions et défendre l'œuvre bolcheviste que L. Trotsky a écrit son livre : *Entre l'Impérialisme et la Révolution*. Lui-même dit, dans la préface, qu'on ne pourra savoir toute l'histoire de la naissance de la République géorgienne, tant qu'on ne possédera pas ce qu'il appelle « les documents les plus compromettants », c'est-à-dire les archives emportées par l'ancien gouvernement mencheviste, ainsi que les archives anglaises et françaises, depuis 1918. Toutefois cette constatation ne l'empêche pas d'argumenter avec des faits très peu établis, dont beaucoup même sont contredits par les enquêtes faites par la IIe Internationale et par le parti socialiste révolutionnaire, et tout ce qu'ont écrit Kautzky, Vandervelde, Merrheim, Henderson, Miss

Snowden, Tseretelli, et Jordania est traité par lui de « mensonge et mensonge ». Seuls les rapports des agents de la *Tche ka* sont des documents dignes de foi. Exerçant sa verve railleuse contre Kautzky, Trotsky cite un passage d'une brochure de celui-ci, éditée à Vienne, en 1921, sous le titre : *Georgien, Eine Sozialdemokratische Bauernr publik* :

Je n'ai vu que ce que l'on peut voir de la portière d'un compartiment de chemin de fer, ou à Tiflis, d'autant plus que j'ignore les langues georgienne et russe.

Et Trotsky de renchérir :

Il faudrait encore ajouter que les hospitaliers mencheviks trompent à chaque pas leur honorable visiteur qui d'ailleurs se prête volontiers lui-même à cette duperie. Le fruit d'une enquête menée dans des conditions si favorables fut l'opuscule en question qui couronne dignement la campagne internationale contre la Russie.

Sans avoir l'air de s'en douter, Trotsky fait ainsi la plus terrible critique, parce que la plus justifiée, des enquêtes entreprises par les amis des bolcheviks et de leurs récits sur les bienfaits du régime soviétique.

La petite brochure du même auteur : *Le Communisme en France et l'Internationale*, ainsi que le **Compte rendu** de la **Conférence de la IIIe Internationale communiste, à Moscou en 1922,** sont des documents très précieux pour l'histoire du Communisme. Le compte rendu est précédé d'une préface, adressée aux prolétaires de tous les pays, qui fait appel à l'unité du front prolétarien. Le préfacier insiste sur ce point que, tant que la Russie ne paraîtra pas sur le marché à la fois en qualité d'importateur et d'exportateur, l'économie mondiale restera en déséquilibre. Mais, au lieu d'indiquer les moyens les plus rapides par lesquels la Russie pourrait reprendre sa place sur le marché mondial, l'auteur, et la plupart des orateurs de la conférence, tâchent surtout à prouver pourquoi la Russie soviétique doit entretenir une puissante armée rouge. En proclamant la nécessité du front unique prolétarien, les dirigeants communistes ne s'occupent que d'exclure de l'internationale communiste ceux qui ne pensent pas entièrement comme eux et à la rétrécir de plus en plus au lieu de l'élargir.

J. W. BIENSTOCK.

§

On lira avec intérêt le livre de M. Guy de Montjou, **Impres-**

sions d'**Allemagne**, — l'Allemagne depuis la guerre, qui n'a pas accepté sa défaite, comme nous le savons d'autre part, et reste convaincue de sa supériorité. L'effort enfin victorieux des Alliés s'est malheureusement arrêté trop tôt, — il faut toujours y revenir, — et si l'aide américaine nous fut précieuse, nous savons trop que l'intervention du président Wilson tourna finalement au bénéfice de l'ennemi, dont le sol fut préservé, malgré l'occupation de la région du Rhin. Mais je ne pense pas qu'il soit juste de dire avec l'auteur que l'Entente, en acceptant l'arrêt des hostilités, a donné l'aveu de son épuisement, puisque l'intervention américaine venait de se produire. Quant au retour triomphal des troupes allemandes, qui dut bien en effet contribuer à faire croire au « populo » de là-bas que la victoire avait été de son côté, ne dépendait-il pas de nous d'interdire cette comédie? — Reste la grosse question de l'indemnité de guerre, pour laquelle on nous mit le couteau sur la gorge en 1871. Mais l'Allemagne prétend ne nous payer que sur ses revenus, alors que le capital peut être frappé, comme on n'aurait pas manqué de le faire chez nous si nous avions été battus. Le pays, d'ailleurs, ne respire que la haine, du fait surtout de sa déconvenue, car il pensait bien se garnir les mains, comme l'ont fait ses troupes partout où elles ont passé, — et beaucoup maintenant ne rêvent que d'une restauration monarchique, qui serait le premier pas sur le chemin de la revanche. Le régime républicain des Allemands, en effet, n'est que provisoire et — sauf le parti socialiste, et encore! — tous y couvriraient de fleurs les anciens princes s'ils s'avisaient de revenir. Qu'on se rappelle seulement les manifestations qui eurent lieu lors des funérailles de l'impératrice; elles en disaient long sur la mentalité allemande.

Ce curieux volume apporte bien d'autres constatations, — sur la question bavaroise, la question autrichienne, la question russe, sur la politique de la France, — ce qu'elle a été et ce qu'elle doit être, — et conclut en recherchant par quel moyen on devrait exécuter les saisies nécessaires. Il parle enfin des dangers de l'aviation, — trouvaille scientifique sans doute, mais dont l'usage devient néfaste, — et le livre doit être médité tout en remerciant l'auteur de son enquête, qui confirme bien des choses déjà connues, mais que nos alliés d'hier semblent trop facilement oublier.

Ouvrage posthume d'un des officiers attachés à l'Etat-Major de l'expédition de Salonique, le livre de M. Edmond Bouchié de

Belle sur la **Macédoine et les Macédoniens**. C'est une étude attentive et nombreuse du pays et de ses habitants, ainsi que de leur rôle à l'époque actuelle. La Macédoine est habitée par des races diverses et qui demeurent rivales sinon ennemies. L'auteur, après avoir étudié la question des routes, car la Macédoine est une des portes de l'Orient, avec Salonique d'où l'on commande le bassin oriental de la Méditerranée et les routes d'Asie, — et depuis la chute du monde romain, la Macédoine fut le champ de bataille de races et de religions rivales : Slaves, Tartaro-Bulgares, Turcs, Valaques, — qui seraient les descendants des anciens colons de Trajan, — sans parler de toute une population juive chassée de l'Espagne au moyen âge et qui vint s'installer à Salonique, — races qui ne se sont pas confondues au cours du temps, mais demeurent en rivalité et antagonisme (1) après les vagues d'invasion successives. A la diversité de la population du pays, on doit ajouter les convoitises étrangères, — les grands projets de la Russie, qui contrecarrèrent la politique anglaise et française ; les empiètement sournois de l'Autriche et enfin les projets gigantesques de l'Allemagne qui devaient tout mettre en tutelle. C'est contre les ambitions allemandes, on le sait, que se dressa l'Angleterre. Nous passons sur la fin de cet exposé historique dont les données sont bien connues. Le volume de M. Edmond Bouchié de Belle étudie la Macédoine et ses occupants ; la nationalité macédonienne ; les paysans et la terre ; la famille macédonienne, sa vie sociale et religieuse. Il parle ensuite des races en conflit : Bulgares, Serbes, Grecs, et des races à l'écart : Valaques, Turcs, Juifs, — la nationalité et la question de Macédoine. Il parle ensuite du pays au point de vue des intérêts régionaux et en déclarant qu'il est impossible d'attribuer la Macédoine en partant du principe des nationalités et c'est la description du pays avec la plaine de Salonique, la Macédoine occidentale, la vallée de la Vistrica, le plateau d'Ostrovo-Kaïlar, le plateau de Monastir, les bassins de Presba et d'Ochrida, la Macédoine du Nord avec le Moyen Vardar ; le bassin d'Uskub ; la Macédoine orientale, avec la plaine de Sérès, la vallée de la Strouma, la plaine de Drama, les bassins du littoral, et la

(1) Aux divisions provenant des origines et de la race, il faut ajouter la question religieuse. Le Grec, le Bulgare, le Serbe usent de tous les moyens de propagande : l'église, l'école et même la bombe (p. 16).

vallée de la Maritza. Il étudie ensuite les intérêts macédoniens et l'attribution du pays, ainsi que son organisation ; la Macédoine et la question balkanique ; la Macédoine et les grands Etats en conflit, la solution de la question macédonienne. — Sans doute la plupart de ces questions n'ont plus guère, aujourd'hui, qu'un intérêt rétrospectif ; la situation politique en Macédoine a été réglée en 1918, avant le démembrement de l'Autriche-Hongrie. Nous savons également que le plus grand intérêt du pays est d'être le grand chemin de Constantinople, des terres d'Orient. Le livre de M. Edmond Bouchié de Belle a quand même son intérêt. C'est une bonne page d'histoire et qui mérite d'être lue.

CHARLES MERKI.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Fernand-Hubert Grimauty : *Les derniers mois de la guerre en Belgique*, Perrin. — J. Demolon : *On vous demande à la Commandanture*, Plon. — G. Hanotaux : *La Bataille de la Marne*, Plon, 2 vol.

On doit à M. Fernand-Hubert Grimauty un récit journalier des **six derniers mois de la guerre en Belgique**. L'auteur, officier d'artillerie, était près de Nieuport avec sa batterie lorsque commence la marche en avant des Alliés, qui va reconquérir la terre belge et en chasser l'Allemand, « en balayer toute la saleté, toute la vermine qui s'y trouve encore ». Les troupes avancent d'abord en suivant le littoral, par Boesinghe, — ou plutôt son emplacement, car pas une pierre n'y restait intacte, et après un temps d'arrêt au poste Hindenburg, — durant lequel le génie combla les trous d'obus et rétablit les routes, la marche en avant commença avec des alternatives diverses et tandis que se répandaient les bonnes nouvelles de l'offensive anglaise et franco-américaine. Aussi commença-t-on bientôt à bousculer les troupes allemandes, — auxquelles on ne faisait que le nombre de prisonniers strictement nécessaire. Ce fut « le démarrage », l'offensive enfin, — et que l'auteur appelle « le commencement du boulevard Anspach ». Le récit de M. Fernand-Hubert Grimauty est peut-être un peu diffus, abondant en dissertations et considérations accessoires et peut-être s'exprime-t-il assez rarement dans les termes qu'on pourrait attendre. Mais il a l'abondance, la multiplicité des souvenirs ; il raconte une histoire arrivée, et il faut lire les chapitres qui montrent la dernière offen-

sive, avec l'épisode de la crête de Paschendaele, le passage à Bombeck, Roulers, la bataille d'Inghem, l'arrivée aux environs de Bruges, — et enfin l'armistice, et la fin de la guerre. M. Fernand-Hubert Grimauty fait du reste d'intéressantes observations, — par exemple à propos des prisonniers, et lorsqu'il parle de la faculté qu'ont les Allemands en général de s'adapter aux situations et circonstances, et de jouer leur personnage avec de telles apparences de bonne foi qu'ils semblent sincères. Ils en sont quittes d'ailleurs en retournant ensuite leur paletot et en disant le lendemain le contraire de ce qu'ils avançaient la veille.

Le curieux volume de M. J. Demolon, **On vous demande à la Commandanture** (il a francisé le dernier mot de son titre qui devrait s'écrire : Commandantur) est le récit de l'occupation de Cambrai, qui resta si longtemps au pouvoir de l'ennemi, qui dévasta et massacra la ville au moment de sa retraite (1914-1918). Adjoint faisant fonctions de maire, M. J. Demolon fut de ceux qui virent de près les agissements de l'ennemi, et il en peut parler en toute connaissance. — La ville se trouva isolée sans nouvelles, aux premiers jours de la guerre, sauf des bruits sinistres qui se répandaient. Après la bataille de Charleroi, on vit arriver par légions des réfugiés belges affolés, racontant les agissements sauvages de l'ennemi ; puis, de vagues prisonniers allemands passèrent, et l'on eut des nouvelles malheureusement trop certaines de l'invasion. M. J. Demolon, du haut du beffroi ou tour Saint-Martin, pouvait suivre avec le tir de l'artillerie le progrès des forces d'invasion qui marchaient sur Paris. Mais les Allemands envahirent bientôt Cambrai et leurs troupes défilèrent au pas de parade sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Le revolver au poing, des officiers pénètrent dans la mairie, où la municipalité attendait, — dans le vieil immeuble reconstruit sous Napoléon III et sur lequel on avait replacé le groupe fameux des batteurs de cloche, Martin et Martine, — et arrogants, réquisitionnent, commandent, menacent. Puis ce fut le pillage, en même temps que le récit signale la voracité des nombreux officiers, tandis que les troupes allemandes, dont le défilé continuait, s'affalaient ensuite dans la ville, dormant sur le pavé, avec tout l'équipement, ivres-mortes de fatigue. M J. Demolon raconte même qu'il vit des soldats morts en cours de route, que leurs camarades avaient étendus sur des planches et transportaient avec eux, et qui devaient

assister à l'entrée dans Paris. C'est toute l'Allemagne en somme qui nous faisait la guerre. Sans doute, après la Marne, il fallut déchanter et le retour devait être moins brillant. Toutefois, lorsqu'en 1918 l'ennemi dut quitter Cambrai, après en avoir évacué la population qui dut prendre le chemin de l'exil (5 sept.) et gagner Valenciennes puis Mons, ils purent à leur aise dévaster et incendier tout le centre de la ville. Des quartiers entiers ont disparu ; des églises sont très abîmées sinon détruites ; de l'Hôtel de ville il n'en reste que des décombres. Toutefois les Allemands avaient eu soin d'en déménager le groupe de Martin-Martine, qui fut retrouvé ensuite. Quant à la cathédrale, édifice médiocre du XVIIe siècle qui en a remplacé une plus ancienne, détruite à la Révolution, si elle a souffert, on peut croire qu'on en pourra consolider le clocher.

Le livre de M. J. Demolon, où l'on retrouve bien des péripéties, qui rapporte bien des incidents et circonstances de la longue période de guerre, est intéressant à suivre. C'est un témoignage encore qu'on peut ajouter à tous ceux, donnés déjà, qui montrent ce que fut partout le caractère odieux et malfaisant de l'occupation allemande.

CHARLES MERKI.

§

Les précédents ouvrages de M. Hanotaux l'ont classé au premier rang de nos historiens ; sa **Bataille de la Marne** maintiendra sa réputation. C'est un récit presque définitif, d'une clarté et d'une hauteur de pensée incomparables. Résumons les faits tels qu'ils nous paraissent résulter de son exposé (comparé avec ceux de Gallieni et de Kluck).

Après la perte de la bataille des Frontières, Joffre, le 25 août au soir, conçut l'idée d'arrêter l'ennemi sur une ligne allant de l'Authie à Verdun ; notre gauche le tournerait. Mais les « marches prodigieuses » de Kluck ne permirent pas de réaliser ce programme. Il fallut reculer davantage. A ce moment la question se posa : les Allemands vont-ils dépasser Paris simultanément à l'est et à l'ouest ou au contraire se borneront-ils à enfoncer la ligne française entre Paris et Verdun. Personne en France ne pouvait prévoir ce qu'ils allaient faire pour la bonne raison qu'eux-mêmes hésitaient. A l'origine, Schlieffen avait décidé de passer à la fois à l'est et à l'ouest, mais il destinait au mouvement par l'ouest 7 corps d'armée actifs que devaient suivre 6 corps de réserve (*Mer-*

cure, 15-v-1920). Le 28 août à midi, Kluck, qui était à Villiers-Faucon (nord de Péronne), ne savait pas encore ce que prescrirait Moltke à ce sujet, mais comme il n'avait que 5 corps, il se décida à obliquer sur Compiègne-Noyon pour éviter de passer à l'ouest de Paris. Le soir même, arriva un télégramme de Moltke disant : « La première armée, avec le 2e corps de cavalerie qui lui est subordonné, marche sur la basse Seine. Elle doit se tenir prête à intervenir dans les combats de la IIe armée. » Comme la seconde partie de cet ordre ne pouvait être exécutée que par une marche vers le sud-ouest, Kluck crut pouvoir maintenir le sien. Cette initiative fut approuvée par Moltke qui télégraphia dans la nuit du 2 au 3 septembre : « Notre intention est d'écarter les Français de Paris dans la direction du sud-est. La Ire armée suit, échelonnée, la IIe, et continue à assurer la protection du flanc gauche de l'armée ». Mais à cette première initiative de Kluck avait répondu, dit M. Hanotaux, « le véritable trait de génie — et de caractère — qui allait décider le sort de la campagne. Joffre ayant, grâce au coup de boutoir de Guise, échappé à l'encerclement, au lieu de se replier sur Paris, prend son parti et se dérobe vers le sud ». Il est vrai que M. Hanotaux continue par une inexactitude : « Du coup, l'ennemi, lui aussi, abandonne Paris et suit Joffre ». Ce n'est pas Paris qui fut abandonné, mais bien la basse Seine, et Kluck ignorait complètement la détermination de Joffre quand il prit la sienne. M. Hanotaux ne nous dit pas ce qu'il pense du refus par Joffre de l'offre faite le 2 par French de défendre la Marne ; la situation se trouva d'ailleurs compromise le soir même : la cavalerie de Kluck, « pénétrant presque sur nos lignes de communication, enleva un convoi et se porta le 2 septembre au soir devant Château-Thierry, dont elle attaqua les ponts ». En l'annonçant le 3 à Millerand, Joffre, après avoir dit que la marche de Kluck rendait « la situation du général Lanrezac des plus périlleuses », ajoutait qu'il avait décidé « d'attendre *quelques jours* avant de livrer la bataille *en prenant en arrière* le champ nécessaire pour éviter *l'accrochage* de nos armées ».

Evidemment, à ce moment-là, Joffre n'avait pas l'intention de livrer la bataille entre Marne et Seine, mais Maunoury, le 31 août, à 23 h.55, l'ayant prévenu « que la Ire armée allemande délaissait la direction de Paris », il en avait esquissé le dessin en

écrivant le 1er sept. à Millerand : « L'idée générale de l'offensive que je prépare est de tomber *sur l'aile droite* allemande. »

Kluck, qui la commandait, avait continué à pousser ses troupes en avant. Le soir du 3, elles occupaient la ligne Senlis-la Ferté-sous-Jouarre-Château-Thierry. N'ayant pas d'ordre de Moltke, il se décida à laisser le IVe corps de réserve et une division de cavalerie au nord de la Marne, comme couverture contre Paris, le 2e corps et deux divisions de cavalerie rempliraient le même rôle au sud. Les trois autres corps devaient donner dans le flanc des forces opposées à Bülow. L'exécution de ces ordres le 4 ne rencontra aucun obstacle. Le soir, ordre fut donné de les continuer le 5. L'arrivée le 5 à 7 h. 15 du matin d'un ordre de Moltke prescrivant à Kluck de rester au nord de la Marne n'y fit rien changer, car il était en partie en contradiction avec la situation des troupes de Kluck et de Bülow.

Le mouvement de Kluck avait pour base la croyance que les troupes anglaises et la garnison de Paris n'attaqueraient pas les 2 corps et les 3 divisions de cavalerie laissés devant eux. De même Hindenbourg et Ludendorff supposèrent que Rennenkampf et Jilinski ne bougeraient pas pendant qu'ils écraseraient Samsonov. Heureusement pour nous, Gallieni n'était pas un Rennenkampf. Dès le 3 au soir, le général Clergerie, son chef d'état-major, informé par le colonel Girodon « du parti que l'on pouvait tirer d'une telle situation », disait : « On va leur taper dans le flanc. » Le 4, à 9 h. du matin, Gallieni, dans une lettre *immortelle*, informait Maunoury de son intention de « porter son armée en avant dans le flanc des armées allemandes, c'est-à-dire dans la direction de l'Est, en liaison avec les troupes anglaises ». Plus clairement encore, l'ordre de 10 h. 30 disait : « Toutes les forces mobiles de Paris doivent manœuvrer de manière *à conserver le contact* avec l'armée allemande et à la suivre pour se tenir prêtes à participer à la bataille à prévoir. » Elles se mettraient en mouvement « sur *la rive droite* (nord) de la Marne ». A 13 h. 1/2 Gallieni, accompagné de Maunoury, partit pour Melun, y arriva à 15 h., n'y trouva pas French et mit son remplaçant au courant de ce qu'il avait résolu. Il rencontra chez lui « une grande répugnance à entrer dans ses vues ». Vers 17 h., Gallieni retourna à Paris et y trouva des télégrammes anglais annonçant plutôt un recul. Heureusement, les choses avaient mieux marché du côté

de Joffre. Dès le matin, dans l'entourage de celui-ci, les colonels Pont et Gamelin et le commandant Galbert, voyant Kluck s'enfoncer dans « une poche », avaient eu « l'idée d'une contre offensive » et en avaient « référé » au général Joffre ». On discuta ; le général Berthelot, qui tenait à continuer la retraite jusqu'au delà de la Seine, résistait, Joffre pesa le pour et le contre et, finalement, conclut en disant : « Eh bien ! demandez à Franchet d'Esperey (5e armée) s'il est en état d'attaquer. » A 12 h. 45, on télégraphia à celui-ci pour lui demander s'il pourrait livrer bataille le 5 ou le 6. Franchet avait à ce moment un rendez-vous avec French à Bray-sur-Seine. A la place de French, appelé à son Ier corps, arriva à 15 h. 40 le général Wilson avec « tous pouvoirs ». Mis au courant par Franchet, il lui raconta la visite de Gallieni et de Maunoury à Meaux pour solliciter la coopération anglaise à l'offensive qu'ils projetaient. Un peu après 10 h., le protocole suivant fut rédigé : « Demain, les armées se placent face à leur objectif : Montmirail. — Attaque le 6 au matin : 5e armée du sud au nord, l'armée W [britannique] de l'ouest à l'est. » Quand, vers 19 h., Gallieni informa de nouveau Joffre de ses intentions, celui-ci put lui apprendre qu'il avait emporté l'adhésion de French. En conséquence, à 20 h. 30, Gallieni donna son ordre « de se tenir prêt à participer à la bataille », puis, à 22h., Joffre donna celui de la livrer. Il prouvait ainsi qu'il n'était pas un Jilinski. Sa conversion avait d'ailleurs été complète : à 13 h., il voulait encore faire agir l'armée de Maunoury au sud de la Marne (ce qui eût entraîné probablement la perte de la bataille). A 22 h., il l'employait au nord de ce fleuve, comme l'avait demandé Gallieni.

Le lendemain 5, Gallieni commençait la bataille de l'Ourcq, quoique Joffre ne l'eût fixée qu'au 6. Grâce à cette initiative, le soir, à 23 h., Kluck, *au lieu de continuer à pousser dans le flanc de Franchet*, était forcé de donner à 2 de ses corps l'ordre de revenir en arrière et d'arrêter la marche des 2 autres. Le 6 au soir, il les rappela aussi, une victoire française sur l'Ourcq étant bien plus dangereuse pour les Allemands qu'ailleurs, puisqu'elle eût permis de les couper de leurs communications. Après avoir commis la faute de laisser trop peu de troupes au nord de la Marne, Kluck commettait celle d'en rappeler trop. L'armée de Maunoury ne parvint point en effet à vaincre les 3 corps qui lui avaient été d'abord opposés. Le 9 au soir, elle allait être forcée de

reculer ou aurait été rejetée dans la Marne par les 5 corps de Kluck, quand l'ordre de retraite donné par Moltke fut apporté. Kluck obéit. Il avait ainsi *promené inutilement* 2 de ses corps *entre* les deux champs de bataille. S'il les avait laissés à Bülow ou s'il avait refusé d'obéir à l'ordre de retraite, nous perdions la bataille de la Marne. Gallieni nous avait évité la faute inverse : laisser 2 corps ennemis immobiliser 7 ou 8 corps alliés pendant que le reste des Allemands eût écrasé le reste des Français : son « *éclair de génie* », comme l'appela Bonnal, avait sauvé la France, mais il faut se hâter d'ajouter que Joffre avait su le comprendre (et même, dans une très large mesure, avait compris indépendamment de lui).

ÉMILE LALOY.

A L'ÉTRANGER

Danemark.

L'ATTITUDE DE M. GEORGES BRANDÈS. — Il a été souvent question dans la presse, à la suite du fameux article de Clemenceau en 1916, « Adieu, Brandès ! » des véritables sentiments du célèbre critique danois. Dernièrement encore, M. Jean-Bernard publiait dans l'*Eclair* un article où il affirmait la francophilie de M. Georges Brandès, apportant en témoignage une lettre inédite de ce dernier, d'où l'on pouvait conclure que Brandès n'avait cessé, en effet, de rester un ami de la France.

M. Georges Brandès est allé faire dernièrement une conférence à Christiania, en Norvège, et voici le compte rendu de cette conférence, tel que nous le trouvons dans le numéro du 30 novembre du *Tidens Tegn*, de Christiania :

Georges Brandès a fait hier à l'Aula une conférence sur l'impérialisme devant l'Association des Etudiants.

Sous ce vaste titre, il fit un tableau très captivant et riche en idées de son point de vue sur les problèmes actuels de la politique mondiale. Il rappela qu'il avait déclaré en février 1914, au cours d'une conférence qu'il avait faite à Christiania, qu'il fallait des idéals nouveaux à la politique des Etats. Mais que voit-on aujourd'hui ? Les Etats qui précisément ont été édifiés sur le principe de la liberté des peuples et qui devraient être les défenseurs les plus énergiques donnent dans leur politique l'expression du plus violent impérialisme.

Au cours d'un voyage aux Etats-Unis, il avait été assailli par des reporters des questions les plus ineptes. Ils lui demandèrent par exemple

s'il ne trouvait pas grandiose la statue de la Liberté. Sa réponse fit le tour des journaux américains : « Ils semblaient qu'ils eussent rassemblé dans cette statue toute la liberté qu'ils possédaient. Car quelle a été en somme la po'itique des Etats-Unis vis-à-vis des Etats de l'Amérique du Sud et de l'Amérique Centrale ? Une politique de brutal impérialisme. Ils fomentèrent une révolte à Panama et forcèrent ainsi la Colombie à reconnaître l'indépendance de cette province. Ils se sont emparés du pouvoir au Nicaragua, à Saint-Domingue, même dans la pauvre république nègre de Haïti ; tous ont été forcés d'accepter un prêt de l'Amérique et par suite le contrôle de l'Etat.

Mais, dira-t-on, est-ce qu'il n'y a pas aux Etats-Unis une presse qui puisse brandir le drapeau de la Liberté ? Si, la puissance de la presse est plus grande là-bas que n'importe où ailleurs. Mais cette presse n'est pas libre, elle dépend du capital. Le journaliste américain est un brave homme comme les autres journalistes : « Je ne parle pas des rois de la presse comme ce Harmsworth devenu Lord Northcliffe pour la plus grande honte de l'Angleterre et qui est l'un des plus grands scélérats de l'histoire. Mais la presse est supportée par les annonces et, par suite, les journalistes ne sont pas libres. »

Tout autre à ce point de vue est la presse française, puisqu'elle n'a pas d'annonces. Elle vit de subventions, de pots-de-vin. De là, Brandès passa à l'impérialisme français et il prononça des paroles très dures à son sujet. La domination de la France dans l'Afrique du Nord, est basée sur l'injustice et la crainte. La terre a été enlevée aux Arabes. Les colons y jouissent de tous les privilèges. Les Français adressèrent au Bey de Tunis un ultimatum auprès duquel celui de l'Autriche à la Serbie en 1914 n'était absolument rien. Et pour citer le célèbre historien Autirel [?], leur conduite a été pire que celle des Turcs. Le seul droit qui reste aux indigènes a été celui de se battre « pour payer leur dette de reconnaissance envers la France ». La petite Tunisie a envoyé 100.000 hommes à la guerre, dont 70.000 combattants ; 30.000 ont été tués.

Enfin Brandès se tourna vers l'Allemagne. Il admit que la guerre avait supprimé beaucoup de ce qu'il y avait de mauvais et de brutal sous l'empire. Mais il y a maintenant une République sans armée, sans flotte, oui, et sans républicains. La naïveté politique des Allemands a été effroyable, mais la situation actuelle du pays rend l'avenir sombre pour l'Europe. L'Allemagne est frappée d'une indemnité qui ne peut être évaluée qu'en chiffres astronomiques et tombe toujours plus bas dans la misère spirituelle, morale et économique.

Pour qu'une paix soit durable, il faut qu'aucune des deux parties combattantes ne se sente humiliée. La guerre de Crimée, celle de 1866, la guerre civile d'Amérique, font partie de cette catégorie. Mais la Paix de Versailles, la plus monstrueuse de l'histoire, n'a semé que de la haine.

Brandès estime que l'Europe, pour se remettre sur pied, avait besoin de l'aide des Etats-Unis. Les Etats-Unis subissent un courant de retour sur eux-mêmes qui est bien éloigné de la satisfaction nationale des Etats européens. Et ce secours sera facilité par des courants qui existent dans certains pays européens comme par exemple dans les cercles de Barbusse, de Romain Rolland et d'autres.

Il semble que cet exposé soit concluant et tranche définitivement la question.

C.

§

Orient.

TURCS ET ANGLAIS A LAUSANNE. LA QUESTION DE MOSSOUL. — Passionnées, offensées, irritées ou indignées, menaçantes ou suppliantes, d'autres voix que celles des délégués turcs et anglais se sont fait entendre à Ouchy, mais les leurs ont constamment dominé le bureaucratique bourdonnement des sous-commissions. Ismet Pacha, invariablement, a commencé par paraître arrogant, insolent même, plus qu'exigeant, exorbitant, pour finir, devant le regard aigu et tenace de Lord Curzon, devant son air résolu, par céder, après d'infinis et inutiles marchandages. Ainsi procèdent, à l'ombre des soukhs de son pays, les marchands indolents et rapaces. Rien n'est plus contraire au caractère et à la tradition des Anglais. Et cela énerve Lord Curzon, mais il sait se commander, il sait ce qu'il veut, ce qu'il fait, où il va (1). Le pacha, par contre, se sent désorienté. Plaide-t-il la cause de la Turquie « nouvelle » devant une cour de justice, ou une conférence internationale ? Quel dommage que M. Franklin-Bouillon ne siège pas à la place de M. Bompard ou de M. Barrère : ces deux-là sont diplomatiquement aimables envers tout le monde ; on ne devine guère ce qu'ils pensent, encore moins comment ils agiraient en cas de friction. Pour l'instant ils font cause commune avec Lord Curzon (2). Ismet n'y comprend plus rien. Cet accord

(1) A la paix, si le point de vue britannique triomphe sur toute la ligne, — Détroits, Capitulations, Minorités, Mossoul, etc., — à la guerre, si les Turcs lui en refusent l'essentiel. « *Si c'est là le dernier mot d'Ismet Pacha* [sur la question des Capitulations], *je ne vois pas l'utilité de prolonger la conférence* », déclarait-il le 28 décembre, au matin. Dans l'après-midi du même jour, entre quatre et cinq heures, tous les navires de guerre qui se trouvaient dans le port de Malte recevaient l'ordre d'appareiller pour la Corne d'Or.

(2) Ainsi Ismet Pacha, avec des tirades indignées et farcies de lieux communs, s'étant prononcé contre le projet de système judiciaire mixte (qui paraît assez

le rend perplexe, il ne l'eût jamais cru si complet, après la sourde et souterraine activité qui a si bien servi les intérêts d'Angora, en Asie-Mineure. Il soupçonne un tas de choses, et l'attitude de la France le consterne. Il l'a dit au correspondant de l'*Ikdam* qui, par dépêche, à toutes fins utiles, en a informé Constantinople. Pour comble de malchance, l'aide bolchevique, si précieuse pendant la récente campagne, ne vaut plus un *para* à Lausanne. Les Soviets, décidément, ont surfait l'efficacité de leur chantage. Ni arguments, ni imprécations, ni menaces, rien n'a prévalu contre l'étroite coopération des alliés. Tchitchérine et consorts ont boudé, puis battu en retraite. Des positions défensives où ils ont reculé, ils multiplient leurs signes d'intelligence aux Turcs, qui répondent par des gestes d'impuissance navrée. La vérité c'est qu'à Ouchy ceux d'Angora, reniant leurs belles promesses, se sont avant tout préoccupés de signer une paix avantageuse et séparée, justifiant par là les défiances que, dès la première heure, les Russes avaient conçu sur leur compte. Simagrées que leur conversion au communisme ! Ces porteurs de kalpaks d'astrakan et de fez écarlates ne sont que des « bourgeois », les bourgeois de l'Orient. Malgré tout, cependant, les Bolcheviques se flattent que, déçus dans leurs efforts pour duper les alliés, les Turcs leur reviendront bientôt, fourbes (1) et repentis. Alors, on feindra de passer l'éponge sur la dernière félonie, afin de reprendre l'offensive commune, avec le renfort des recrues « pan-arabes » à la tête desquelles se distinguent par leur activité les enfants naïfs et égarés de la vallée du Nil (2).

Tandis que *El-Watanistes* et *Wafdistes* (3) se disputent à An-

semblable à celui en usage en Egypte depuis 1875) élaboré par Sir Horace Rumbold, M. Barrère l'avertit que la « délégation turque avait pris position sur un terrain où il n'était pas possible à la Conférence de le suivre ».

(1) Dans la soirée du 31 décembre 1922 Moustafa Kemal a donné une nouvelle preuve de cette duplicité qui est à la base du caractère turc : au sortir d'un banquet offert en son honneur par le colonel Mongin, le représentant diplomatique de la France à Angora, Kemal se précipita à une réception du camarade Araloff, l'Envoyé des Soviets, lequel porta un *toast* à « l'inébranlable et toujours croissante amitié qui unit la Turquie et la Russie ».

(2) Il est regrettable de voir les Egyptiens s'acoquiner avec Kemal et chercher à lui faire une cour si peu discrète et si plate. Cela ne manquera pas de les discréditer aux yeux de l'Europe et de leur aliéner ses sympathies. Le mouvement pan-arabe, auquel ils apportent leur concours, est dirigé contre l'Angleterre, mais la France aussi est une Puissance musulmane.

(3) Membres et délégués des deux partis nationaux et rivaux qui se disputent l'indépendance de l'Egypte. Sur leurs dernières activités en Egypte, à

gora la faveur de se laisser servilement endoctriner par le Ghazi (victorieux) Moustafa, la délégation turque à Lausanne vient d'improviser une réponse au memorandum britannique du 18 décembre concernant Mossoul. Ce mémorandum, rédigé d'après les notes de quelques entretiens *particuliers* que Lord Curzon avait tenus avec Ismet, détrompait les Turcs de tout espoir de récupérer le vilayet perdu. Nulle affinité ethnique ou autre n'en rapprochait la population de celle de la Turquie : toute la cité de Mossoul et les environs sur la rive droite du Tigre jusqu'aux confins du vilayet et la région s'étendant au sud, sur la rive gauche et orientale du fleuve aussi loin que la route d'Erbil-Kirkouk Kifri était habitée par des Arabes. La prépondérance de ceux-ci sur les Turcs, qui d'ailleurs sont plutôt Turcomans, est attestée par ce fait que les Turcs sont bien moins nombreux dans tout le vilayet que les Arabes dans la seule cité de Mossoul. En 1921 les statistiques dénombraient : 450.000 Kurdes, 185.000 Arabes, 65.000 Turcomans, 62.000 chrétiens, 32.000 Yézidis et 15.000 Juifs. Les Turcs prétendant que tous ces indigènes ne souhaitent rien tant que de retourner sous leur joug, les Anglais ripostent que pas plus tard qu'en 1919, à l'exception de ceux de Kirkouk, ces divers éléments avaient exprimé leur désir de rester fondus en un seul Etat avec Bagdad et, en 1921, d'être placés sous le sceptre du « roi » Fayçal. Au reste, historiquement parlant, Mossoul ne s'est trouvé séparé de Bagdad que durant les derniers lustres, et au point de vue économique, le vilayet dépend pour sa subsistance de Bagdad ; si, en outre, l'on tenait compte de la frontière suggérée par les Turcs, et qui se recule aussi loin que le sud de Djebel Hamrin, et descend de là, en suivant le cours du fleuve Diala, jusqu'aux confins de la Perse, on livrerait à la Turquie une population arabe très considérable, ce qui irait contre l'art. Ier du Pacte National, aussi bien que contre l'art. VIII du récent traité avec Fayçal (1), lequel stipule : « Aucune parcelle du territoire de l'Irak ne sera cédée, ni louée, ni de quelque manière que ce soit placée sous le contrôle d'une puissance étrangère » (2).

Lausanne et à Angora, on consultera avec fruit l'*Egyptian Gazette*, paraissant au Caire et à Alexandrie, parfaitement documentée, la seule complète et la plus intéressante des chroniques égyptiennes contemporaines que je connaisse.

(1) Voir *Mercure de France*, du 1er novembre 1922, pp. 838-843.

(2) La signature du traité avec l'Irak a dû être certainement brusquée en prévision de la Conférence actuelle, et l'art VIII inséré pour fournir à Lord Curzon l'argument dont il vient de se servir.

Pour combattre cette thèse, Ismet Pacha et ses acolytes, chaussant des bésicles d'archéologues, se sont comiquement essayés à solliciter quelques inscriptions cunéiformes, découvertes, traduites et publiées par des savants Infidèles, afin de prouver qu'au fond un Kurde est un Turc, et que rien ne distingue un Yézidi d'un Kurde, si ce n'est que le premier est un sectaire. Ils ont enfin inventé, — le nom sinon la chose, — des « Turcs arabophones », et, exhumant de vieilles chroniques, soutenu que puisqu'il est écrit que des dynastes turcs avaient régné sur le vilayet de Mossoul, de toute nécessité sa population devait être non-arabe.

La réplique de Lord Curzon fut brève et péremptoire. Il passa au crible de la critique historique l'érudition de fraîche date des Turcs, et, argument suprême, il se retrancha derrière l'obligation contractée le 10 octobre 1922 par le gouvernement de S.M.B. envers Fayçal, en vertu de l'art. VIII, qui lui interdit de transiger sur cette question particulière avec les gens d'Angora. Et, une fois de plus, Ismet Pacha s'est incliné.

AURIANT.

§

Pays Bas.

La Hollande, sa neutralité et le Kaiser. — Depuis le mariage du Kaiser les allégations plus ou moins malveillantes à l'égard de la Hollande et de son attitude pendant la guerre se sont répandues de nouveau dans une partie de l'opinion. Un journal quotidien, entre autres, a publié, en date du 7 novembre dernier, c'est-à-dire immédiatement après le mariage du châtelain de Doorn, une attaque violente contre la Hollande.

La Hollande est accusée de méfaits multiples. Qu'on juge :

I. *Rien dans le procédé de la Hollande, ni dans le passé, ni dans le présent, ne saurait lui mériter la sympathie des Alliés. Les Hollandais ne furent que des neutres de mauvaise foi, qui surent éviter les conséquences de la guerre sans respecter les lois internationales de la neutralité.*

II. *La guerre a ruiné les belligérants et enrichi bon nombre de Hollandais.*

III. *Pour eux Guillaume est un ami, un parent qui a subi des malheurs, un membre de la famille.*

IV. *La reine* [traitée d' « embochée »] *garde l'ex-Kaiser*

pour le rendre à l'Allemagne, le jour où celle-ci en aurait besoin.

V. *Les Hollandais sont une nation hypocrite.*

Je suivrai l'ordre des chefs d'accusation.

I. Jamais la Hollande ne s'est rendue coupable d'aucune violation de la neutralité, ni au profit des Alliés, ni au profit de l'Allemagne.

Le bruit s'en est répandu deux fois, au début et à la fin de la guerre ; mais tout ce qu'on a dit ou insinué à ce sujet s'est trouvé, après simple examen des faits, être une légende.

Le 4 août 1914 l'armée allemande aurait violé sans en être empêchée la frontière hollandaise à Vaals (Limbourg). Le 12 novembre 1918, lendemain de l'armistice, les autorités hollandaises auraient permis aux soldats allemands qui évacuaient la Belgique de passer, en armes, sur le territoire hollandais.

Ces accusations manquent de toute base solide. Au début de la guerre aucun soldat allemand n'a passé la frontière hollandaise. On a pu prouver que l'Allemagne elle-même avait perfidement propagé de fausses nouvelles, pour décourager la Belgique et compromettre la Hollande aux yeux des Alliés.

Par cette manœuvre les Allemands envahisseurs voulaient dire aux Belges : « Vous voyez que les Hollandais nous ont laissés passer, vous pouvez en faire autant (1) ».

Le lendemain de l'armistice, les soldats allemands furent autorisés à passer sur le territoire hollandais pour raccourcir leur route, *après avoir été désarmés*. Ainsi 70.000 Allemands ont été désarmés. Le gouvernement hollandais a autorisé ce passage pour sauvegarder les Belges des conséquences d'une marche prolongée à travers leur pays de ces Allemands débandés et indisciplinés, capables, dans leur retraite forcée, de toutes sortes d'excès sur la population civile, dont la Hollande avait pu mesurer les souffrances antérieures (2).

D'ailleurs si la Hollande n'avait pas respecté les lois internationales de la neutralité, les Alliés l'auraient rappelée sans aucun doute à son devoir.

(1) Cf. Maurice Gandolphe : *Chez les neutres*. Enquête en Hollande. *Revue des Deux Mondes*, 1er sept. 1916.

(2) Cf. E. Soulier : *La Hollande amie*, Paris, 1919.

Dès le 1er août 1914 le gouvernement hollandais, comprenant parfaitement ce devoir et agissant en conséquence, avait mobilisé *contre l'Allemagne* 350.000 hommes, nombre porté depuis à 500.000. *Contre l'Allemagne*, parce que la Hollande savait qu'elle n'avait pas d'agression à craindre du côté des Alliés. Et elle savait aussi que le plan de Schlieffen, accepté par l'état-major allemand, comportait la violation de la neutralité hollandaise. Au dernier moment von Moltke avait modifié le plan original pour éviter que la Hollande ne se rangeât du côté de l'ennemi. Pourtant la crainte d'une invasion ultérieure des soldats du Kaiser persista en Hollande presque jusqu'à la fin de la guerre.

Le ministre actuel des Pays-Bas à Paris, le Jhr Loudon, a été ministre des Affaires étrangères pendant la plus grande partie de la guerre. M. Loudon est un grand ami de la France et des autres Alliés, aussi bien que M. le professeur M. W. F. Treub qui était ministre des Finances dans le même cabinet que M. Loudon. Ni l'un ni l'autre de ces hommes d'Etat n'aurait toléré une neutralité de mauvaise foi. Ils auraient préféré se démettre de leurs hautes fonctions.

II. *La guerre a ruiné les belligérants et enrichi bon nombre de Hollandais.*

Soit. Mais n'a-t-elle pas également enrichi bon nombre de Français ? Est-ce que la France n'a pas eu ses spéculateurs, ses mercantis, qui ont ramassé leur fortune dans le sang des poilus morts pour la patrie ? Est-ce que de tout temps il n'y a pas eu des êtres avides, sans cœur ni conscience, tâchant de profiter de la ruine et de la mort de leurs semblables ? Tous les pays belligérants, comme tous les pays neutres, ont connu ces corbeaux. En Angleterre et en Amérique les « profiteers » se sont attiré le même mépris public que les « mercantis » en France, les « Schieber » en Allemagne et en Autriche, les contrebandiers et les O. W. (1) en Hollande.

Mais l'enrichissement scandaleux d'une infime minorité ne saurait être reproché à une nation entière. La grande majorité des Hollandais a réellement souffert de la guerre. La vie en Hollande était plus chère pendant la guerre et y est encore plus chère

(1) O. W. (er). O. W. = oorlogswinst (*bénéfice de guerre*).

que dans les pays belligérants. Les impôts y sont devenus particulièrement lourds. La Hollande a connu des jours sans pain, sans viande, sans sucre, sans chauffage. Elle a connu et connaît toujours la crise du logement, les grèves et les chômages. Elle a vu des émeutes causées par la misère du peuple.

Pour avoir du charbon, indispensable à la vie nationale, elle a dû fournir à l'Allemagne des légumes, du beurre, du fromage et du bétail. La Hollande a fourni des aliments à l'Allemagne, non pas pour la nourrir et s'enrichir (les mercantis laissés hors de toute considération), mais pour ne pas mourir elle-même.

Non, la Hollande n'a pas pu éviter les conséquences de la tourmente. La guerre sous-marine a paralysé sa navigation et son commerce, surtout pendant les terribles mois du blocus sous-marin. Les pirates allemands ont coulé plusieurs de ses plus beaux bateaux, parfois sans se soucier du sort de l'équipage ; dans la seule journée du 24 février 1917 ils en ont torpillé sept.

III. On se fait généralement en France une idée fausse du rôle que le gouvernement hollandais a joué dans l'affaire de l'empereur en exil.

Le Kaiser, lorsqu'il sut sa couronne perdue et sa vie menacée, chercha un refuge en Hollande, parce que la Hollande était le pays neutre le plus proche. (Charles d'Autriche et Constantin de Grèce se réfugièrent en Suisse.)

Le gouvernement ne pouvait refuser l'accès de son territoire à un souverain vaincu. En effet, la Hollande a toujours été, à travers l'histoire, une terre de refuge et de liberté. Elle a toujours accueilli chez elle les persécutés, les proscrits, les malheureux : en 1593 les Juifs, chassés du Portugal, en 1685 les réfugiés huguenots, les émigrés au lendemain de la prise de la Bastille.

Descartes, Bayle, Voltaire, l'abbé Prévost, Mirabeau, Diderot ont trouvé en Hollande la sécurité ou une paisible retraite.

Tandis qu'un des livres de Rousseau était brûlé à Paris par les mains du bourreau, plusieurs ouvrages du « rêveur solitaire » étaient publiés à Amsterdam.

Si la Hollande a permis à Guillaume et à l'ex-Kronprinz de fixer leur résidence sur son territoire, elle l'a fait à contre-cœur, car elle pouvait prévoir que son geste généreux serait mal interprété.

Le Kaiser était un criminel, un lâche, le grand responsable de

la guerre. C'est entendu. Mais c'était aussi un souverain déchu, un fuyard, un malheureux ! Et la Hollande l'a accueilli comme elle a accueilli tous les déserteurs, tous les prisonniers évadés, tous les malheureux, appartenant à n'importe quel belligérant. Les Français et les Belges à qui l'admirable et infortunée Miss Cavell faisait passer les frontières de la Belgique envahie savaient qu'en Hollande ils seraient en lieu sûr et que là on les aiderait à rejoindre l'armée française.

Quant aux centaines de mille de réfugiés belges que la Hollande a accueillis, hébergés et nourris après la prise d'Anvers, un Belge, M. Jaspaers, parle à ce sujet, dans un rapport qu'il fit en 1917, du *plus admirable élan de charité que jamais l'histoire des peuples ait eu à enregistrer.*

> Ces actes de pitié et de commisération, — continue-t-il, — accomplis spontanément par tout un peuple et son gouvernement furent d'autant plus grands et généreux que ceux qui les prodiguaient tremblaient eux-mêmes sous la terrible menace d'une invasion.

Depuis l'arrivée en Hollande de Guillaume et de l'ex-Kronprinz, ces deux personnages sont toujours considérés comme de simples particuliers, dont la présence peut créer des difficultés internationales au gouvernement. Comme ils sont constamment surveillés par la police, ils sont prisonniers de fait, sinon de droit. La cour les ignore, bien que le prince consort et la reine-mère soient de naissance allemande.

Le Kronprinz a un logis plus que modeste dans une petite île perdue et, faute d'autres relations amicales, il s'accommode de l'amitié du maréchal-ferrant de l'endroit.

Le gouvernement de Hollande a refusé de livrer le Kaiser. Il n'a pas obtempéré à la mise en demeure de Lloyd George. Il a eu raison, car la sommation de ce pro-Allemand, camouflé en ami de la France, n'était pas sincère. Le rusé Gallois savait très bien que l'extradition de l'ex-empereur était impossible, parce que celle-ci ne s'applique qu'aux criminels de droit commun.

Bien que l'ex-Kaiser, déchu et exilé, eût mérité un châtiment plus sévère, la Hollande a empêché les Alliés de faire de lui un martyr aux yeux des Allemands, toujours secrètement monarchistes.

En tout cas, la Hollande n'a jamais livré et ne livrera jamais, — à part les criminels de droit commun, — ceux qui se sont

réfugiés sur son territoire et ont eu confiance en elle. Question de générosité et de chevalerie ! Pourtant, je suis sûr qu'elle ne demanderait pas mieux que de pouvoir se débarrasser *convenablement* de ses deux hôtes indésirables.

Pour les Hollandais Guillaume n'est rien moins qu'un ami, un parent.

Si l'on savait en France quel profond mépris ou quelle complète indifférence tous les Hollandais, — quelques germanophiles fanatiques exceptés, — ont pour Guillaume et toute sa famille ! On a fait circuler en Hollande des cartes postales illustrées qui les ridiculisent, lui et le Kronprinz. Le gouvernement n'en a jamais interdit la vente. D'ailleurs on a toujours raillé le Kaiser en Hollande. On y a toujours raillé les Allemands, qui seuls parmi les étrangers sont affublés d'un sobriquet (*Mof*, plur. *moffen*), et dont on jugeait sévèrement la mentalité servile et militariste.

Certes, la Hollande avait ses pro-Allemands. La majorité des officiers admiraient par esprit de corps l'organisation militaire de la Prusse. D'autre part il y avait une forte minorité d'officiers pro-alliés et surtout pro-Français. Mais tous les officiers sans exception ont admiré le génie militaire d'un Joffre, d'un Foch, d'un Pétain et de tant d'autres grands chefs français et tous se sont inclinés respectueusement devant l'héroïsme surhumain des défenseurs de Verdun. Le monument que la Hollande a offert à Verdun est une preuve palpable de cette admiration et de ce respect.

Il est vrai qu'une partie des membres de la haute noblesse étaient pro-Allemands, parce que l'esprit de caste de l'Allemagne reflétait l'image de leurs propres préjugés. Et quelques professeurs d'université, qui avaient enseigné la science ou la philosophie allemandes, d'après des livres et des méthodes d'outre-Rhin, faisaient naturellement des vœux pour le succès des armes et de la culture allemandes. Mais la grande majorité des Hollandais avaient des sympathies contraires et se réjouissaient sincèrement des succès des Alliés. Ils aimaient la France comme ils l'ont toujours aimée. Leurs aïeux ont accueilli avec enthousiasme les armées de Pichegru qui venaient les débarrasser des Prussiens du roi Frédéric-Guillaume II et qui comptaient une légion « batave », commandée par le « patriote » Daendels. Et un officier français a pu dire, pendant la guerre, dans une conférence :

La Hollande sacrifie sans compter à l'amitié française et son cœur et son or et son sang... L'âme de la Hollande communie avec la nôtre dans la même foi nationale et dans les mêmes espoirs (1).

IV. On a osé mettre en cause la reine de Hollande et la traiter d'« embochée ».

La reine Wilhelmine, qui descend en ligne droite de l'amiral français Gaspard de Coligny, a en premier lieu une réelle sympathie pour la patrie de son grand ancêtre, comme son père Guillaume III qui, en 1870, a voulu déclarer la guerre à la Prusse. On oublie que la reine est souveraine constitutionnelle et qu'elle a toujours respecté les devoirs que la constitution lui impose. Mais si elle avait le pouvoir d'agir, elle ne ferait jamais rien qui soit contraire aux sentiments quasi unanimes de son peuple. Il n'y a donc aucune crainte qu'elle garde le Kaiser pour le rendre un jour à l'Allemagne.

La reine Wilhelmine a une mère allemande qui d'ailleurs s'est montrée une mère et une régente admirables. Mais est-ce qu'une origine ou des alliances allemandes (le prince consort) impliquent nécessairement l'amour de l'Allemagne ? Ont-elles pendant la guerre déterminé le rôle à jouer, le parti à prendre ? Nullement, Personne n'osera dire que la reine de Belgique soit suspecte de germanophilie. Elle a servi la cause de la Belgique s'identifiant avec celle de la France, avec un dévouement et une noblesse qui lui ont gagné l'admiration universelle. Pourtant elle était princesse bavaroise, comme le roi Albert lui-même était de souche germanique. Georges V était le cousin germain de l'empereur et petit-fils d'Allemand, ce qui ne l'a pas empêché de déclarer la guerre à l'Allemagne. Ferdinand, roi de Roumanie, un Hohenzollern comme le Kaiser, s'est rangé du côté des Alliés. Par contre Ferdinand, le roi félon de Bulgarie, petit-fils d'un roi de France, a poignardé la France et les Alliés dans le dos.

V. Chaque nation a ses qualités et ses défauts. Mais je ne crois pas que le peuple hollandais soit hypocrite et je suis d'avis que ceux qui l'accusent d'hypocrisie pèchent par simple ignorance. Voici le portrait que trace du Hollandais un Français, M. Samuel Rocheblave, qui connaît la Hollande, l'a visitée pendant la guerre et y a fait des conférences :

(1) *La France en armes*. Conférence par le R. P. Joseph Raymond, lieutenant. Cf. E. Soulier, œuvre citée.

Modéré en paroles, mais net et délibéré dans ses idées. *Incapable d'hypocrisie*, comme aussi insensible à la flatterie intéressée, à l'avance obséquieuse.

Honnête en un mot et incapable du tartufisme politique dont se badigeonne le machiavélisme germain. Au fond le tempérament le plus irréductible au tempérament allemand. Chez beaucoup même, à la lettre, l'horreur de l'Allemand. Ni la même mentalité, ni la même moralité : un antagonisme moral complet (1).

Pour conclure, je tiens à rappeler quelques faits qui sont peut-être tombés dans l'oubli :

Pendant la guerre, 1.500 Hollandais, appartenant en grande partie à la colonie hollandaise à Paris, ou établis ailleurs en France, se sont engagés volontairement dans les rangs de l'armée française. Par contre l'armée allemande n'a pas compté de volontaires hollandais. Plusieurs de ces engagés se sont couverts de gloire, beaucoup sont morts pour la France.

Le seul dessinateur hollandais Louis Raemaekers a, par ses caricatures vengeresses, fait plus de mal à l'Allemagne qu'un corps d'armée des Alliés. Ses compatriotes, à part les germanophiles impénitents, étaient fiers de lui.

La Hollande a, en trois ans de guerre, dépensé pour les réfugiés belges plus de 23 millions de florins (valeur actuelle 120 millions de francs). Elle a refusé le remboursement de ses frais, que lui a offert la Belgique.

En 1916 et 1917 la Hollande a hospitalisé un grand nombre d'enfants français, grâce à l'intervention de M. Loudon, ministre des Affaires étrangères (actuellement ministre des Pays-Bas à Paris).

Pendant une partie de la guerre la Hollande a ravitaillé la Belgique et les départements occupés du Nord.

Sur l'initiative du professeur Hector Treub, le célèbre gynécologue, frère de l'ancien ministre, un comité hollandais a fondé un hôpital à Paris et lui a envoyé (1916) 5 médecins, 30 infirmières et tout le matériel. En deux ans l'Hôpital du Pré-Catelan a soigné près de 1.700 blessés.

Au début de la guerre deux Hollandais de Paris (2) ont créé

(1) S. Rocheblave : *Chez les neutres du Nord : de Paris en Hollande*. « Revue des Deux Mondes », 1er oct. 1917.
(2) Les frères MM. Hamburger.

un hôpital à Paris. Ils ont eu à leur charge plus de 1.000 blessés.

Un autre Hollandais (1) de Paris a fondé une école pour la rééducation des mutilés de la guerre. Plus tard il a créé dans le même but la première taillerie de diamants en France.

La colonie hollandaise a fondé en 1917 le comité *France-Hollande* dont le but était « d'entretenir le contact de la Hollande avec la civilisation et l'esprit latins ». Le correspondant du Comité *France-Hollande* en Hollande était le comité *Nederland-Frankryk* (Hollande-France).

Le comité avait même une section à Java.

Est-il téméraire de dire que la Hollande n'a pas trop mal mérité de la France ?

S. HEYMANS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Maurice Raynal : *Picasso*. Avec 100 reprod. ; Crès. 30 »

Esotérisme

Irving S. Cooper : *La réincarnation* ; Famille théosophique. 2 75

Hagiographie

Abbé Rodolphe Hoornaert : *Sainte Térèse écrivain* ; Desclée, De Brouwer et Cie. 15 »

Histoire

K.-J. Basmadjian : *Histoire moderne des Arméniens depuis la chute du royaume jusqu'au traité de Sèvres, 1375-1920*. Préface de J. de Morgan ; Gamber. 10 »

Docteur Cabanès : *La princesse de Lamballe intime d'après les confidences de son médecin*. Avec 132 illust. ; Albin Michel. 15 »

Pierre Paul : *Le Cardinal Melchior de Polignac, 1661-1741* ; Plon. 20 »

Emile Ollivier : *L'expédition du Mexique* ; Nelson. 4 50

Littérature

J. Barbey d'Aurevilly : *Victor Hugo* ; Crès. 7 »

P. Boissonnade : *Du nouveau sur la Chanson de Roland* ; Champion. 25 »

Le Bréviaire de la gloire, anthologie napoléonienne d'auteurs étrangers ; Chiron. » »

Florian Delhorbe : *Les étapes du voyage* ; Monde nouveau. » »

Augustin Gazier : *Histoire générale du mouvement janséniste depuis ses origines jusqu'à nos jours* ; Champion, 2 vol. 30 »

O. P. Gilbert : *Vie du feld-maréchal Prince de Ligne* ; Claude Aveline. 7 80

Paul Harel : *Souvenirs d'auberge* ; Bloud. 7 »

Victor Hugo : *Les Contemplations*,

(1) M. Joseph Ascher.

nouvelle édition publiée d'après les manuscrits et les éditions originales, avec des variantes, une introduction, des notices et des notes. (Collection des grands écrivains de la France); Hachette, 3 vol. Chaque vol. 30 »
Henri Joly : *Souvenirs universitaires* précédés des *Souvenirs bourguignons* ; Bloud. 7 »
Aurèle Patorni : *Mes contemporains dans mon herbier* ; Aux dépens de l'auteur, Paris. » »
Aeneas Silvius Piccolomini : *Euryale et Lucrèce.* Traduit du latin par H.-J. Sikorski et Wilfred Chopard ; Monde nouveau. » »
Paul Réjac : *Le testament spirituel du duc de Léoncourt*, dessins de Félix de Gray ; Picart. » »
Ernest Seillière : *Emile Zola* ; Grasset. 7 50
Vie de Benvenuto Cellini écrite par lui-même, traduite et annotée par Maurice Beaufreton : Crès, 2 vol. 18 »

Livres d'étrennes

La Fontaine : *Fables.* Avec images de André Hellé ; Berger-Levrault. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

P. Vigné d'Octon : *La grande pitié des aveugles de guerre* ; Edit. du Cri des Mutilés, Marseille. » »

Pédagogie

Emile Durkheim : *Education et sociologie.* Introduction de Paul Fauconnet ; Alcan. 7 »

Philosophie

Henri Piéron : *L'année psychologique, 1920-1921* ; Alcan. 40 »

Poésie

Alexandre Bourgoin, Pierre Coutras, Georges Finaud, etc. : *Croquis et paysages littéraires.* Illust. de Mme Finaud-Bounaud ; Figuière. 5 »
Alexandre Embiricos : *Poèmes de l'Egée* ; Figuière. 2 50
Rosemonde Gérard : *Les pipeaux* ; Fasquelle. 6 75
A. M. Gossez : *La nostalgie du ciel natal* ; Tallandier. 6 »
A. M. Gossez : *Aux pays des pâtures* ; Tallandier. 6
Vivian Grétor : *Gemmes et fumées* ; Chiberre. 5 »
Berthe de Nyse : *Les litanies de la chair* ; les Tablettes, Saint-Raphaël. » »
Jean Romeyer : *Chants à minuit* ; Chiberre. 4 50
Alphonse Séché : *Dans toute cage il y a deux oiseaux.* Bois originaux de S. Lewitska ; Chiberre. » »

Politique

L'Arménie et la question arménienne, avant, pendant et depuis la guerre. Avec 7 annexes et 2 cartes ; Turabian. 10 »
Cahiers de l'anti-France, n° 6 : Bolchevisme de salon et faisandisme juif ; Bossard. 3 »
L'extermination des chrétiens d'Orient ; s. n. d'édit. 5 »
Jacques Kayser : *L'Europe et la Turquie nouvelle* ; Presses universitaires de France. 5 »
Henri Lichtenberger : *L'Allemagne d'aujourd'hui dans ses relations avec la France* ; Crès. 7 »
André Mas : *Paris et Berlin. S'entendre ou disparaître* ; Edit. du Pionnier. 1 »
Wladimir d'Ormesson : *Nos illusions sur l'Europe centrale* ; Plon. 4 50

Questions religieuses

Chan. H. Hornaert : *La montée du Carmel de saint Jean de la Croix.* Première partie, livres I et II ; Desclée, De Brouwer et Cie. 7 50

Roman

André Birabeau : *La danseuse et le capucin* ; Flammarion. 7 »
René Bizet : *Faut pas s'en faire*, dessins par André Foy ; le Merle blanc. 2 50
Emmanuel Bourcier. *Paul mon frère* ; Flammarion. 7 »
Ludovic Bron : *La fête qui pleure* ; les Tablettes, Saint-Raphaël. » »
Charles-Etienne : *Léon dit Léonie* ; Libr. des lettres. 5 »
Omer Chevalier : *La muraille de fer* ; Plon. 7 50
Gilbert Dyr : *L'impossible union* ; Presses universitaires de France. 3 »
Raoul Follereau : *L'autre rêve* ; Office nivernais de publicité. Nevers. 6 75
Henri Guerlin : *Le crime du pénitent gris* ; Bloud. 7 »
Roger Labric : *Les champs bleus*. Préface du Maréchal Fayolle. Illust. d'Abel Petit ; Edouard-Joseph. 7 50
G. de La Rochefoucault : *Le professeur Néant* ; Renaissance du Livre. 7 »
Maurice Level : *L'Ile sans nom* ; Flammarion. 6 »
Jeanna Maxime-David : *La victoire des Dieux-lares* ; Grasset. 6 75
J.-F. Louis Merlet : *La tragique aventure*. Préface de Victor Margueritte ; Floréal. 3 75
Paul Serres : *Le diable au village* ; Albin Michel. 6 75
L. Stanislas-Meunier : *La conquête du diamant*. Préface de Gustave Geffroy ; Flammarion. 7 »

Sociologie

Louis Le Fur : *Races, nationalités, états*. Préface de M. René Johannet ; Alcan. 7 »

Théâtre

Manuel Clavié : *Le subterfuge*, comédie en 2 actes ; Stock. 2 »
Gustave Fréjaville : *Au music-hall*. Avec des portraits d'artistes ; Monde nouveau. 10 »
Jacques Natanson : *L'enfant truqué*, comédie en 3 actes ; Mornay. 7 »
Pierre Paraf : *Les métiers du théâtre* ; Doin. 10 »

Varia

Almanach du combattant, 1923 ; Editions du combattant. 4 50
Almanach de la Renaissance du livre, littéraire et artistique, 1923 ; Renaissance du Livre. 5 »
Almanach Vermot, 1923 ; Vermot. 4 75

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Michel Abadie. — Une lettre de M. Louis Dumur à propos des inspecteurs de police aux armées. — Comment Jacinto Benavente a eu connaissance du prix Nobel. — Le centenaire de Banville. — Silvestre de Sacy et J.-F. Champollion. — A propos du mot « Nazaréen ». — Les diverses vertus de la Marseillaise. — Une chaire du Christ exhumée. — La littérature française en Allemagne. — L'encyclopédie impossible. — Après les manuels les grammaires. — Rectification. — Toujours les jambons. — Le premier train de plaisir. — Les noirs ne parlent pas nègre. — Un précédent, concernant la crise du logement chez les étudiants.

Mort de Michel Abadie. — Le poète Michel Abadie est mort, le 16 décembre dernier, à Savigny-en-Sancerre (Cher), où il vivait retiré depuis plusieurs années.

Il était né le 10 septembre 1866 à Ayzac-Ost (Hautes-Pyrénées) et avait été instituteur.

Son premier volume, publié hors commerce, en 1887, avait pour titre *Pécats dé Jouenesso* ; puis Abadie donna successivement *Le mendiant d'azur* (1888) ; *Sanglots d'extase* (1891) ; *Le pain qu'on pleure* (1895) ; *Les voix de la montagne* (1897) ; *L'hymen de la forêt* (1898) ; *L'Angelus des sentes* (1901).

En 1897, il avait été, avec Henri Stoel, Saint-Georges de Bouhélier, Maurice Le Blond, Eugène Montfort, Albert Fleury, etc., l'un des protagonistes du Naturisme et de la revue de ce nom.

Il collabora à la *Plume*, à la *Revue sentimentale*, à la *Revue provinciale*. L'homme et l'œuvre étaient peu connus. Son lyrisme avait quelques points communs, — l'emphase, — l'éloquence, — avec celui d'Emmanuel Signoret.

Au cours d'une conférence sur les Poètes, au Salon des Indépendants en 1908, Guillaume Apollinaire voulut faire réciter une pièce de Michel Abadie dont il aimait l'inspiration pastorale, la pureté, la grâce. Mais on ne trouva aucun volume d'Abadie et les acteurs présents ne connaissaient pas cet auteur. Le conférencier ne put que le mentionner « parmi les poètes remarqués, et aujourd'hui dispersés, de l'époque naturiste ». — L. DX.

§

Une lettre de M. Louis Dumur à propos des inspecteurs de police aux armées.

Paris, le 30 décembre 1922.

Mon cher Vallette,

Dans un ouvrage d'une documentation aussi complexe et souvent aussi délicate que le roman qui est actuellement en cours de publication dans le *Mercure*, il est impossible qu'il ne se glisse pas des erreurs de fait ou des inexactitudes d'interprétation. Je ne demande qu'à rectifier les unes et qu'à me ranger, pour les autres, aux justes observations qui peuvent m'être faites. Je suis reconnaissant aux personnes qui veulent bien me faire part de leurs remarques à ce sujet et je tiendrai le plus grand compte, dans le volume, de leurs rectifications ou de leurs critiques, tant pour corriger les fautes matérielles que pour adopter tel ou tel point de vue qui me paraîtrait plus judicieux ou plus vraisemblable que celui auquel je m'étais arrêté.

Mais je désire dès à présent signaler la modification qui sera faite, dans l'épisode des mutineries, d'un passage pouvant donner lieu à une fâcheuse interprétation, qui est loin de ma pensée. Il s'agit de quelques lignes relatives aux inspecteurs de police détachés aux armées. Leur zèle a toujours été irréprochable et leur dévouement patriotique souvent admirable, comme je l'ai d'ailleurs indiqué. Il ne saurait donc y avoir d'allusion dans ce passage qu'à certains agents provocateurs qui se trouvaient inexplicablement porteurs de cartes de la Sûreté gé-

nérale, mais qui n'avaient évidemment rien de commun avec la police régulière de l'armée. Tout malentendu sur ce point doit être dissipé.

Recevez, mon cher ami, etc. LOUIS DUMUR.

§

Comment Jacinto Benavente a eu connaissance du prix Nobel. — On sait que le lauréat espagnol du prix Nobel de littérature a abandonné son pays — provisoirement — et voyage en Amérique Latine avec la troupe de Lola Membrives. Mais, ce qu'on ne savait pas jusqu'ici, c'avait été la façon dont le dramaturge gallophobe avait appris son triomphe. La voici, empruntée à une correspondance privée d'Argentine. Benavente venait, en compagnie de la troupe dont il est le cornac, d'arriver, vers minuit, à un village argentin du nom de Rufino, où le train qui les avait jusqu'alors conduits avait la correspondance avec un express. On avait déjà décroché du convoi le wagon-lit réservé aux mimes et ceux-ci se trouvaient ainsi en pleine campagne, cependant qu'un des leurs, Juan Reforzo, s'était rendu à la gare de Rufino pour y prendre la correspondance, que le chef de la troupe s'y était fait adresser. Parmi les lettres, on trouva un câblogramme annonçant l'octroi du prix de 500 billets de 1.000 francs. Reforzo, aussitôt, de se précipiter au wagon-lit, d'éveiller Benavente, qui y dormait du sommeil du juste et, du même coup, d'éveiller le reste de la troupe... Cris, vacarme, sarabande d'hommes et de femmes à demi vêtus — il est vrai que la nuit était étouffante — dont l'enthousiasme ne trouve pas à s'exprimer à l'aide de leur ordinaire répertoire, cependant déjà assez pittoresque et varié! C'est ainsi qu'en plein champ Benavente fêta son triomphe.... Il n'en eût pas connu de plus sincère en Espagne, dont l'indifférence arrachait à un autre dramaturge, — un Aragonais né à Barcelone, — D. Eduardo Marquina, des accents indignés, dans une poésie lue le 15 décembre dernier au *Teatro Cervantes*, à Madrid, lors d'une séance d' « hommage » où l'on rejoua ce mauvais décalque de *Maison de poupée* qu'est *La Princesa Bébé*. Actuellement, Benavente et sa troupe sont à La Havane, où ils doivent travailler jusqu'au 18 juin, engagés par l'entreprise Torres Belena. On affirme que leur retour pour l'Espagne est fixé aux premiers jours de juillet prochain et qu'ils resteront à La Havane jusqu'au 18 juin. — C. P.

§

Le centenaire de Banville. — De même que la Société des Gens de Lettres se dispose à fêter le centenaire de l'auteur de *Gringoire*, ses compatriotes moulinois ont décidé de rendre à la mémoire du poète un nouvel hommage de leur administration.

Dans sa séance du 9 octobre, la *Société d'Emulation du Bourbonnais*, sur la proposition d'un de ses membres, M. Marcel Génermont, a approuvé le principe de la constitution à Moulins d'un Comité Banville.

Né dans cette ville, le 14 mars 1823, Banville aima sa ville natale dont le souvenir le suivit au cours de sa brillante carrière et qu'il chanta, notamment, dans les *Cariatides :*

> Bien souvent je revois sous mes paupières closes,
> La nuit, mon vieux Moulins bâti de briques roses,
> Les cours, tout embaumés par la fleur de tilleul,
> Le vieux pont de granit bâti par mon aïeul.

ou dans les *Odelettes :*

> Te souvient-il de ce jardin sauvage,
> Tout au cœur de Moulins,
> Où nous courions, ignorant tout servage,
> Sous les arbres câlins ?

Banville avait sa statue sur un des squares de sa ville natale; une plaque rappellera, au nº 35 de la rue de Bourgogne, la maison où il a vu le jour, et, sans doute, la petite ville, tranquille et bourgeoise, donnera-t-elle à l'une de ses plus coquettes artères le nom du fils illustre dont elle sait rester fière.

§

Silvestre de Sacy et J.-F. Champollion. — Un Silvestre, on s'en souvient, avait pris à partie, ici même (1), M. Vanderpyl qui s'était permis de présenter aux lecteurs du *Petit Parisien* Silvestre de Sacy comme le maître peu bien bienveillant de Champollion. M. Vanderpyl avait raison : il maintint ce qu'il avait imprimé (2) sans toutefois produire aucune preuve à l'appui. Le débat auquel il s'est trouvé mêlé eût été « inoffensif », si son adversaire n'avait préféré invoqué le témoignage fantaisiste de M. Hartwig Derenbourg, au lieu de donner tout bonnement la parole à Silvestre de Sacy en personne, lequel, en date du 20 juillet 1815, écrivait au Docteur Thomas Young :

> Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas trop communiquer vos découvertes à M. Champollion. Il se pourrait faire qu'il prétendit ensuite à la priorité. Il cherche en plusieurs endroits de son ouvrage à faire croire qu'il a découvert beaucoup de mots de l'inscription égyptienne de Rosette. J'ai bien peur que ce ne soit là que du charlatanisme; j'ajoute même que j'ai de fortes raisons de le penser (3).

Du reste, Silvestre de Sacy n'était pas seul de cet avis. Letronne confiait au même Dr Young (3 mars 1823) (4) :

(1) *Mercure de France*, 1-VIII-1922, pp. 854-5.
(2) Ib., 1-IX-1923, p. 575.
(3) *Miscellaneous Works of the late Thomas Young*, M. D. F. R. S, etc., vol. III, ed. by John Leitch, Londres, 1855, p. 50.
(4) Ib.

La liberté que j'ai mise en parlant de certain charlatan de notre pays (1) monopoleur de l'Egypte, ne plaît pas à tout le monde.

AURIANT.

§

A propos du mot « Nazaréen ».— Dans son article sur Nazareth, M. Massé dit :

Pourquoi l'annotateur perd-il le bénéfice de sa franchise en attribuant au mot nazir le sens inexact de prince, alors qu'il renvoie à deux textes de l'Ancien Testament qui lui donnent le démenti le plus flagrant, etc. (voir le passage : *Mercure*, n° 583).

Or, ces deux textes ne donnent aucun démenti. A propos de Joseph, le mot nazir ne peut être traduit par premier né. Joseph n'était que le douzième fils de Jacob. Laban ayant substitué Lia à Rachel, cette première épouse donne au patriarche : Ruben, Siméon, Lévi et Juda ; Bala, servante de Lia, lui donne ensuite Dan et Nephtali. La servante de Rachel, Zelpha, lui engendre Gad et Aser. Lia, de nouveau, lui donne Issachar, Zabulon et une fille, Dina. Enfin le Seigneur « aperuit vulvam » de Rachel et Joseph et Benjamin viennent au monde (voir *Genèse*, chap. XIX et XX).

Lorsque Dieu demande à Moïse qu'Israël lui consacre, ou sinon rachète, ses premiers nés (*Exode*, chap. XIII), le mot « nazarœus » n'est pas employé. Il y a « primogenitus » pour les hommes et « primitivus » pour les bêtes.

Nazarœus, traduit par « prince », va bien à Joseph. Ne fut-il pas vraiment prince en Egypte ? Jusqu'à plus ample informé, je tiens pour le mot prince. — L. DESTRÉGAUD.

§

Des diverses vertus de la Marseillaise.— Ce pourrait être le titre d'une question aux subtils chercheurs de *l'Intermédiaire* : Comment se fait-il que les accents de notre hymne national possèdent les vertus les plus opposées ?

La *Marseillaise* fut à l'origine un excitant aux passions guerrières ; « officialisée », elle communiqua à des milliers d'auditeurs le recueillement qui convient lorsque de grands personnages font leur entrée dans quelque endroit public ; enfin voici qu'elle a révélé récemment au théâtre de l'Opéra-Comique, ses propriétés calmantes, ses qualités antispasmodiques...

(1) « M. Champollion n'aime pas qu'on parle de l'Egypte sans sa permission et il n'aime pas surtout qu'on mentionne ceux qui s'en sont occupés avant lui ; c'est là un crime irrémissible. On devrait pour la sûreté de M. Champollion défendre de rappeler le nom et les découvertes de M. Young, et jamais ne s'astreindre, en parlant de travaux hiéroglyphiques, à suivre l'ordre des temps en plaçant, comme je l'ai fait, le nom de M. Young avant le sien. » *Seconde lettre sur les Hiéroglyphes*, p. 6.

On connaît l'incident. Une légère odeur de roussi menaçait de provoquer, au cours de la représentation de *Werther*, un commencement de panique, lorsque le chef d'orchestre eut l'heureuse idée de faire jouer les premières mesures de la *Marseillaise*, lesquelles suffirent à rassurer tout le monde et à rétablir l'ordre.

Un habitué de l'Opéra-Comique, qui est aussi le collaborateur du journal régional *le Bourguignon*, — M. Jean Débonnaire, — demande pour ce chef d'orchestre la médaille de sauvetage.

Pourquoi pas?

Mais comment expliquer qu'aux mêmes sonorités répondent des mouvements de foule si différents?

§

Une chaire du Christ exhumée. — Nous recevons d'un membre anglais de la *Société Archéologique* de Jérusalem l'annonce que l'on a exhumé à Capharnaüm — cette cité galiléenne proche du Jourdain et au bord ouest du lac de Tibériade, où Jésus résida durant une partie de son existence publique — les pierres de la synagogue où, il y a exactement 1900 ans, le Christ prêcha aux hommes la bonne nouvelle. Ces fouilles de Capharnaüm ont eu, en outre, l'avantage de permettre une explication de la ruine — jusqu'ici restée mystérieuse — de cette cité commerçante. Il semblerait, en effet, qu'elle ait disparu à la suite d'un tremblement de terre. Et l'imagination, cette maîtresse d'erreurs, de nous murmurer aussitôt à l'oreille que ce ne put être que le séisme annoncé par la Bible, — celui qui eut lieu quand mourut sur la Croix l'innocente victime expiatoire, — qui emporta la ville que l'Homme-Dieu avait honorée de son verbe et de ses miracles. Quoi qu'il en soit, il apparaît aujourd'hui que le lieu appelé par les Arabes *El-Ghuweir*, et que l'on considéra comme l'emplacement de Capharnaüm, ne devait sa renommée qu'à la légende. Le vrai Capharnaüm se serait trouvé, comme on le soupçonnait déjà d'ailleurs, sur la hauteur de *Tell-Humm*. C'est là que s'opèrent les fouilles, et c'est là aussi qu'a été découverte la vieille synagogue. Malheureusement, il existe un plan d'irrigation de toute la Palestine en vertu duquel la « mer de Galilée » doit être convertie en immense réservoir et, dans ce but, son niveau élevé de 15 mètres. De la sorte, l'emplacement de Capharnaüm sera noyé sous six mètres d'eau. Ainsi, le monde moderne n'a plus même la pitié la plus élémentaire à l'endroit du berceau de ce qui fut, si longtemps, sa foi... — C. P.

§

La littérature française en Allemagne. — M. Paul Holzhausen, de Bonn, recherche, dans la *Gazette de Cologne*, quels sont les romans français qui ont survécu depuis trois siècles, dans la mémoire des Allemands.

Au XVIIe, l'auteur de ces recherches ne cite que trois titres : *la Princesse de Clèves, le Roman comique* et *le Télémaque.*

Au XVIIIe, il trouve *Gil Blas* et *le Diable boiteux* de Le Sage, les romans satiriques de Voltaire, notamment *Candide,* dont Lothar Schmidt a réédité en 1920 l'ancienne traduction de 1732, *la Nouvelle Héloïse, Manon Lescaut, Faublas, Les Liaisons dangereuses, le Sopha* de Crébillon le fils, « pour ne pas nommer Rétif de La Bretonne que Lavater surnommait le Richardson français » !

Constatant, au XIXe siècle, l'éclipse de deux femmes-auteurs illustres, Mme de Staël et George Sand, ainsi que celle d'Eugène Sue, M. Holzhausen pense que le cinématographe a donné un regain d'actualité à *Monte-Christo*; Paul de Kock serait encore lu dans le peuple; mais on n'a plus le temps de lire les dix volumes des *Misérables. Notre-Dame de Paris* serait plus populaire aujourd'hui. Quant à Chateaubriand, il ne subsiste de lui qu'*Atala* et *René*.

Le roman psychologique, physiologique, expérimental est toujours demandé. Balzac bénéficie d'un regain de faveur ; Stendhal, Goncourt, Flaubert, Feydeau sont traduits et retraduits de nos jours en allemand. Mais Zola, après avoir joui d'une popularité immense, là-bas comme chez nous, est fortement en baisse ; cependant, *la Terre*, grâce au film, serait encore assez demandée. Loin derrière les précédents, voici Guy de Maupassant avec *Bel Ami, Une Vie, Fort comme la mort, Notre Cœur*.

Daudet aurait toujours ses fidèles, de l'un et l'autre sexe, avec *Tartarin, Fromont jeune, Jack, le petit Chose, les Rois en exil, Numa Roumestan*. Mais *le Nabab* — M. Holzhausen le regrette — est trop oublié.

C'est sur cette constatation, et sans pousser ses investigations jusqu'à nos jours, que le collaborateur de la *Gazette* termine son étude sur le roman français. — J.-G. P.

§

L'Encyclopédie impossible. — L'Institut bibliographique de Leipzig avait projeté, il y a trois ans, de donner une nouvelle édition de la célèbre encyclopédie allemande connue sous le nom de *Meyer's Lexikon*, dont la dernière édition, parue en 1909, comprenait 20 volumes, plus quatre volumes de suppléments parus jusqu'en 1912.

La matière des premiers tomes était réunie, lorsque l'éditeur se vit obligé d'adresser à ses collaborateurs une circulaire les informant qu'il lui était impossible de donner suite à son projet ; aux prix actuels du papier et de la fabrication en général, l'établissement du *Lexikon* de Meyer reviendrait à 50 ou 60 millions de mark *par volume !* La mise en train de l'entreprise aurait exigé un capital d'au moins 300 millions de mark, somme qu'aucune maison d'édition alle-

mande ne saurait exposer, malgré les prix véritablement colossaux auxquels sont cotés aujourd'hui les livres.

§

Après les manuels, les grammaires.

Monsieur et cher Directeur,

Avez-vous entr'ouvert une des grammaires françaises en usage aujourd'hui dans nos écoles? Je ne sais ce qu'en pensent les Bérard les mieux intentionnés de France et de Franche-Comté, mais voici ce qu'on y trouve : chapitre des *Compléments*.

Exemples : Les ramiers couvrent les pignons.
Le boucher dort la bouche ouverte.

(Admirons en passant cette exacte propriété des termes : des ramiers posés sur des pignons ; parlez-en à un chasseur ou à un campagnard, vous le verrez rire. Admirons encore le souci d'allitération du second exemple.)

Et là-dessus la *constatation* (cela s'appelle constatation dans le livre, car on n'enseigne plus rien aux enfants qu'ils ne l'aient constaté eux-mêmes) :

Constatation : les compléments *les pignons, la bouche ouverte* sont placés près du verbe sans préposition ; on dit qu'ils sont COMPLÉMENTS DIRECTS.

Vous n'en croyez pas vos yeux ? cela est extrait du *Cours de langue française, second degré*, édition Hachette 1922, signé Charles Maquet, professeur à Condorcet, et Léon Flot, professeur à Charlemagne, page 21.

De qui ces Messieurs se moquent-ils ? des élèves ? des parents qui ont encore appris leur français ? de la langue française ? A quoi tendent ces *simplifications* poussées jusqu'à l'absurde ? Font-elles partie d'un programme d'enniaisement ?

Je crois que les signaler suffit pour que ça cesse. Or, il y a dix autres « détails » de cette force dans nos livres scolaires nouveaux.

MARCEL MONTANDON.

§

Rectification. — On nous écrit :

Le Caire, 23 déc. 1922.

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire à la page 264 du n° 586 du *Mercure de France*, du 15 novembre 1922, quelques lignes me concernant, où les inexactitudes sont tellement nombreuses que je me vois obligé de vous les signaler. J'ignore à quelle source votre collaborateur a pris ses renseignements, mais elle ne doit pas être de premier ordre.

1° Je ne m'appelle pas *Henry*, mais simplement et à la française *Henri* Gauthier.

2° Je ne suis pas Inspecteur du Musée des Antiquités égyptiennes au Caire,

ce qui ne signifie rien, — mais *Inspecteur en chef du service des Antiquités Egyptiennes et des Musées*.

3° L'ouvrage pour lequel l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres m'a décerné le prix Gaston Maspero n'a rien à voir avec *l'art privé en Egypte sous la Xe dynastie*, ce qui ne signifie encore rien ; je n'ai jamais écrit le moindre mot sur un sujet aussi ridicule et inexistant ; mon travail, en 5 volumes in-4°, publié de 1907 à 1917 dans la collection des *Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire*, est intitulé *Le Livre des Rois d'Egypte* (voir les *Comptes rendus des séances de l'Académie*, 1922, p. 210).

4° Enfin le prix Gaston Maspero, fondé par M. le Duc de Loubat, n'est pas destiné à récompenser *le meilleur travail sur les peuples de l'Orient classique*, mais bien un ouvrage ou ensemble de travaux relatifs à *l'histoire ancienne de l'Orient classique, et plus particulièrement de l'Egypte*.

Vous laissant juge de décider si ces rectifications méritent d'être insérées dans un prochain numéro du *Mercure de France*, je vous prie, etc.

H. GAUTHIER.

§

Toujours les jambons. — Nous avons reçu les deux lettres suivantes :

Ajaccio, le 23 décembre 1922.

Monsieur le Directeur,

Quand il fait très chaud dans une charcuterie, le plus grand malheur qui puisse arriver est que les andouilles fondent, mais non pas que la ficelle qui les soutient craque ; car si la chaleur fait dilater tous les corps, et en particulier les ficelles, elle n'augmente ni ne diminue leur résistance totale. Donc si vous augmentez ou diminuez 1000 fois les dimensions de la ficelle en même temps que celles des jambons, des andouilles et de tous les corps de l'univers, vous ne changez pas d'un iota la résistance de ladite ficelle. Est-ce à dire que si vous n'avez pas non plus changé les masses totales, le charcutier pourra être tranquille sur la stabilité de ses andouilles ? Ce n'est rien moins que sûr.

En effet, ce n'est pas la masse de l'andouille qui fatigue la ficelle, c'est son poids ; or tout le monde sait que le poids d'un corps obéit à la loi de Newton en ce sens qu'il est inversement proportionnel au carré de sa distance au centre de la terre. Pour les choses qui sont à notre portée, nous ne nous apercevons guère que leur poids est variable, parce que les variations relatives de leur distance au centre de la terre nous sont insensibles ; mais si cette distance est multipliée par 1000, il est certain que le poids de la même masse de jambon sera, quel que soit le volume qu'elle occupe, divisé par un million. Notre ficelle, bien loin de casser, pourra donc supporter un million d'andouilles. Au contraire, si tout avait été rapetissé dix fois, la ficelle aurait eu à supporter un poids 100 fois plus grand et, comme sa résistance n'aurait pas été changée, les jambons et les andouilles auraient jonché le sol de la charcuterie.

Cela suppose évidemment que ce que les physiciens appellent la constante de gravitation demeure invariable parmi tous ces bouleversements. C'est une hypothèse qu'on peut accepter ou refuser ; peut-être un de vos lecteurs montrera quel parti choisir ?

Pour ma part, je crois que, quelles que soient les hypothèses admises, si un

magicien transformait dans une proportion donnée tous les éléments qui tombent sous nos sens, nous pourrions toujours nous en apercevoir, même sans faire appel au charcutier.

Veuillez agréer, etc...

H. MASSON.

Monsieur le Directeur,

J'espère que ces quelques lignes pourront clôturer le débat, car je crains la saturation pour beaucoup de lecteurs du *Mercure*.

Beaucoup de personnes m'ont écrit, ou parlé, à propos de cette histoire. Je les classe en deux catégories.

Primo. Ce sont celles qui ne vont pas plus loin que M. Montargis, de Hongkong (*Mercure* du 15 nov. 1922, p. 286). Parmi elles, je compte plusieurs amis et connaissances qui m'ont dit : « Il n'y aura rien de changé, puisque la ficelle, cylindrique, a augmenté dans les mêmes proportions que le jambon. » Je leur ai tenu alors le discours suivant : « Une fois établi le volume de la ficelle, ou de la corde, comme l'a très bien fait M. Montargis, ne vous arrêtez pas comme lui en disant que du moment que ce volume est aussi un milliard de fois plus grand, comme celui du jambon, il n'y aura rien de changé. Pour arriver à ma conclusion, ce que n'a pu faire M. Montargis, tâchez de vous rendre compte que c'est de la force de suspension de la ficelle qu'il s'agit maintenant. Supposons, plus simplement que Delbeuf, les dimensions des choses augmentées du double, alors le jambon pèsera $2 \times 2 \times 2 = 8$ fois plus. Le volume de la ficelle sera 8 fois plus grand aussi, mais pas sa force de résistance qui ne le sera que 4 fois, car d'avoir doublé la longueur de ladite ficelle cela n'a augmenté en rien sa force. La force d'une ficelle, partout sur la terre et sans doute aussi à Hongkong, ne dépend pas de sa longueur, *c'est son épaisseur seule qui importe*. Je néglige bien entendu le poids de la ficelle elle-même, considération qui serait à mon avantage. Mais il y a ensuite un dernier pas à faire et il est difficile pour certains. Il faut imaginer le jambon devenant de plus en plus gros, donc de plus en plus pesant, la ficelle de plus en plus épaisse et de plus en plus longue. Ne voyez-vous pas que l'épaisseur augmentante de la ficelle, *la seule chose qui importe pour sa force*, ne suit pas proportionnellement l'augmentation du poids du jambon et que par conséquent, le jambon étant devenu à un certain moment trop lourd pour la ficelle, cette dernière cassera ?

Eh bien, cette vue, mon interlocuteur est le plus souvent incapable de l'imaginer ! Il en sera sans doute de même de M. Montargis, et nous arrivons au fait suivant : Il y a beaucoup de personnes instruites, spirituelles, intelligentes pour bien des choses, qui ne peuvent comprendre, saisir, ou voir la variation d'un rapport lorsque les termes de ce rapport varient d'une façon différente l'un de l'autre. C'est très probablement parce qu'elles ne peuvent retenir présentes à l'esprit plusieurs choses à la fois lorsque ces choses changent.

Aux personnes de cette première catégorie je n'ai rien d'autre à répondre.

Secundo. Cette deuxième catégorie comprend tous ceux qui ont « réalisé » que les jambons deviendraient à un certain moment trop lourds pour les ficelles, en admettant que les masses croissent aussi. (J'avais du reste donné mon idée sous toutes réserves.)

M. Tourenq (*Mercure* du 15 déc. 1922, p. 804) répond pour moi à M. Montargis qui avait cru être dur à mon égard. Je dois néanmoins faire observer à M. Tourenq que je n'ai jamais parlé d'andouilles, mais seulement de jambons.

M. Z... (*Mercure* du 1er nov. 1922, p. 861) amplifie la question d'une façon intéressante. Il appelle l'attention sur le changement qu'il y aurait dans l'accélération de la force centrifuge. Mais alors il faudrait passer en revue les autres forces du monde physique, la force centripète, l'attraction des corps, etc., et voir si elles ne changeraient pas aussi ? Les astronomes ne s'apercevraient-ils pas d'un changement dans les orbites des corps célestes, toujours en admettant que la masse augmente aussi ? Restant dans notre système solaire où la formule de Newton peut suffire, sans les termes d'Einstein, on sait que la force de l'attraction est directement proportionnelle à la masse et inversement au carré du rayon. Alors le numérateur dans ce rapport croîtrait beaucoup plus vite que le dénominateur. Le propriétaire de jardin est habitué à voir les gouttes d'eau de son jet d'eau décrire d'élégantes paraboles. Au matin, après la transformation de l'univers « physique », en supposant qu'il puisse se lever de son lit — mais cela c'est une autre histoire, car il s'agit de muscles qui se contractent pour l'effort et pas de ficelles, — je crois qu'il serait surpris de voir la forme nouvelle de son jet d'eau. Tout cela serait à voir.

Enfin vient M. Manéthon (*Mercure* du 15 déc. 1922, p. 804). Je commence d'abord à répondre à la vigoureuse pression de sa dextre par une bien cordiale et sympathique poignée de main.

Il m'arrête en disant : « Halte là, je veux croire que la masse, chez les êtres vivants, grandit toujours proportionnellement au volume : loi biologique que vous appliquez aux jambons, choses mortes et par suite soumis aux lois physiques ; or celles-ci prouvent qu'une même masse peut occuper des volumes de plus en plus grands par le jeu de la dilatation. »

M. Manéthon admet que chez les êtres vivants la masse grandit parce qu'ils grandissent biologiquement. Je reste avec lui sur ce terrain. D'abord il faut bien comprendre ce qu'il dit. Cela ne veut pas dire qu'une poire à la faible tige, que le bébé samoyède suspendu à une ficelle, êtres vivants, augmenteraient de masse au moment de la transformation de Delbeuf reprise par Poincaré, parce qu'ils sont vivants. J'admets avec M. Manéthon, et jusqu'à plus ample informé, qu'il n'y ait pour eux comme pour les choses mortes que le jeu d'une dilatation *au moment de la transformation*. Mais une poire ou un bébé, cela grandit biologiquement très vite, donc aussi leurs masses. Donc, à partir du susdit moment la masse de maintes choses vivantes, grandissantes et croissantes, choses suspendues, grandirait en proportion du cube, alors que la force des ficelles ne suivrait pas dans la même proportion, comme l'on sait. Si donc les êtres vivants ne s'apercevaient de rien sur le moment, ils verraient bien vite qu'il y a quelque chose de changé dans les rythmes de leurs vies habituelles. Si les charcutiers sont pour toujours rassurés, il reste les jardiniers et toutes les mamans samoyèdes, laponnes ou esquimaudes. Au bout de quelques jours ou semaines, elles seraient fort étonnées de devoir employer des câbles pour suspendre leurs bébés, ce qu'elles ne faisaient pas l'année précédente.

Je crois en avoir assez dit sur ce sujet pour ce qui peut amuser les « amateurs » dont je suis : je ne continuerai donc pas dans l'avenir. La question serait à traiter par des spécialistes.

Veuillez agréer, etc.

V. CORNETZ.

§

Le premier train de plaisir. — Le premier train de plaisir qui ait roulé sur une voie française fut, semble-t-il, organisé par la Compagnie de l'Ouest.

M. Ernest Laut en donne comme preuve une curieuse affiche illustrée qu'il vit naguère exposée dans un salon d'attente précédant les bureaux du secrétariat et de la direction de cette compagnie, aujourd'hui « l'Etat ».

La gravure, conte-t-il dans l'*Echo du Nord*, représentait un long convoi de deux ou trois wagons fermés et d'une douzaine d'autres à ciel ouvert, tout pareils aux actuels wagons de marchandises. Au-dessus, cette inscription :

TRAIN DE PLAISIR monstre pour aller à la mer
août 1848
Trajet de Paris à Dieppe en une seule nuit.

Les voitures fermées portaient le nom de « diligences », les autres étaient des wagons. On mettait dans ces wagons quarante personnes « debout ».

Cependant, malgré cette incommodité, il paraît que les Parisiens de 1848 accueillirent l'invention du train de plaisir avec la plus grande faveur. Le succès fut tel qu'on refusa un nombre considérable de voyageurs. Il fallut organiser des trains de plaisir pour Dieppe pendant plusieurs semaines.

Le trajet avait lieu debout, les voyageurs serrés les uns contre les autres, sous le ciel qui n'était pas toujours clément, et dans des wagons cahotés.

Le supplice durait toute la nuit. On partait de Paris avant minuit ; on arrivait à Dieppe vers six heures du matin, quand aucun accident n'avait ralenti la marche du train. Il n'était pas rare que le voyage durât sept ou huit heures.

La nuit suivante on recommençait l'épreuve en sens contraire.

Les voyageurs rentraient à Paris moulus, courbaturés. Mais ils avaient vu la mer...

§

Les noirs ne parlent pas nègre. — Il est admis qu'un indigène venu de nos colonies en France ne puisse répondre à une interrogation qu'en « petit nègre. » Les *Annales Coloniales* nous apprennent que ce langage-là n'est pas si généralement répandu parmi les noirs de nos possessions, et qu'on a souvent l'agréable surprise d'obtenir une réponse en français des plus correctes, non pas seulement de grands chefs, mais d'indigènes moins notables et souvent de condition quelconque.

Cela prouve, dit l'auteur de l'article des *Annales Coloniales*, tout d'abord que pas mal de nos protégés noirs ont profité de nos leçons, et qu'ils ont le sentiment de l'harmonie de notre langue, puisqu'ils s'efforcent de ne pas la détruire ; cela prouve ensuite que nous pourrions tout aussi bien nous faire comprendre si nous nous exprimions toujours simplement et clairement en français. Il est probable que l'indigène saisirait au début plus difficilement ce que nous lui dirions ; il est certain qu'il serait plus long à s'exprimer lui-même en notre langue ; mais, avec un peu plus de temps, il parviendrait à parler beaucoup plus correctement qu'il ne le fait actuellement.

Au fait, qui a inventé le « petit nègre » des indigènes ou de nous ?

M. Paul Souday aime à rappeler, d'après un mot de Moréas, que tout les nègres ne sont pas nés aux Batignolles. Ce n'est pas douteux. Mais qui sait si le « petit nègre » n'est pas né dans le XVIIe arrondissement ?...

§

Un précédent, concernant la crise du logement chez les étudiants.

Les régens et les écoliers de l'ancienne université jouissaient du droit de se loger où ils voulaient. Philippe-Auguste, saint Louis et plusieurs papes les avaient autorisés à entrer dans la maison qui leur plairait, à y prendre l'appartement qui se trouverait à leur gré, et à le payer ce qu'ils jugeraient convenable. Ceux des Parisiens qui n'étaient pas d'humeur à céder leur lit, et à coucher dans le grenier pour l'amour de ces messieurs, étaient excommuniés... par une bulle de Grégoire X.

S. A. S. COLLIN DE PLANCY.
Dict. féodal.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

N° 591 34e Année. Tome CLXI 1er Février 1923

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois
DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France** .... **3 fr. 50** | **Étranger** .... **4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Bien que l'occupation de la Ruhr se soit effectuée sans aucun incident grave, certains pessimistes, mettant à profit des bruits de concentration des troupes russes à la frontière polonaise, bruits ne reposant d'ailleurs sur aucun fondement sérieux, se sont tout d'abord livrés à des ventes tapageuses, mais bientôt le marché reprenait son attitude optimiste et si aujourd'hui nous avons des séances moins enfiévrées, on ne peut que s'en féliciter, les réalisations survenues ayant eu pour effet de dégonfler au comptant des positions trop chargées qui ne laissaient guère de marge à la hausse. Donc pour l'instant, et dans l'attente des événements, la Bourse reste ferme et bien orientée ; et un niveau satisfaisant de la cote se maintient avec facilité.

Les rentes françaises ne sont pas inactives, elles abandonnent néanmoins quelques fractions ; aux fonds étrangers les rentes russes fléchissent ainsi que les ottomanes. Le Turc Unifié est ramené à 63,40 ; les fonds espagnols, italiens, mexicains, japonais et la Dette Unifiée d'Egypte en progression assez importante en conformité avec la tension des changes.

Reprise de la plupart de nos grandes banques : Comptoir d'Escompte 964 ; Crédit Lyonnais 1505 ; Société Générale 717 ; Banque Nationale de Crédit 618. Banques étrangères irrégulières : hausse du Crédit foncier d'Egypte de 1465 à 1606 ; recul de la Banque ottomane et de la Banque Nationale du Mexique. Les actions de nos grands réseaux ferrés sont recherchées et s'inscrivent en progrès vigoureux : P.-L.-M. 1055 ; Nord 1375 ; Midi 860 ; Orléans 995. Les valeurs de transports accentuent leurs bonnes dispositions : Chargeurs réunis 530 ; Transatlantique 201 ; Chargeurs français 760.

Très bonne orientation des charbonnages sur lesquels on relève d'intéressantes progressions. Ce sont d'abord les charbonnages du Tonkin demandés à 6350, puis Courrières à 500 ; Lens à 304 ; Bruay à 2365 ; Anzin à 1200. Carmaux est sans variation à 950. Peu de modifications en valeur d'électricité qui se montrent généralement stables. Il y a des demandes en forces motrices du Haut-Rhin, qui récemment introduites au marché officiel s'élèvent à 680.

Au compartiment valeurs diverses, on observe de légers tassements sur la Brasserie Quilmès, les établissements Debray, la Soie de Tubize, les phosphatières, la grande distillerie Cusenier. Hausse de la Cie Générale Industrielle à 245. Bonne tenue des valeurs industrielles russes et des titres sud-africains qui bénéficient de la hausse de la livre ; la de Bers est à 921, Rand Mines cote 203,50. Pour la même raison, la Shell s'enlève à 281. Les caoutchoutières conservent aisément de bons cours, les valeurs de cuivre se tiennent généralement au-dessus de leurs cours précédents ; Rio 2210 : Boléo 620 ; Montecatini 126.

La livre et le dollar accentuent leur tension, respectivement à 70,60 et 15,30. Le mark s'effrite à 0,06 3/4.

LE MASQUE D'OR.

M. Cronge

Bi

7

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
Un an	60	fr.	Un an	75	fr.
Six mois	32	»	Six mois	40	»
Trois mois	17	»	Trois mois	21	»

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marcel Texier.